HORS-SÉRIE

AH!NANA

CAPUANA • CESTAC • CLAVELOUX • MONTELLIER • ROBBINS

TREMBLEZ TREMBLEZ LES SORCIÈRES SONT DE RETOUR

UTOPIES, DYSTOPIES
LE FUTUR ?
C'ÉTAIT MIEUX APRÈS
METAL HURLANT N°9,
en librairie et en kiosque le 23 novembre 2023
OLIVIER VATINE
COLINE SERREAU
KIM STANLEY ROBINSON
GREGORY PANACCIONE
BROUETTE HURLANTE
CHRISTIAN DURIEUX
RICHARD GUERINEAU
LOLITA COUTURIER
...
UTOPIA
PROCHAINEMENT
METAL HURLANT
EN DIRECT DU FUTUR
Illustration de Richard Guérineau

« NOUS ÉTIONS
AU-DELÀ DU FÉMINISME.
NOUS NOUS CONSIDÉRIONS
AVANT TOUT COMME
DES FEMMES LIBRES,
QUI AVAIENT ENFIN
LA LIBERTÉ DE RACONTER
CE QU'ELLES
RESSENTAIENT. »

JANIC GUILLEREZ
RÉDACTRICE EN CHEF D'AH!NANA

ILLUSTRATION DE KELECK.

ÉDITORIAL

En 1976, Les Humanoïdes Associés lance le premier et le dernier magazine français à avoir permis aux femmes de s'exprimer librement sur des sujets où on ne les attendait pas : ***Ah!Nana*** est né et avec lui, un véritable lieu de diversité, dédié à tous les avis féminins.

À trente ans à peine, Janic Guillerez dirige le premier magazine de bande dessinée né de l'imagination des femmes, réalisé par des femmes, à destination des femmes. De toutes les femmes. Parmi son équipe de rédactrices, cachées sous des pseudonymes improbables, quelques hommes. Janic, désormais aux commandes de cette équipe mixte haute en couleur, donne le ton dès la toute première couverture : on inverse les rôles.

Car à cette époque déjà, le *manspreading* est monnaie courante dans la presse et la bande dessinée. Janic ne veut plus « devoir assumer les fantasmes masculins déguisés en règle d'or de la presse ». Pour autant, il n'est pas question d'évincer les hommes – le pouvait-elle ou le voulait-elle d'ailleurs ? – mais bien de laisser la possibilité à toutes de s'exprimer à travers un art et un média, jusque-là majoritairement masculins. Ainsi, elles reprennent les rênes de leurs envies, tandis que perdurent, encore aujourd'hui, les postures sexistes dans lesquelles la femme est reléguée à un rôle passif et stéréotypé, voire à celui d'un bout de viande.

En 1976, il en fallait du courage pour oser marcher sur les plates-bandes de ces messieurs, oser démontrer que oui, les femmes ont leur mot à dire quel que soit le sujet et qu'elles doivent le faire, qu'elles savent dessiner, qu'elles savent raconter, s'exprimer ou pire : réfléchir ! S'imposer dans la bande dessinée, elles dont les livres d'Histoire spécialisés du medium oublieront souvent de mentionner le magazine. S'imposer dans la presse également, car la bande dessinée n'est pas l'apport unique d'***Ah!Nana*** et sans vouloir afficher une quelconque couleur féministe, les rédactrices dépassaient parfois les diatribes les plus acérées des féministes contemporaines.

C'est tout le paradoxe de ce magazine. Un espace de liberté incroyable dans lequel, il y a des années de ça, des femmes se battaient déjà pour leur liberté d'expression, poussant la verve et l'image à l'extrême, jusqu'à se saborder elles-mêmes et connaître la censure en 1978. Des femmes qui, sans le vouloir, nous livre à travers neuf numéros d'exception, l'analyse d'une époque, sans fantasmes mais bien ancrée dans le réel.

Elles allaient loin, trop parfois et si aujourd'hui *Métal Hurlant* ne se reconnaît pas dans toutes les manières dont certains sujets ont été traités et plus particulièrement celui de l'inceste, nous ne pouvons cacher notre admiration pour cet incroyable travail. Nous ne pouvions pas faire un simple dossier dans un de ses numéros. ***Ah!Nana*** mérite une place spéciale.

Pour vous le présenter, l'équipe de la rédaction et moi-même avons fait appel à des autrices, des illustratrices, des universitaires et des journalistes qui n'étaient pour la plupart pas encore nées à l'époque du premier numéro. Toutes, une à une, quel que soit leur degré de notoriété, quel que soit leur âge, nous ont encouragés et ont apporté, chacune avec la plus grande liberté possible, je l'espère, hommages, analyses, émotions. Un seul mot d'ordre chez ***Ah!Nana*** : donner une voix à tous les avis, toutes les féminités, binaires ou non, introverties ou féministes convaincues.

Au-delà de vouloir de changer les mentalités, il y avait la volonté de pouvoir s'exprimer sur tout. Ces femmes n'avaient pour la plupart pas conscience de ce à quoi elles participaient. C'était cru, drôle, utopique, transgressif, jamais naïf et elles prouvaient que l'actualité, la sexualité, l'Histoire ne sont pas l'apanage des hommes mais de la puissance et du talent.

Avec fierté, nous publions une sélection de ces pages et de ces articles dans ce numéro consacré au magazine de bande dessinée fait par et pour les femmes et, finalement, lu par tous.

Son nom : ***Ah!Nana***.

CÉCILE CHABRAUD, RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE

OURS

RÉDACTEUR EN CHEF
Jerry Frissen

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE
Cécile Chabraud

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Tim Giger

RÉDACTION
Vincent Henry
Christophe Quillien
Camille Thélot-Vernoux
Adrien Vinay

DIRECTRICE ARTISTIQUE
Léonor Pardon

MAQUETTE
Floriane Candelon
Damien Hervé
Judicaëlle Ménard

COUVERTURES
Édition courante :
Cecilia Capuana
Édition alternative 1 :
Jeanne Puchol
Édition alternative 2 :
Elene Usdin

LOGO MÉTAL HURLANT
Atelier Marge Design

CORRECTRICE
Céline Deffes

AVEC LE CONCOURS DE
Louis Daeffler
Joffrey Defrance
Axelle Hautbout
Elina Moncada
Guillaume Nougaret
Liza Todorovic

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Marie-Christine Conchon

FONDATEURS
Jean-Pierre Dionnet
Philippe Druillet
Bernard Farkas
Mœbius

PRESSE
Vente au numéro (réservée aux marchands de journaux)
Axiome Group
+33 (0)4 93 44 06 96
metalhurlant@axiomegroup.biz
Distribution MLP

LIBRAIRIE
Diffusion : Delsol Diffusion
delsol-diffusion @delsol-diffusion.com
Distribution : Hachette Livre Distribution
+33 (0)1 30 66 20 66

ABONNEMENT ET ANCIENS NUMÉROS
abonnement @metalhurlant.com
+ 33 (0)4 93 44 06 96

RELATIONS PRESSE
Coralie Jugan
tél. + 33 6 12 97 78 63
coraliejugan@orange.fr
Julien Simon
tél. + 33 6 17 41 69 44
julien.simon@humano.com

RELATIONS LIBRAIRES
Antoine Beauclair
antoine.beauclair@humano.com

DROITS ÉTRANGERS
Edmond Lee
licensing@humanoids.com

ENVOI DE PROJETS
editorial@metalhurlant.com

REMERCIEMENTS
Janic Guillerez, Agnès Giard, Myriam Attia, Jean-Paul Krassinsky, Claude Ecken Les mots en forme - Magali Izard, Mathieu Demy et tous ceux qui nous ont exprimé leur soutien.

IMPRIMEUR
Roto France
Imprimé en France

COMMISSION PARITAIRE
1126 K 94730

DÉPÔT LÉGAL
Octobre 2023

COPYRIGHTS
Toutes bandes dessinées, illustrations et textes © Humanoids, Inc. / Les Humanoïdes Associés, sauf mention contraire.

Couverture *Ah!Nana* n° 1 de **Keleck** © Jean-Michel Nicollet, 1976 ; ***Rêve, Tremblez, Tremblez, les sorcières sont de retour*, *Visite inattendue*, *Modemorphose***, **Mâle** et ***Sans titre*** de **Cecilia Capuana** © Cecilia Capuana, 1977 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 2** de **Florence Cestac** © Florence Cestac, 1977 ; ***Histoire de blondasse, de belle biche et de chachat*** de **Nicole Claveloux** © Éditions Cornélius, 2019 ; ***La Conasse et le prince charmant*** de **Nicole Claveloux** © Éditions Cornélius, 2019 ; ***Une Gamine toujours dans la lune*** de **Nicole Claveloux** © Éditions Cornélius, 2021 ; **Histoire d'eau** de **Patrick Cothias** et **Nicole Claveloux** © Éditions Cornélius, 2019 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 3** de Patricia Fevre © Patricia Fevre, 1977 ; Roman-Photo ***« Un matin comme les autres »*** de **Couetsch Bousset** et **Françoise Alto** © Couetsch Bousset et Françoise Alto, 1977 ; Roman-photo ***« L'une chante, l'autre pas »*** de **Agnès Varda** © Ciné-Tamaris, 1976 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 4** de Nicole Claveloux © Éditions Cornélius, 2021 ; ***Les Mariols !*** de **Florence Cestac** © Florence Cestac, 1977 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 5** de Lili Whitecat © Lili Whitecat, 1977 ; ***Vampir...*** de **Marie-Ange Le Rochais** © Marie-Ange Le Rochais, 1978 ; ***J'étais une lope à pédés, La Vengeance de Peau Blanche, Lulu est de retour*** et ***Hedy la pute*** de **Trina Robbins** © Trina Robbins, 1977 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 6** de **Liz Bijl** © Liz Bijl, 1977 ; ***Rosie, la riveteuses*** de Trina Robbins © Trina Robbins, 1978 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 7** de **Liz Bijl** © Liz Bijl, 1978 ; ***Olivia Clavel et Electric Clito présente :*** et ***Les joueurs de baise*** d'**Olivia Clavel** © Olivia Clavel, 1977 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 8** de **Patricia Fevre** © Patricia Fevre, 1978 ; ***Voici l'enfant*** et ***Faits Divers*** de **Keleck** © Jean-Michel Nicollet, 1977 ; ***Le Brigadier Andy Gang*** de **Chantal Montellier** © Chantal Montellier, 1977-1978 ; ***Bunnies of 1977*** et ***Mam' 1920-1976*** de **Chantal Montellier** © Chantal Montellier, 1977 ; ***Le Tiers-État*** et ***Game over*** de **Chantal Montellier** © Chantal Montellier, 1978 ; **Couverture *Ah!Nana* n° 9** de **Liz Bijl** © Liz Bijl, 1978

L'éditeur a fait tous les efforts pour retrouver les ayants droit de l'iconographie et des récits de cet ouvrage. Les éventuelles erreurs, omissions ou réclamations doivent lui être signalées.

Métal Hurlant et *Ah!Nana* sont des marques déposées par Humanoids, Inc.

Une publication
Humanoids, Inc. /
Les Humanoïdes Associés

SOMMAIRE

ÉDITORIAL
Cécile Chabraud
P. 3

ENTRETIEN : JANIC GUILLEREZ
Christophe Quillien & Natacha Sicaud
P. 6

RÊVE
Cecilia Capuana
P. 10

TREMBLEZ, TREMBLEZ, LES SORCIÈRES SONT DE RETOUR
Cecilia Capuana & Ros
p. 16

ENTRETIEN : CECILIA CAPUANA
Camille Thélot-Vernoux & Stella Lory
p. 24

VISITE INATTENDUE
Cecilia Capuana
p. 27

AH!NANA : CHRONIQUE D'UN MAGAZINE FÉMINISTE ?
Blanche Delaborde
p. 37

MODEMORPHOSE
Cecilia Capuana
p. 43

MÂLE
Cécilia Capuana
p. 47

SANS TITRE
Cecilia Capuana
p. 52

ENTRETIEN : NICOLE CLAVELOUX
Cécile Chabraud & Daria Schmitt
p. 54

HISTOIRE DE BLONDASSE, DE BELLE BICHE ET DE GROS CHACHAT
Nicole Claveloux
p. 59

LA CONASSE ET LE PRINCE CHARMANT
Nicole Claveloux
p. 67

UNE GAMINE TOUJOURS DANS LA LUNE
Nicole Claveloux
p. 72

PAPERDOLLS
Brouette Hurlante
p. 78

HISTOIRE D'EAU
Nicole Claveloux & Patrick Cothias
p. 79

IL N'A PAS DE HASARD, QUE DES RENDEZ-VOUS HURLANTS
Cécile Chabraud
p. 84

UN MATIN COMME LES AUTRES…
Couetsch Bousset & Françoise Altobianchi
p. 85

DOSSIER : LA FRANCE CRUELLE
p. 94

PORTRAIT : AGNÈS VARDA
Amandine Lach & Carole Maurel
p. 104

L'UNE CHANTE L'AUTRE PAS
Agnès Varda
p. 105

PORTRAIT : FLORENCE CESTAC
Elizabeth Pich
p. 112

LES MARIOLS
Florence Cestac
p. 113

MICKSON TRAVESTI
Florence Cestac
p. 114

TABLE RONDE : LA PLACE DES FEMMES DANS LA BANDE DESSINÉE
Cécile Chabraud & Le Baba
p. 116

VAMPIR
Marie-Ange Le Rochais
p. 130

ENTRETIEN : TRINA ROBBINS
Camille Thélot-Vernoux & Émilie Gleason
p. 134

TRIBUNE : PERIOD X AH!NANA
Myriam Attia
p. 138

J'ÉTAIS UNE LOPE À PÉDÉS
Trina Robbins
p. 139

LA VENGEANCE DE PEAU BLANCHE
Trina Robbins
p. 143

UNE HISTOIRE TRÈS PERSONNELLE DES COMICS UNDERGROUND PAR TRINA ROBBINS
p. 148

LULU EST DE RETOUR
Trina Robbins
p. 150

HEDY LA PUTE
Trina Robbins
p. 159

ROSIE LA RIVETEUSE
Trina Robbins
p. 162

UN SACRÉ POINT AVEUGLE
Christine Van Geen & Brouette Hurlante
p. 168

PORTRAIT : OLIVIA CLAVEL
Christelle Pécout
p. 172

OLIVIA CLAVEL ET ELECTRIC CLITO PRÉSENTE :
Olivia Clavel
p. 173

LES JOUEURS DE BAISE
Olivia Clavel
P. 175

DOSSIER : LES HOMMES
P. 178

PORTRAIT : KELECK
Coco & Vivi
P. 187

VOICI L'ENFANT
Keleck
P. 188

FAIT DIVERS
Keleck
P. 189

ARTÉMISIA, UN PRIX POUR LES FEMMES
Camille de Singly & Delphine Panique
P. 201

LE BRIGADIER ANDY GANG
Chantal Montellier
P. 202

ENTRETIEN : CHANTAL MONTELLIER
Jerry Frissen & Christophe Quillien
P. 222

BUNNIES OF 1977
Chantal Montellier
P. 234

MAM' 1920-1976
Chantal Montellier
P. 235

LE THIERS-ÉTAT
Chantal Montellier
P. 241

DOSSIER : TRANS-HOMO-SEXE
P. 244

TRIBUNE : ENSEMBLE, POSONS NOS FESSES SUR LE VISAGE DE LA CENSURE
Camille Aumont Carnel
P. 258

GAME OVER (UN INSTANT DE PLUIE)
Chantal Montellier
P. 259

CONTRIBUTRICES ET CONTRIBUTEURS
P. 266

SOUSCRIPTEURS
P. 269

JANIC GUILLEREZ

« COMME LES HOMMES AUTOUR DE LA TABLE AVAIENT TENDANCE À JOUER LES MACHOS, J'AI PROPOSÉ DE PUBLIER UN MAGAZINE DE FEMMES. »

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE QUILLIEN. ILLUSTRATION DE NATACHA SICAUD.

Comment est né Ah!Nana ?

L'idée est venue lors d'un repas au restaurant en compagnie de Jean et Claudine Giraud, Tardi et Anne Delobel, sa compagne de l'époque, et Jean-Pierre Dionnet. Comme les hommes autour de la table avaient tendance à jouer les machos, j'ai proposé de publier un magazine de femmes. Avec Anne Delobel, nous nous sommes lancées tout de suite et nous avons commencé à chercher un nom. Nous avons d'abord pensé à *Banana*, mais il y avait une connotation sexuelle masculine évidente… Nous avons ensuite trouvé *Super Nana*, puis *Ah!Nana*, qui était une manière de dire « Ah, les femmes ! ».

Quelle a été la réaction de Dionnet, qui était le patron de Métal Hurlant ?

Jean-Pierre nous a dit « Pourquoi pas ? ». Il nous appelait sa « danseuse »… J'ai enclenché le processus car je suis très attachée à la cohérence et à la nécessité de faire ce que l'on dit.

Quel était votre rôle au sein du magazine ?

J'étais directrice de publication et rédactrice en chef, Keleck s'occupait de la maquette, Anne Delobel du secrétariat de rédaction et Marjorie Alessandrini, qui écrivait aussi pour *Rock&Folk*, était conseillère de la rédaction. Je tenais absolument à ce qu'il y ait une gazette, c'est-à-dire une sorte de journal dans le journal, qui rende compte de l'actualité. *Métal Hurlant* nous a imitées en créant la rubrique « À toute berzingue ». Je voulais publier des articles de critique, avec un travail d'analyse. J'étais aussi responsable de la collection « Folles images », qui a édité trois recueils d'illustrations de Caza, Druillet et Mœbius.

Quelle était votre ligne éditoriale ?

Ah!Nana était un magazine de femmes qui racontaient des histoires en toute liberté. L'idée de liberté a toujours été essentielle pour moi. J'ai grandi dans un village près de Vesoul, dans l'est de la France, où j'étais martyrisée pour des raisons religieuses car je n'étais pas catholique. Le seul à me défendre, c'était le curé… C'est pour cette raison que je n'ai jamais refusé un texte ou une bande dessinée, même si je n'étais pas d'accord ou si je ne l'appréciais pas. Je n'aimais ni la couverture du premier numéro ni l'histoire d'une planche publiée en dernière page, toutes les deux dessinées par Keleck, car je les trouvais agressives et « trash », mais je ne les aurais jamais censurées. L'absence de censure était une donnée fondamentale d'*Ah!Nana*.

Vous organisiez des réunions de rédaction ?

J'ai toujours détesté les réunions ! Les gens parlent beaucoup, mais ça ne débouche pas toujours sur grand-chose… Je proposais un thème de dossier et chacun y travaillait de son côté. Mais les bandes dessinées n'étaient pas forcément en rapport avec le dossier. Avec le recul, le thème du numéro 6, « Le sexe et les petites filles », me dérange. La génération des années 1970 se donnait droit à tous les fantasmes, et c'est un sujet que nous ne pourrions plus traiter aujourd'hui.

Étiez-vous conscientes d'être en avance sur votre époque ?

Nous étions en effet en avance, mais sans nous en rendre compte. Nous étions dans la liberté totale, ce qui favorisait la liberté de création de nos dessinatrices et de nos journalistes.

Vous étiez soutenues par la presse féminine ?

Des titres comme *Elle* et *Marie Claire*, dont la rédactrice en chef était une copine, nous ont aidées. Mais une journaliste de télévision nous renvoyait à chaque fois le magazine après l'avoir découpé en deux… Et je me souviens avoir été interviewée par une radio et de m'être fait sauter dessus par des féministes pures et dures.

Pour quelle raison ? Ah!Nana n'était-il pas un magazine féministe ?

D'une certaine manière, nous étions au-delà du féminisme. Nous nous considérions avant tout comme des femmes libres, qui avaient enfin la liberté de raconter ce qu'elles ressentaient. Et je crois que nous avons contribué à faire avancer la cause des femmes.

Ah!Nana était-il un magazine politique ?

Non, nous n'avons jamais fait partie d'un groupe ou d'un camp politique. Nous traitions simplement de sujets de société de manière contradictoire, avec des voix « pour » et des voix « contre ». Différentes positions pouvaient s'exprimer dans *Ah!Nana*, et je ne me suis jamais autorisée à intervenir sur un texte.

Quel sort était réservé aux hommes dans Ah!Nana ? Certains ont écrit des articles, d'autres ont publié des bandes dessinées, comme Tardi, Mœbius, Luc Cornillon ou F'Murr, qui signait F'Rumme…

Nous étions anti-machistes, mais nous n'étions pas anti-hommes ! Au contraire, ils étaient les bienvenus, car nous voulions montrer que nous n'avions rien contre eux. Je leur téléphonais pour leur demander s'ils avaient envie de travailler avec *Ah!Nana*. C'est comme ça que Mœbius a dessiné *La Tarte aux pommes*, une histoire assez osée pour l'époque, écrite par Claudine, son épouse.

Quelle était la place des femmes dans la bande dessinée française au moment où vous avez créé Ah!Nana ?

Les femmes n'étaient pas nombreuses… Mais quand je lisais une bande dessinée, je ne regardais pas si elle était signée par une femme ou par un homme. C'est Pierre Couperie, l'historien qui écrivait sur la BD dans le magazine, qui m'aidait à repérer les dessinatrices. J'avais beaucoup d'admiration pour toutes celles qui ont été publiées dans *Ah!Nana*. J'étais émue d'abord par leur dessin, plus que par le scénario.

Qui était Émilie Labroux, qui a signé des articles ?

Soit Jean-Pierre Dionnet, soit Philippe Manœuvre, qui sont les seuls à avoir utilisé ce pseudonyme.

Savez-vous qui est à l'origine de l'interdiction de Ah!Nana ?

Un fonctionnaire du ministère de la Justice m'a dit qu'il s'agissait du groupe des rapporteurs communistes au sein de la Commission de contrôle et de surveillance des publications pour la jeunesse, mise en place par la loi de 1949. Lui ne faisait pas partie de la commission et m'a proposé de lever l'interdiction qui frappait *Ah!Nana*, mais je voulais qu'il lève aussi celle qui concernait d'autres titres. Comme il n'a pas accepté, j'ai refusé sa proposition.

Comment vous êtes-vous intéressée à la bande dessinée ?

Je suis née à Lure, en Haute-Saône, comme Christophe, le créateur des *Facéties du sapeur Camember* et de *La Famille Fenouillard*. J'ai baigné dans la bande dessinée depuis l'enfance car mon père était un fou de BD. Je lisais les hebdos *Tintin*, *Spirou* et *Pilote*, qu'il achetait toutes les semaines, j'avais de la chance ! J'aimais surtout la bande dessinée belge, j'adorais *Tintin* et *Bob et Bobette*, de Willy Vandersteen. Après le bac, je suis montée à Paris en 1965, à dix-huit ans, pour suivre les cours de l'École des arts appliqués. J'étais intéressée par l'art, mais je ne savais pas trop ce que je ferais plus tard. J'ai rencontré Pierre Couperie, qui était historien et qui s'intéressait à la bande dessinée, puis Claude Moliterni, qui m'a proposé de travailler avec lui sur le projet de l'exposition « Bande dessinée et figuration narrative », organisée au Musée des arts décoratifs, à Paris, en 1967. Je préparais l'expo la nuit, jusqu'à cinq heures du matin, puis ensuite j'allais bosser et je m'endormais à mon bureau… Couperie et Moliterni me considéraient un peu comme leur fille.

Vous vous souvenez de votre rencontre avec Jean-Pierre Dionnet ?

J'avais été invitée par le festival de Lucques, en Italie, où je devais recevoir le prix de la « meilleure coloriste de l'année ». J'avais travaillé avec Gérard Lauzier et j'avais colorié ses planches originales à l'aquarelle. C'est là que j'ai connu Jean-Pierre, qui faisait déjà beaucoup plus jeune que son âge. Nous nous sommes mariés en juin 1975 et nous sommes restés ensemble sept ans. Il était surnommé « l'ordinateur », il savait tout sur tout ! Il était très impressionnant, il racontait les choses sur un ton monocorde, comme un robot… J'étais naïve, et quand il me disait quelque chose, je le croyais.

Est-il intervenu durant l'existence de Ah!Nana ?

Non, jamais, il nous laissait entièrement libres de faire ce que nous voulions.

Comment avez-vous été amenée à vous occuper de la maquette de Métal Hurlant ?

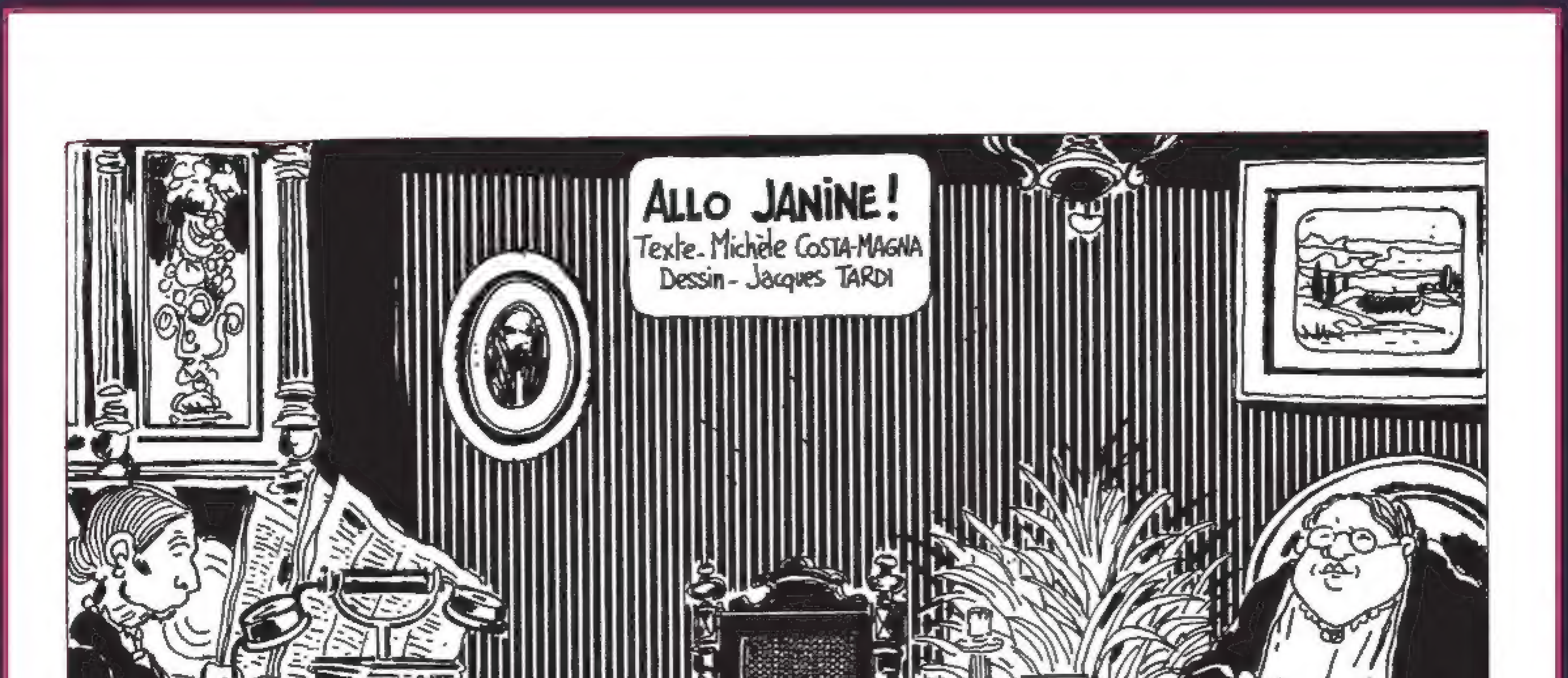
C'est Étienne Robial, que j'admirais et que j'aimais beaucoup, qui m'avait initiée. C'était mon maître ! Il avait conçu la couverture des deux premiers numéros de *Métal*, avec son logo génial. Après la parution du deuxième numéro, il a décrété qu'il n'avait plus envie de s'occuper de la maquette et que c'était moi qui m'en chargerais. Il a passé une heure à tout m'expliquer et à me montrer ce qu'il fallait faire.

En dehors de la maquette, en quoi consistait votre rôle à Métal ?

Jean-Pierre m'avait demandé d'être une sorte de chien de garde, ce qui le protégeait et dont il a pris conscience bien plus tard. C'est moi qui allais aux rendez-vous avec la banque quand nous avions des difficultés d'argent, qui répondais au téléphone quand il y avait un problème ou qui recevais les auteurs quand il n'en avait pas envie. Dionnet et Manœuvre s'enfermaient parfois à clé dans leur bureau et ne répondaient à personne, ce qui agaçait beaucoup les dessinateurs… Je jouais le rôle du « méchant flic », comme dans les films ! Quand Yves Chaland a commencé à travailler avec moi sur la maquette, il me considérait comme une emmerdeuse et n'était pas très rassuré, mais tout s'est toujours bien passé entre nous. Beaucoup de gens disaient que je les impressionnais, et j'ai encore du mal à comprendre pourquoi… C'est moi qui ai accueilli les Hells Angels dans nos bureaux de la rue des Petites-Écuries. Je me suis retrouvée toute seule avec eux, ils étaient mécontents de la publication, dans la collection « Speed 17 », du livre *STP : à travers l'Amérique avec les Rolling Stones*, consacré à la tournée américaine des Stones de 1972. J'ai tout fait pour calmer les choses, mais je n'ai jamais compris pourquoi ils nous en voulaient… Dans le livre de Christian Marmonnier et Gilles Poussin consacré à l'histoire de *Métal*, je n'existe pas, c'est terrible… Sur la seule photo où je suis censée apparaître, en réalité, ce n'est pas moi ! Tout ce que j'ai fait pour ce journal a été gommé, comme si je n'avais pas existé.

LES HOMMES D'AH!NANA

LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA



Allo Janine !, *Michèle Costa-Magna et Jacques Tardi,* Ah!Nana *n° 1, 1976.*

Merci, oui, merci pour vos encouragements, vos observations, vos suggestions et même pour vos insultes : sachez que l'assemblée des rédactrices s'en délecte quotidiennement. Aussi n'oubliez pas de nous écrire !
Dans notre premier éditorial, nous avions omis de vous parler des hommes d'AH ! NANA – ne voyez-là aucune préméditation. Tardi avait travaillé sur le scénario d'une femme (Michèle Costa-Magna). Cette fois-ci, vous retrouverez deux petits anciens : l'infatigable Mœbius et François Rivière, qui nous prête sa plume à propos de la chère Agatha Christie. Il y en aura d'autres, tous ceux qui voudront bien nous suivre dans notre univers. Voilà qui répondra par des faits et des actes à tous ceux qui nous ont taxé à la va-vite d'hyperféminisme. Fin du règlement de compte.

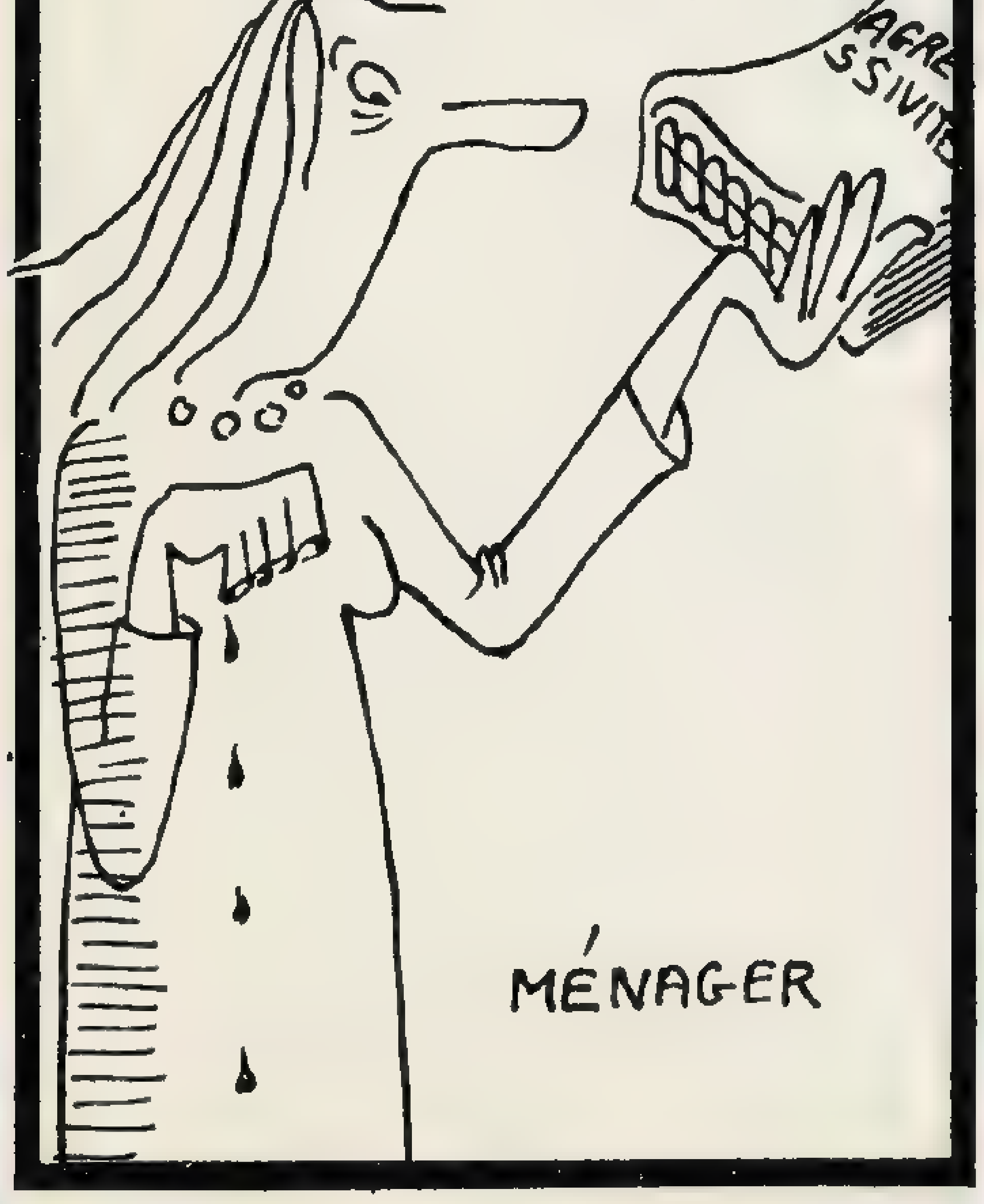
Magazine : c'est promis, cette partie s'est enrichie. Voici quelques noms nouveaux, (et non des moindres) : Sotha, l'égérie du Café de la Gare, Gabrielle Wittkop une avec nouvelle soyeuse; Sylvaine Pasquet ou la mise en pièces de la Cantatrice... Et toujours : Marjorie Alessandrini, Paula Jacques.
B.D. : Claveloux, Montellier, Trina et Cécilia reviennent. Nouveauté : l'Américaine Shary Flenniken (révélée par le National Lampoon). Deux débutantes : Aline qui enfantasme, Marie-Noëlle Pichard, romantique comme les textes qu'elle met en image.
A partir de ce numéro, quatre pages de plus avec la gazette, rubrique tous azimuts, qui tente de faire la part des choses sur le combat des Femmes et des Hommes, ici et là.
Sachez enfin que les augmentations de prix du papier ont fauché nos rêves d'expansion les plus fous. Mais tout cela s'arrangera avec votre aide. S'il vous plaît, achetez toujours AH ! NANA chez le même marchand de journaux ! ★Edith Orial

Éditorial, Ah!Nana *n° 2, 1977.*

EDITORIAL

Il y a deux mois, jour pour jour, ou presque, réunion au 41 rue de Lancry du staff d'AH! NANA, autour du numéro 3. Un numéro charnière puisque nous avions décidé en plus des rubriques habituelles, de rassembler désormais, quelques articles, échos, nouvelles autour d'un but précis : un dossier en somme. Les idées vinrent lentement, il n'y a que dans les films américains qu'elles fusent de toutes parts. Un sujet semblait évident : l'avortement, parce que nous étions tombés d'accord pour apporter notre soutien inconditionnel au M.L.A.C. à propos du procès d'Aix-en-Provence ; seulement, tant d'autres journaux en ont parlé : nous venions bien tard ... Alors, doucement du fond d'une phrase, ça a jailli : le Nazisme. Ca sonne un peu comme un thème pour Anciens Combattants, ou, comme un sujet pour « Historia », mais évidemment, ce n'est pas de ce nazisme-là dont nous voulions vous parler. Bien plutôt du fait que, sournois et inquiétant, il renaît insidieusement sous d'autres formes : rééditions dans un but « documentaire », des textes de propagandes les plus ignobles, glamourisation des fastes nazis, de ses uniformes et de ses décors, regards attendris sur une période rétro, etc ... etc ...
Non, bien sûr, le nazisme n'est pas de retour, mais, quand « la bête immonde tressaille, on ne se méfie jamais assez de son réveil ».
A part cela, évidemment, la partie magazine, toujours, des B.D. encore (une nouvelle dessinatrice « MONA » qui nous vient du Liban), l'invité du mois : F'MURR. Enfin, et nous en sommes assez fières, un roman photo d'Agnès Varda, d'après « L'une chante, l'autre pas », son très beau dernier film, un hymne à la femme, que vous irez voir absolument.

Edith Orial



Éditorial, Ah!Nana *n° 3, 1977.*

Ah!Nana ne se contentait pas de publier des dossiers de fond, on y trouvait aussi des adresses de librairies féministes, de centres d'aide aux femmes battues, de cours de self-défense pour femmes, de bricolage…
Nous nous demandions pourquoi les femmes n'occupaient pas une place plus importante dans la société française. On n'en voyait pas beaucoup à la télévision ou dans le monde politique… Il y avait un travail de fond à mener, et nous étions attachées à la défense de la condition féminine.

Ah!Nana était-il un journal anarchiste ?
Je crois que je suis anarchiste de cœur… Je déteste tout ce qui cherche à nous gouverner et à nous contrôler. L'idée même de liberté est anarchiste !

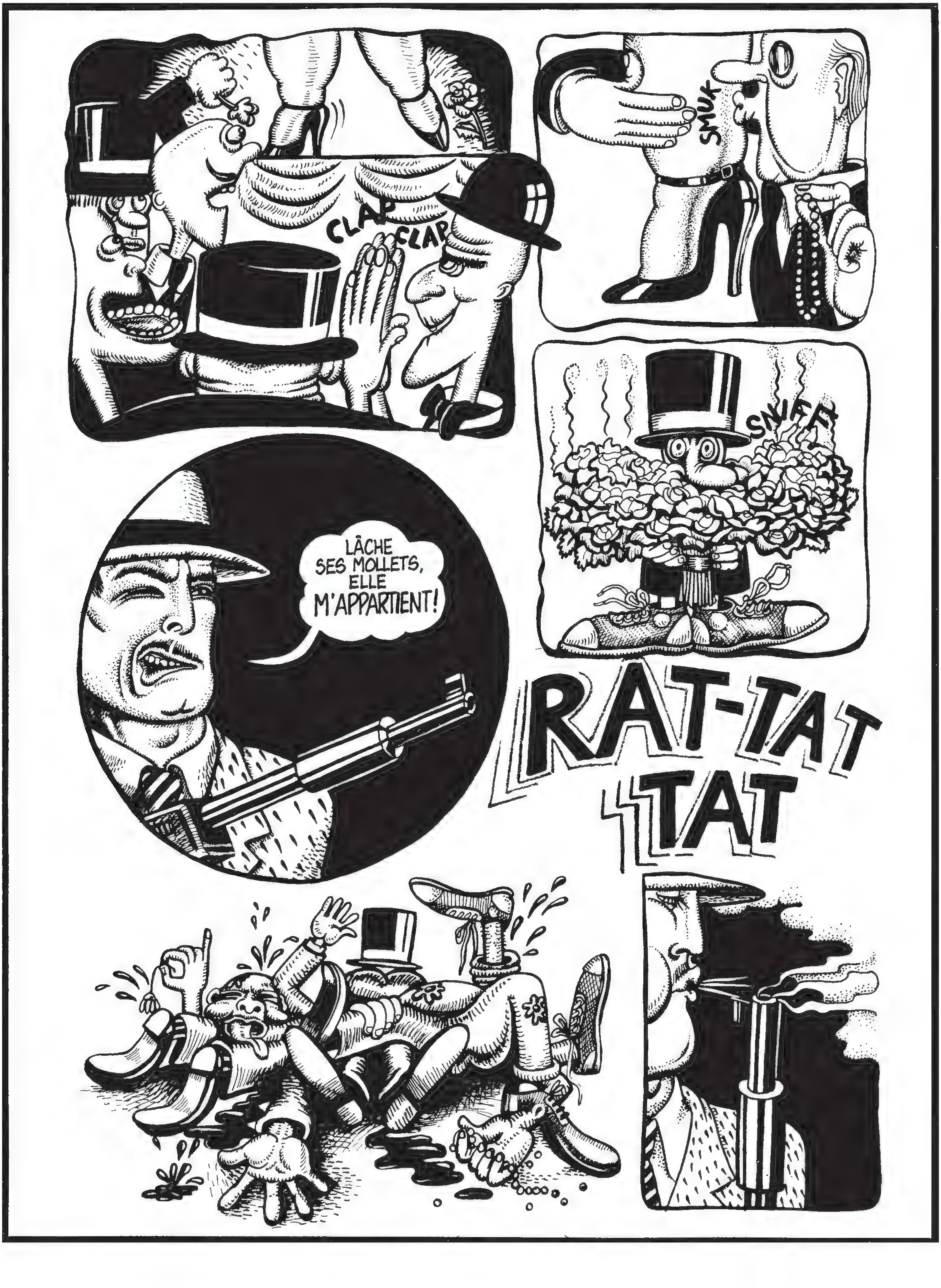
C'était plutôt un journal « ahnanarchiste », donc…
Mais anarchiste de gauche, pas de droite !

Comment Ah!Nana était-il considéré par l'équipe de Métal ?
Je crois que les hommes de *Métal* étaient jaloux de nous, peut-être parce que nous étions des femmes…

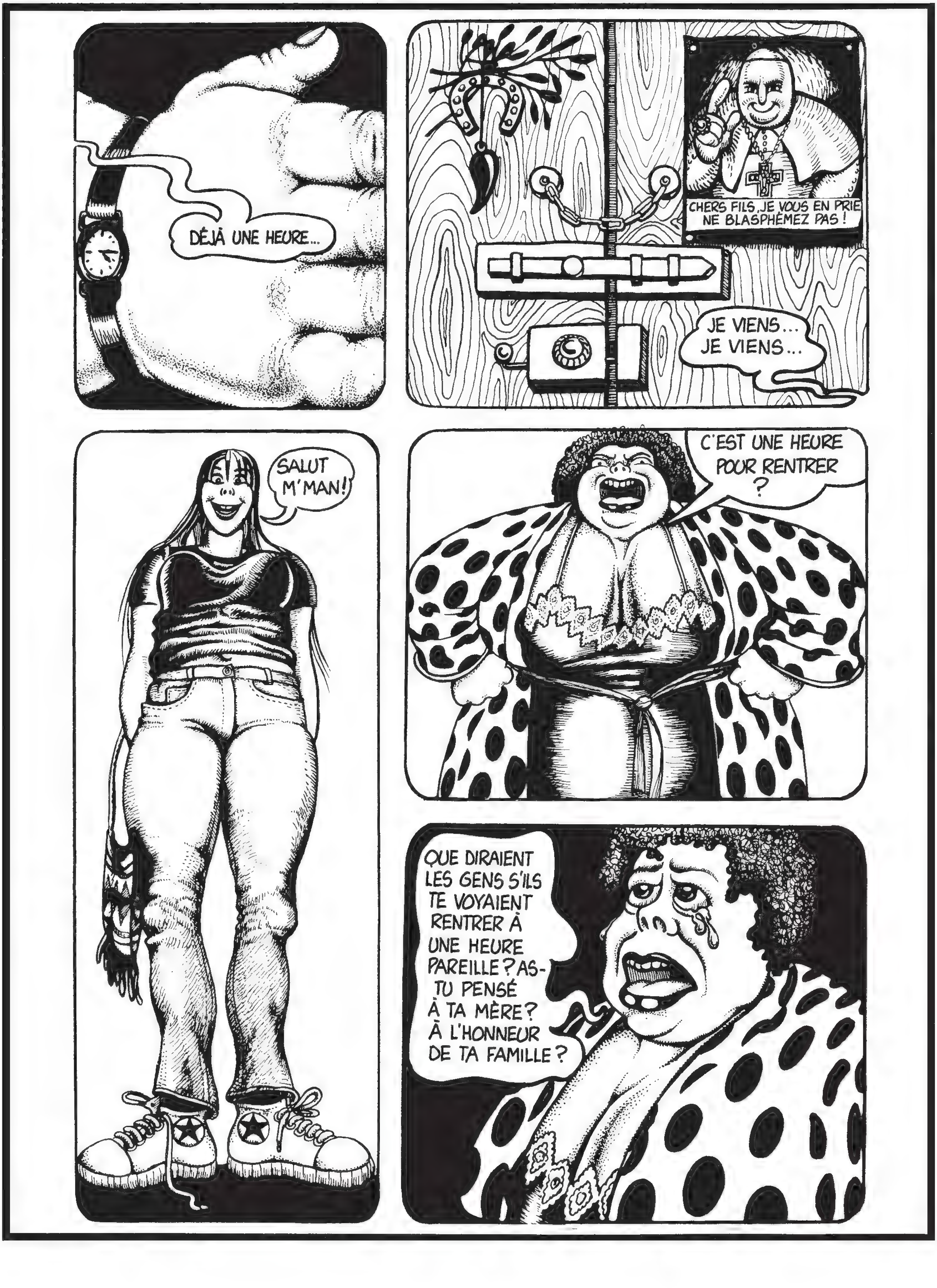
Si Ah!Nana avait continué à paraître, quels thèmes auriez-vous traités ?
Nous avions en projet un numéro consacré au crime. Nous aurions parlé de gens qui ont commis des actes répréhensibles mais qui sont des héros. J'avais l'intention de faire intervenir Jacques Mesrine, qui vivait alors dans la clandestinité et que je considérais comme une sorte de Mandrin moderne, ce contrebandier qui vivait au XVIIIe siècle. J'imagine que ça aurait provoqué un sacré bazar…

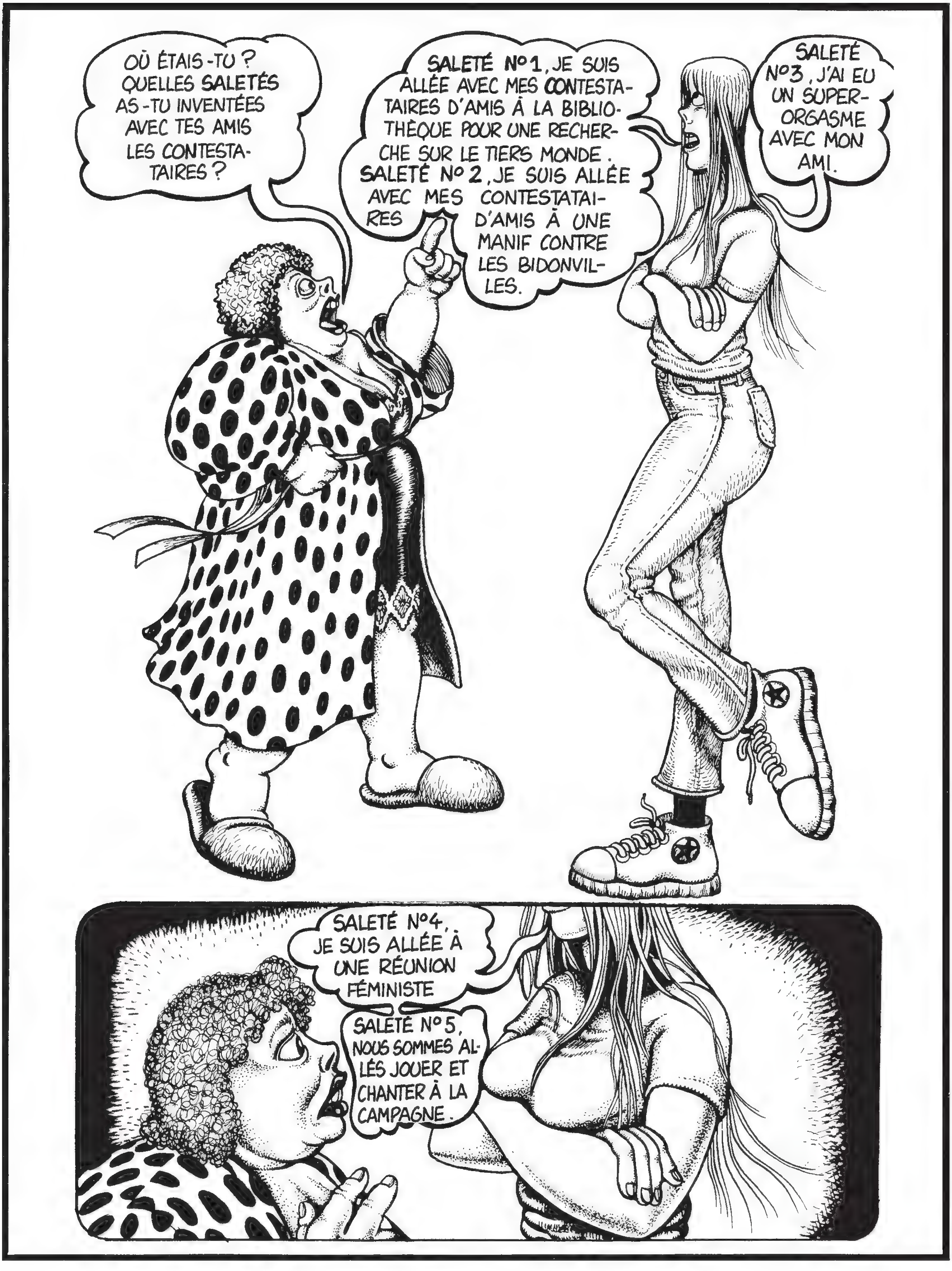
À quel moment avez-vous quitté Métal Hurlant ?
Je suis partie en 1980, et j'ai eu la chance d'avoir pu compter sur Ted Benoit, qui m'a permis de travailler pour un numéro spécial des *Cahiers du cinéma*.

RÊVE
ZZZ
CLAP BIIS
BIS
CLAP
CLAP
CLAP

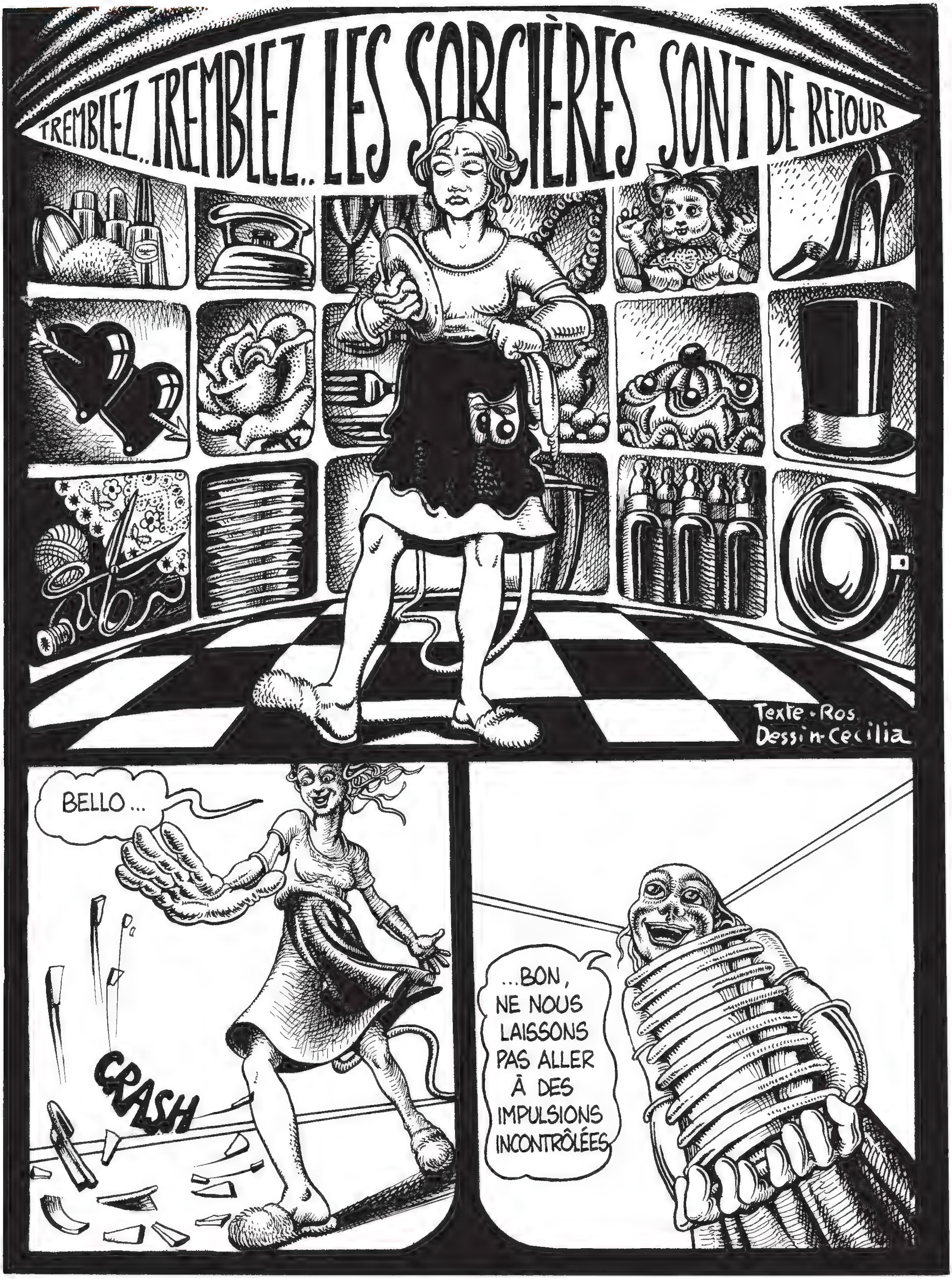

CLAP CLAP
SMUK
SNIFF
LÂCHE SES MOLLETS, ELLE M'APPARTIENT!
RAT-TAT TAT

VIENS POUPÉE JE TE VEUX
MMMMMM
OOOHHH NONNN... OOOHHH OUIII...
TUMP
DRIN DRING
DRIN DRING
DRING
DRING
PLOK
CE N'ÉTAIT QU'UN RÊVE !

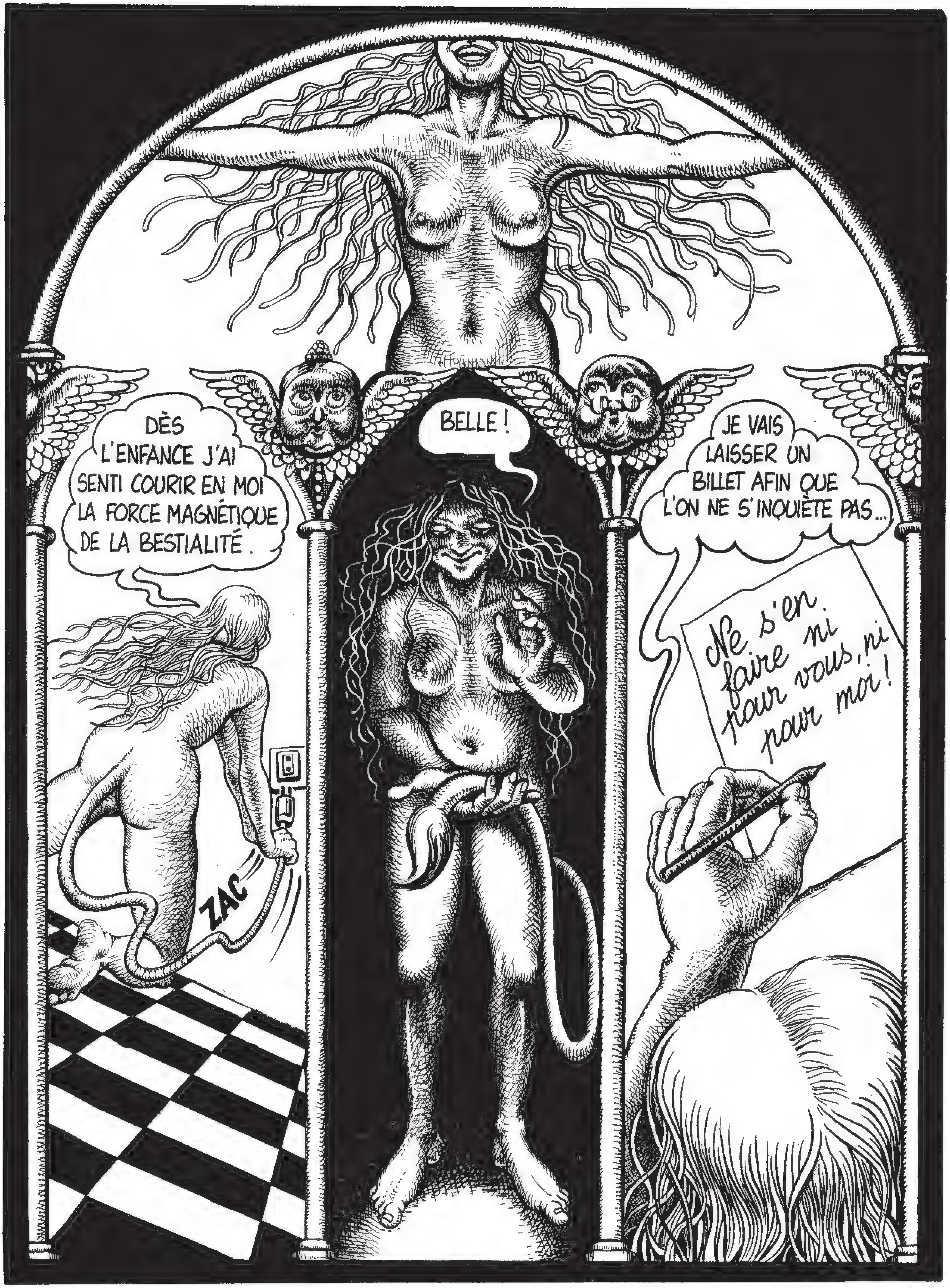

DÉJÀ UNE HEURE...
CHERS FILS, JE VOUS EN PRIE NE BLASPHÉMEZ PAS !
JE VIENS... JE VIENS...
SALUT M'MAN !
C'EST UNE HEURE POUR RENTRER ?
QUE DIRAIENT LES GENS S'ILS TE VOYAIENT RENTRER À UNE HEURE PAREILLE ? AS-TU PENSÉ À TA MÈRE ? À L'HONNEUR DE TA FAMILLE ?

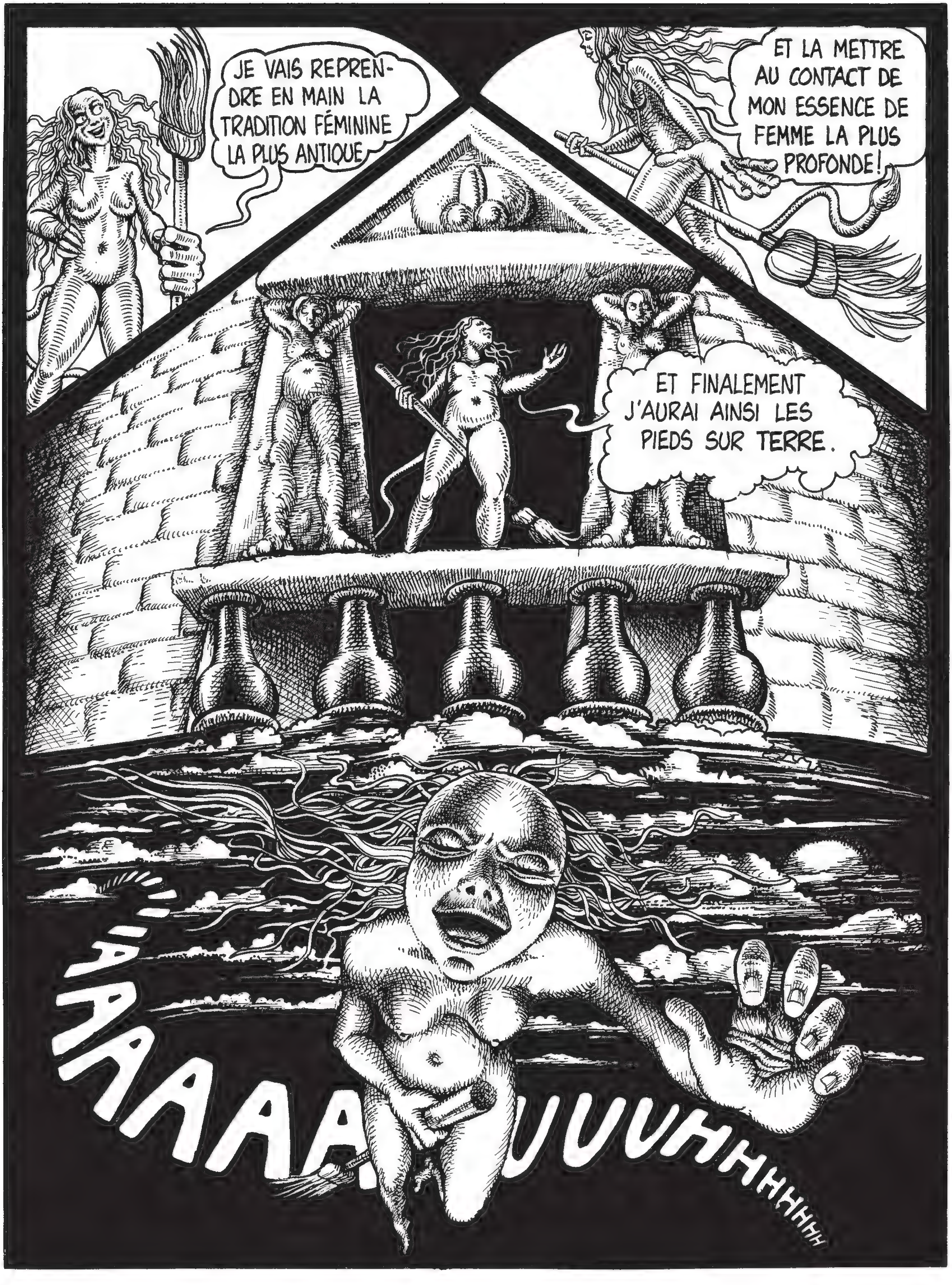

OÙ ÉTAIS-TU ? QUELLES SALETÉS AS-TU INVENTÉES AVEC TES AMIS LES CONTESTATAIRES ?
SALETÉ N°1, JE SUIS ALLÉE AVEC MES CONTESTATAIRES D'AMIS À LA BIBLIOTHÈQUE POUR UNE RECHERCHE SUR LE TIERS MONDE. SALETÉ N°2, JE SUIS ALLÉE AVEC MES CONTESTATAIRES D'AMIS À UNE MANIF CONTRE LES BIDONVILLES.
SALETÉ N°3, J'AI EU UN SUPER-ORGASME AVEC MON AMI.
SALETÉ N°4, JE SUIS ALLÉE À UNE RÉUNION FÉMINISTE
SALETÉ N°5, NOUS SOMMES ALLÉS JOUER ET CHANTER À LA CAMPAGNE.

ET DEMAIN JE PARS FAIRE UN TOUR D'EUROPE EN AUTOSTOP.
FIN
CECILIA

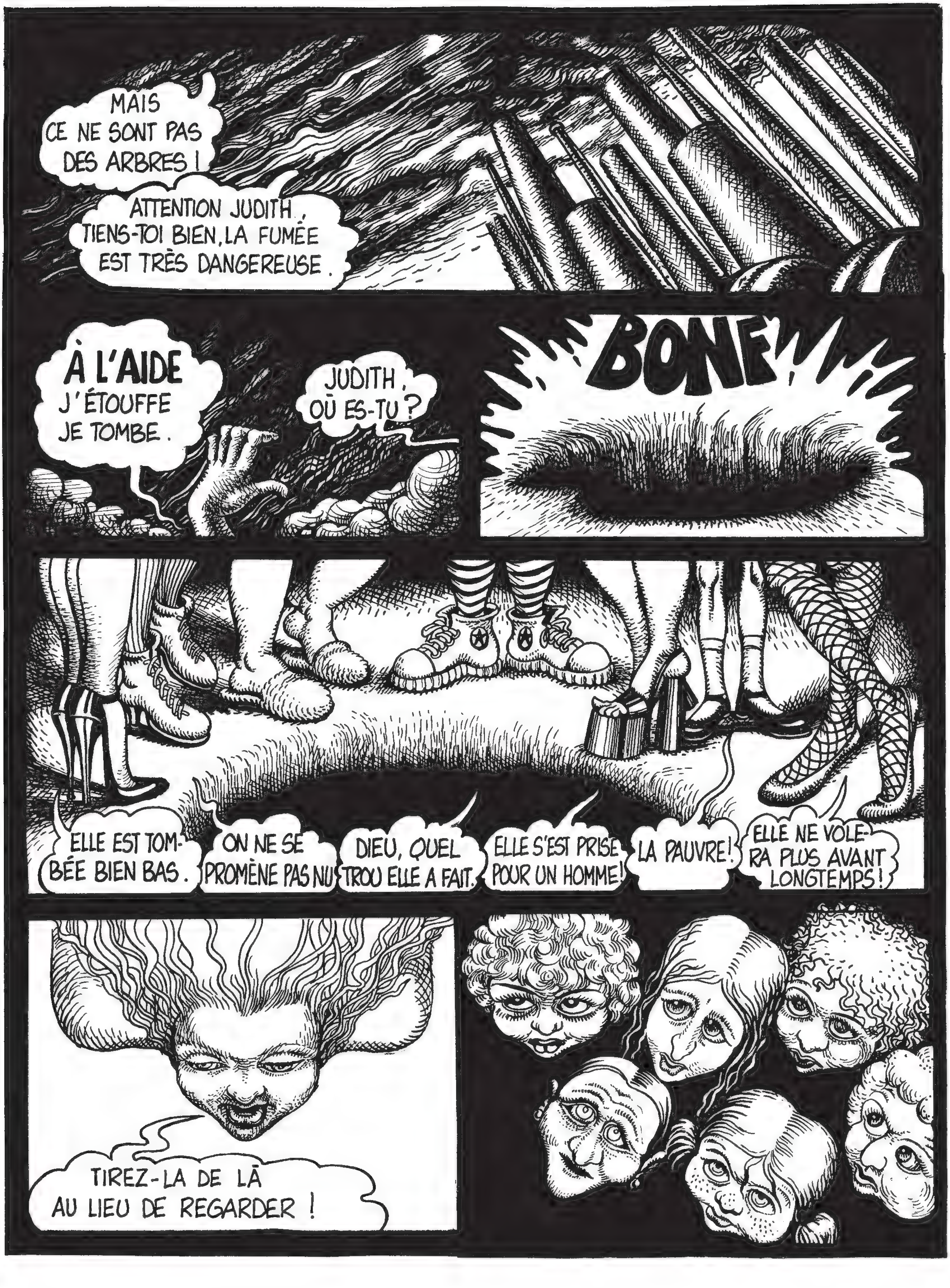

TREMBLEZ.. TREMBLEZ.. LES SORCIÈRES SONT DE RETOUR
Texte - Ros
Dessin - Cecilia
BELLO...
CRASH
...BON, NE NOUS LAISSONS PAS ALLER À DES IMPULSIONS INCONTRÔLÉES

IL EST TEMPS QUE J'AFFRONTE LA VIE AVEC MÉTHODE.
CRAK
CE MÉPRIS PETIT-BOURGEOIS DE LA RÉALITÉ SUFFIT !
IL FAUT INSTAURER DES RAPPORTS PLUS HUMAINS AVEC LES CHOSES...
ET CHERCHER À TOUT PRIX L'AUTHEN-TICITÉ PERDUE.

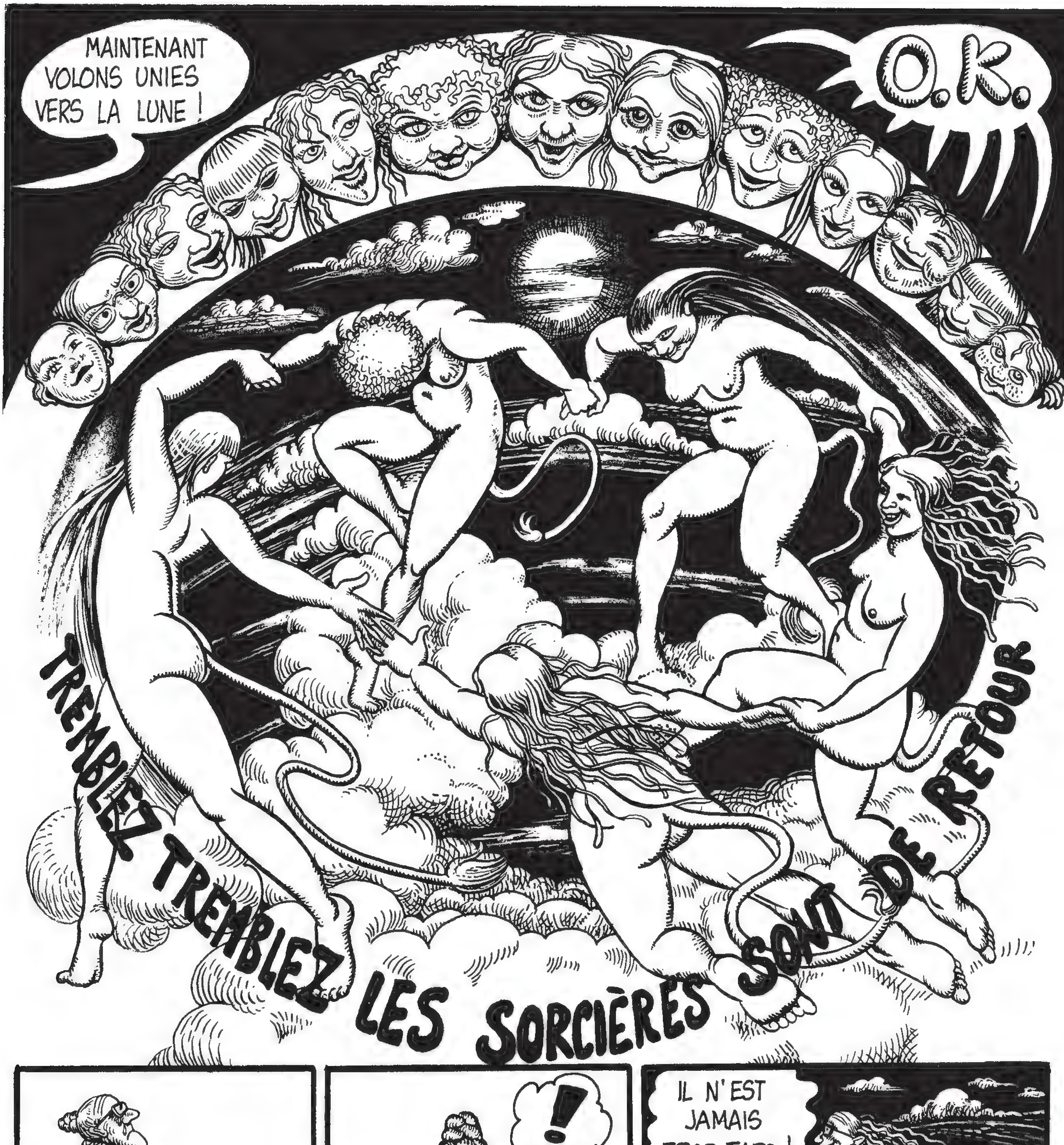

DÈS L'ENFANCE J'AI SENTI COURIR EN MOI LA FORCE MAGNÉTIQUE DE LA BESTIALITÉ.
ZAC
BELLE !
JE VAIS LAISSER UN BILLET AFIN QUE L'ON NE S'INQUIÈTE PAS...
Ne s'en faire ni pour vous, ni pour moi !


JE VAIS REPRENDRE EN MAIN LA TRADITION FÉMININE LA PLUS ANTIQUE
ET LA METTRE AU CONTACT DE MON ESSENCE DE FEMME LA PLUS PROFONDE!
ET FINALEMENT J'AURAI AINSI LES PIEDS SUR TERRE.
AAAAAAAAA UUUUHHHHHHHH

TOC
TOC
SALUT JUDITH !
ROSETTE! QUE FAIS-TU TOUTE NUE ?
DÉSAPE-TOI, ALLONS ENSEMBLE AU BOIS.
MAIS JE NE PEUX PAS, JE NE SAIS PAS VOLER!
OOOHH! JE SUIS AUSSI LÉGÈRE QU'UNE PLUME.


MAIS CE NE SONT PAS DES ARBRES !
ATTENTION JUDITH, TIENS-TOI BIEN, LA FUMÉE EST TRÈS DANGEREUSE.
À L'AIDE J'ÉTOUFFE JE TOMBE.
JUDITH, OÙ ES-TU ?
BONG
ELLE EST TOMBÉE BIEN BAS.
ON NE SE PROMÈNE PAS NU
DIEU, QUEL TROU ELLE A FAIT.
ELLE S'EST PRISE POUR UN HOMME !
LA PAUVRE !
ELLE NE VOLERA PLUS AVANT LONGTEMPS !
TIREZ-LA DE LÀ AU LIEU DE REGARDER !

EH! LES NANAS! EN BAS IL Y A
UNE EAU SI PÉ-TILLANTE
SAINTE MÈRE! MEILLEURE QUE CELLE DE LOURDES!
BALANÇONS CETTE EAU SUR LES FUMÉES PUANTES.
POOFFF
TABADI BADU BADA
AH! ON SE SENT MIEUX.


MAINTENANT VOLONS UNIES VERS LA LUNE !
O.K.
TREMBLEZ TREMBLEZ LES SORCIÈRES SONT DE RETOUR
!
IL N'EST JAMAIS TROP TARD !

CECILIA CAPUANA

« EXPÉRIMENTER, PÊCHER DANS LES PROFONDEURS, EXTRAIRE DES BRIBES DE SAVOIR, DES MOMENTS ÉPIPHANIQUES, EN LIBERTÉ, TELLE A ÉTÉ MA RENCONTRE AVEC LES HUMANOÏDES. »

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE THÉLOT-VERNOUX. ILLUSTRATIONS DE STELLA LORY.

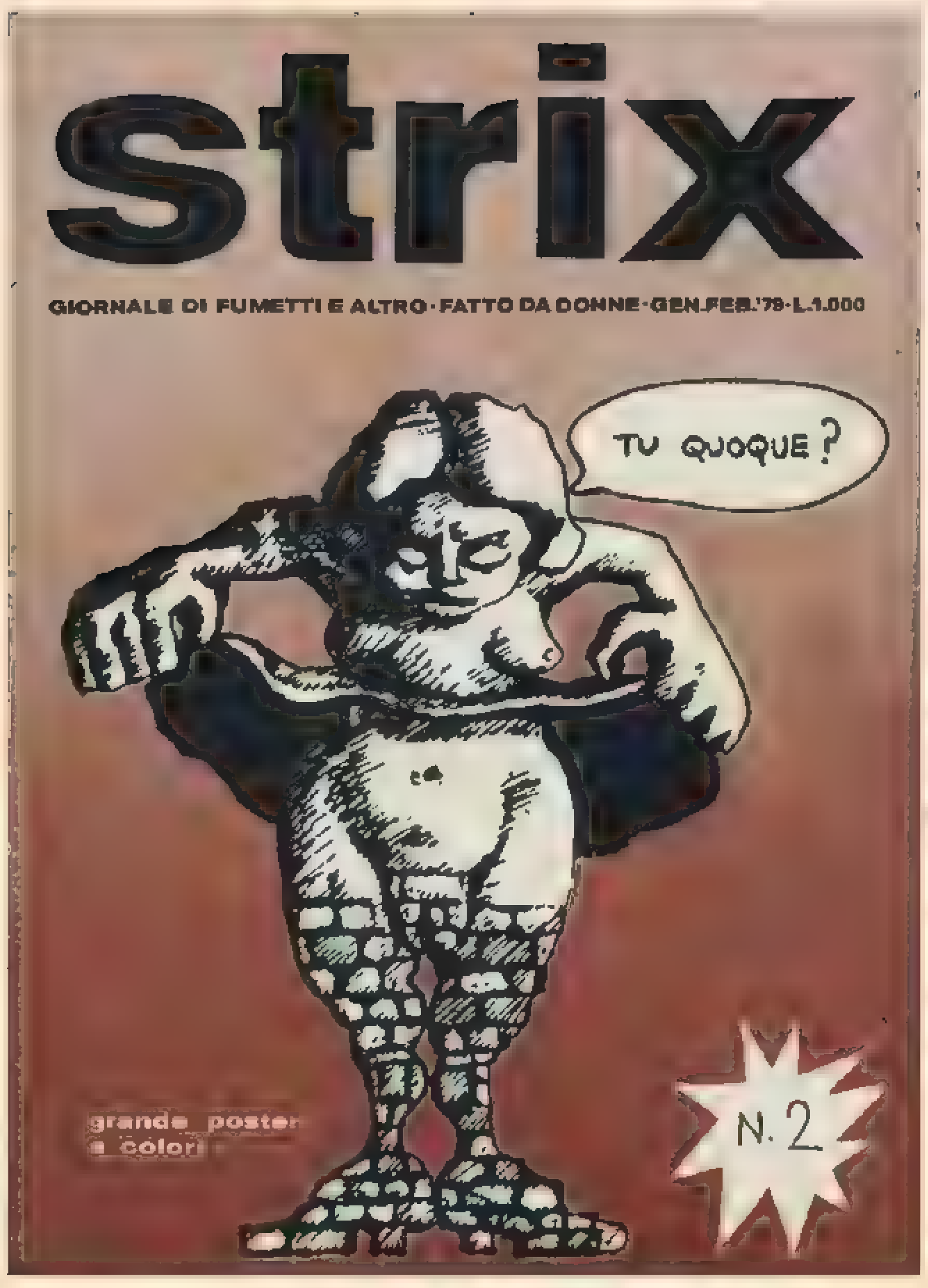
Je suis née le 4 janvier 1948 dans une petite ville au pied de l'Etna, la guerre venait de se terminer, l'Italie était en reconstruction.
L'art était présent dans ma famille : mon père était un talentueux décorateur de plafonds et restaurateur de peintures. Un de mes grands-oncles, Giuseppe Barone de Caltagirone, était lui aussi un peintre connu de retables et de fresques murales.
Je me souviens que mon oncle, Peppino Asta, peintre et photographe, m'avait offert une biographie du peintre Gino Severini et m'avait lancé : « Tu es une artiste, ne te marie jamais ! »
Fille aînée de cinq enfants, j'avais un caractère sauvage.
Quand j'étais enfant, j'utilisais la peinture à l'huile de mon père et je faisais des copies d'Antonello da Messina, de madones, de draperies, de colonnes baroques torsadées, mais aussi des portraits de camarades de classe.
C'est à cette époque-là, alors que je me rendais à la gare pour regarder passer les trains, que j'ai vu arriver par hasard un monsieur qui s'appelait Giorgio de Chirico. Il m'a raconté que son père, ingénieur des chemins de fer, avait conçu ce même train, le Littorina, un train qui tournait comme un anneau autour des pentes de l'Etna. Il voulait le prendre et faire le tour du volcan. Lorsque le train a quitté la gare, j'avais le cœur serré et cette tristesse est restée. Plus tard, je l'ai retrouvée dans ses peintures.

LES ANNÉES 1960

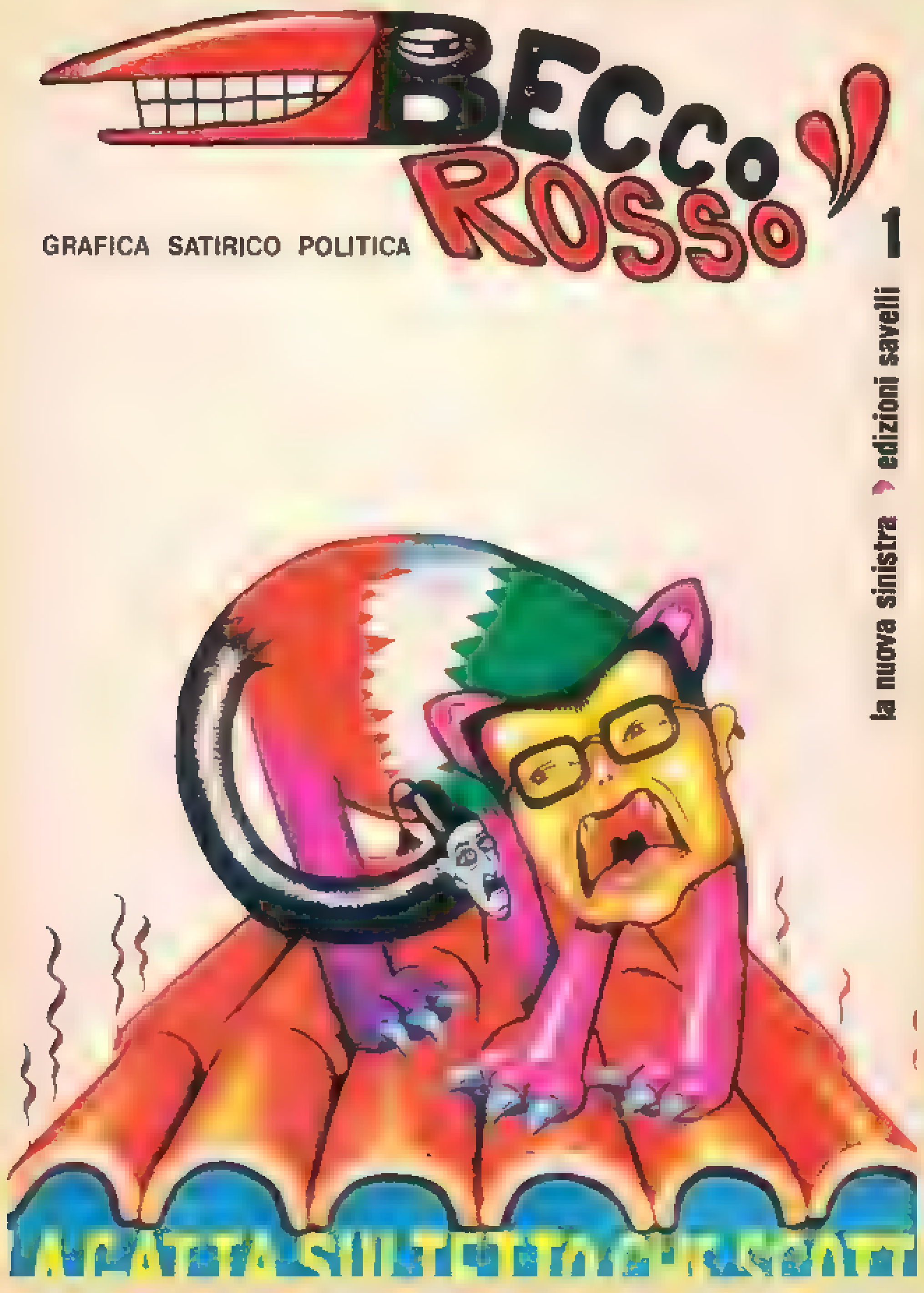
Au début des années 1960, ma famille a déménagé à Rome. J'ai fréquenté les Beaux-Arts, en section peinture. J'avais pour professeur le peintre Alberto Ziveri, dernier représentant de l'école romaine, un mouvement artistique hérité de la Renaissance.
Je m'intéressais beaucoup aussi à l'expressionnisme allemand.

1968

J'étais à l'Académie des Beaux-Arts lorsque les événements de 1968 ont éclaté et, après avoir participé à



Couverture du magazine italien Strix *n° 2, 1979.*



Couverture de Becco Rosso *n° 1, 1973.*

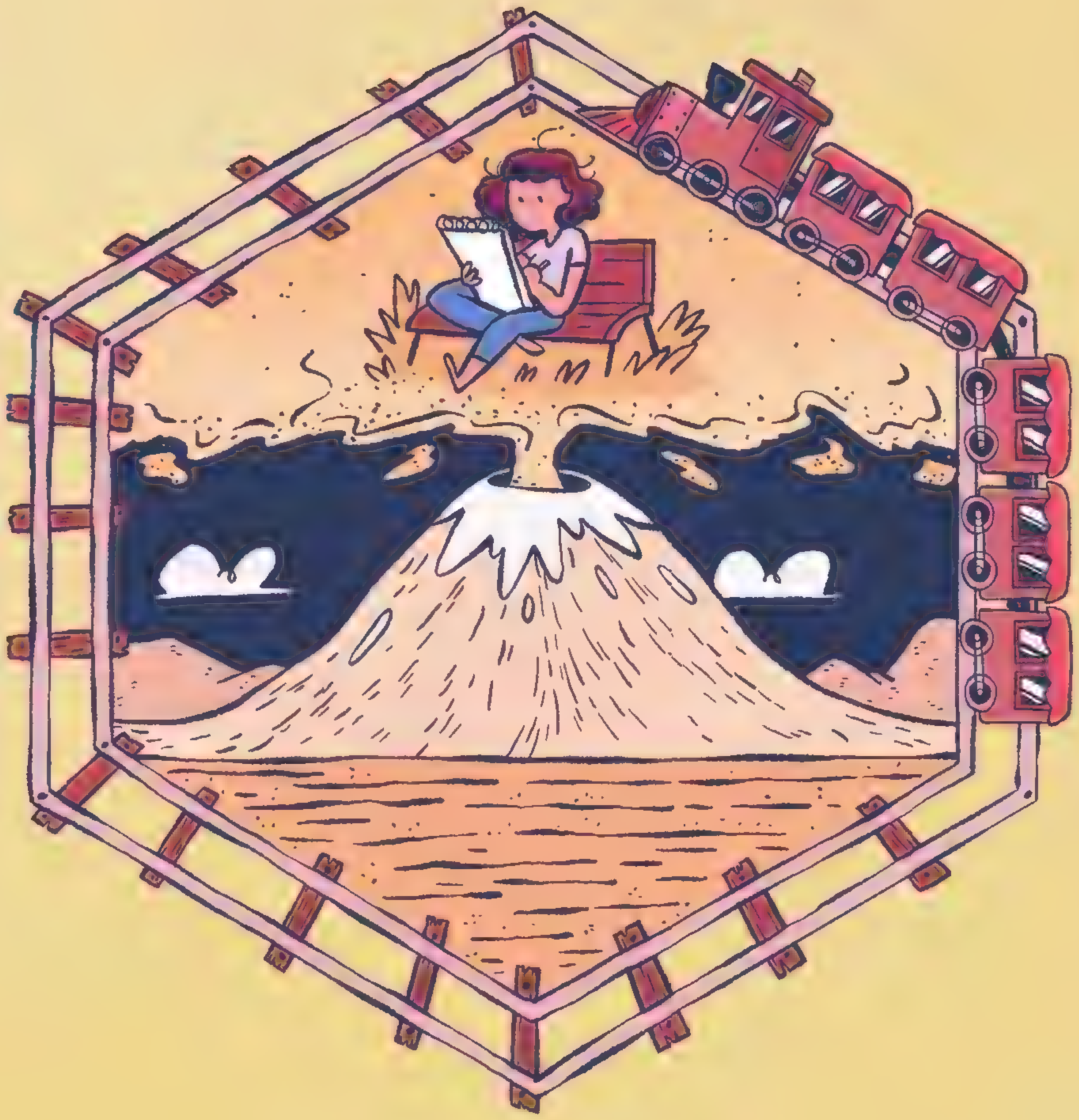
diverses manifestations du mouvement étudiant, j'ai rejoint un groupe marxiste-léniniste. Nous avons fait des affiches, et un grand portrait à l'huile de Mao a été exhibé à la manifestation du 1er mai.
L'art était bourgeois et nous voulions nous adresser à un public plus large. Avec un groupe d'amis, nous avons lancé un magazine de satire politique, *Becco Rosso*, qui n'a duré qu'un numéro. C'était un collectif d'artistes dans lequel aucune signature individuelle ne ressortait.
Bernardino Zapponi, l'esprit aussi original qu'éclairé du cinéma italien et scénariste de Federico Fellini, nous a appelés à l'époque pour créer un nouveau magazine de bande dessinée. Malheureusement, il n'a jamais vu le jour, mais en retour, il nous a présentés à l'immense réalisateur qu'est Federico Fellini.

LE FÉMINISME

Après cette expérience politique et la naissance de mon fils, je me suis rapprochée du féminisme. Je faisais partie d'un petit groupe de femmes artistes, au sein duquel la revue *Strix* est née, en 1978. « Strix » est un type de chouette, et aussi, dans la mythologie, une stryge, un démon femelle ailée. C'est certainement sous son influence que les histoires de la revue ont été dessinées ! Plus tard, quand j'ai connu Mœbius, il m'a offert une petite chouette en terre cuite.
Dans les années 1970, je publiais mes dessins dans divers journaux underground : *Effe*, *Stampa Alternativa*, *Cabalà*, *Comic art* et d'autres encore, où la liberté de création était totale. Les thèmes principaux, la lutte pour le droit à l'avortement et le divorce, étaient abordés d'une manière extrêmement dure. Ainsi, ma bande dessinée, intitulée *Immacolata* racontait l'histoire d'un avortement. Elle avait été affichée à mon insu à l'université de Rome. Il faut comprendre qu'en Italie, le féminisme était plus combatif qu'en France, car les lois permettant le divorce et l'avortement n'étaient pas encore passées. Dans les journaux plus traditionnels, il y avait une curiosité envers ces problématiques féministes et les autrices qui les portaient. Elle allait de pair avec le succès pour les idées communistes et l'idéalisme qui était derrière. Mais ce mouvement général d'ouverture aux idées nouvelles est devenu secondaire quand l'Italie est entrée dans sa période sombre, avec la terreur semée par les Brigades rouges.

AH!NANA

En 1974, au festival de la bande dessinée de Lucques, je découvre une nouvelle revue qui m'enthousiasme, *Métal Hurlant*. C'est Jean-Pierre Dionnet lui-même qui a reçu mon abonnement.
J'ai ensuite confié à une amie qui allait à Paris les planches de ma bande dessinée intitulée *Rêve*. Quelques mois plus tard, elle était publiée dans le premier numéro d'*Ah! Nana*, un journal de femmes sorti de la côte de *Métal Hurlant*. Puis j'ai commencé à publier



une histoire de science-fiction rétro-futuriste, *Le Pouvoir*, dans *Métal*. Je me suis amusé à m'inspirer de mes artistes préférés : Carpaccio, Mantegna, Tiepolo.
Expérimenter, pêcher dans les profondeurs, extraire des bribes de savoir, des moments épiphaniques, en liberté, telle a été ma rencontre avec Les Humanoïdes.
Rimbaud disait : « *Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, – jusqu'ici abominable –, lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons.* »

FELLINI ET MŒBIUS

J'avais la chance de bien connaître Federico Fellini. C'est Bernardino Zapponi (mon père spirituel et son scénariste) qui me l'avait présenté. Fellini était pour nous, jeunes créateurs, un mythe vivant ! J'avais l'habitude d'aller à Cinecittà, au studio 5, toujours heureuse de le rencontrer sur le plateau ou dans son bureau pour lui proposer des projets.
De son côté, Fellini me demandait des nouvelles de *Métal Hurlant*, de Mœbius, qu'il admirait beaucoup, et qu'il voulait rencontrer.
J'ai alors organisé la rencontre de Fellini et Mœbius. Le souvenir de Mœbius arrivant à Rome, je le conserve dans une bulle de savon énorme, éphémère et merveilleuse, comme une roue de paon.
Avant la rencontre, Federico m'appelait souvent, le matin à 8 heures, pour me demander des conseils sur le cadeau à offrir à Mœbius. J'ai lui conseillé d'offrir un de ses fameux foulards.
Le rendez-vous était au Café Greco, un café historique des artistes de la capitale. Fellini, impatient, nous attendait devant la porte du restaurant et après les présentations et diverses plaisanteries, nous nous sommes dirigés vers l'hôtel Hassler, qui surplombe Rome, pour déjeuner ensemble. Puis nous sommes allés à la villa Médicis.
Fellini était comme chez lui dans ces espaces magiques.
Nous avons marché et bavardé tranquillement toute la journée le long des allées du jardin.
Nous nous sommes baladés dans les ruelles de la Rome ancienne. Je les ai amenés dans une rue au nom d'un homonyme de Jean, la rue Giovanni Giraud.
Fellini. Mœbius. Rome. Villa Médicis.
Dans ma mémoire, ils sont toujours là-bas.
Au début des années 1980, je me suis séparée de mon ex-mari, Les Humanoïdes traversaient une grave crise financière, les magazines de bande dessinée italiens ne payaient pas assez pour survivre et étaient de toute façon peu nombreux. Je me suis donc tournée vers la peinture, en particulier le portrait, j'ai exécuté plus de trois cents portraits commandés. J'ai aussi vécu grâce à la publicité et aux illustrations que je faisais pour des magazines mensuels. Mais j'ai toujours regretté *Ah!Nana* et *Métal Hurlant*.

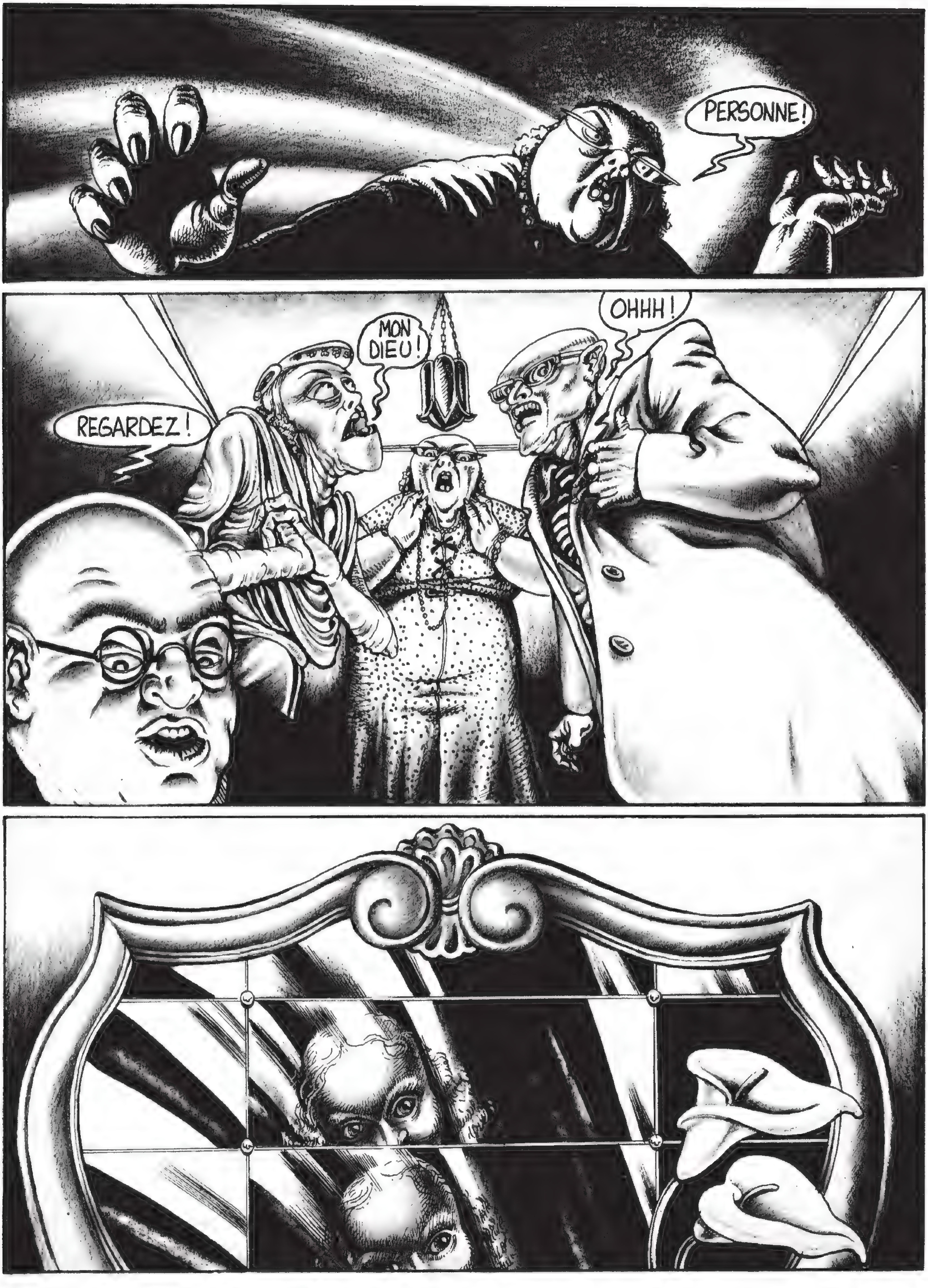
AUJOURD'HUI

Mes deux amours ont toujours été Rome et Paris. Avec mon second mari, nous avons déménagé dans la Ville Lumière en profitant de ses engagements professionnels dans cette ville. J'ai retrouvé de vieux amis mais cela n'a jamais été la même chose que ces années pleines de joie électrique ! Avec le recul, je me rends compte que j'ai vécu une époque extraordinaire.

Visite inattendue
par Cecilia Capuana
PETIT
PETIT
UN BISCUIT, MERCI !...

DE MON TEMPS ...
... COMME LE TEMPS PASSE ...
... TEMPS DE CHIEN..!
DDDDDDDDDDDRRRRRRRRRRRRRRRRRIIIIIINNNG
LA PORTE !..
J'Y VAIS ...

QUI C'EST?
QUI C'EST?

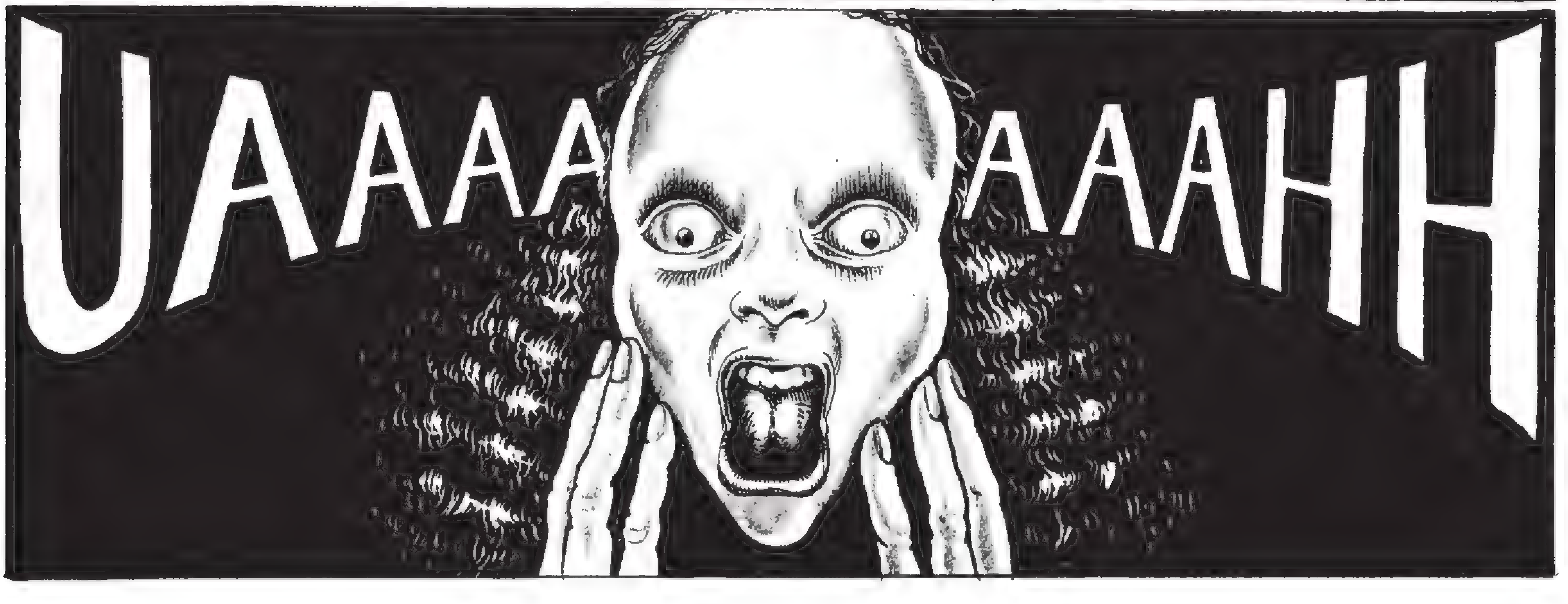

PERSONNE!
REGARDEZ!
MON DIEU!
OHHH!

BONSOIR !
FINALEMENT, JE VOUS AI TROUVÉS, VOUS VOUS CACHIEZ SI BIEN DERRIÈRE VOS HABITUDES. MAIS MOI, JE NE ME LAISSE PAS FAIRE FACILEMENT PAR DES EXORCISMES !

NON, C'EST IMPOSSIBLE, IMPOSSIBLE ; J'AI TOUT STÉRILISÉ !
SALE PUTAIN ! IL Y A LONGTEMPS QUE JE SENTAIS TON ODEUR DE CHIENNE EN CHALEUR !
VOUS VOULEZ DÉTRUIRE LES VALEURS LES PLUS SACRÉES, MAIS VOUS NE LE FEREZ JAMAIS !
AH AH AH !!
UNE RIGOLADE VOUS ENTERRERA !!

ORDRE!
CHAOS
ARCHIE
GAUCHISM
DIEU
PATRIE
ET NOUS TE METTRONS DEHORS !
J'AI FAIT LA RÉSISTANCE, MOI
FAMILLE!
APRÈS TOUS CES SACRIFICES
C'EST FINI POUR VOUS... IL EST TEMPS DE FAIRE LA LUMIÈRE

NON LA FENÊTRE NON!!
AHHHHA
AAARRGHHH


UAAAAAAAHH

QUELLE HORREUR.. REGARDEZ COMME CES CORPS ONT RÉTRÉCI.
ET QUELLE INFECTION
QUI SAIT DEPUIS QUAND ILS SONT LÀ !
MAIS COMMENT LES AS-TU DÉCOUVERTS, PETITE ?
JE VAIS CHEZ LES GENS VENDRE DES LIVRES ... J'AI SONNÉ, LA PORTE S'EST OUVERTE TOUTE SEULE
Fin

AH!NANA : CHRONIQUE D'UN MAGAZINE FÉMINISTE ?

PAR BLANCHE DELABORDE.

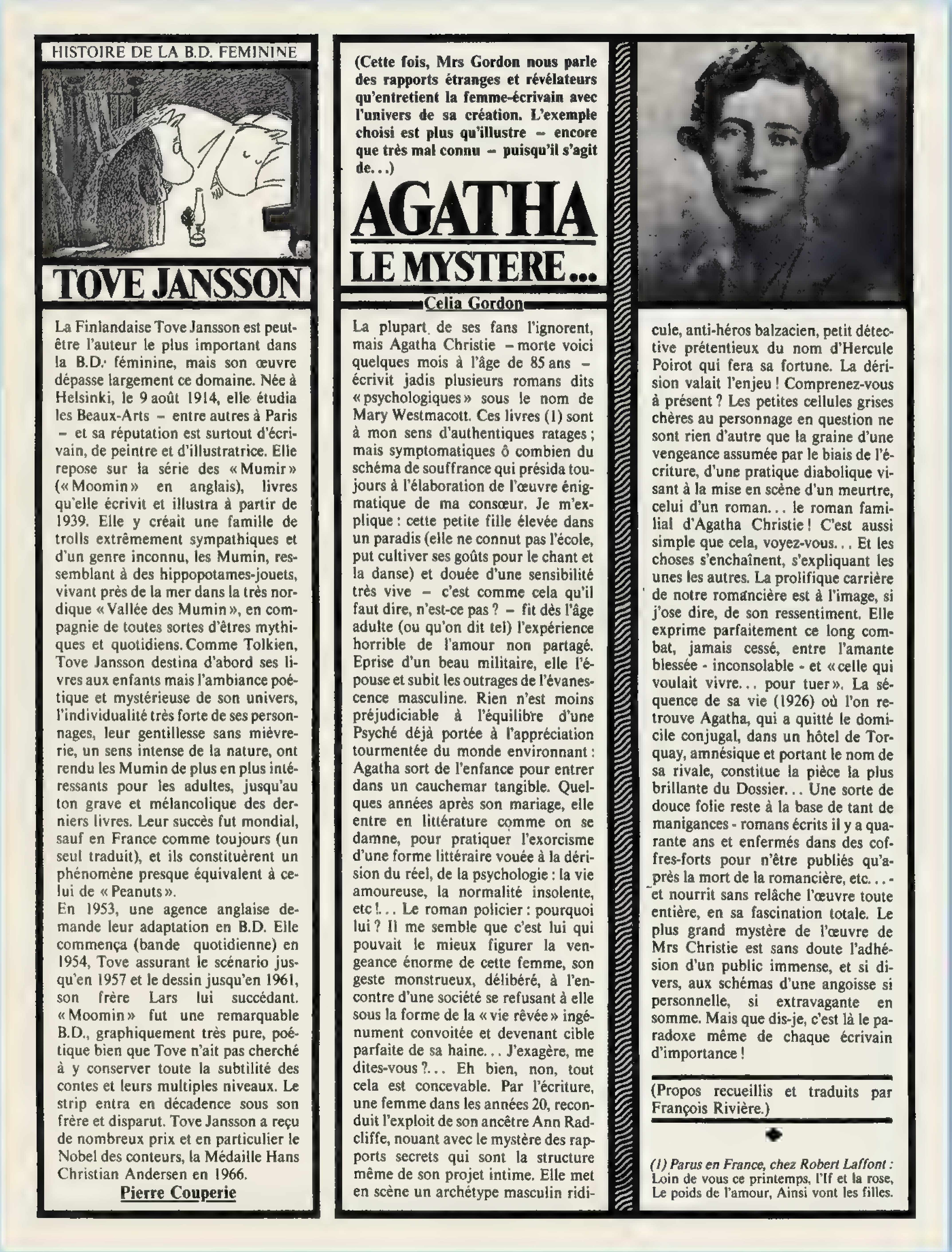
Magazine féministe ou affront aux femmes, petite sœur de *Métal Hurlant*, aventure injustement brisée par la censure, révélateur de talents féminins, torchon racoleur… Selon qui parle d'*Ah!Nana*, vous n'entendrez pas le même son de cloche. Retour sur une aventure paradoxale.

DE L'IDÉE AUX PREMIERS NUMÉROS

Courant 1976, dans une cantine de la rue de Lancry, près des nouveaux locaux de la rédaction de *Métal Hurlant*, un déjeuner réunit quatre couples : Janic Dionnet, Claudine Giraud, Anne Delobel et Keleck, avec leurs compagnons respectifs, les fondateurs des Humanoïdes Associés Jean-Pierre Dionnet et Mœbius, l'auteur Jacques Tardi et le dessinateur Jean-Michel Nicollet. C'est dans la discussion animée de ce jour-là qu'est prise la décision de lancer un magazine original, qui deviendra *Ah!Nana*.
Janic Guillerez, l'épouse Dionnet, n'a pas encore trente ans en 1976. Elle est rentrée très tôt dans le milieu de la bande dessinée grâce à sa rencontre avec Claude Moliterni, en 1965. Celui-ci lui propose de devenir la coloriste de *Scarlett Dream*, puis de s'occuper de la maquette d'une revue de passionnés de BD qu'il dirige, *Giff-Wiff*. En 1972, elle rencontre Dionnet, qui est conquis par cette jolie jeune femme et son enthousiasme pour la BD en général tout comme pour les histoires qu'il écrit pour *Pilote* en particulier. Elle devient coloriste pour Gérard Lauzier, mais quitte son emploi quand Dionnet et elle se marient, en 1975. Après le lancement de *Métal Hurlant*, elle finit par remplacer Étienne Robial à la maquette du journal.
À ce poste, elle collabore notamment avec Claudine Giraud, qui a rencontré son futur mari au début des années 60 chez Hachette, dont elle a ensuite colorisé plusieurs histoires. Delobel, coloriste et lettreuse, vient, elle aussi, d'être mise à contribution puisqu'elle devient secrétaire de rédaction de *Métal*. Seule Keleck, qui est une dessinatrice autodidacte, n'a aucun lien direct avec le magazine.

Comme un peu partout, aux hommes reviennent les postes créatifs et prestigieux, et aux compagnes l'intendance et les tâches ingrates. Elles ont pourtant le sentiment d'avoir des choses à dire, à dessiner, et l'idée de monter un magazine de BD de femmes arrive dans la conversation. En 2005, Guillerez se remémore que leurs compagnons

Couverture du recueil Ah!Nana *n° 1-4, 1977.*



HISTOIRE DE LA B.D. FEMININE

TOVE JANSSON

La Finlandaise Tove Jansson est peut-être l'auteur le plus important dans la B.D. féminine, mais son œuvre dépasse largement ce domaine. Née à Helsinki, le 9 août 1914, elle étudia les Beaux-Arts – entre autres à Paris – et sa réputation est surtout d'écrivain, de peintre et d'illustratrice. Elle repose sur la série des « Mumir » (« Moomin » en anglais), livres qu'elle écrivit et illustra à partir de 1939. Elle y créait une famille de trolls extrêmement sympathiques et d'un genre inconnu, les Mumin, ressemblant à des hippopotames-jouets, vivant près de la mer dans la très nordique « Vallée des Mumin », en compagnie de toutes sortes d'êtres mythiques et quotidiens. Comme Tolkien, Tove Jansson destina d'abord ses livres aux enfants mais l'ambiance poétique et mystérieuse de son univers, l'individualité très forte de ses personnages, leur gentillesse sans mièvrerie, un sens intense de la nature, ont rendu les Mumin de plus en plus intéressants pour les adultes, jusqu'au ton grave et mélancolique des derniers livres. Leur succès fut mondial, sauf en France comme toujours (un seul traduit), et ils constituèrent un phénomène presque équivalent à celui de « Peanuts ».

En 1953, une agence anglaise demande leur adaptation en B.D. Elle commença (bande quotidienne) en 1954, Tove assurant le scénario jusqu'en 1957 et le dessin jusqu'en 1961, son frère Lars lui succédant. « Moomin » fut une remarquable B.D., graphiquement très pure, poétique bien que Tove n'ait pas cherché à y conserver toute la subtilité des contes et leurs multiples niveaux. Le strip entra en décadence sous son frère et disparut. Tove Jansson a reçu de nombreux prix et en particulier le Nobel des conteurs, la Médaille Hans Christian Andersen en 1966.

Pierre Couperie

(Cette fois, Mrs Gordon nous parle des rapports étranges et révélateurs qu'entretient la femme-écrivain avec l'univers de sa création. L'exemple choisi est plus qu'illustre – encore que très mal connu – puisqu'il s'agit de. . .)

AGATHA LE MYSTERE...

Celia Gordon

La plupart de ses fans l'ignorent, mais Agatha Christie – morte voici quelques mois à l'âge de 85 ans – écrivit jadis plusieurs romans dits « psychologiques » sous le nom de Mary Westmacott. Ces livres (1) sont à mon sens d'authentiques ratages ; mais symptomatiques ô combien du schéma de souffrance qui présida toujours à l'élaboration de l'œuvre énigmatique de ma consœur. Je m'explique : cette petite fille élevée dans un paradis (elle ne connut pas l'école, put cultiver ses goûts pour le chant et la danse) et douée d'une sensibilité très vive – c'est comme cela qu'il faut dire, n'est-ce pas ? – fit dès l'âge adulte (ou qu'on dit tel) l'expérience horrible de l'amour non partagé. Eprise d'un beau militaire, elle l'épouse et subit les outrages de l'évanescence masculine. Rien n'est moins préjudiciable à l'équilibre d'une Psyché déjà portée à l'appréciation tourmentée du monde environnant : Agatha sort de l'enfance pour entrer dans un cauchemar tangible. Quelques années après son mariage, elle entre en littérature comme on se damne, pour pratiquer l'exorcisme d'une forme littéraire vouée à la dérision du réel, de la psychologie : la vie amoureuse, la normalité insolente, etc !. . . Le roman policier : pourquoi lui ? Il me semble que c'est lui qui pouvait le mieux figurer la vengeance énorme de cette femme, son geste monstrueux, délibéré, à l'encontre d'une société se refusant à elle sous la forme de la « vie rêvée » ingénument convoitée et devenant cible parfaite de sa haine. . . J'exagère, me dites-vous ?. . . Eh bien, non, tout cela est concevable. Par l'écriture, une femme dans les années 20, reconduit l'exploit de son ancêtre Ann Radcliffe, nouant avec le mystère des rapports secrets qui sont la structure même de son projet intime. Elle met en scène un archétype masculin ridicule, anti-héros balzacien, petit détective prétentieux du nom d'Hercule Poirot qui fera sa fortune. La dérision valait l'enjeu ! Comprenez-vous à présent ? Les petites cellules grises chères au personnage en question ne sont rien d'autre que la graine d'une vengeance assumée par le biais de l'écriture, d'une pratique diabolique visant à la mise en scène d'un meurtre, celui d'un roman. . . le roman familial d'Agatha Christie ! C'est aussi simple que cela, voyez-vous. . . Et les choses s'enchaînent, s'expliquant les unes les autres. La prolifique carrière de notre romancière est à l'image, si j'ose dire, de son ressentiment. Elle exprime parfaitement ce long combat, jamais cessé, entre l'amante blessée - inconsolable - et « celle qui voulait vivre. . . pour tuer ». La séquence de sa vie (1926) où l'on retrouve Agatha, qui a quitté le domicile conjugal, dans un hôtel de Torquay, amnésique et portant le nom de sa rivale, constitue la pièce la plus brillante du Dossier. . . Une sorte de douce folie reste à la base de tant de manigances - romans écrits il y a quarante ans et enfermés dans des coffres-forts pour n'être publiés qu'après la mort de la romancière, etc. . . - et nourrit sans relâche l'œuvre toute entière, en sa fascination totale. Le plus grand mystère de l'œuvre de Mrs Christie est sans doute l'adhésion d'un public immense, et si divers, aux schémas d'une angoisse si personnelle, si extravagante en somme. Mais que dis-je, c'est là le paradoxe même de chaque écrivain d'importance !

(Propos recueillis et traduits par François Rivière.)

(1) Parus en France, chez Robert Laffont : Loin de vous ce printemps, l'If et la rose, Le poids de l'amour, Ainsi vont les filles.

Extrait de rédactionnel, Ah!Nana *n° 2, 1977.*

leur ont lancé « *Les filles, vous êtes pas cap'...* », les mettant au défi de réaliser ce rêve un peu fou. Dès le départ, Les Humanoïdes Associés sont donc présents et impliqués dans le projet. On verra que leur aide matérielle, réelle, ne se fera pas sans tensions, dans une atmosphère de sexisme ambiant palpable.

Rapidement, la machine est lancée. Après un refus de Florence Cestac d'assurer le secrétariat de rédaction, c'est Delobel qui s'y colle. Les fondatrices font jouer leur réseau pour trouver des collaboratrices, à la fois pour les BD et pour le rédactionnel, que Guillerez veut plus important que dans *Métal*.

Chaque numéro d'*Ah!Nana* publiera en effet une vingtaine de pages hétéroclites environ, composées d'articles consacrés à des personnalités féminines, de nouvelles littéraires, de brèves d'information féministe, de critiques d'œuvres créées par des femmes (livres, disques, films, pièces de théâtre), de reportages, d'interviews de groupes de rock féminin ou de comptes-rendus de concerts. À signaler, une courte chronique du spécialiste Pierre Couperie intitulée « Histoire de la BD féminine » à chaque numéro.

Parmi les collaboratrices d'*Ah!Nana*, côté rédactionnel on trouve Paula Jacques, future romancière et grande journaliste de radio, et Sotha, l'une des créatrices du Café de la Gare, femme de théâtre reconnue, qui réagit à sa manière aux thèmes traités par le journal. Une autre plume se fait de plus en plus présente au fil des numéros : Victoria Thérame, qui signe une nouvelle pour *Ah!Nana*, puis une chronique régulière à partir du numéro 6.

DE JEUNES AUTRICES DE BD

Mais *Ah!Nana* doit être un magazine de BD de femmes : il faut donc rassembler des autrices de bandes dessinées pour en remplir les pages. La tâche n'est pas facile. Elles sont à l'époque peu nombreuses en France, et la plus connue d'entre elles, Claire Bretécher, refuse de participer au nouveau magazine, le courant ne passant pas avec Guillerez, piquée au vif d'être traitée de « petite bourgeoise ».

On s'en sort en faisant appel à des débutantes françaises et européennes, et en traduisant des autrices américaines, comme Trina Robbins, Sharon Rudhal et Shary Flenniken. Cette dernière est publiée dans le *National Lampoon*, tandis que les deux premières ont participé à des *comic books* underground féminins. Le plus connu est *Wimmen's Comix*, créé dès 1970, qui se caractérise par une structure éditoriale originale : chaque numéro est dirigé par une équipe rédactionnelle différente, dans un souci de partage des responsabilités. Cette histoire est rapidement évoquée dans le premier numéro d'*Ah!Nana*, qui traduit un texte de Robbins revenant sur son expérience.

Mais le projet est avant tout de publier des BD originales. À force de prospection, la rédaction débusque de jeunes autrices-dessinatrices, dont plusieurs connaîtront une carrière couronnée de succès.

Keleck s'occupe non seulement de la maquette du magazine, mais en dessine aussi la couverture du premier numéro, et propose jusqu'au cinquième numéro des bandes dessinées dont l'univers très noir reflète son goût du macabre et du gothique. Cestac dessine ses premières planches pour *Ah!Nana* avec le personnage d'Harry Mickson, créé en 1974 pour faire la promotion des éditions Futuropolis, qu'elle a fondées avec Robial, son compagnon. Chantal Montellier est contactée par Delobel, qui a vu ses dessins et quelques planches de BD qu'elle a écrites pour divers journaux politiques de gauche. Pour *Ah!Nana*, elle crée le personnage d'Andy Gang, une sorte d'« Inspecteur la Bavure » qui donne prétexte à une critique sociale.

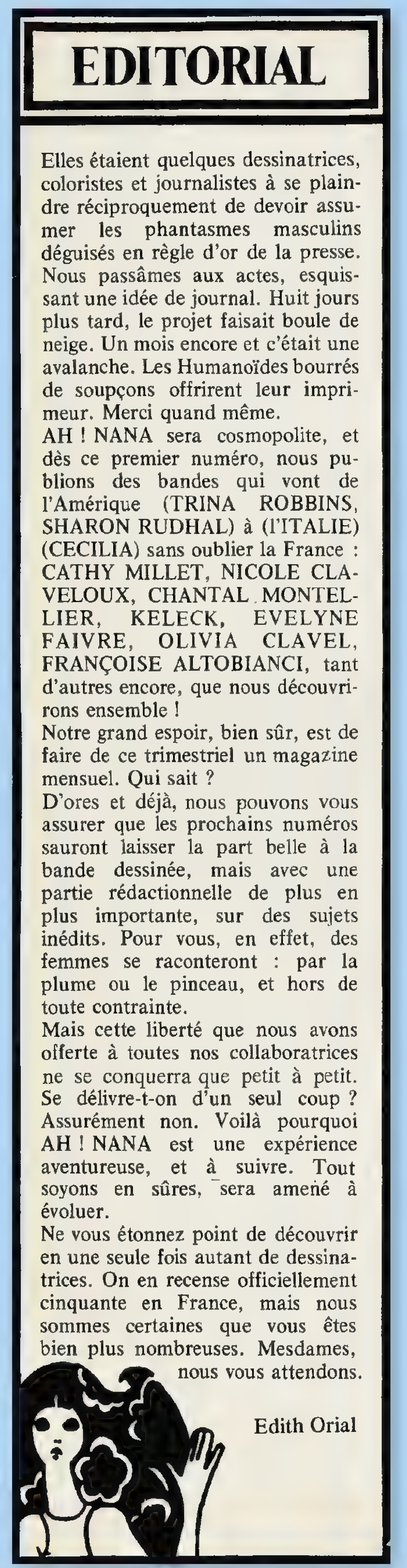
Nicole Claveloux est une dessinatrice reconnue en 1976, mais plus dans le domaine de l'illustration, notamment pour enfants, que dans celui de la BD. C'est Dionnet qui la contacte pour collaborer à la fois avec *Ah!Nana* et avec *Métal Hurlant*. Pour le premier, elle produit des histoires courtes, dont plusieurs parodies de contes de fées. Olivia Clavel a tout juste vingt ans mais fait déjà partie du jeune collectif de graphistes Bazooka, sous le pseudo d'Electric Clito, et a dessiné seule quelques BD courtes à l'esprit punk. Les quelques planches qu'elle publie dans les premiers numéros d'*Ah!Nana* sont des petites histoires *destroy*. La jeune Italienne Cecilia Capuana, qui est manifestement débutante, est l'une des collaboratrices les plus prolifiques du magazine, mais les informations à son sujet sont limitées. Son style travaillé, quoique pas toujours totalement maîtrisé, semble plus influencé par l'illustration que par la BD. Aline Issermann n'est pas encore la réalisatrice qu'on connaît et propose des BD en une page rappelant un peu Bretécher ou Copi. À ces autrices récurrentes, il faut ajouter toutes celles qui ne font que passer dans les pages d'*Ah!Nana*, dont beaucoup sont restées discrètes. Claudine Giraud, quant à elle, écrit le scénario d'une histoire évoquant les rêveries érotiques d'une petite fille, dessinée par son mari. En effet, *Ah!Nana* publie aussi dans chaque numéro un « homme invité » – un bon moyen de remplir les pages du magazine avec des planches d'auteurs expérimentés. Dans les premiers numéros, des femmes sont au scénario (Michèle Costa-Magna pour Tardi et Evane Hanska pour F'Murr), mais les suivants voient disparaître cet effort, même si la plupart des auteurs tentent d'aborder des questions liées aux femmes.

UNE LIGNE ÉDITORIALE HASARDEUSE

Si cette présentation semble un peu floue, c'est qu'on a du mal à trouver un véritable fil directeur dans les choix éditoriaux d'*Ah!Nana*. Tous les styles, les sujets, les genres, les positionnements par rapport au féminisme, les niveaux de maîtrise du scénario et du dessin, sont accueillis, tant que les autrices sont des femmes. Par endroits, l'ensemble dégage un petit côté fanzine, tout en affichant l'ambition d'être un véritable magazine fédérateur, pour tout le monde, homme ou femme, féministe ou non.

Et c'est peut-être là que le bât blesse: *Ah!Nana* ne revendique aucun modèle, ni du côté des *comic books* féminins américains, ni de celui des nombreuses publications féministes militantes de ces années-là, comme *Le torchon brûle*, « menstruel » de grand format, exubérant, très marqué par le courant libertaire de Mai 1968, qui paraît de 1971 à 1973, ou d'autres journaux plus académiques tels que *Les Cahiers du GRIF*, *Le Quotidien des femmes*, *Les femmes s'entêtent* ou *Les Pétroleuses*, pour n'en citer que quelques-uns. Toutes ces publications, souvent assez éphémères, ont pour point commun d'être entièrement conçues et rédigées par des femmes, mais relaient la pensée de courants différents du féminisme français, qui est loin d'être unifié. *Ah!Nana*, au contraire, ne se présente jamais comme féministe, et encore moins d'un courant particulier, même si le magazine est empreint de l'ambiance des luttes de l'époque.

Il faut quand même mentionner ici la revue *Sorcières*, créée début 1976 par Xavière Gauthier, dont le projet est sur le papier assez proche de celui d'*Ah!Nana*, puisqu'elle souhaite permettre à des femmes de s'exprimer par l'écriture ou les arts graphiques. Mais des différences majeures les distinguent: *Sorcières* se veut une revue de création littéraire, s'adresse à un public intellectuel et publie des textes parfois à la limite de l'hermétisme. La BD n'y est donc pas envisagée comme un moyen d'expression privilégié, même si quelques planches de Bretécher et de Capuana y sont publiées. Plusieurs collaboratrices d'*Ah!Nana* sont occasionnellement publiées dans *Sorcières*, et les affinités entre les deux revues sont aussi rendues évidentes par la présence de publicités croisées de l'une pour l'autre en 1977. On peut imaginer que la cohérence de la revue et son succès d'estime ont servi au moins en partie de modèle à *Ah!Nana*, qui a d'ailleurs repris à partir de son troisième numéro la formule de *Sorcières*, c'est-à-dire consacrer chaque numéro à l'exploration d'un thème précis (comme « La nourriture », « Se prostituer », « Écritures »...). Pour *Ah!Nana*, c'est Paula Jacques qui suggère le thème plutôt inattendu du premier dossier spécial, consacré au nazisme. Les dossiers suivants traitent de la mode, puis des hommes, avant un changement de cap lié à la situation interne de la rédaction.



EDITORIAL

Elles étaient quelques dessinatrices, coloristes et journalistes à se plaindre réciproquement de devoir assumer les phantasmes masculins déguisés en règle d'or de la presse. Nous passâmes aux actes, esquissant une idée de journal. Huit jours plus tard, le projet faisait boule de neige. Un mois encore et c'était une avalanche. Les Humanoïdes bourrés de soupçons offrirent leur imprimeur. Merci quand même.

AH ! NANA sera cosmopolite, et dès ce premier numéro, nous publions des bandes qui vont de l'Amérique (TRINA ROBBINS, SHARON RUDHAL) à (l'ITALIE) (CECILIA) sans oublier la France : CATHY MILLET, NICOLE CLAVELOUX, CHANTAL MONTELLIER, KELECK, EVELYNE FAIVRE, OLIVIA CLAVEL, FRANÇOISE ALTOBIANCI, tant d'autres encore, que nous découvrirons ensemble !

Notre grand espoir, bien sûr, est de faire de ce trimestriel un magazine mensuel. Qui sait ?

D'ores et déjà, nous pouvons vous assurer que les prochains numéros sauront laisser la part belle à la bande dessinée, mais avec une partie rédactionnelle de plus en plus importante, sur des sujets inédits. Pour vous, en effet, des femmes se raconteront : par la plume ou le pinceau, et hors de toute contrainte.

Mais cette liberté que nous avons offerte à toutes nos collaboratrices ne se conquerra que petit à petit. Se délivre-t-on d'un seul coup ? Assurément non. Voilà pourquoi AH ! NANA est une expérience aventureuse, et à suivre. Tout soyons en sûres, sera amené à évoluer.

Ne vous étonnez point de découvrir en une seule fois autant de dessinatrices. On en recense officiellement cinquante en France, mais nous sommes certaines que vous êtes bien plus nombreuses. Mesdames, nous vous attendons.

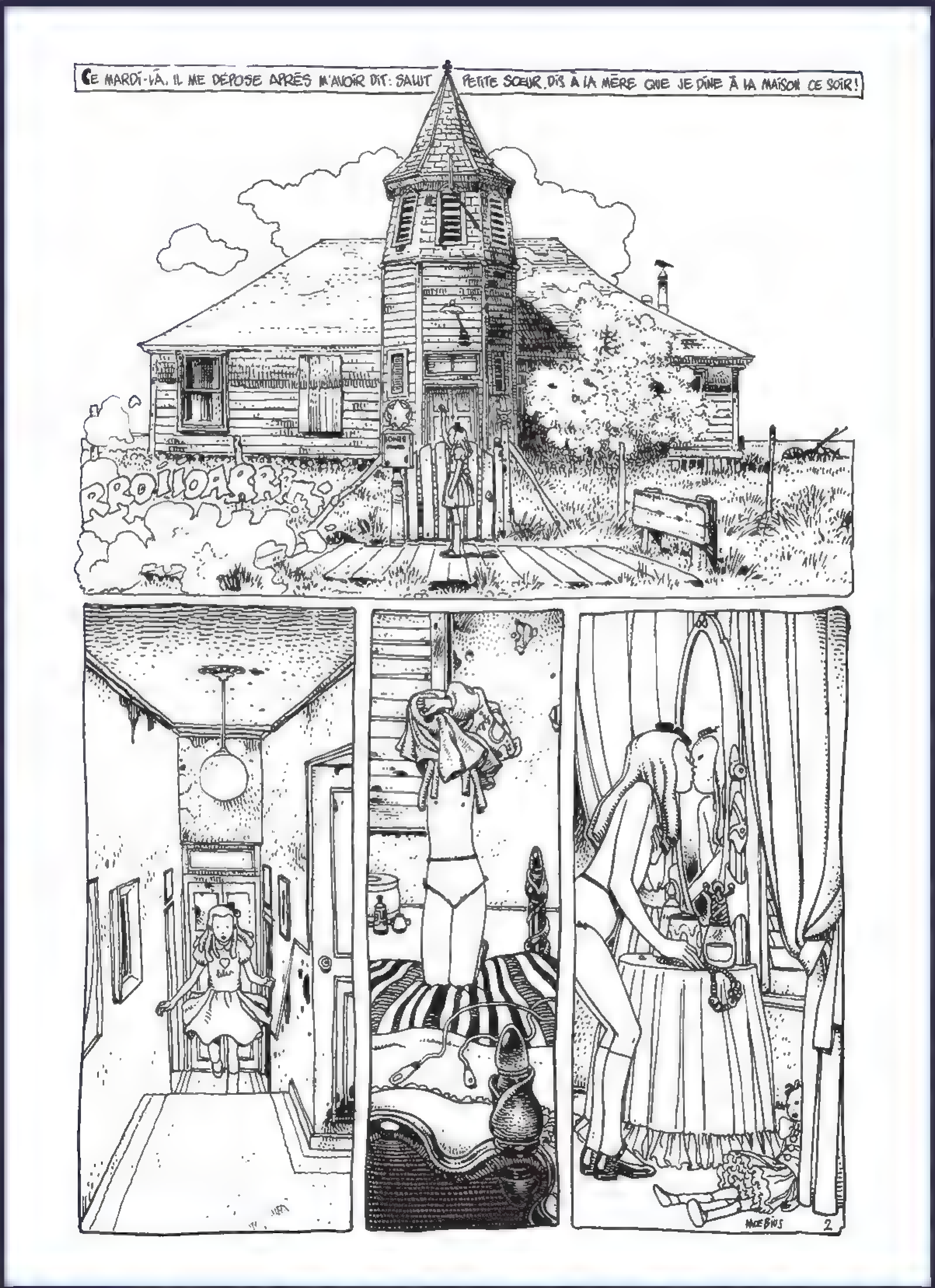
Edith Orial

Éditorial, Ah!Nana *n° 1, 1976.*

UNE INDÉPENDANCE DIFFICILE À TROUVER

Ni journal féministe, ni magazine féminin, ni revue généraliste ou de création littéraire, adressant ses éditos à « mesdames » mais refusant de s'aliéner le lectorat masculin de BD, *Ah!Nana* peine à construire une lisibilité éditoriale. C'est qu'il existe une difficulté récurrente depuis ses débuts : celle du positionnement par rapport à *Métal Hurlant*. Dans les faits, les Humanoïdes Associés sont loin des « soupçons » dénoncés par le premier édito d'*Ah!Nana*, mais soutiennent le jeune magazine. C'est *Métal* qui annonce la création d'*Ah!Nana*, qui en fait la pub, et ce sont majoritairement ses lecteurs qui se retrouvent à l'acheter. La rédaction d'*Ah!Nana* prend soin de brouiller ses liens conjugaux en utilisant dans l'ours les noms de jeune fille de Janic et de Claudine, mais dans les faits, les deux magazines fonctionnent de concert. Guillerez affirmera même plus tard que c'est son mari et non elle qui surveillait les chiffres de vente d'*Ah!Nana*.
La rédactrice en chef d'*Ah!Nana* et maquettiste de *Métal* se retrouve dans une situation difficile à tenir : dépendante d'un côté des Humanoïdes, dont l'attitude était dans le meilleur des cas paternaliste, elle cherchait de l'autre à défendre, voire imposer ses choix éditoriaux aux collaboratrices d'*Ah!Nana*. Son style autoritaire était particulièrement mal vécu par celles qu'elle trouvait difficiles à « diriger », parmi lesquelles Montellier et Keleck. Ces relations conflictuelles expliquent les mutations survenues dans l'équipe éditoriale après le numéro 5. À l'automne 1977, Delobel et Keleck sont virées sans ménagement et remplacées respectivement par « Janie Jones », alias Philippe Manœuvre, au secrétariat de direction, et par « La Mère Denis », en réalité un maquettiste de *Métal Hurlant*. Guillerez cherche à mieux asseoir son autorité et à mettre sur pied une nouvelle formule plus conforme à ses souhaits, mais l'influence des Humanoïdes Associés sur *Ah!Nana* s'en trouve au contraire renforcée, au point d'infléchir sensiblement la ligne éditoriale.
La place privilégiée de Manœuvre dans la rédaction d'*Ah!Nana* explique probablement l'impression de Guillerez de ne pas être maîtresse du magazine et son sentiment de solitude, coincée, d'une part, entre son mari et Manœuvre, dont elle pouvait certainement difficilement remettre les avis en question, et, d'autre part, les collaboratrices d'*Ah!Nana*, devant lesquelles elle devait assumer seule toutes les décisions qu'elle n'avait pas adoptées de façon indépendante, et qui avaient chacune son idée de ce que devait être le magazine. Dans tous les cas, il était inconcevable de reconnaître le pouvoir de ces hommes sur *Ah!Nana*, que ce soit face au lectorat ou en interne.
À partir du numéro 6, le sexe est au centre de tous les dossiers spéciaux : le sexe et les petites filles, le sadomasochisme, l'homosexualité, et enfin l'inceste. Ce qui fait leur originalité n'est pas tant le choix de femmes de parler de la sexualité – nombre de journaux ou revues féministes se sont déjà emparés de ce sujet, parfois de manière crue ou provocante – que le traitement qui en est fait. L'ambition affirmée dans le premier éditorial d'*Ah!Nana* d'échapper à l'étalage des fantasmes masculins semble bien oubliée, et le ton racoleur de certains titres et de certains articles n'a rien à envier à la

LES HOMMES D'AH!NANA
LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA



La Tarte aux pommes, *Claudine Conin et Mœbius,* Ah!Nana *n° 2, 1977.*

Couverture du recueil Ah!Nana *n° 5-8, 1978.*

SOTHA:
lettre ouverte à la rédaction

Vous me demandez de parler de l'inceste. Sur le coup, je me dis bon, ok, allons-y pour l'inceste, déjà sur l'homosexualité, j'étais un peu à court, mais allons-y, tant pis, boulot-boulot.
Puis ma noble nature se rebelle. Est-ce Dieu possible, « Ah ! Nana », voyons,

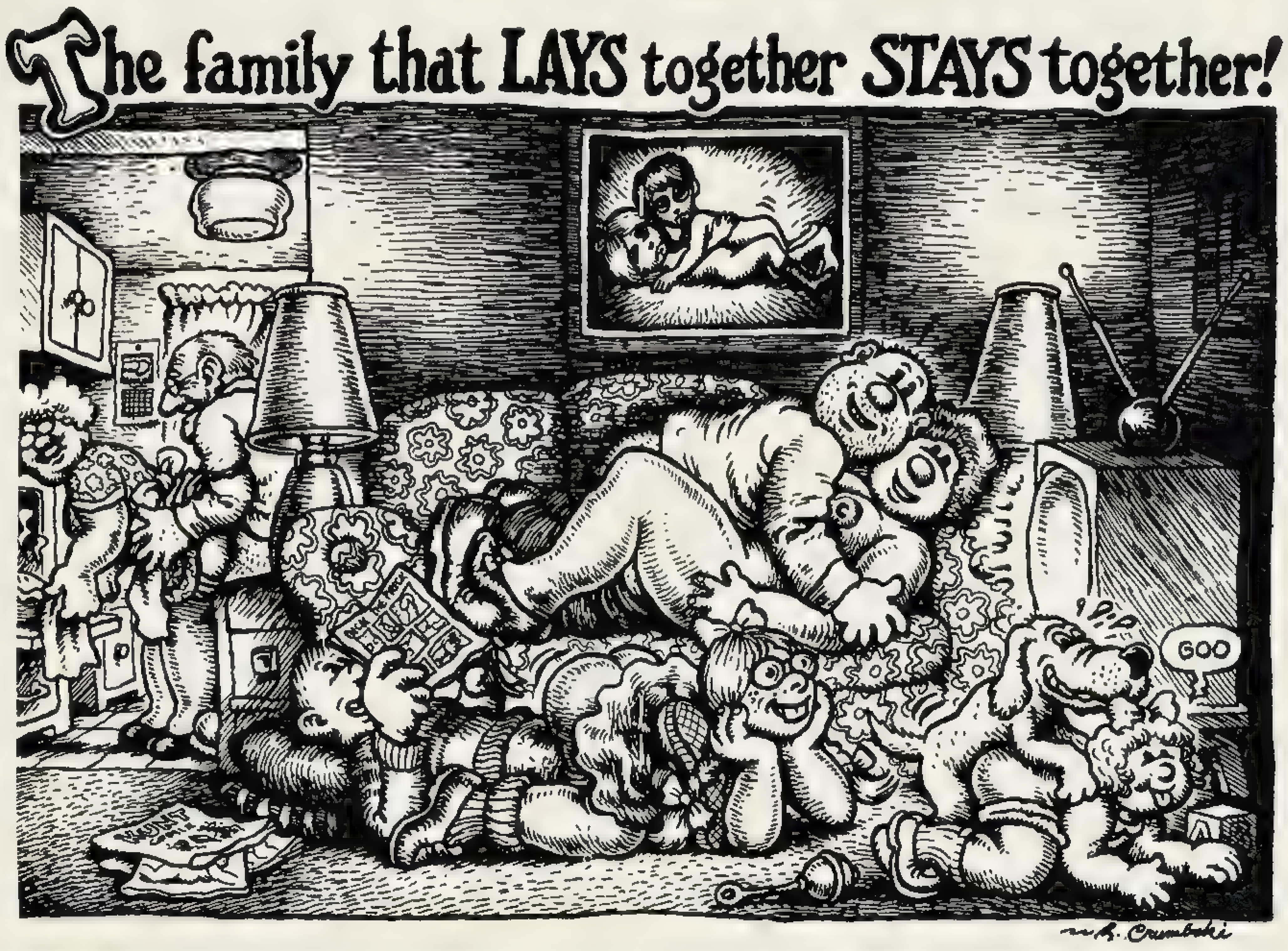
Allons-nous toute l'année parler de cul - n'ayons pas peur des mots (!)

Les petites filles, les hommes, les femmes, les folles, les papas, les mamans, demain les chiens, à quand les légumes ! Après tout, je m'en fous, moi, qu'ils baisent qui ils veulent, du moment que tout le monde est content. Vraiment, non, je n'ai rien à dire sur l'inceste. Quand on aime quelqu'un, de toutes façons, il — elle — pourrait toujours être votre mère, votre père, votre sœur, votre fils, etc… Quelquefois, on le sait (Phèdre), d'autre fois, on l'ignore. Quelquefois, cela attise le désir, d'autres fois, ça le tue. Tout est une question d'attirance réciproque, d'interdits, de sentiments ou même de principes, comme dans n'importe quelle autre histoire d'amour. On n'a même pas pu prouver que la consanguinité ait un effet désastreux sur la descendance. Regardez chez les chevaux de course, elle est de rigueur pour obtenir des cracks. Deux alcooliques auront autant de chances d'avoir un enfant taré s'ils sont frère et sœur que breton et picard.
J'aimerais qu'Ah ! Nana attaque maintenant des sujets moins raniania. Parlant de la façon dont s'envoient en l'air nos contemporains, nous ne ferons ni plus ni moins que des concierges intellectuelles : « Et pis vous savez, après tout, les gens font ce qu'ils veulent, et pis, figurez-vous qu'en Amérique, et pis rendez-vous compte qu'à treize ans… » etc, etc. Je vais partir trois mois en Haute-Loire avec mes copains, nous allons construire des maisons, bouffer des potées et regarder, tous les soirs, le soleil se coucher derrière les sapins, au même endroit, de plus en plus tôt. Pendant trois mois, comme l'année dernière, nous serons émus de notre propre bien-être, et nous soupirerons : Hééé oui ! comme Rufus, en nous demandant pourquoi nous rentrerons à Paris en octobre car nous rentrerons certainement (chaque année un peu plus tard), avec envie de jouer (notre travail), d'aller au cinéma, de bouffer au restau.
Et je trépignerai de nouveau devant les fonctionnaires, devant les agents, devant tous les cons qui m'empêchent de vivre, mais qu'il est donc fatigant de se battre tout le temps, tout le temps, pour avoir un peu de liberté…
Pourquoi oblige-t-on les hommes à travailler, à faire la guerre, à aller à l'école, à être gouvernés ? Je veux dire pourquoi oblige-t-on ceux qui n'ont pas envie de le faire ? Il y aura toujours assez de gens pour faire ce qu'il y a à faire, bon Dieu, venez chez nous en Haute Loire et vous verrez.

De tout temps il y a toujours eu des gens qui aiment faire le ménage, d'autres le jardin, d'autres des enfants, d'autres la guerre

Il y a des gens qui ont envie de tuer quelqu'un, d'autres qui voudraient bien mourir. Hé bien, la société est faite de telle manière qu'ils n'ont ni le droit ni la chance de se rencontrer. Il y a des gens qui adorent les centrales nucléaires. Or, on construit toujours celles-ci dans des endroits où les gens n'aiment pas ça.
Voilà ce qui me fait souffrir — ce qui me chiffonne à longueur de journée. Ce genre de choses : on me force à cotiser pour ma retraite, j'en veux pas de ma retraite, c'est tout de même formidable, JE N'EN VEUX PAS. J'ai trois enfants, je ne touche pas d'allocations familiales, ça m'embête de faire les démarches. Je n'en veux à personne. Alors, qu'on me laisse tranquille avec mes points de retraite. Y a des gens qui sont contents d'avoir une retraite. Ils ont cotisé toute leur vie sans ronchonner, très bien. Et ne venez pas me dire que ma cotisation paie la retraite actuelle d'un vieux, parce que mes 460 F., je préfère les donner directement au premier vieux qu'on me désignera.
J'arrondirai même au-dessus si vous voulez. Même si ce vieux a eu des relations incestueuses avec sa petite fille qui lui rappelait sa femme quand elle était jeune.
Parce que, comme je vous le disais plus haut, l'inceste, j'en ai rien à faire…
Alors, d'accord, à la rentrée, on laisse tomber ces histoires de fesses, hein, d'accord ?

Sotha



Rédactionnel, Ah!Nana *n° 9, 1978.*

presse masculine honnie. D'ailleurs, le choix systématique d'un thème lié à la sexualité ne plaît pas à toutes au sein de la rédaction. En témoigne la « Lettre ouverte à la rédaction » de Sotha dans le dernier numéro, où elle s'exclame : « *Allons-nous toute l'année parler de cul – n'ayons pas peur des mots (!)* ».

DIFFICULTÉS FINANCIÈRES ET INTERDICTION AUX MINEURS

Il faut dire que le cul fait vendre, dans un contexte où *Ah!Nana* a du mal à trouver de nouvelles lectrices, puisque le lectorat est très majoritairement masculin à cette époque. On voit le problème : les lectrices n'ont pas acheté le magazine en masse, soit par manque d'intérêt ou de familiarité, soit par méfiance ou franche hostilité, notamment chez beaucoup de féministes qui en ont marre du sexisme dans lequel baigne la majorité des BD. De l'autre côté, les lecteurs de *Métal* sont peu

L'été est propice aux coups bas. Ah ! Nana, à son tour, vient d'en faire l'expérience.
La sentence est tombée le 18 août : le journal est désormais interdit à la vente aux mineurs.
C'est grave, très grave.
Quand on sait que cette interdiction signifie que le journal ne sera plus vendu ni dans le métro, ni dans les gares ni dans les aéroports.
Mine de rien, cela représente 30% de vente en moins.
Nous n'avions pas besoin de cela. Ah ! Nana est un petit journal, avec de petits moyens, aux reins fragiles.
Tiré à 30.000 exemplaires, il était vendu à 15.000.
Chacune dans l'équipe le savait. Toutes, nous acceptions, parfois en maugréant, des concessions financières pour que le journal vive, vaille que vaille.
Mais les sujets traités : la sexualité des petites filles, le sado-masochisme, la mode, la violence, l'homosexualité et aujourd'hui l'inceste, ont l'heur de déplaire.
On n'a pas l'habitude de voir des femmes ruer dans les brancards. Les dessins, les textes, souvent d'un humour vengeur et iconoclaste, nous valent d'être punies.
Les marchands de journaux, peureux, ne feront probablement pas la différence entre un journal interdit au mineurs et un journal interdit tout court.
Moralité : Ah ! Nana va mourir. Nous en sommes conscientes et profondément attristées. La censure s'exerce, une fois encore. Entre deux revues de cul, nous tombons. Il ne s'agit pas de s'insurger contre cet amalgame, mais de s'élever contre toute censure.
Nous n'avons pas peur des mots, ni des images. Nous le payons aujourd'hui.

Carine Lenfant

Rédactionnel, Ah!Nana *n° 9, 1978. Illustration de Chantal Montellier.*

intéressés par les questions féminines, mais attirés par la qualité des BD dans le meilleur des cas, et par les dessins de femmes dénudées et les histoires sulfureuses le reste du temps.
Alors qu'*Ah!Nana* s'épuise à tenter de jouer sur tous les tableaux, une interdiction de vente aux mineurs assortie d'une interdiction de publicité et d'affichage est décidée en août 1978 par le ministère de l'Intérieur, sur le conseil de la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence. Mise en place en 1949, vouée à l'origine à surveiller les publications destinées aux enfants et aux adolescents, cette Commission a vu sa juridiction s'étendre à toutes les « publications de toute nature présentant un danger pour la jeunesse », créant ainsi un amalgame entre les publications destinées à la jeunesse et celles qui sont susceptibles d'être vues par des jeunes.
Une interdiction aux mineurs constitue une véritable sanction économique aux conséquences souvent dramatiques, surtout accompagnée d'une interdiction d'affichage et de publicité. Cependant, avant *Ah!Nana*, *Métal Hurlant* est interdit de vente aux mineurs, décision motivée par le « parti affiché de déshumanisation qui apparaît, dès le premier examen de la revue, et n'existe qu'au détriment de la femme, traitée en femme objet », ce qui n'empêche pas le magazine de perdurer tant bien que mal pendant plusieurs années, jusqu'à la levée de l'interdiction en janvier 1979.

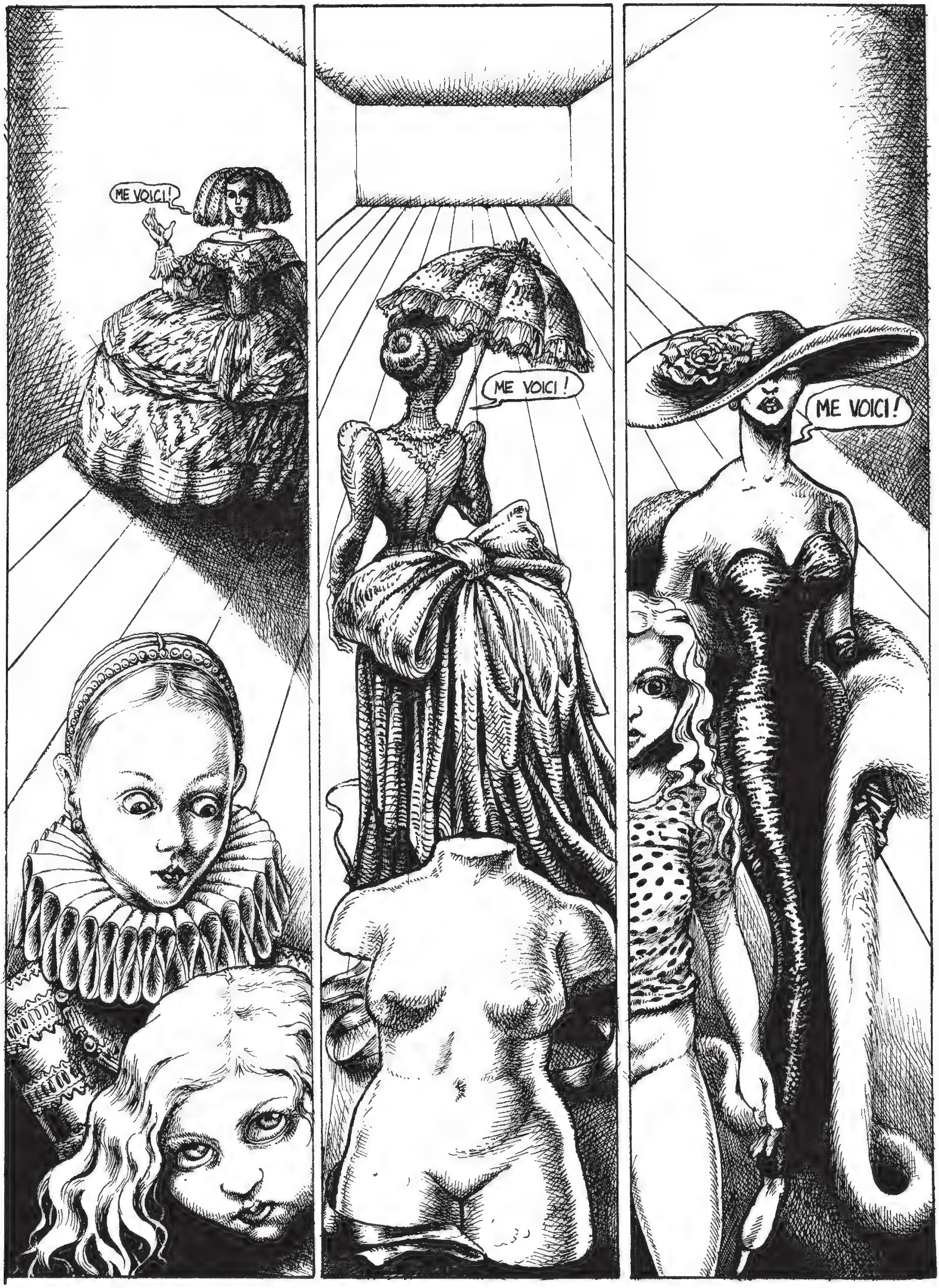
Pourtant, à l'annonce de l'interdiction aux mineurs d'*Ah!Nana*, Guillerez, fatiguée et isolée, jette l'éponge, et l'éditorial du dernier numéro annonce la fin de l'aventure. Les raisons de l'interdiction n'ont jamais été rendues publiques mais étaient probablement liées aux représentations considérées comme obscènes présentes dans certaines planches, et peut-être au dossier du numéro 8, consacré à l'homosexualité, à une époque où elle est considérée comme un danger pour la jeunesse, la loi punissant tout « acte contre nature » avec un mineur de dix-huit ans (contre quinze ans pour les relations hétéro). Quoiqu'il en soit, le numéro 9 sera le dernier. L'interdiction est discutée en janvier 1979 sur un plateau télé réunissant Guillerez, un représentant de la Commission, et des auteurs comme Cavanna, très remonté par la censure subie par *Ah!Nana*, et surtout par *Hara-Kiri*, devenu *Charlie Hebdo*.

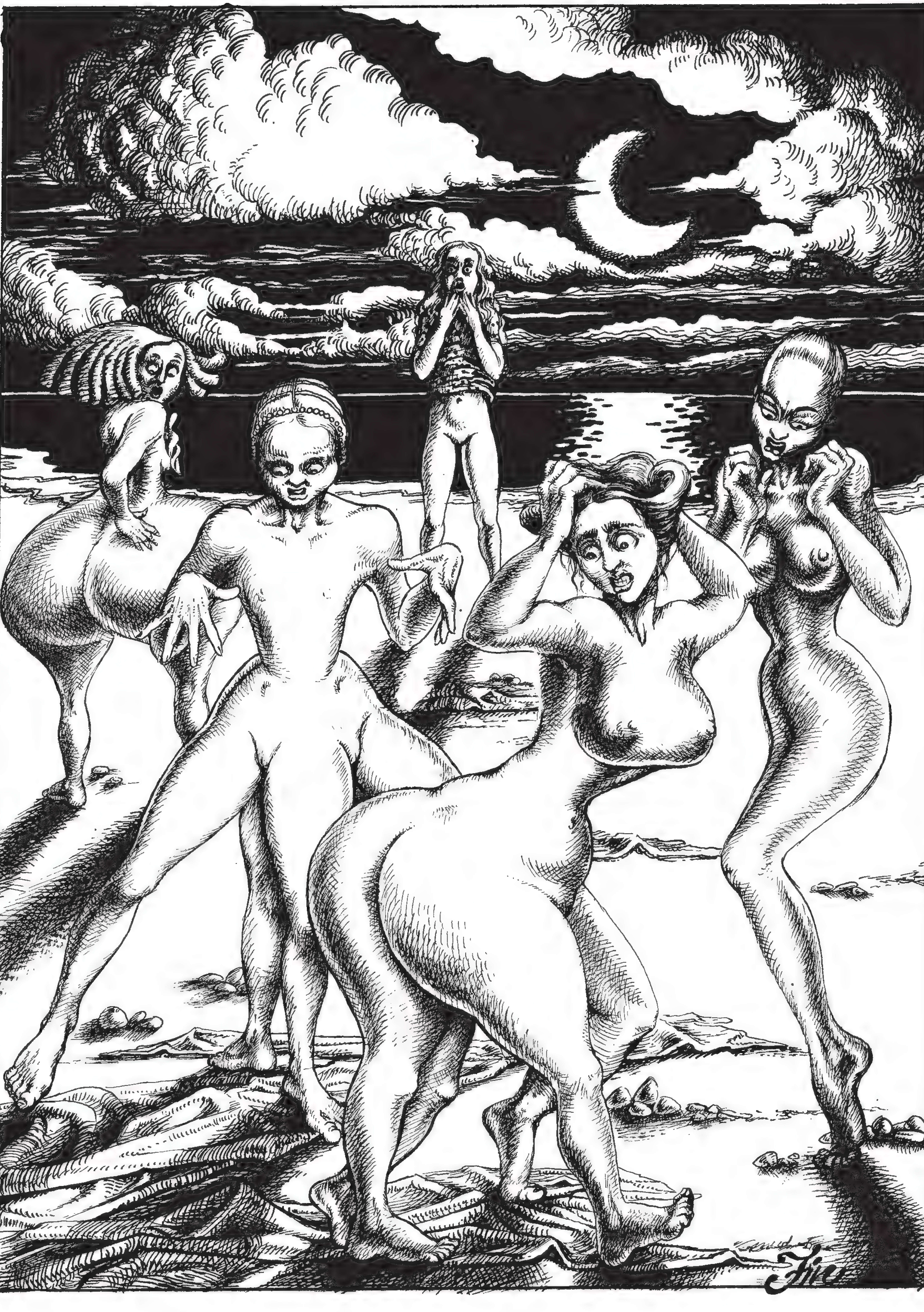
Plusieurs autrices publiées régulièrement dans *Ah!Nana* se retrouvent dans les pages de *Métal Hurlant*, d'autres se réorientent vers l'illustration ou l'écriture, et personne ne tente de prendre la relève d'un magazine de BD de femmes. En 1985, trois anciennes d'*Ah!Nana*, Cestac, Montellier et Claveloux, avec la jeune Jeanne Puchol, publient dans *Le Monde* une tribune lasse et indignée: « *Navrant de voir la plupart des journaux de bandes dessinées [...] prendre le chemin réducteur de l'accroche-cul et de l'attrape-con.* »

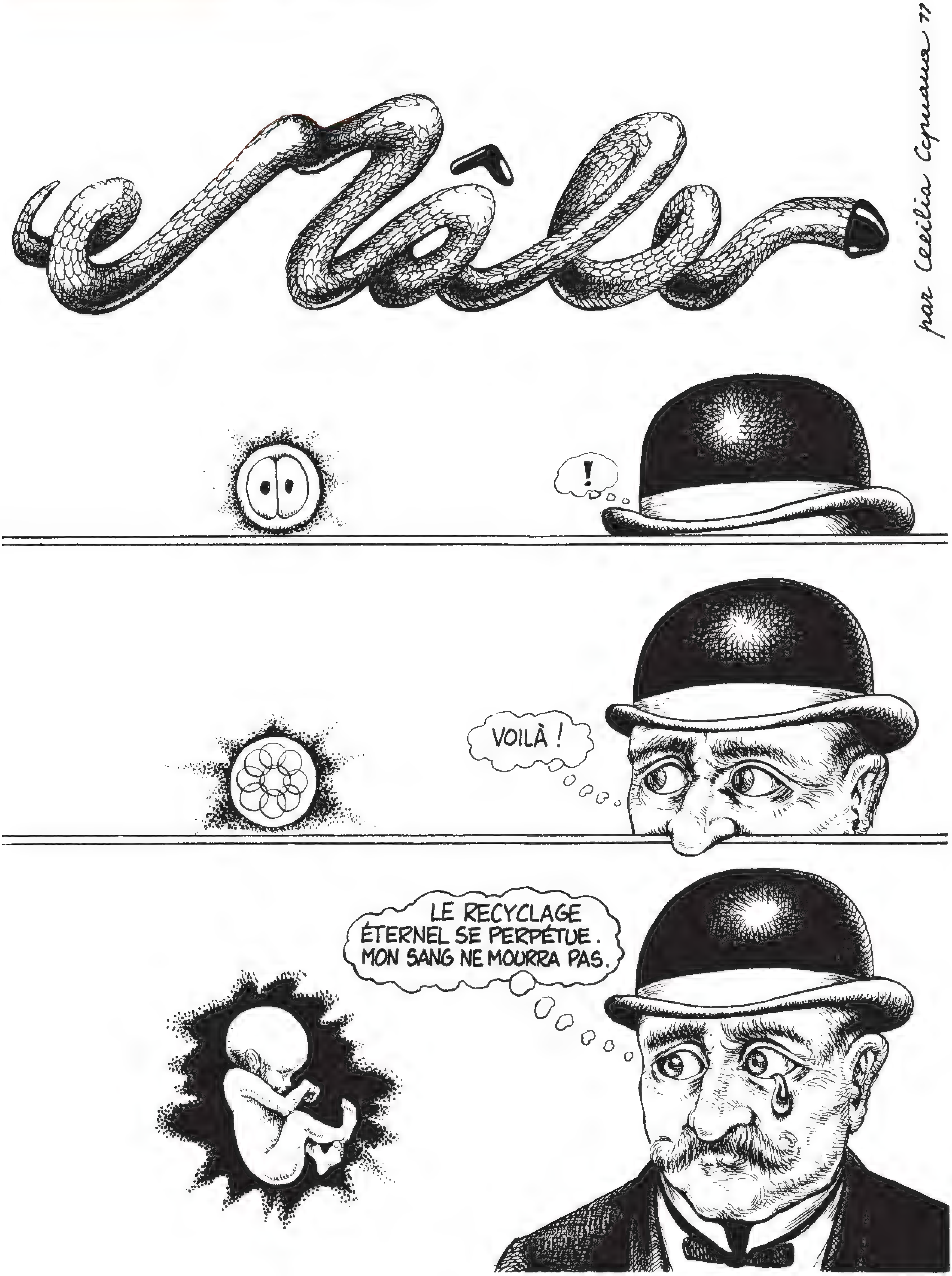
Tiraillé entre des attentes contradictoires et entravé par une société sexiste, *Ah!Nana* n'aura pas complètement relevé le défi de devenir un creuset pérenne de création féminine de BD. Pourtant, si la vague de la BD féminine a reflué à ce moment-là avant de revenir en déferlante au début du XXIe siècle, il ne faut pas oublier les perles qu'*Ah!Nana* a fait briller.

Modemorphose

par Cecilia

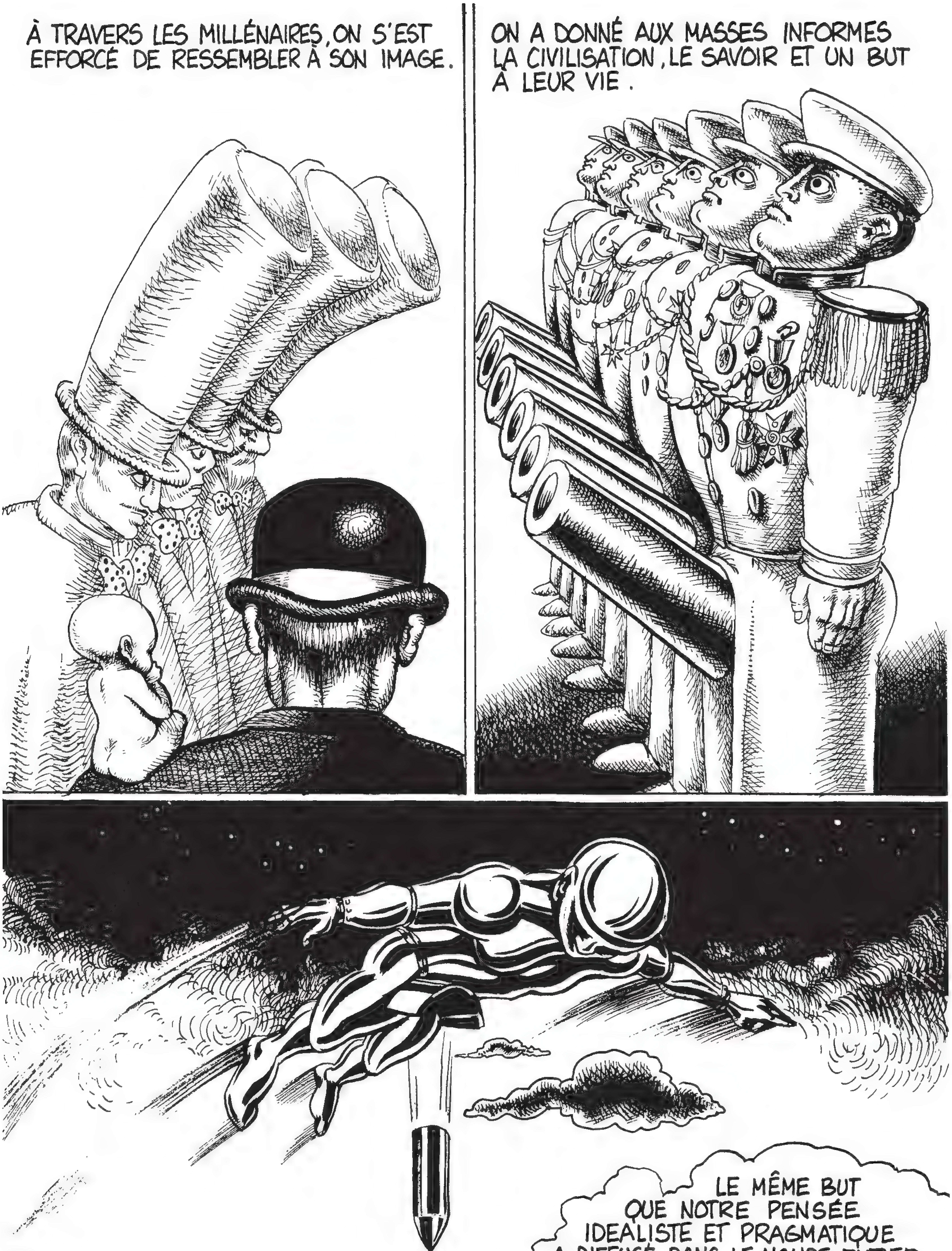

ME VOICI!
ME VOICI!
ME VOICI!

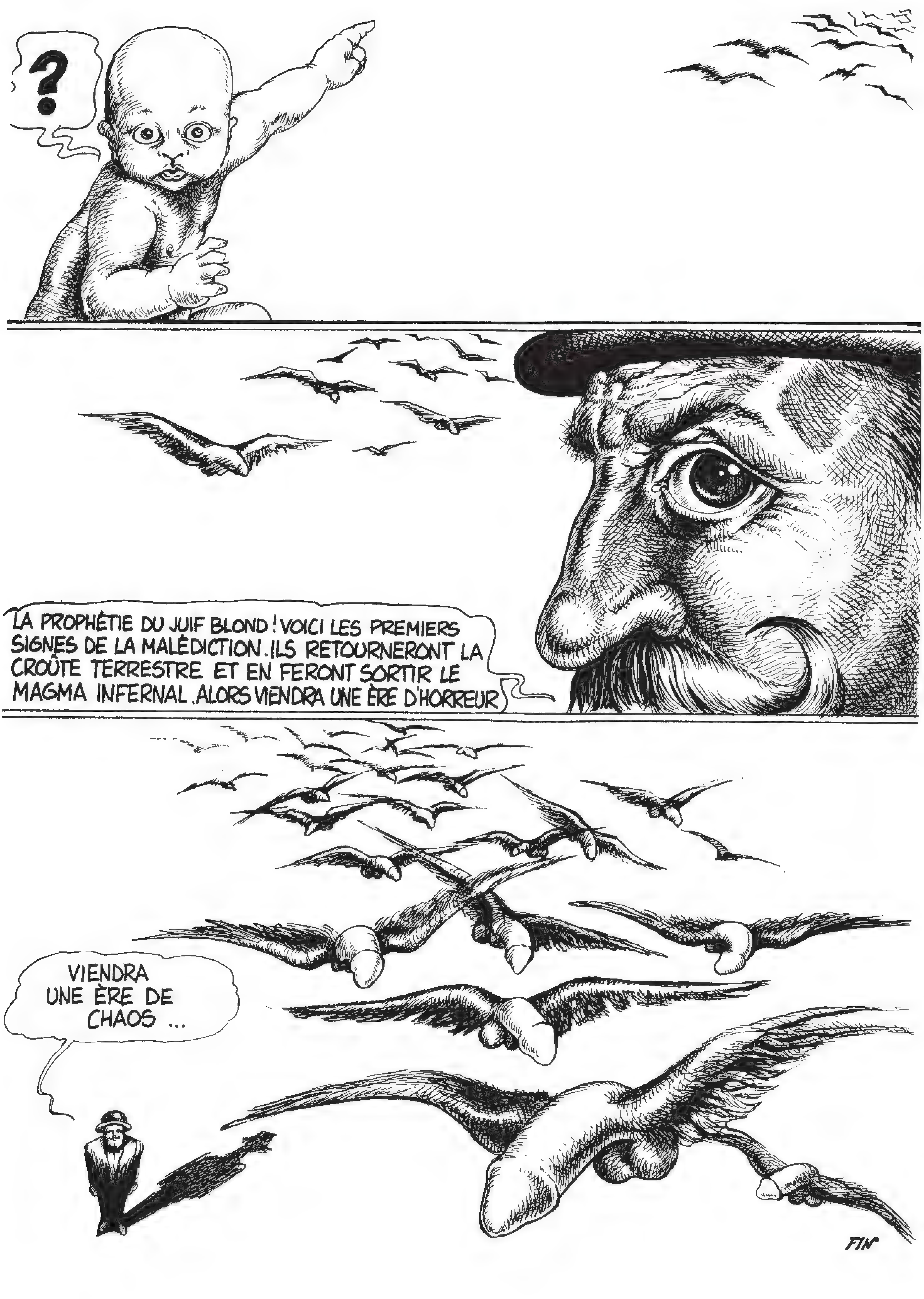



Mâle
par Cecilia Capuana 77
!
VOILÀ !
LE RECYCLAGE ÉTERNEL SE PERPÉTUE. MON SANG NE MOURRA PAS.

PAGE BLANCHE NÉE DE MA SEMENCE ! J'ÉCRIRAI SUR TON ÂME L'OEUVRE LAISSÉE INACHEVÉE PAR LES GÉNÉRATIONS DE NOS ANCÊTRES ...
LE SIGNE DU COMMANDEMENT QUE TU PORTES ACCROCHÉ T'UNIT CHAIR ET VOLONTÉ À DES MILLÉNAIRES DE GLOIRE ET DE CONQUÊTES. TON COEUR PETIT MAIS ESSENTIEL BAT DÉJÀ À L'UNISSON AVEC LE MIEN DÉSORMAIS FATIGUÉ.
ENCHAÎNÉE À NOS SYMBOLES L'HISTOIRE A ÉTÉ NOTRE PROSTITUÉE ...

POUR LUI DES ROIS GUERRIERS ONT D'UN GESTE RETOURNÉ LE COURS DU MONDE ...
À SA GLOIRE ON ÉRIGEA DES COLONNES ET DES DÔMES DE PRIÈRES...
LUI ! C'EST MOI !
ON LE RE-CHERCHA DANS LE TRAVAIL PRODUCTIF...
ON ÉTUDIA SES LOIS DANS LES PHÉNOMÈNES DE LA NATURE...


À TRAVERS LES MILLÉNAIRES, ON S'EST EFFORCÉ DE RESSEMBLER À SON IMAGE.
ON A DONNÉ AUX MASSES INFORMES LA CIVILISATION, LE SAVOIR ET UN BUT À LEUR VIE.
LE MÊME BUT QUE NOTRE PENSÉE IDÉALISTE ET PRAGMATIQUE A DIFFUSÉ DANS LE MONDE ENTIER


?
LA PROPHÉTIE DU JUIF BLOND ! VOICI LES PREMIERS SIGNES DE LA MALÉDICTION. ILS RETOURNERONT LA CROÛTE TERRESTRE ET EN FERONT SORTIR LE MAGMA INFERNAL. ALORS VIENDRA UNE ÈRE D'HORREUR
VIENDRA UNE ÈRE DE CHAOS ...
FIN

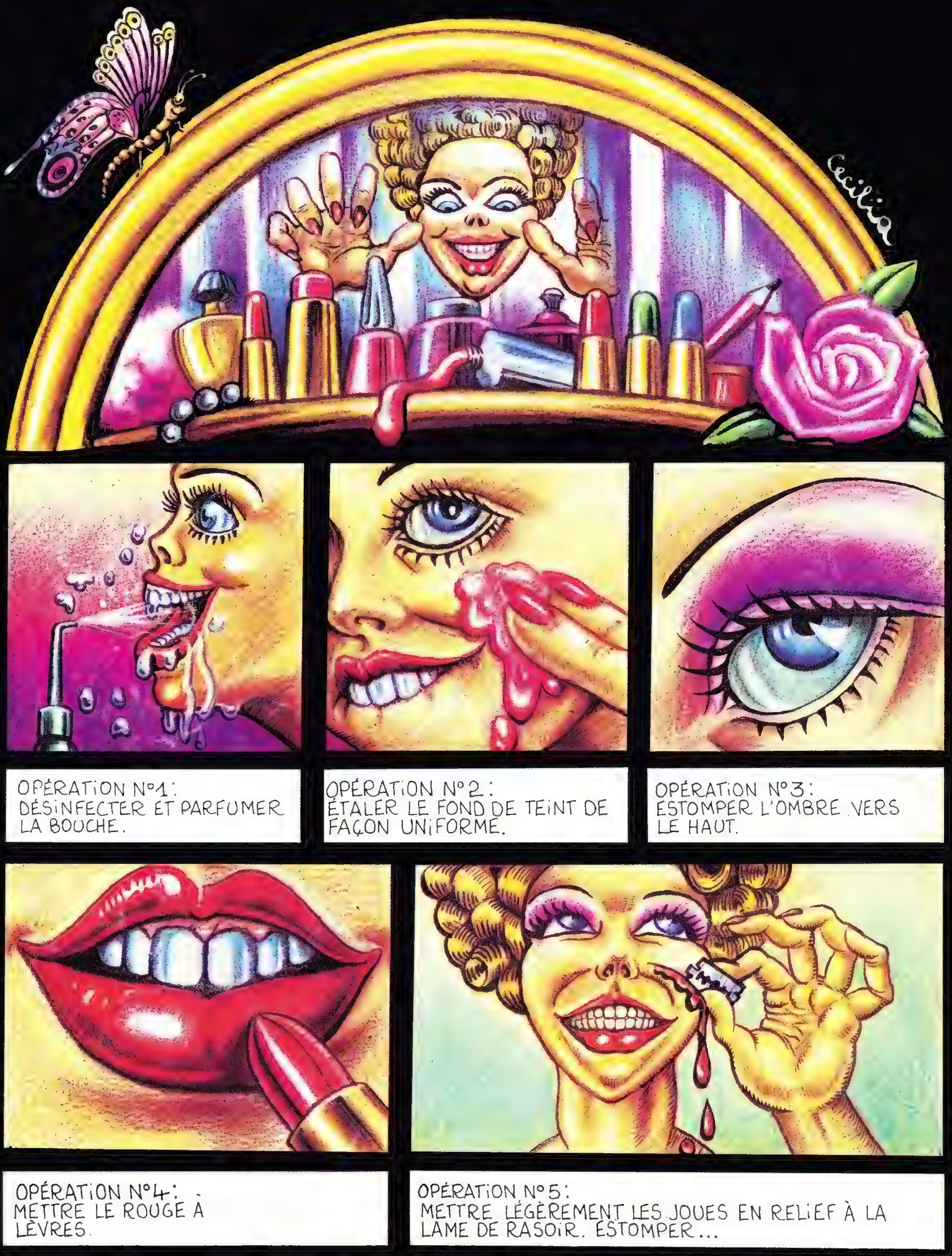

Cecilia
OPÉRATION N°1:
DÉSINFECTER ET PARFUMER LA BOUCHE.
OPÉRATION N°2:
ÉTALER LE FOND DE TEINT DE FAÇON UNIFORME.
OPÉRATION N°3:
ESTOMPER L'OMBRE VERS LE HAUT.
OPÉRATION N°4:
METTRE LE ROUGE À LÈVRES.
OPÉRATION N°5:
METTRE LÉGÈREMENT LES JOUES EN RELIEF À LA LAME DE RASOIR. ESTOMPER...

ILLUSTRATION DE FLORENCE CESTAC.

NICOLE CLAVELOUX

« JANIC GUILLEREZ ET JEAN-PIERRE DIONNET ME LAISSAIENT L'UNE COMME L'AUTRE TOUTE LIBERTÉ. »

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE CHABRAUD. ILLUSTRATIONS ET TEXTE D'INTRODUCTION DE DARIA SCHMITT.

Nicole Claveloux, elle sait tout faire : les œufs, les clowns, les bigorneaux, les monstres, les bébés, les fleurs, les légumes, les chats et les papillons, les vieux cactus et les petites pestes, les lions et les reines, les belles et les bêtes... mais ça, je l'ai appris plus tard. Nicole Claveloux, c'est le talent à l'état pur, elle a la main verte, mais pas seulement ! Si ses couleurs ont toujours quelque chose de magique, comme les mouvements de ses personnages, leurs expressions et les mots qui flottent tout autour, elle fait aussi du noir et blanc !... Finalement, peut-être bien que Nicole est une sorcière, ou peut-être une sorte de fée... Une chose est sûre pourtant : enfant, ses dessins ont profondément marqué mon regard, et je commençais toujours la lecture de mon ***Okapi*** par ses histoires. Je sais qu'elle n'a pas dessiné que pour les petits, mais quand j'ai découvert, bien des années après, son nom et son travail dans ***Métal Hurlant***, le mal était fait, la sensation était la même, exactement, et en tournant les pages, case après case, j'ai refait le chemin à l'envers. Nul besoin de madeleine. Quand il y a un dessin de Nicole, je suis chez moi, dans ma chambre, et j'ai sept ans...

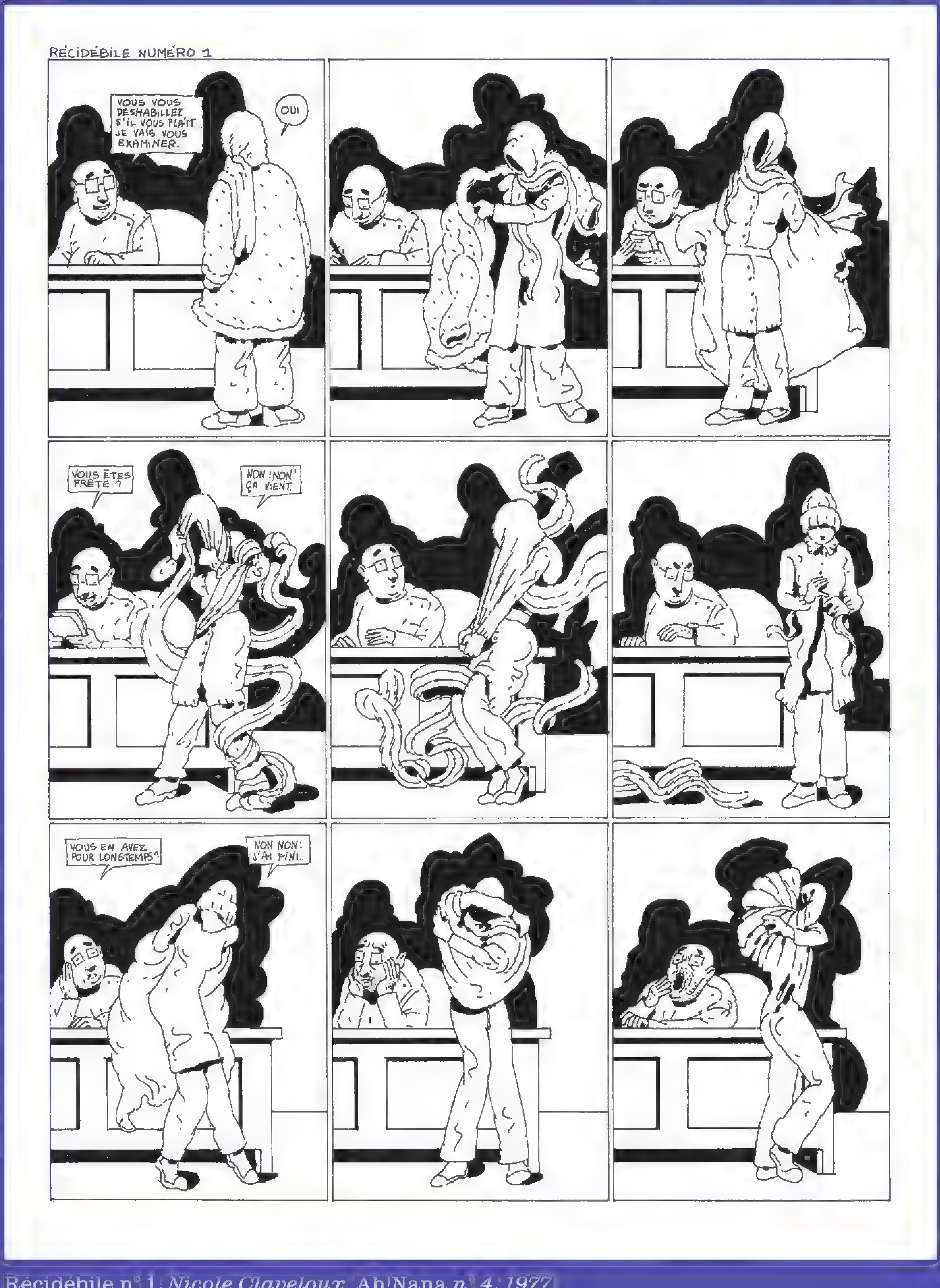
Daria Schmitt.

Vous travailliez presque exclusivement dans l'illustration et la bande dessinée pour enfants et vous arrivez soudainement aux Humanoïdes Associés en 1976, et plus ou moins en même temps à *Métal Hurlant* et *Ah!Nana*. Pouvez-vous nous raconter comment c'est arrivé ?

Le directeur de *Métal*, J.-P. Dionnet, cherchait des dessinatrices pour *Ah!Nana*, et il m'a téléphoné. J'étais contente de quitter le domaine « enfants ». Je ne connaissais pas du tout les BD de l'époque : dans ce domaine, j'en étais restée à ce que je lisais petite dans *Fillette* (*Durga Rani, reine des jungles* de Pellos, *Oscar le petit canard* de Mat, etc.), à *Tintin* et aux *Rubrique-à-brac* de Gotlib. Je ne connaissais pas du tout *Métal Hurlant*, ni Druillet ni Mœbius.

J'ai donc fait une BD pour *Ah!Nana*, *Histoire de Blondasse*, qui parodiait un conte de mon enfance : *Histoire de Blondine* de la Comtesse de Ségur ! Dont, entre parenthèses, les dessins originaux m'ont été volés dans les placards de *Métal Hurlant* ! J.-P. Dionnet m'a ensuite proposé de faire une BD pour *Métal*. Je n'avais aucune idée, donc j'ai demandé un scénario à une amie : Edith Zha. Ça s'est appelé *La Main verte*. Puis une deuxième a suivi : *Morte Saison*.

Et je continuais à dessiner pour *Ah!Nana*, qui avait à chaque parution un « thème » que je ne respectais pas toujours... rarement même ! Par la suite, un troisième album reprenant mes bandes issues d'*Ah!Nana*, *Le petit légume qui rêvait d'être une panthère*, est paru aux Humanoïdes Associés.



Récidébile n° 1, *Nicole Claveloux*, *Ah!Nana* n° 4, 1977.

Vous avez donc travaillé avec les deux rédacteurs en chef, l'une pour *Ah!Nana*, l'autre pour *Métal Hurlant*. Pouvez-vous nous dire quelle(s) étai(en)t la ou les différences majeures ? Est-ce qu'ils travaillaient de la même façon ? Est-ce qu'ils travaillaient ensemble ? L'un ou l'autre vous laissait-il plus de liberté ?

Janic Guillerez et J.-P. Dionnet me laissaient l'un comme l'autre toute liberté. Je ne travaillais pas « avec » eux, je travaillais chez moi et à la date convenue j'apportais mes pages, avec le risque qu'elles soient refusées – ce qui n'est jamais arrivé. Je ne sais pas du tout comment ils travaillaient ensemble, au niveau des sujets, des fameux « thèmes » des articles, du choix des couvertures...

*Illustration extraite d'*Histoires de Clounes*, Nicole Claveloux,* Ah!Nana *n° 8, 1978.*

Comment fonctionniez-vous entre les deux magazines ? Est-ce que la frontière entre les deux était-elle poreuse ? Était-il facile de passer de l'un à l'autre ?

J'ai l'impression que la frontière entre les deux était très poreuse ! Mais je n'en sais pas plus, personnellement. J'étais très discrète, voire timide, et je ne m'attardais pas souvent dans les locaux de *Métal*. Je le regrette maintenant !

Est-ce que vous vous considérez comme une artiste féministe ?

Non, je ne consacre pas mes dessins à du militantisme. Les sujets de BD, d'illustrations ou de peinture ne me viennent pas pour défendre une cause. Même une BD comme *La Connasse et le Prince charmant* ne reflète que des réflexions désabusées sur moi-même, sur ma vie. Beaucoup de mes « idées » de BD ou de peinture me viennent de mes rêves.

La seule fois où il a été question de féminisme, c'est lorsque j'ai dessiné pour les éditions italiennes « Du côté des petites filles », dirigées par Adela Turin. Et j'étais rarement d'accord avec elle pour ses « happy end » concluant les contes revisités (la Petite Sirène retournant vivre avec ses parents au fond de la mer). Pour moi, le plaisir d'illustrer passe en premier.

LES HOMMES D'AH!NANA

LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA

Rue des Lombards, *Michelangeli,* Ah!Nana *n° 7, 1977.*

Est-ce que vous considérez qu'Ah!Nana était un magazine féministe ?

Pas vraiment, mais *Ah!Nana* accueillait des BD de femmes dont certaines étaient féministes. C'était varié dans les styles comme dans les inspirations, et c'est ça que je trouvais intéressant. Chacune amenait ses thèmes préférés, ses préoccupations, ses marottes… *Ah!Nana* était plus subversif qu'engagé, je crois. Il y avait un désir de choquer, d'oser, de provoquer, ce qui fait que la revue a été interdite assez rapidement !

Y avait-il une ligne éditoriale ? Vous demandait-on de parler de certains sujets ou étiez-vous libre de faire ce dont vous aviez envie ?

J'étais totalement libre, je n'ai jamais participé à une réunion. J'amenais cinq ou vingt pages, au gré de mon travail. Je ne sais pas si j'ai bénéficié d'un régime de faveur (« Oh, elle il faut rien

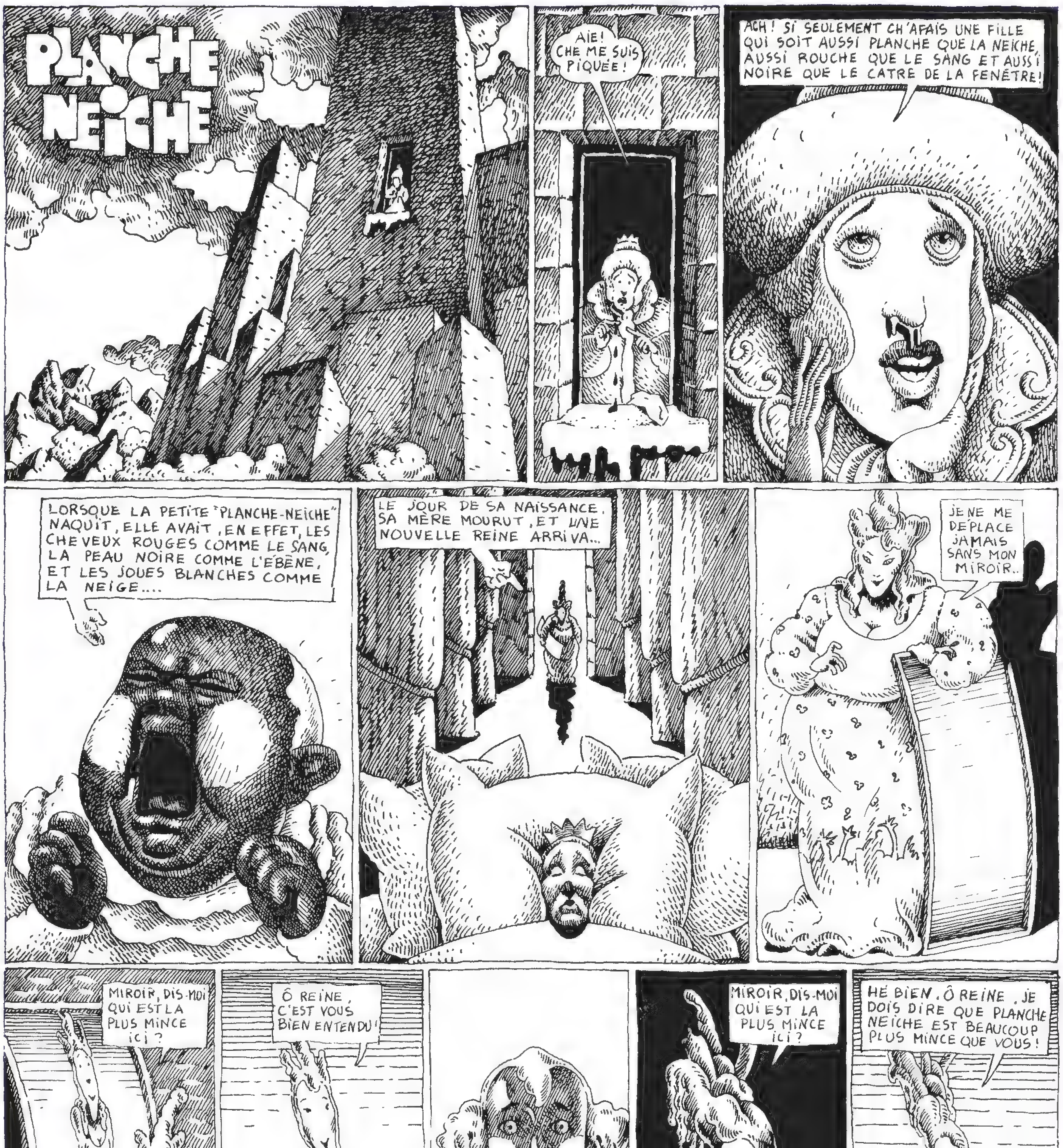


Planche Neiche, *Nicole Claveloux*, Ah!Nana n° 2, 1977

lui demander ! Faut la laisser faire ! ») ou si les autres bédéistes agissaient comme moi.

Avez-vous participé aux réunions éditoriales d'Ah!Nana ?
Eh non !

Avez-vous des idoles elles-mêmes issues de la bande dessinée ?
Je ne suis toujours pas une grande spécialiste de la BD. Mais en 1969 j'ai couru acheter un grand livre sur Winsor McCay dès que j'ai vu une page de *Little Nemo*. Avec *Métal Hurlant*, j'ai admiré Mœbius et Druillet bien sûr, mais il y a eu tellement d'auteurs nouveaux depuis l'époque de *Métal* que je suis souvent submergée ! Récemment, j'ai acheté deux BD – pour leur scénarios (et pour leurs dessins aussi !) – *Le Dieu vagabond*, de Fabrizio Dori et *Shingouzlooz Inc.*, un des derniers-nés de la série « Valérian », qui m'a beaucoup fait rire. J'idolâtre Charles Burns. J'ai découvert Shigeru Mizuki chez mon éditeur bien-aimé Cornélius, qui a réédité mes BD de l'époque *Métal-Ah!Nana*. J'aime Crumb, F'Murr, Nicolas de Crécy, Bretécher, Marion Montaigne, j'aime les BD d'humour et les BD d'histoires fantastiques.

Vous qui aimez tant l'image, qu'est-ce qu'elle vous a permis d'exprimer au-delà des mots ?
Mais j'aime bien les mots aussi ! Justement avec la BD on a les deux, c'est encore mieux ! J'ai du plaisir à choisir les mots, à construire des dialogues, à chercher le vocabulaire de chaque personnage. Je parle de dialogues car c'est le seul espace où je me sens à l'aise avec les mots.

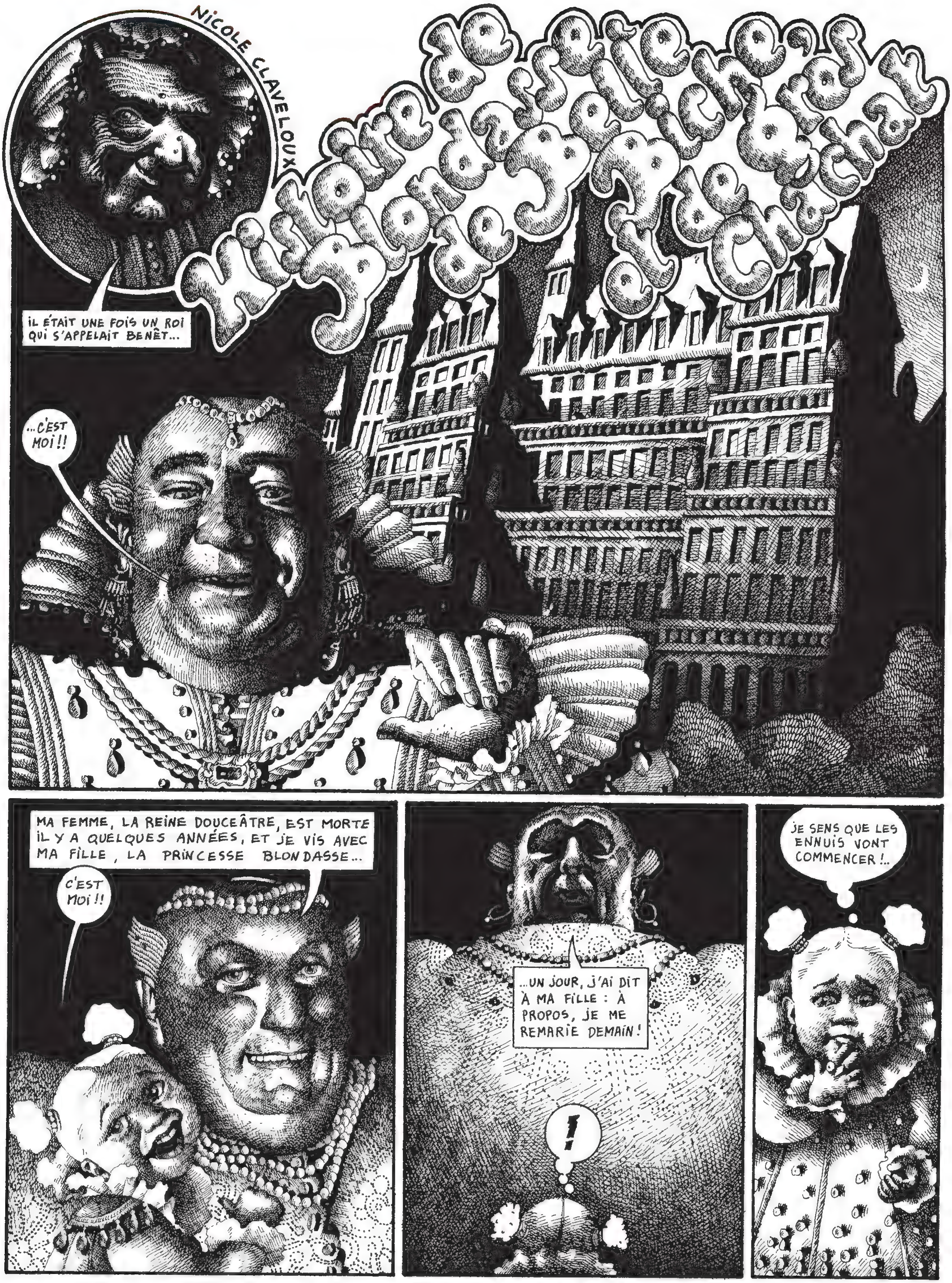
Tout ce que j'ai pu lire dans les témoignages ou articles autour de Ah!Nana, c'est cette notion de liberté. Est-ce que vous aviez l'impression que c'était le cas pour vous également ?
Oui, tout à fait ! Mais il faut dire que nous n'étions pas très nombreuses ! Si nous avions été des centaines, des choix, des tris auraient peut-être été faits.

Vous souvenez-vous de l'interdiction aux plus jeunes du numéro consacré à l'homosexualité ? C'était le risque d'aborder ces thématiques-là à cette époque ?
Non, je n'ai aucun souvenir précis. Je ne sais même plus quelle bande j'avais proposée pour ce numéro.

Et puis, la censure. Qu'est-ce qu'on ressent quand on est une jeune autrice et qu'on a publié dans ce magazine de femmes libres ?
Je n'étais pas si jeune à l'époque d'*Ah!Nana*, j'avais déjà connu des éditeurs qui s'étaient arrêtés, comme Harlin Quist.
Je crois me souvenir que le numéro d'*Ah!Nana* qui a été interdit traitait non pas de l'homosexualité mais de l'inceste… non ?

Qu'est-il important selon vous de transmettre aux femmes qui souhaitent écrire, dessiner ou les deux ?
Je ne sais pas. Je suis très mauvais professeur, je ne saurais pas quoi conseiller à des élèves. Chacun, chacune mène sa barque selon son caractère : artisanat tranquille ou prise de risques fracassante. Il faut faire ce qui vous procure le plus de plaisir, tout en sachant qu'on n'évite pas les contraintes (y compris celles qu'on s'impose), les influences, les modes, les délais, et que les sujets qu'on a toujours eus en horreur feront peut-être vos délices dix ans plus tard (par exemple, au début j'avais horreur des personnages mignons et attendrissants)…

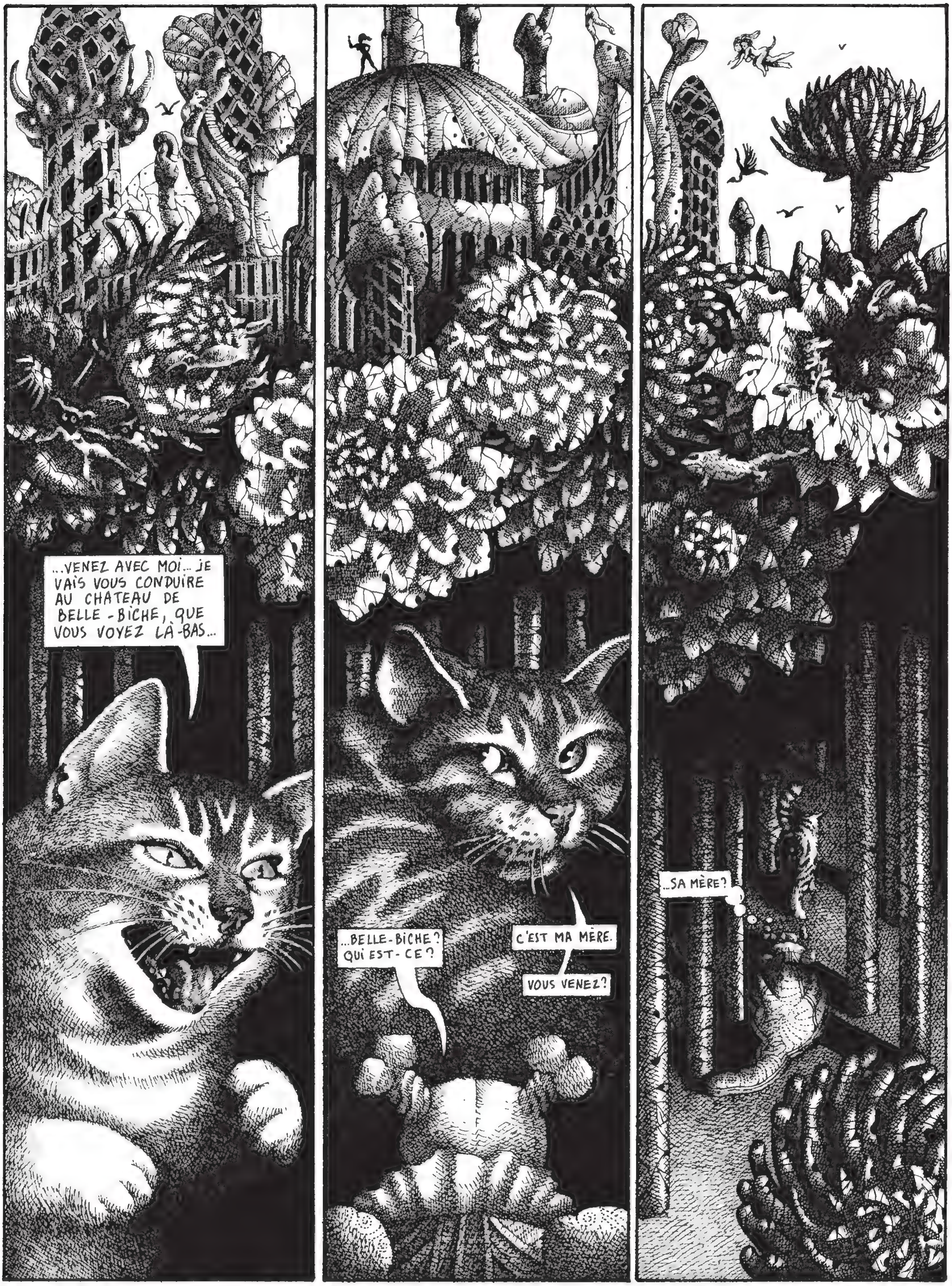
L'imaginaire, les « images grouillant de détails », les « mises en scène des rêves » (je cite votre site Internet), forment le thème majeur de votre œuvre. À travers ses revendications, c'est-à-dire laisser les femmes se raconter, délestées de toute contraintes, Ah!Nana laissait-il la part belle à l'imaginaire ?
Ce n'est pas qu'une histoire de contraintes à intégrer et de liberté à trouver. Souvent, il faut chercher tout bêtement si on a quelque chose à dire… et comment le raconter. Ce n'est pas si facile à trouver, mine de rien.

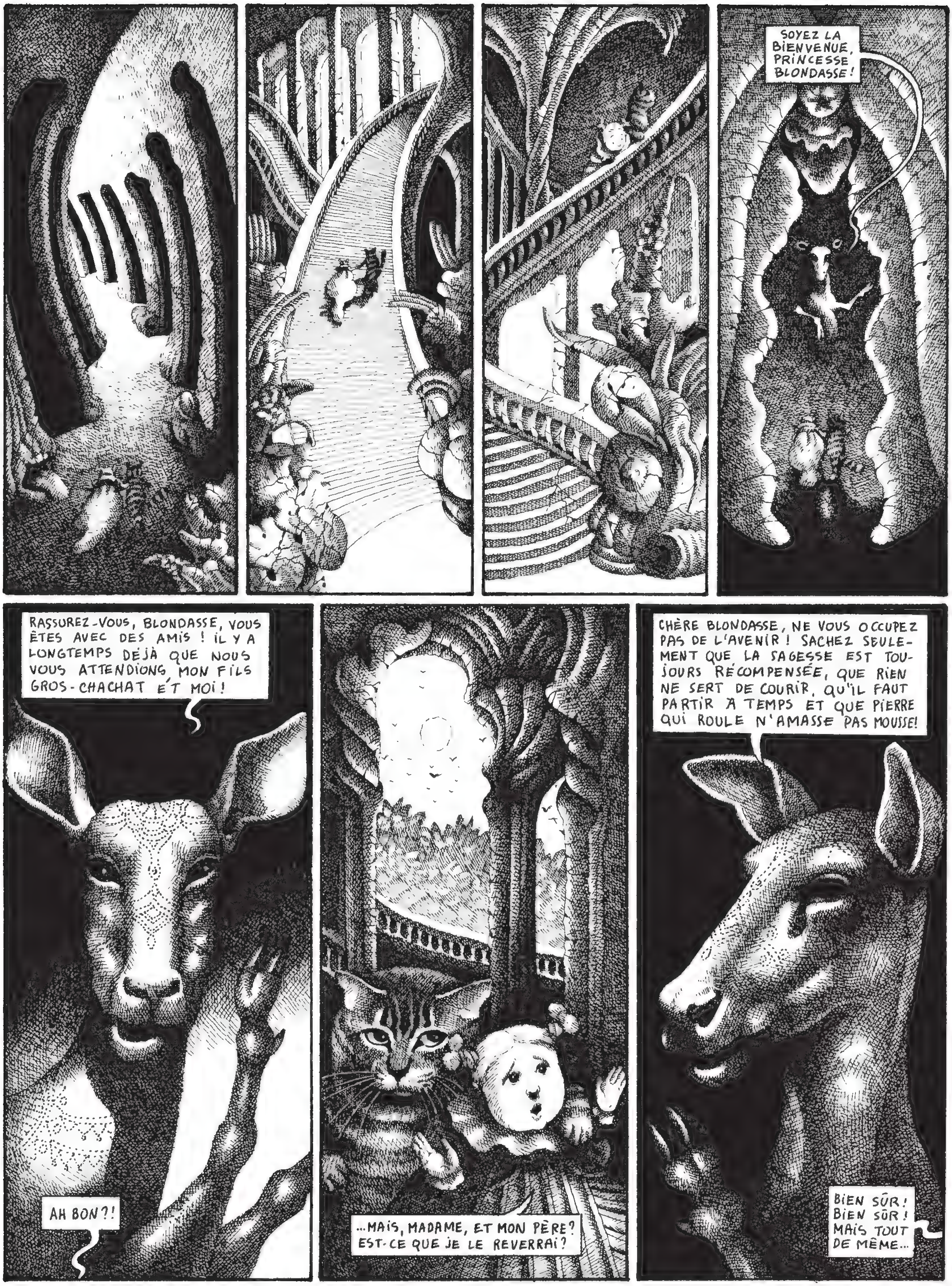

NICOLE CLAVELOUX
IL ÉTAIT UNE FOIS UN ROI QUI S'APPELAIT BENÊT...
...C'EST MOI !!
MA FEMME, LA REINE DOUCEÂTRE, EST MORTE IL Y A QUELQUES ANNÉES, ET JE VIS AVEC MA FILLE, LA PRINCESSE BLONDASSE...
C'EST MOI !!
...UN JOUR, J'AI DIT À MA FILLE : À PROPOS, JE ME REMARIE DEMAIN !
!
JE SENS QUE LES ENNUIS VONT COMMENCER !..

POURQUOI LA NOUVELLE REINE ME FIT-ELLE, TOUT DE SUITE, UNE SI MAUVAISE IMPRESSION ?...
...JE NE SAIS PAS...
CHARMANTE ENFANT!
LA VIE DE FAMILLE NE TARDA PAS À DEVENIR INTENABLE...
..BREX!
BREX!
BREX!
...MAIS LES CHOSES SE GÂTÈRENT VRAIMENT LE JOUR OÙ LA REINE EUT UNE FILLE....

PAPA!
PAPA!
PAPA
PAPA!
HI! HI! HI! AREU -AREU
...IL FAUT QUE JE TROUVE UN MOYEN SÛR POUR ME DÉBARRASSER DE CETTE GAMINE BRUYANTE ET STUPIDE...
... J'AI TROUVÉ : LE PAGE!!
HIN HIN! HIN HIN!!
C'EST MOI, L'ABOMINABLE-PAGE-SANS-SCRUPULES! LA REINE VIENT D'ACHETER MA CONSCIENCE, ET DEMAIN...
... J'IRAI PERDRE LA PRINCESSE BLONDASSE DANS LA FORÊT DES DAHLIAS!! HIN HIN!
..MAIS LE PETIT JÉSUS ME PUNIRA C'EST SÛR...

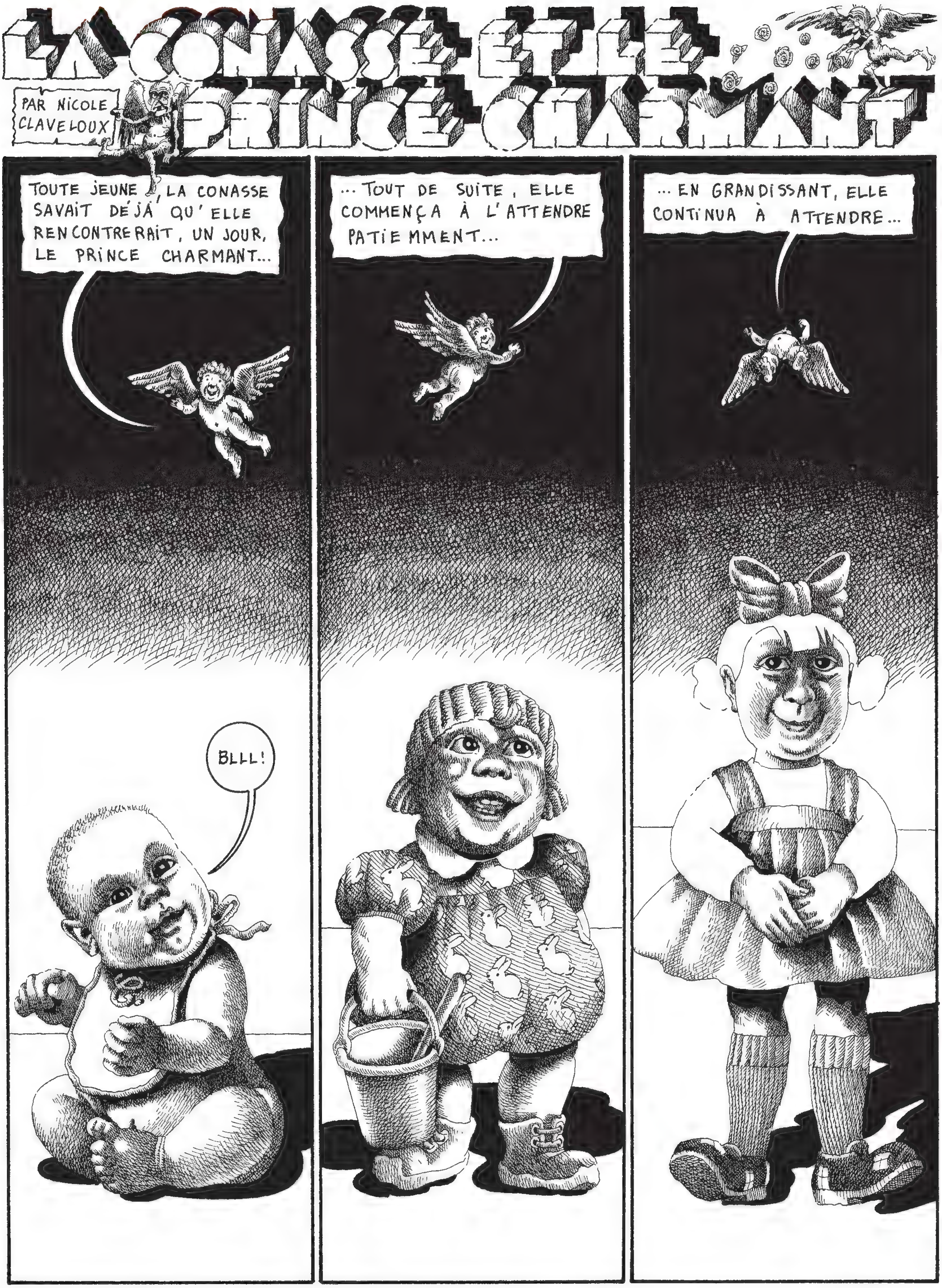
SALUT! JE SUIS GROS-CHA-CHAT! ...JE VIENS AU SECOURS DE CETTE PAUVRE PRINCESSE!...


...VENEZ AVEC MOI... JE VAIS VOUS CONDUIRE AU CHATEAU DE BELLE-BICHE, QUE VOUS VOYEZ LÀ-BAS...
...BELLE-BICHE? QUI EST-CE?
C'EST MA MÈRE.
VOUS VENEZ?
...SA MÈRE?

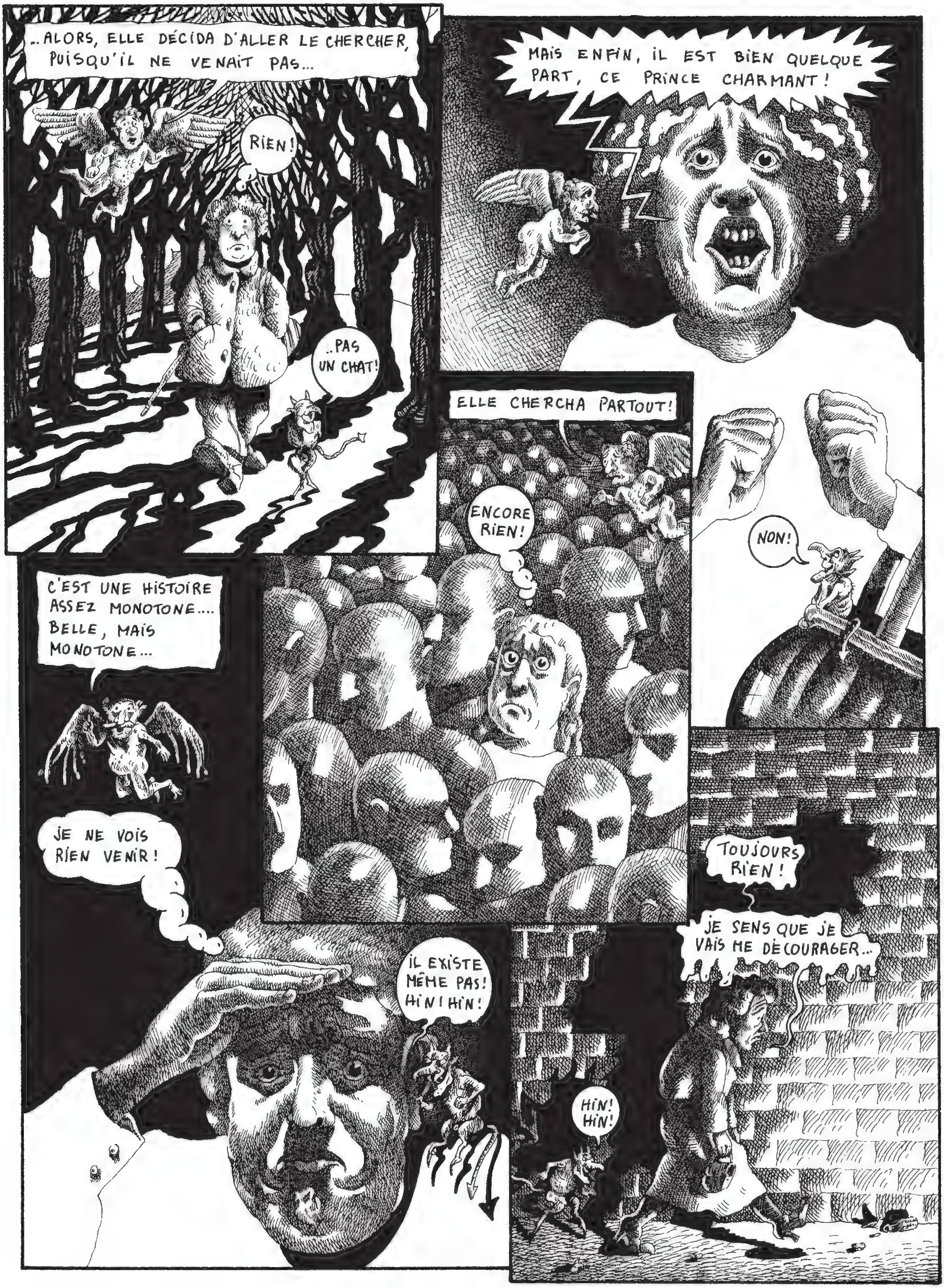

SOYEZ LA BIENVENUE, PRINCESSE BLONDASSE!
RASSUREZ-VOUS, BLONDASSE, VOUS ÊTES AVEC DES AMIS! IL Y A LONGTEMPS DÉJÀ QUE NOUS VOUS ATTENDIONS MON FILS GROS-CHACHAT ET MOI!
AH BON?!
...MAIS, MADAME, ET MON PÈRE? EST-CE QUE JE LE REVERRAI?
CHÈRE BLONDASSE, NE VOUS OCCUPEZ PAS DE L'AVENIR! SACHEZ SEULEMENT QUE LA SAGESSE EST TOUJOURS RÉCOMPENSÉE, QUE RIEN NE SERT DE COURIR, QU'IL FAUT PARTIR À TEMPS ET QUE PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE!
BIEN SÛR! BIEN SÛR! MAIS TOUT DE MÊME...

CE QUI COMPTE, C'EST QUE JE RETROUVE MA VÉRITABLE FORME... CAR, COMME VOUS VOUS EN DOUTEZ, JE SUIS UNE FÉE QU'UN SORTILÈGE A ENFERMÉE DANS CE CORPS BESTIAL ET REPOUSSANT...
...IL Y A 4000 ANS QUE JE CHERCHE LE TALISMAN QUI NOUS DÉLIVRERA, MON FILS ET MOI... ET JE N'ARRIVE PAS À METTRE LA MAIN DESSUS !...
JE CHERCHE TOUJOURS, MAIS IL YA TELLEMENT DE PIÈCES DANS CETTE BARAQUE !...
TIENS ?
BELLE-BICHE, VENEZ VOIR ! EST-CE QUE CE NE SERAIT PAS VOTRE TALISMAN, PAR HASARD ?...
QUOI !!
Talisman
OUAHOUOUOUOUOU ! J'AI RETROUVÉ MON TALISMAN ! MON CHER FILS, NOUS ALLONS POUVOIR ENFIN NOUS REMÉTAMORPHOSER !!

Ô JOIE ! Ô BONHEUR ! J'AI ENFIN RETROUVÉ MON APPARENCE HUMAINE ! FINI DE BROUTER !
...ÉVIDEMMENT, ELLE ATTENDAIT DEPUIS 4000 ANS... MAIS CE N'EST PAS TRÈS ENCOURAGEANT... N'EST-CE PAS, GROS-CHACHAT ?
...PLUTÔT, OUI !
...APRÈS TOUT, NOUS SOMMES TRÈS BIEN COMME ÇA !
À MOI LA BELLE VIE !
ZZZ... ZZZ...
RRR... RRR...
Fin

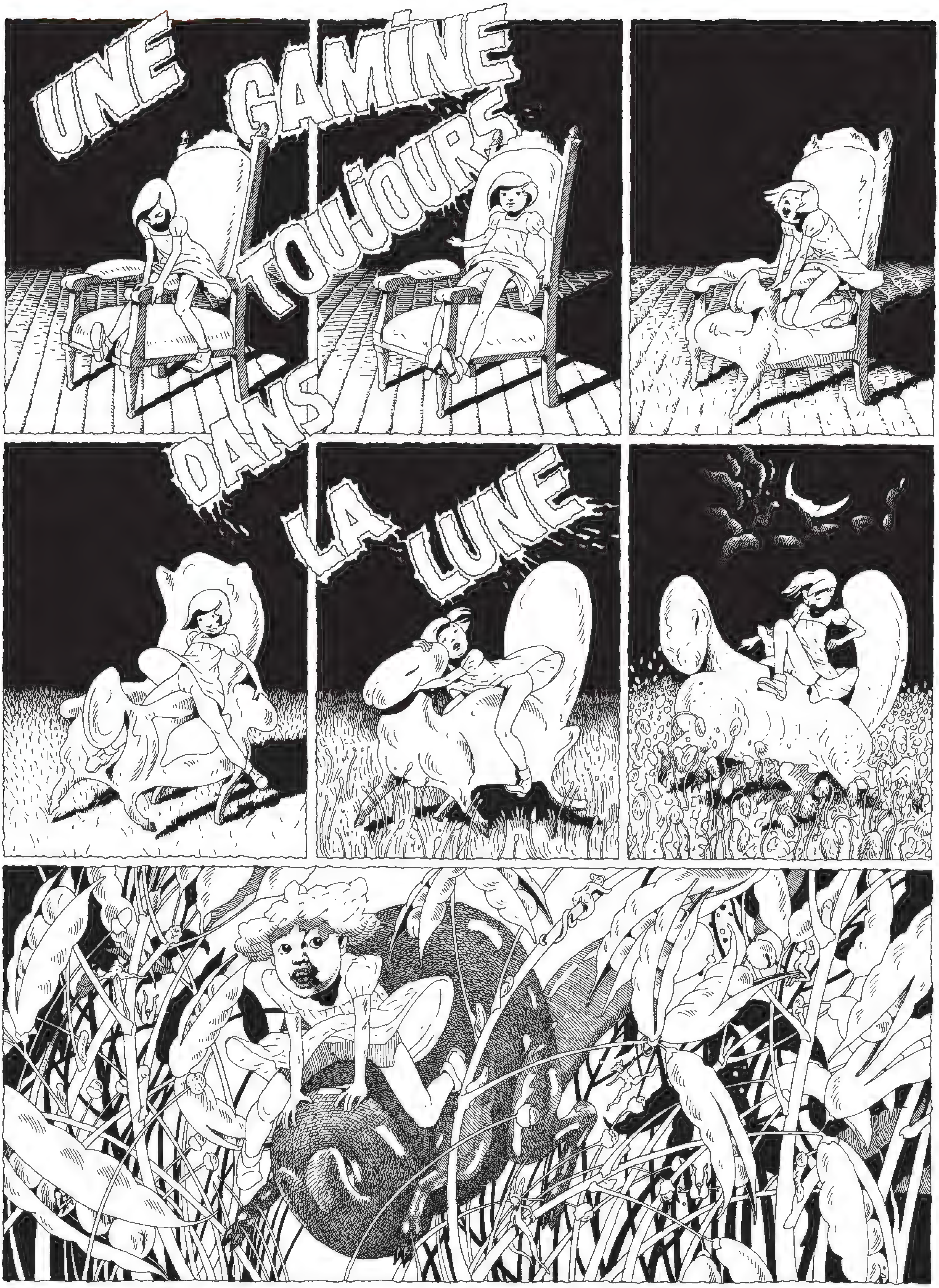

LA CONASSE ET LE PRINCE CHARMANT
PAR NICOLE CLAVELOUX
TOUTE JEUNE, LA CONASSE SAVAIT DÉJÀ QU'ELLE RENCONTRERAIT, UN JOUR, LE PRINCE CHARMANT...
BLLL!
... TOUT DE SUITE, ELLE COMMENÇA À L'ATTENDRE PATIEMMENT...
... EN GRANDISSANT, ELLE CONTINUA À ATTENDRE...

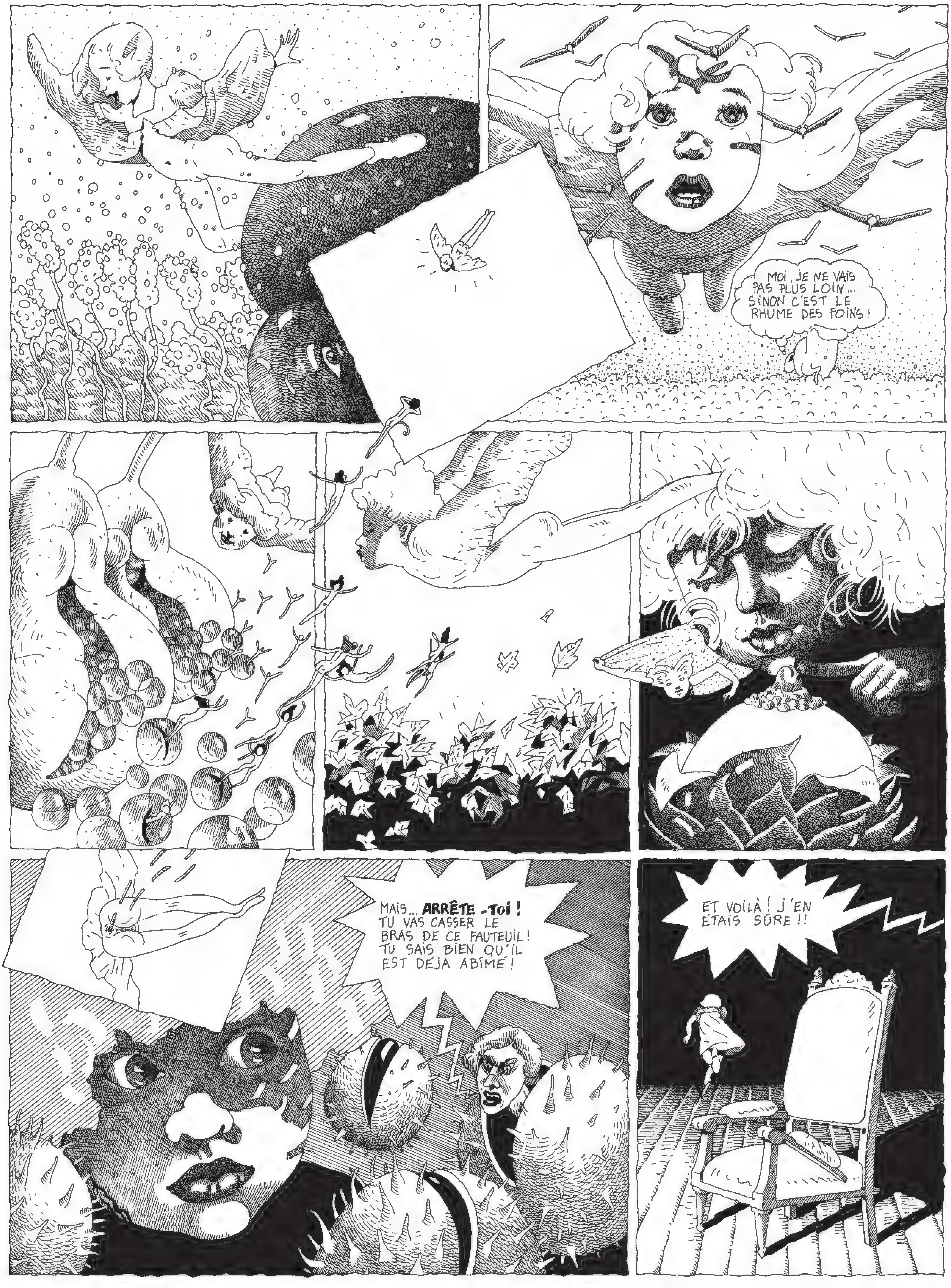
ELLE ATTENDIT AVEC PERSÉVÉRANCE...
ELLE ATTENDIT ENCORE...
HIN! HIN! HIN! HIN! Y VIENDRA PAS!
ELLE ATTENDAIT TOUJOURS...
.. C'EST QUE LE TEMPS PASSE, VOYEZ-VOUS!
TIC TIC TIC TIC TIC
HIN! HIN! HIN! QUELLE CLOCHE!


..ALORS, ELLE DÉCIDA D'ALLER LE CHERCHER, PUISQU'IL NE VENAIT PAS...
RIEN!
..PAS UN CHAT!
MAIS ENFIN, IL EST BIEN QUELQUE PART, CE PRINCE CHARMANT!
ELLE CHERCHA PARTOUT!
ENCORE RIEN!
NON!
C'EST UNE HISTOIRE ASSEZ MONOTONE.... BELLE, MAIS MONOTONE...
JE NE VOIS RIEN VENIR!
IL EXISTE MÊME PAS! HIN! HIN!
TOUJOURS RIEN!
JE SENS QUE JE VAIS ME DÉCOURAGER...
HIN! HIN!

ENFIN, UN JOUR VINT ... JOUR BÉNI, OÙ ON FRAPPA À LA PORTE!...
LA-A-AA-LA-A-A!
GNININIIIN
TUTUTU TUTUTU
TOC! TOC!
92... 93... 94...
...BEN MERDE ALORS! Y VA PAS VENIR ?!
OUI! ENTREZ! QU'EST-CE QUE C'EST?
..TOUJOURS DÉRANGÉE!
...EN TOUT CAS, JE NE PARTAGE PAS MON GÂTEAU!
C'EST MOI!
J'ESPÈRE QUE JE NE SUIS PAS TROP EN RETARD?
C'EST À VOUS DÉGOÛTER! VOUS ALLEZ VOIR QUE CETTE HISTOIRE VA BIEN FINIR!

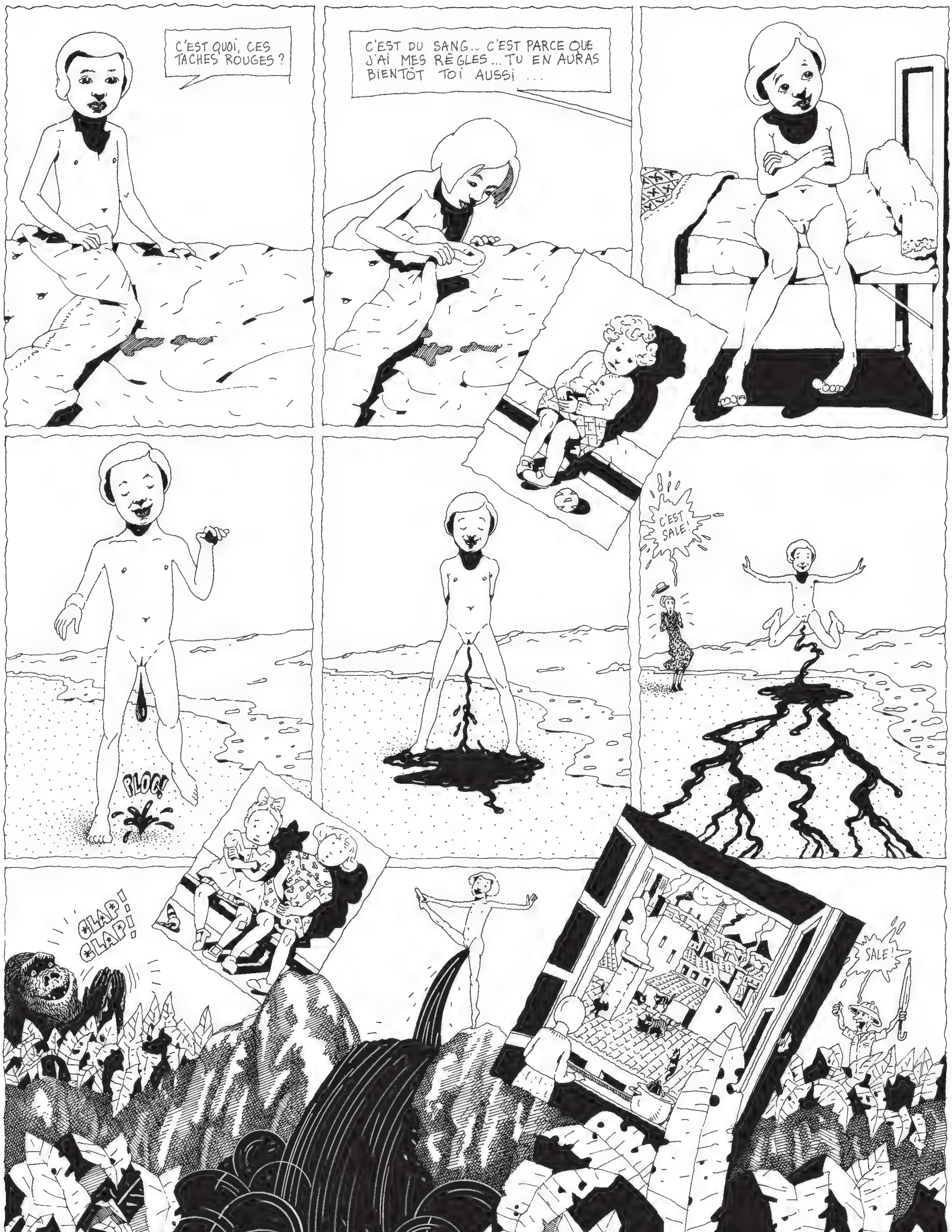
..qui êtes-vous?
Mais... c'est moi!
..vous qui?
..le prince charmant!
Lui!..
Boum! Boum! Boum!
..la joie fut trop grande pour la pauvre conasse...
..qui mourut sur le coup!
?!!
Fin


UNE GAMINE TOUJOURS DANS LA LUNE


MOI, JE NE VAIS PAS PLUS LOIN... SINON C'EST LE RHUME DES FOINS !
MAIS... **ARRÊTE-TOI !** TU VAS CASSER LE BRAS DE CE FAUTEUIL ! TU SAIS BIEN QU'IL EST DÉJÀ ABÎMÉ !
ET VOILÀ ! J'EN ÉTAIS SÛRE !!

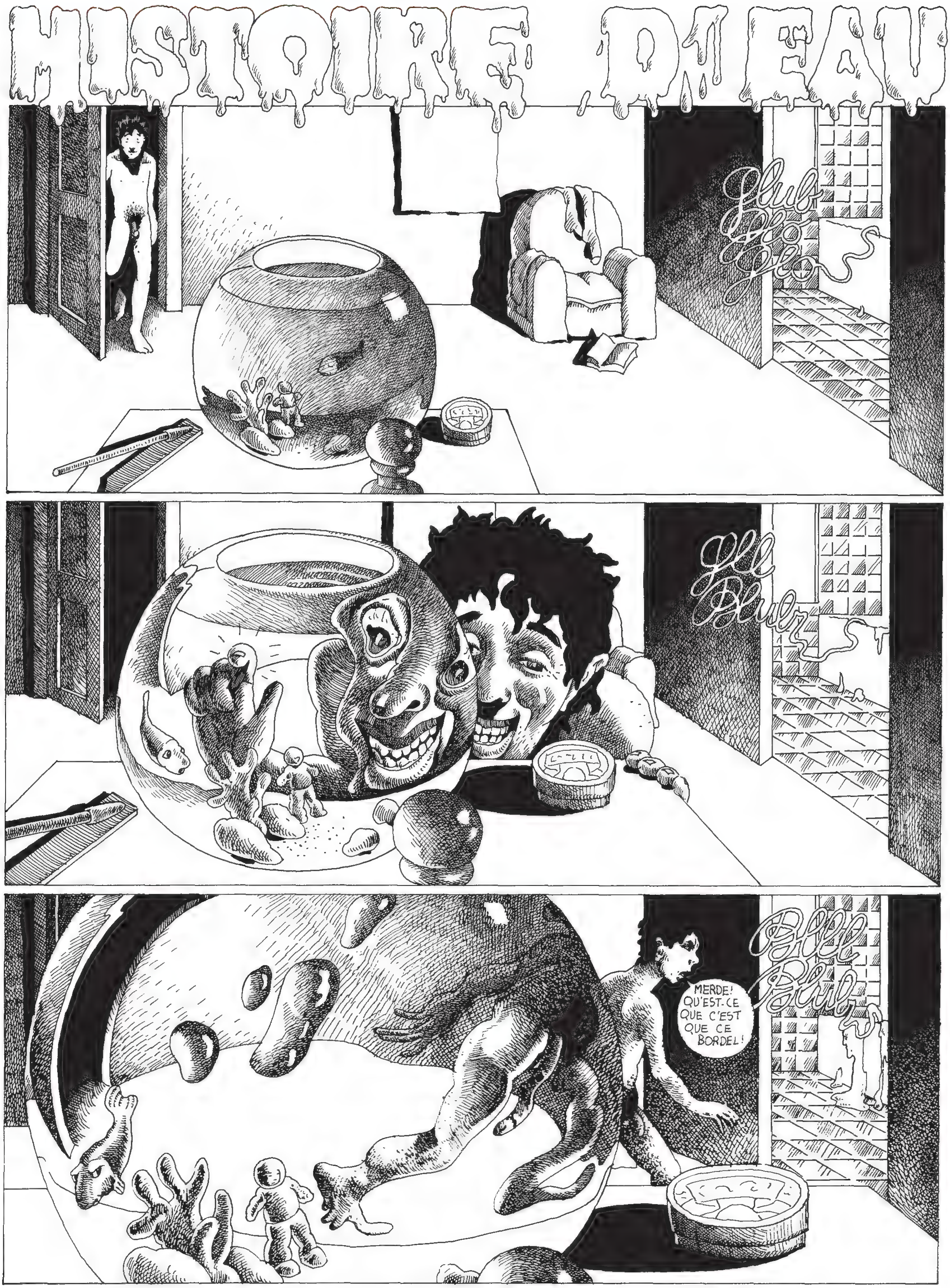
JE N'AIME PAS LE TAPIOCA!
TU N'AIMES PAS LE TAPIOCA!!
C'EST BON LE TAPIOCA!
ON DOIT MANGER DE TOUT!
HIN! HIN! HIN! HIN!

SAUVE-MOI, CASTOR-JOSEPH !
ET VOILÀ !
GENTIL TOUTOU !
LES JOUETS SONT LAIDS DE NOS JOURS...
JE NE SAIS PAS POURQUOI MAIS JE N'AIME PAS CE CHIEN...
OUI IL A UNE SALE TÊTE...
BON ! EH BIEN, PUISQUE VRAIMENT, TU N'AIMES PAS LE TAPIOCA.. JE VAIS TE FAIRE CUIRE DES NOUILLES...
JE N'AI PLUS FAIM...
MOI NON PLUS !
MOI NON PLUS !

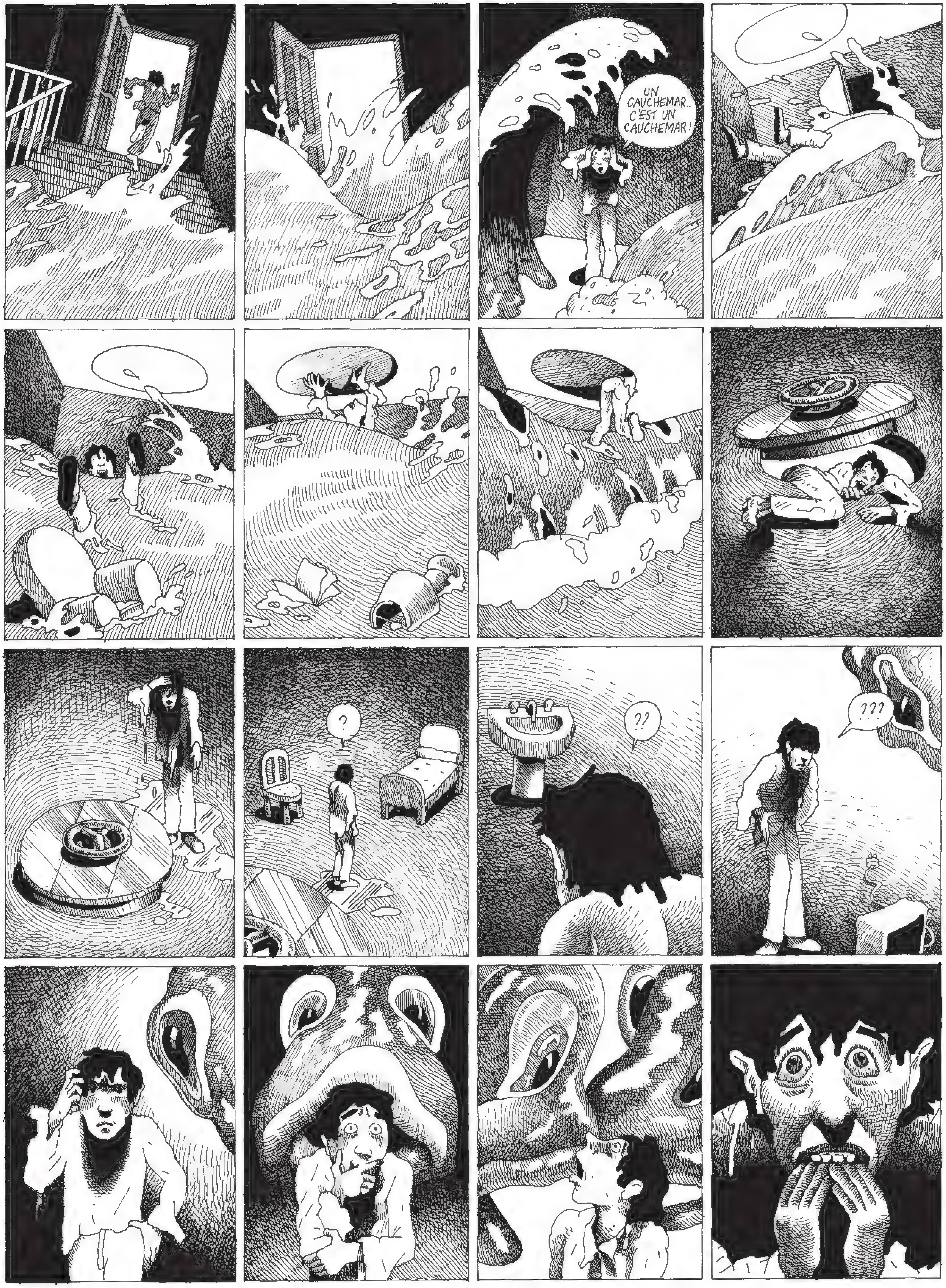

C'EST QUOI, CES TACHES ROUGES ?
C'EST DU SANG... C'EST PARCE QUE J'AI MES RÈGLES... TU EN AURAS BIENTÔT TOI AUSSI ...
PLOC!
C'EST SALE!
CLAP! CLAP!
SALE!

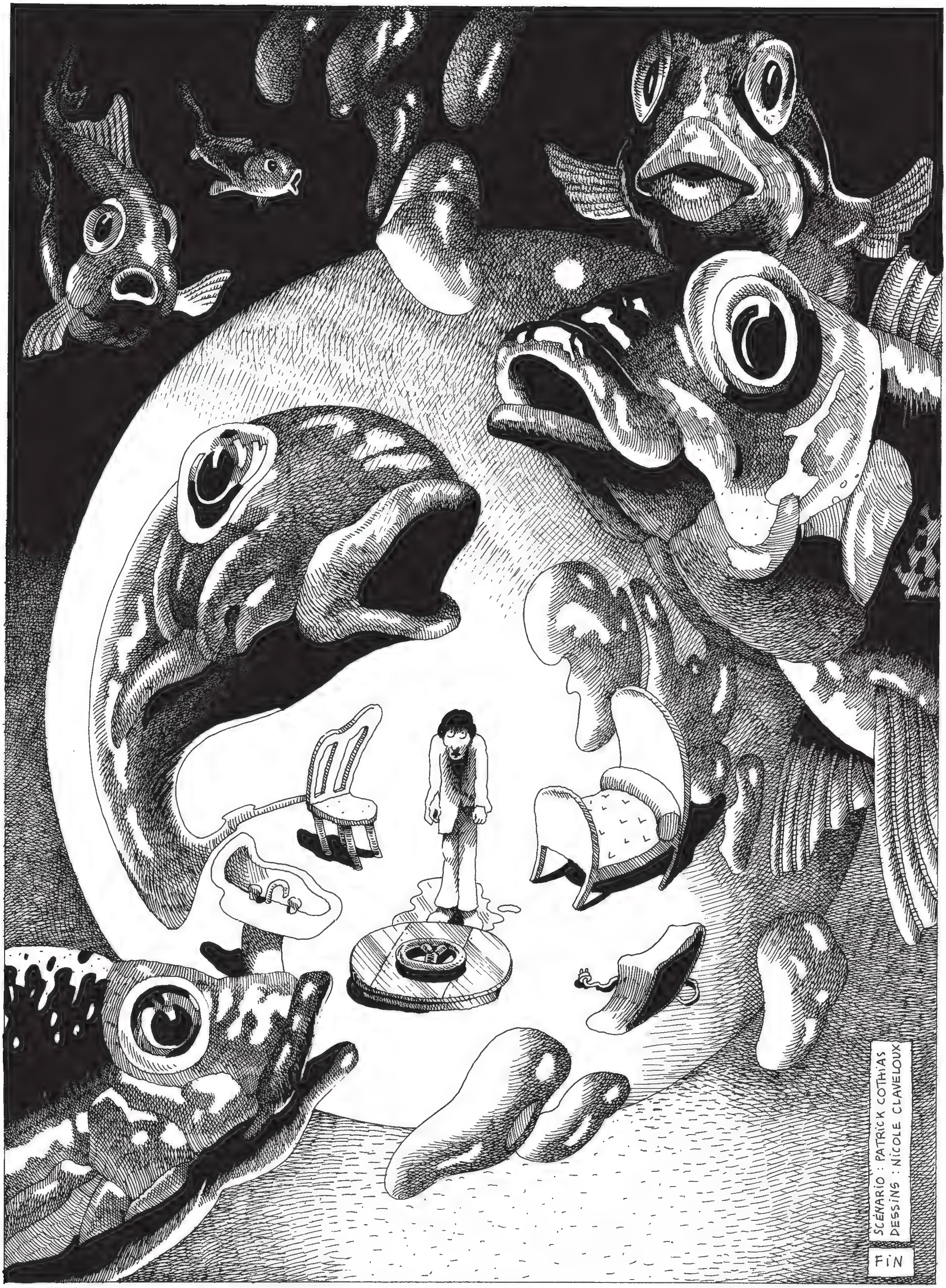
MAIS QU'EST-CE QUE TU FAIS? ÇA FAIT UNE HEURE QUE TU ES LÀ ?!
SALE!
C'EST INCROYABLE! ON EST MAL DANS LES CABINETS!
« LE PETIT CHIEN QUI CHERCHAIT UN AMI »
ON NE RACONTE PAS CES CHOSES-LÀ!
MAIS, EST-CE QUE C'EST PAS BIENTÔT FINI, CES HISTOIRES DÉGUEULADES!
SAA...
TU VOIS, JE CROIS BIEN QUE J'AI MES RÈGLES... DIS, JE PEUX MANQUER L'ÉCOLE, CE MATIN ? JE SUIS FATIGUÉE...
NICOLE CLAVELOUX

PaperDolls
Une enquête sur nos lectrices avec des databidules et des poils
en hommage à TRINA ROBBINS
Par BROUETTE HURLANTE
Danger Con-Fusions
Alors afin d'éviter une interprétation biaisée dans tous les sens, on vous propose une analyse basée sur notre 6ème sens féminin et expérience sociologique de comptoir! La lectrice d'AH!NANA est une humanoïde ♀ ou ⚥ ou ♂ ou ⚧ ou autre, à l'esprit ouvert, qui a des poils ou pas qui met des soutifs ou pas, qui mange de la viande ou pas, qui vit seule ou pas... Bref, c'est vous!
En 1975
28,3% des lectrices de magazines lisent "PILOTE". Si on ne connaît pas le % pour AH!NANA, en revanche on sait qu'aujourd'hui 0% lisent Pilote alors que 100% de nos lectrices lisent AH!NANA
La constitution du champ de la BD - Luc BOLTANSKI 1975
En 1989
41% des français ont lu 1 BD dans l'année. On ne connaît pas la proportion des ⚥... Mais...
... En 2018 On s'intéresse à elles et à leurs goûts, en les interrogeant sur leur forme d'épilation préférée! BRÉSILIEN 5% INTÉGRAL 26% NATUREL 7% CLASSIQUE 31%
Enquête Opinion Way 2018
Datavrac
En 1996 7% des ⚥ utilisent un sextoy contre 56% en 2023
En 2020 23% des ⚥ lisent des BD érotiques et 55% de la SF
En 2015 43% des lectrices connaissent Rahan
en 2020 10% des humains en toutes genres lisent leur BD aux WC
2023
Le Portrait du Légendaire GLF est celui d'une Femme jeune, urbaine et diplômée, qui manque de temps pour lire plus de BD. Paradoxalement des analystes affirment que la conquête des lectrices de BD n'a pas eu lieu. Analyse contestée par des libraires, des éditeurices et les 1ère concernées. Tout.e.s s'interrogent sur les outils utilisés dans ces enquêtes de public: choix des personnes interrogées, types de questions posées, ou encore définition même de la BD sous toutes ses nouvelles formes, supports et modes de diffusion (Internet, Fanzines...
Toutes lectures confondues
Enquête du CNL 2023
Qui s'est déjà posé pour le profil des autrices de BD
Attention!
Données à prendre avec des Pincettes (à épiler)
La BD: Quelle lecture, quelles cultures? Profils de lectures, profils de lecteurs. Bpi 2015. CEVANS ★ Les Français et la BD. Ipsos pour le CNL ■ Enquête IFOP 2020 ◐ 50 ans de pratiques culturelles en France. 2020
LUNETTES FASTER PUSSYCAT
HEAUME SWEET HOME
STRING-BORN TO BE WILD
LADY-YETI WONDERBRAHHH!
EXO-FASHIONISTAH!NANA
VINTAGE (5%)
SPHINX (26%)
Postichattes
WILDCAT (1%)
NAVRANT
GANTELET DES MEGADARONES
COMBINAISON RHAH!NANA
DÉESSE DES PROFONDEURS
"Grand Lecteur Français"
DIADÈME QUEEN CLITHORINAHH
ROBE DE BAL VULVAH!NANA
TANGAH!NANA GOLDENPOWER
BONNET DE BAIN MEDUSAHHH!
BOLERO APOKALYTITS
MASQUE CRÉATURE DES DATAMARAIS


HISTOIRE D'EAU
MERDE! QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE BORDEL!

ÇA ALORS ! LES ROBINETS TOURNENT À VIDE !
PAS MOYEN D'ARRÊTER CETTE FOUTUE FLOTTE....
...DE DIEU !
BOUH!
SALETÉ !
VITE, COUPER L'EAU, AVANT QUE ÇA DÉBORDE... BONSANG ÇA NE MARCHE PAS NON PLUS ! .. BLOQUÉ ! GNHIHIHIHIHI !....
C'EST PAS VRAI ! NON ! C'EST PAS VRAI !
C'EST LA POISSE EN SÉRIE !
GLING! DEDANG!
QUEL GACHIS ! JAMAIS VU ÇA ! ET MOI QUI AI NÉGLIGÉ DE PAYER MON DERNIER TRIMESTRE D'ASSURANCES, JE VAIS EN ÊTRE POUR MES FRAIS !
APPELER UN PLOMBIER ! LE CONCIERGE A LE TÉLÉPHONE..
NON ! NON !
CE.. CE N'EST PAS POSSIBLE... DES CHOSES PAREILLES NE PEUVENT PAS ARRIVER....


UN CAUCHEMAR.. C'EST UN CAUCHEMAR!
?
??
???


SCÉNARIO : PATRICK COTHIAS
DESSINS : NICOLE CLAVELOUX
FIN

N°3

AH! NANA

7 F.

DANGER: NAZISME AUJOURD'HUI

EXCLUSIF: ROMAN PHOTO AGNES VARDA

DES BANDES DESSINEES

ILLUSTRATION DE PATRICIA FEVRE.

IL N'Y A PAS DE HASARD. QUE DES RENDEZ-VOUS HURLANTS.

PAR CÉCILE CHABRAUD.

C'est un soir d'avril où l'air est doux. Des petits lampions de couleurs éclairent notre délicieuse soirée, nichée au fond d'une cour privée dans mon quartier. On est nombreux. Tous pour la plupart travaillent dans ou pour le cinéma. Elles et ils sont caméramans, chef·fes de décor, acteur·ice·s, directeur·ice·s de prod, réalisateur·ice·s, scénaristes, habilleur·euse·s… Chacun connaît au moins l'une ou l'un d'entre nous. Un relais de connaissances en somme, vertigineux et bourdonnant. Comme chaque année depuis deux ans maintenant, nous célébrons la mémoire d'un de nos amis, disparu tragiquement lors d'un tournage. Il fait bon, on s'est tous fait beaux pour lui. C'est un beau moment à la mémoire de Morvan. Elle, je ne la connais pas encore mais lorsque je m'assois à ses côtés, on se parle tout de suite. On ne peut pas être timide un soir comme celui-là. Je suis curieuse de savoir quel est son métier, étant la seule à travailler dans la bande dessinée. Tous ces métiers m'intriguent. Je me dis qu'elle est actrice. Elle est très belle.

Elsa travaille comme costumière dans le cinéma depuis 40 ans, et parfois, elle refait un peu de mannequinat. Oui forcément, c'est ça, elle ne peut être que mannequin. Je serais tombée de ma chaise si nous ne partagions pas le même banc, lorsqu'elle m'apprend qu'elle a gagné un concours de beauté senior à Pékin où elle représentait la France.

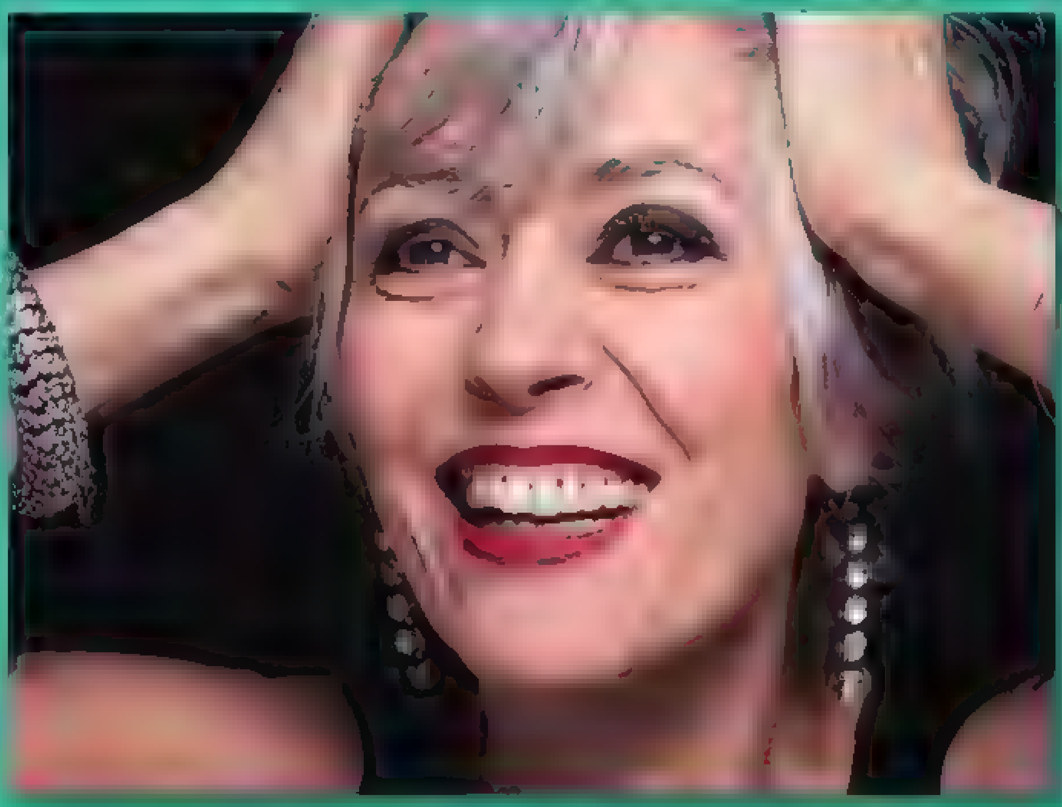
Elle a 60 ans, elle est grand-mère et apparemment, le temps n'a eu d'effet que sur ses cheveux argentés qu'elle porte courts. Quand vient mon tour de me présenter, elle rit : elle n'aime pas trop la bande dessinée mais elle connaît bien *Métal Hurlant*. Elle a posé pour le magazine, il y a de ça quelques années maintenant…

Un shooting un peu particulier lorsqu'on a 19 ans, mais Elsa ne s'offusque de rien. Elle vit déjà toute seule depuis l'âge de 16 ans, sans aucune surveillance parentale. Alors quand on lui propose de poser en cuir pour Bondage Défilé, le prêt-à-ligoter, elle accepte sans problème. Pas de contrat, comme il était souvent d'usage à l'époque, mais une belle somme à la clé. « Le sujet m'est passé totalement au-dessus de la tête. Ce n'était pas sérieux du tout, ça se voit sur les photos, on est plutôt tranquilles, pas vraiment hardcore. » Et si le souvenir est un peu loin, Elsa se rappelle le respect et la gentillesse du photographe.

Le photographe, c'est Pierre Benain, disparu il y a deux ans, avec lequel elle a déjà travaillé sur d'autres shootings, car Elsa dépend d'une agence de mannequins. L'exercice ne l'impressionne pas, elle prend ça pour un jeu, même s'il s'agit de porter des cravaches ou des poires d'angoisse, habituée aux poses et déguisements en tout genre. Ces photos finiront dans son book qu'elle me fera partager à la suite de notre rencontre. C'est tout ce dont elle se souvient de cet épisode.

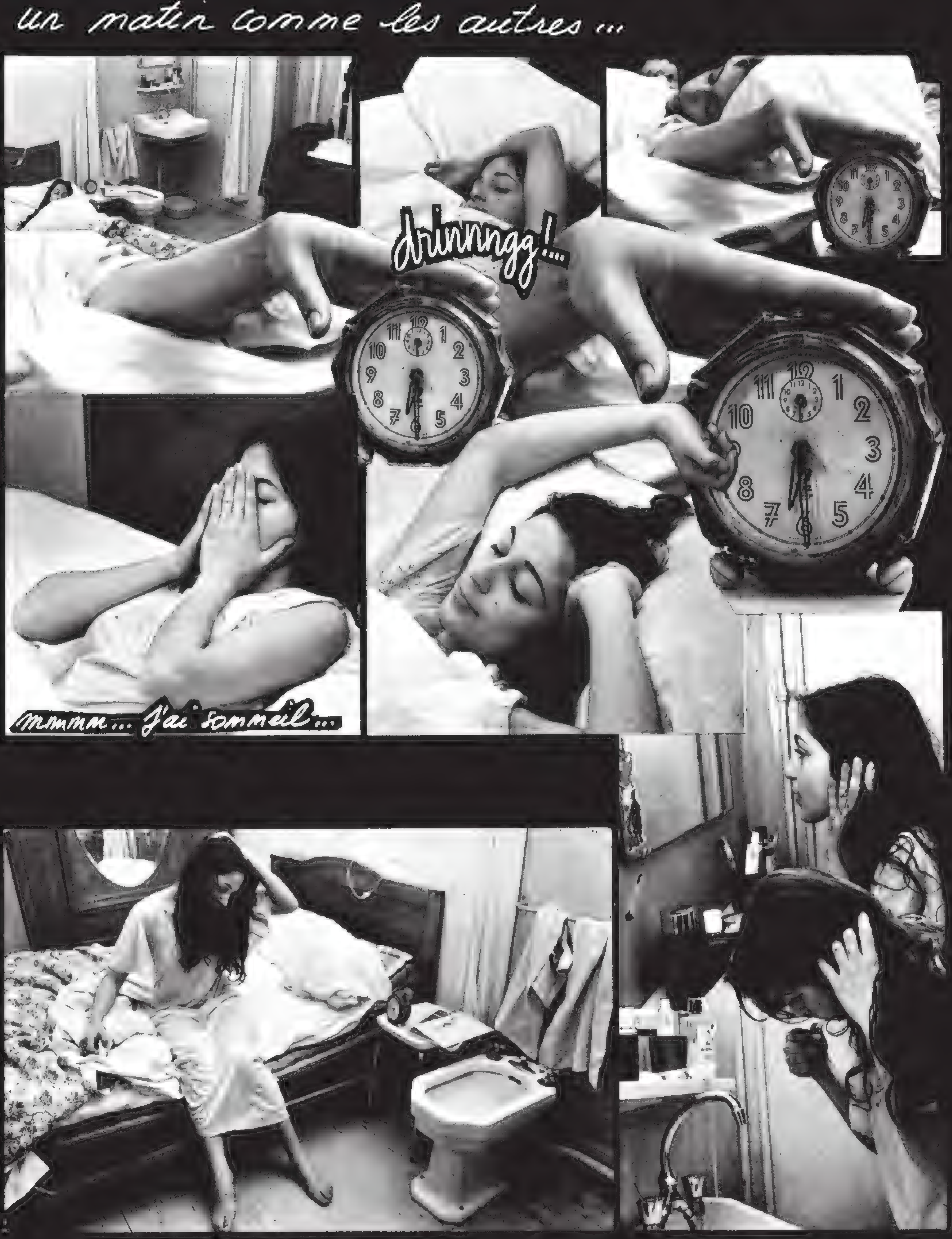
L'agence de mannequins ne la gardera finalement pas car ils la trouvaient trop sauvage, pas assez docile. Mais Elsa n'est pas sauvage. Elle se livre peu, non moins par pudeur que par humilité. Elle suit le cours d'une vie remplie et riche de rencontres, sans prétention. « Je suis en tout petit sur la couverture… je trouvais ça marrant, et j'ai montré à mes copines, mais encore une fois ça n'était pas très important pour moi. Une expérience parmi d'autres. »

Tour à tour serveuse dans des restaurants des Halles et de Beaubourg – quartier qui bougeait à l'époque –, ainsi qu'au Théâtre du Splendid, Elsa Soustre devient par la suite costumière et depuis près de quarante ans à présent, elle habille les plus grands noms du cinéma français.



Haut : Bondage Défilé, *Pierre Benain,* Métal Hurlant *n° 75, 1982.*
Milieu : Elsa. © Cédric Vasnier.
Bas : Couverture de Keleck, Métal Hurlant *n° 75, 1982.*

COUETSCH BOUSSET - FRANÇOISE ALTOBIANCHI *Ah!Nana* n° 1 - 1976



tous les matins...
à six heures... quelle
vie...
il fait froid...
c'est désert - personne
dans la rue...
et se lever à six
heures pour faire le
ménage !...
tous les jours... les
bureaux, les escaliers,
le marbre, les grandes
fenêtres...
c'est pas possible...
ça peut pas durer tout
le temps comme ça...

peut-être que je vais
le voir ce matin...

JE SUIS ENCORE A LA BOURRE... ELLE AVAIT UN CUL PAS POSSIBLE! QUEL PIED!... POURVU QUE CE CONNARD DE DENIS AIT TERMINE
il s'appelle claude... je sais son nom... il fait de la publicité... c'est écrit sur la porte, au fond du couloir...
c'est bien ce métier
J'AI MAL AU CRANE... JE PICOLE TROP... C'EST PAS POSSIBLE... SI LE PROJET NE PASSE PAS JE SUIS VRAIMENT DANS LA MERDE!...
comme il est beau!
il a l'air si romantique
j'aimerais qu'il me parle...
il s'arrêterait... me demanderait ce qui m'intéresse...
ce que j'aime... mon nom...
me parlerait de lui...

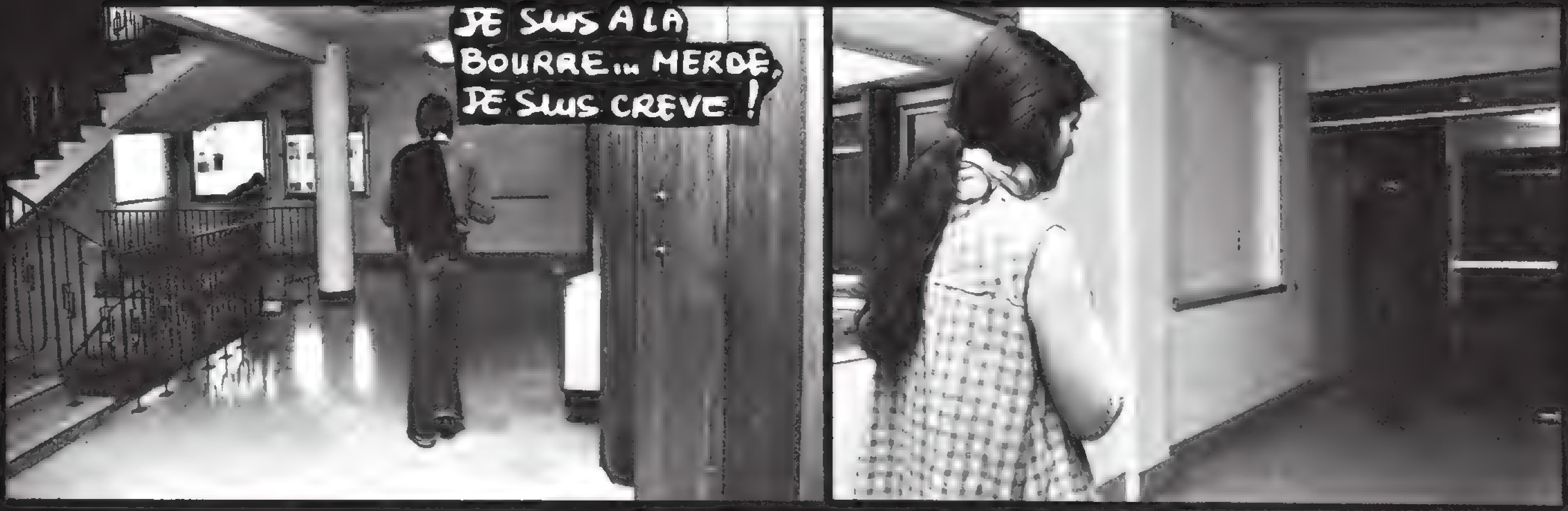
Il est là, je te le passe
Ecoute, FAIS PAS CHIER! J'AI BOSSE TOUTE LA NUIT... OUAIS
TU AS VU LA FILLE ?!... ELLE ETAIT SUPER !
OUAIS... PAS TERRIBLE HEIN ?
je ne sais pas exactement ce qu'ils font dans ce bureau mais ça a l'air bien ...
ils discutent, ils dessinent, ils regardent des trucs ...
et puis y a plein de gens qui viennent ...
j'aimerais bien faire un travail comme ça ...

il ne me voit pas.
Je ne suis pas moche pourtant...
ils sont sûrement au Félix.
Je vais y aller.
on pourrait peut. être changer un peu non ?
CE Felix, J'EN PEUX plus !
J'EN AI MARRE DE VOIR LES MEMES GUEULES DE CONS !
ils sont là presque tous les jours... ils mangent à la terrasse.
Salut ! tu vas bien ?
JE SUIS EN BEAUTE ?
il y a la fille et le type qui travaillent avec lui, et puis la petite rousse, celle qui sort avec lui...
elle est toujours bien habillée, elle a l'air sûre d'elle...
ils connaissent tout le monde

JE SUIS ENCORE A LA BOURRE ... J'ESPERE QU'ELLE NE VA PAS FAIRE SON CIRQUE
JE SUIS PAS d'HUMEUR
SALUT ! TU VAS BIEN ? QU'EST-CE QUE TU DEVIENS ?
UN PETIT CAFE DANS UNE GRANDE TASSE !
ON VA AU NIKAÏA CE SOIR ? ? NON ?...
METS TES LUNETTES TU AS LES YEUX CERNES !
J'AVAIS UN SUPER COUP HIER SOIR ! MAIS J'AI ENCORE LA FORME. TU VEUX VOIR ??
TU VEUX PAS ?
QU'IL EST CON ! ARRÊTE !
c'est une boite privée mais je vais y aller

ils sont là !...
Tu as raison il est vâchement bien !
EN TROISIEME, JE LA MONTE A 150 !
il lui dit des mots d'amour... un beau couple !... J'aimerais bien être comme eux
PAS MAL CETTE PETITE JE ME LA FERAIS BIEN...
ils ne sont pas ensemble sur la piste... J'y vais !
Cette fois il m'a vue
c'est drôle... on n'a jamais été aussi près...

TIENS, TU ES LA CHOU !...
IL ME SEMBLE LA CONNAITRE JE L'AI DEJA VUE...
QUELLE COTE, JE POURRAIS ME LA FAIRE SUR LA PISTE !
il me sourit il est beau !... il a l'air si gentil...
SUPER CE DISQUE TU AIMES PAS ?!
CLAUDE ! OÙ ES-TU ? C'EST INOUI ! ON SE VOIT DEJA PAS SOUVENT MERDE !
HOU ; QUELLE FAIT CHIER. TANT PIS, ELLE ETAIT MIGNONE LA PETITE... OUI CHOU, SUPER !
il est merveilleux, il m'a souri... Demain, il me parlera... Demain...



un matin comme les autres...

il ne m'a pas reconnue...

Ces images sadiques ou masochistes,
ces torrents de sang, ces appels au meurtre...
on finit par ne même plus les percevoir.
Saturation.
Mais, sans trêve, ni relâche
télé, littérature, publicité,
bédé, cinéma ou presse
nous bombardent.
AH ! NANA se devrait de poser
UNE question :
qui cherche à vous faire peur ?

la France cruelle

le Dossier

La page de SOTHA

**La France est-elle cruelle ?
Un tigre est cruel.
La France n'est pas un tigre.
Donc la France n'est pas cruelle.
Pourtant on appelait Clemenceau le tigre.
Et Clemenceau, c'était la France...
Faut-il se demander...?**

J'ai bien réfléchi à ce que j'allais dire. Au départ, parler de la France cruelle, par extension ça devenait « parler de la violence » et automatiquement fallait pas aimer puisque la violence c'est mal. Pensez donc, avec la violence on peut plus rentrer chez soi la nuit, ni prendre un avion quand on est pressé d'arriver, ni crier ce qu'on pense dans la rue.

Alors on allume sa télé. On s'aperçoit que la violence est un sujet à la mode. On écoute le sombre ramassis de lieux communs que débitent à son endroit les Mourousi, Gicquel, Barre et autres inspirés, et tout à coup on est submergé par une crise de violence, on a envie de casser son poste, on trouve que la violence c'est beau, c'est sain, c'est noble, et on a raison, parce que c'est vrai.

Merci Mourousi, de m'avoir montré la vérité.

Qu'est-ce qui est violent ? La passion — le désir — la douleur — le cri — la soif ... Tout ce qui ne passe pas par l'éducation ou le raisonnement, tout ce qui n'est pas rapetissé, étouffé, brimé. La violence dont on parle dans les journaux, en fait, c'est de la connerie, de la méchanceté, de la brutalité, de la politique. Sur mes cahiers, à l'école, je mettais toujours en exergue deux citations dont la violence me plongeait dans des abîmes de romantisme (En vérité il y en avait trois, la dernière était de Musset mais je ne m'en souviens plus). C'était, de Beaumarchais : « J'aime ta gaité parce qu'elle est folle » et de Lord Byron ces vers que je vous traduirai la prochaine fois si vous êtes sage :

Once more upon the waters ! Yet once more !
And the waves bound beneath me as a steed
That knows its rider. Welcome to their roar !
Swift be their Guidance, where so e'er it lead.

Voilà, c'est ce qui est irréfléchi qui me plaît. La violence est littéraire, théâtrale, animale, cinémale. En plus on est couvert : la violence n'est pas un péché capital.

Regardez Hitler : avec son physique de minable, s'il n'avait pas été violent personne ne l'aurait remarqué. Ça ne veut pas dire qu'Hitler m'aurait séduite — il avait d'autres défauts, par exemple il pensait — mais que c'est quand même pas donné à tout le monde d'être purement violent. Et surtout pas au Français moyen. Et qu'il faut bien faire attention à ne pas faire péter les malfrats, les loulous, et les C.R.S. plus haut que leurs culs en baptisant violence le premier accès de racisme, de mesquinerie ou de besoin sexuel venu.

Alors puisqu'on en parle, le sexe. Dans violence, il y a viol n'est-ce pas ? Je voudrais dire quelques mots que je n'ai jamais eu l'occasion de caser sur le viol.

Le viol, l'acte de violer, c'est en principe le propre de l'homme, et ce grâce à sa conformation physique, puisque « ça » dépasse. Mais le fait d'être violé, par contre, n'est nullement l'apanage de la femme. Et ce n'est pas Lawrence d'Arabie qui me contredira. Les femmes prouvent leur libération en osant gueuler quend elles ont été violées, très bien. Mais le jour est loin où les garçons pourront raconter à qui que ce soit qu'eux aussi ont été torturés et humiliés au coin d'un bois ou d'un corps de garde.

J'ai en profonde horreur tout ce qui ressemble de près ou de loin à un bizutage. Comme je n'ai pas encore de filles je me contente de trembler pour mes petits garçons. Je sais bien que ça ne consolera pas les filles d'imaginer à quel point ce doit être dur pour un type de porter le secret d'avoir été violé, mais ça les conduira peut-être à se demander si le problème a vraiment un rapport avec la fameuse « condition féminine ».

Pour moi, plus que la « condition féminine » il y a surtout « l'attitude féminine » qui n'est pas toujours un cadeau.

Bon, ben je suis sortie du sujet. Et alors !

SOTHA

le Dossier

« Nous portons tous en nous une composante sadique et une tendance masochiste. Pour s'en convaincre, il suffit d'évoquer les jeux amoureux d'un couple « normal » avant le coït : se poursuivre, se combattre, se mordre paraissent des actes fréquents.

De Sade à Masoch en passant par Grillet

« Bref, le sado-masochisme est la chose la mieux partagée du monde ». Voilà ce qu'affirme Pierre HAHN dans son ouvrage sur les déviations sexuelles.

Pour en savoir plus, pour comprendre mieux, nous avons eu envie de rencontrer l'auteur du « Voyeur », le réalisateur de « Glissements progressifs du plaisir » : Alain ROBBE-GRILLET, et de bavarder avec lui ...

AH ! NANA : Tout d'abord, Alain ROBBE-GRILLET, à l'heure de l'essor du féminisme, le sado-masochisme ne vous semble-t-il pas tout à fait anachronique ?

Alain ROBBE-GRILLET : C'est bizarre : pour vous, le sado-masochisme est immédiatement associé à des relations homme/femme. Et je suis persuadé que cela va plus loin : non seulement vous pensez au rapport homme/femme, mais vous pensez au rapport homme-dominant/femme-dominée. Ce qui est contraire à toute réalité. Ce n'est qu'un fantasme appartenant à la névrose du mouvement féminin.

Les relations homosexuelles, en particulier entre hommes, sont fortement marquées par le sado-masochisme. Il est vrai que les pulsions sado-masochistes existent dans la tête des trois quarts des gens, mais elles ne sauraient être limitées aux relations homme-femme, ni limitées à l'intérieur même de ces rapports au sens unique dont on parle toujours.

Prenez les revues américaines spécialisées où paraissent des petites annonces. Eh bien, ce que l'on y trouve le plus ce sont des hommes qui recherchent des femmes dominatrices.

Masoch était un monsieur ... et il rêvait d'une dame qui le battrait.

Quant à l'idée que cela puisse être dépassé, vous me faites bien rire !

A.N. : Il s'agit d'un phénomène très profond, alors ?

A. R.-G. : D'un phénomène, en tout cas, qui semble dépasser notre civilisation. Sa très grande extension dans l'espace et dans le temps est troublante. Cela a été pris aujourd'hui en charge par les mass-media, mais, si vous voulez voir de jolies représentations sado-masochistes, il vous suffit d'aller dans les musées de peinture, occidentale, aztèque ou chinoise.

A.N. : Si l'on imagine que les rapports de force risquent de changer dans une société qui deviendrait moins violente, ces notions de sado-masochisme demeureraient-elles ?

A. R.-G. : Mais il faut absolument faire la distinction entre une société violente et les représentations sado-érotiques ...

A.N. : L'un ne découle pas de l'autre ?

A. R.-G. : Sûrement pas, c'est presque le contraire. Des enquêtes ont été faites, comme celle de la « commission sur la pornographie et la violence » ordonnée par Nixon aux Etats-Unis.

On a découvert que les gens qui commettaient des actes de violence sexuelle n'étaient pas des consommateurs de revues érotiques, mais au contraire des puritains qui ne connaissaient pas ces images à l'intérieur d'eux-mêmes. Or, ces images y étaient ; ils les refoulaient jusqu'au jour où ...

Donc, faisaient remarquer les psychologues de la commission, la désignation de ces fantasmes dans les revues en question pouvait être une chose saine. En effet, la personne qui achète une revue de sadisme est déjà en train de dominer ses propres fantasmes sadiques. Et, de toute manière, ce n'est pas la revue qui lui donnera ces fantasmes, s'ils ne sont pas en lui.

Je ne suis pas un professeur de morale ; je ne détiens pas la vérité. Tout ce que je peux dire est que ces images existent dans nos têtes, et qu'il faut les montrer au grand jour dans un but lucratif, cathartique comme disait l'ancienne Grèce.

A.N. : A condition qu'il n'y ait pas de victime.

A. R.-G. : Mais ça ne fait pas de victime! Quand on a libéré les revues pornographiques, au Danemark, la criminalité sexuelle a diminué. Je crois qu'il faut lutter contre le puritanisme et par conséquent lutter aussi contre la notion de vertu. C'est elle qui pousse au crime.

Les fascistes sont des vertueux. Hitler était un puritain.

Et ces terroristes allemands dont on s'étonne avec quelle facilité ils peuvent assassiner, ils sont mûs par la vertu.

A.N. : Si les rapports du couple évoluent, si les gens peuvent faire l'amour quand ils veulent, comme ils veulent, où ils veulent, cela ne va-t-il pas libérer tout de même certains de ces fantasmes ? N'est-ce pas la culpabilité qui crée ces fantasmes ?

A. R.-G. : Je ne suis pas de votre avis. Les fantasmes sont l'homme même. Ce

qui différencie l'homme des autres animaux, c'est l'imagination. Chez lui, tout passe par la tête, même son sexe. Et c'est bien ainsi ; je ne tiens à être ni une vache, ni un taureau.

A.N. : Il existe des hommes qui ont envie d'être objets ?

A. R.-G. : Bien sûr, comme il y a des femmes qui ont envie de l'être ; comme il y a aussi des femmes qui veulent être sujets, et aussi des hommes. Et puis il y a surtout des gens qui désirent être les deux. Ceux-là sont très nombreux.

A.N. : Les rôles sont donc interchangeables ?

A. R.-G. : Evidemment ! Mon épouse, qui s'intéresse comme moi à ces problèmes et qui a bien plus de temps que moi à leur consacrer, me dit que de très nombreux hommes sont à la fois sadiques et masochistes, mais qu'ils forment deux catégories :

- ceux qui ne veulent admettre que leur sadisme et qui pratiquent leur masochisme de façon plutôt honteuse,
- ceux, de plus en plus nombreux, qui reconnaissent leur ambiguïté. Ainsi sont à l'heure actuelle en train de se libérer des fantasmes masculins tout à fait hors de la « norme » admise.

A.N. : Le principe du sadisme est de prendre du plaisir à faire souffrir ? On a vraiment du plaisir ainsi ?

A. R.-G. : Si l'on étudie la pratique des tortures mineures, par exemple le fouet à doses bénignes, on constate en effet que cela se fait couramment dans l'intimité pour le plus grand plaisir des deux partenaires.

A.N. : Le véritable sado-masochisme quoi ! L'un et l'autre éprouvent du plaisir ?

A. R.-G. : Bien sûr. Sinon, le « sadique » arrêterait.

A.N. : Et le viol alors !

A. R.-G. : Justement, le viol n'est jamais pratiqué par ceux-là mais par les puritains, comme l'a établi la commission américaine.

Par contre, les physiologues ont étudié une chose : l'intérêt que peut avoir pour le plaisir une très petite dose de souffrance.

Je sens que vous trouvez cela immoral !

A.N. : Immoral non, pathologique peut-être ?

A. R.-G. : C'est pareil. Que signifie pathologique ? Nous sommes des êtres à la fois moraux et pathologiques. « L'homme est un animal malade » dit Unamuno.

A.N. : Mais pourquoi toutes ces « images » nécessaires ?

A. R.-G. : Pourquoi ? Eh oui, pourquoi ! Il est bien des choses dont on ignore le pourquoi.

A.N. : Pourquoi du moins est-ce toujours le rapport homme sur femme qui a prédominé dans l'esprit des gens ?

A. R.-G. : Dans l'ancienne mythologie sociale. Mais cela a beaucoup évolué.

A.N. : C'est donc peut-être cela qu'il faut changer. Le féminisme ne pourrait-il y concourir ?

A.R.-G. : Sûrement pas. Il va parvenir à l'effet inverse. Si vous multipliez les possibilités du couple vous accroissez son énergie, tandis que si vous pratiquez cette politique de castration qui se développe au MLF, vous allez arriver à la fadeur, à « l'égalité » comme vous dites. Un couple n'est pas un modèle. Un couple c'est un homme particulier avec une femme particulière, qui s'entendent. Et ils peuvent s'entendre sur le fait que l'un domine toujours (la femme, aussi bien, comme le vivait vraiment Masoch avec Wanda) ou sur des échanges de force constants.

De toutes façons, la solution ne peut pas être une solution de silence et de répression, mais au contraire d'expansion, de mise en images de tous les fantasmes féminins et masculins.

Le plus grand problème pour les femmes, dans nos milieux du moins, est un problème à régler entre elles et avec elles-mêmes. Ce n'est pas un problème avec les hommes ...

Propos recueillis par
Isabelle SACUTO

LE CUIR ET LE BASTON

Maurice Lemoine
Editions Jean-Claude Simoen

« Etranges fugitifs échappés de la zone. Escadron des chevaliers de noirceur. Avant-garde d'apocalypse. Grand frisson sur monstres d'acier... » Le ton, dès les premières pages, est donné. On a déjà envie de refermer le livre. Et puis soudain, une lueur d'espoir clignote au bout d'un paragraphe : « Vous en avez eu pour votre argent ? Je peux arrêter mes conneries ? J'écrivais, grand journalisme comme on dit chez les marchands de papier... Tout ce qui précède... relève de la conjugaison du verbe intoxiquer... c'est du pipi de journaleux ! »

Le seul problème, c'est qu'après ce morceau de rhétorique, ça repart de plus belle. L'ode — justement — aux « fleurs de la zone » aux « cœurs de zonards ». Emouvant, ça. Alors pour éviter de remplir son contrat moral avec le lecteur, pour ne pas fournir ce reportage froid, sans fioritures, efficace comme une photographie que tout le monde attend (en vain) à propos des zonards, Maurice Lemoine a trouvé... la démystification. Et pour démystifier, il démystifie. Tout y passe. De la tenue des Anges à leur vie, car il faut, n'est-ce pas, attaquer tous ces gens (nous, les lecteurs) qui « s'abreuvent au ratelier des mythes ».

Ceci posé, voici l'auteur qui fait l'apologie de ses sujets d'étude. « La délinquance », déclare un Hell's Angel, « nous la frôlons. Mais en majorité, nous ne sommes pas partie prenante ». Ben voyons. Va le dire au shériff, mon pote ! Mais là, Lemoine, au lieu de leur balancer leurs ignobles cassages de gueules et leur demander pourquoi, précisément, les Anges de l'enfer ont cette tendance à se constituer en milice ou en service d'ordre, nous abreuve de hautes réflexions de son cru : « Ils ne sont pas des monstres. Tous ne sont pas des anges. Et aucun d'eux un premier communiant. » Dites merci au monsieur, les zonards. Grâce à lui, on a parlé de vous dans toute la presse pourrie, on vous a traînés dans la boue, on vous a collé sur le cuir les assassinats des Pavillons de Paris. C'est grâce à ce genre de faux reportages sociologiques que se perpétuent les traditions. Les problèmes soulevés, évidemment, ne se résoudront pas par le biais de l'écriture. Et à ce propos, on attendait Selby et on se retrouve avec Guy Des Cars ...

Marianne Leconte

le Dossier

L'insécurité grandit en France ...
Un professeur rossé par ses élèves...
Hold-ups... viols... kidnappings...
attentats terroristes...
Du sang à la une !
(ça fait vendre, coco !)

L'encre rouge

Un vieux rédacteur en chef comme il n'en existe plus assez m'expliquait un jour en toute modestie les recettes du succès d'une couverture : « Ecoute, coco... Une couverture, c'est un beau gros titre d'actualité, un peu de sexe et beaucoup de violence ! » Je ne sais pas si ce charmant homme de presse a donné son secret à tous les gens qui passaient par son bureau, mais la plus grande partie de Paris m'a l'air au parfum. Vous avez vu les kiosques ? Quel pied ! On aboie au meurtre, on proclame la montée de la violence, on affirme les otages en péril, les terroristes parmi nous, le danger très réel... C'est à n'en plus dormir la nuit ! Le kiosque de 1969, à côté, c'était la plage, le bon temps, le pied exquis, les grandes vacances... A l'époque, il y avait UN journal qui mettait le paquet. « CHARLIE HEBDO ». C'était d'ailleurs l'un de ceux qui se vendaient le mieux, si mes souvenirs sont exacts. « Alors ce chaos, ça vient ? » ou encore « Lequel qu'on va noyer ? » et puis la suprématie du roi des cons... Mais c'est du passé, tout ça. Aujourd'hui, la une de « CHARLIE HEBDO » elle a du mal à surnager. Disparue, noyée. Comment voulez-vous ? Comment voulez-vous lutter contre l'assaut de violence quotidien ? Aujourd'hui, les deux champions de la presse à succès s'appellent « FRANCE SOIR » et « DETECTIVE ».

« France Soir », c'est devenu un procédé, leurs titres.

Mais ça marche, ça court ! A une époque, pour qu'ils sortent les grosses lettres noires de 5 cm de haut, fallait... je ne sais pas moi, la mort d'un Président de la République française en exercice ou l'incendie de la Bourse. Au moins. Mais maintenant, tout est bon : que un million de négrillons chantent la Marseillaise à l'arrivée de Giscard chez eux ou que le favori du Grand Prix d'Amérique se soit foulé une patte ou que le petit doigt du Baron Machin ait fait un petit trajet par la poste, délicatement enveloppé dans de la ouate, ET ON Y A DROIT. L'aggression. C'est sec, c'est dur. A « FRANCE SOIR », on est pas dans le journalisme pour rien. On en donne au passant pour son coup d'œil. Et si on ne l'arrête pas pour en savoir plus, on le force à rentrer se barricader dare-dare. Les fesses serrées. « DETECTIVE » c'est tellement épique que ça en devient drôle. Les gros titres de « DETECTIVE » on a envie de les noter dans un livre d'or. Comme il s'agit d'un hebdomadaire, « DETECTIVE » n'a pas le temps de finasser dans l'actualité, dans le politique. Non M'dame « DETECTIVE » fait dans le mesquin sexuel. Le genre « IL FAIT VIOLER SA FILLE PAR UN AUTO-STOPPEUR SOUS LES YEUX DE SA FEMME ». Mais là,

Détective N°1645

Il s'est fait gardien de prison pour tuer l'assassin de sa fille

justement, j'exagère. Le titre de « DETECTIVE » est toujours un chef d'œuvre de CREDIBILITE. Même s'il est régulièrement accompagné d'une photo de pin-up qui ferait vêler une génisse. Les vrais titres de « DETECTIVE » sont plus clairs, plus précis. « Il force sa femme à se prostituer ».

« Il torturait ses victimes avant de les violer ».

« Violée par trois voyous dans les couloirs du métro ». « Castré à la veille de ses noces ». Les lettres sont énormes. Droites, simples, vigoureuses. Et l'intérieur ? Vous avez eu l'idée de franchir le pas, de vous offrir un « DETECTIVE » ? L'énorme supériorité de « DETECTIVE » sur « FRANCE SOIR » c'est qu'il y a des articles à lire. Sacrément bons, soit dit en passant. Des articles clairs, nets, rigoureux. On expose toujours des faits, les mêmes. Ce sont des histoires de prolos, de petites gens. Ça vole pas dans les domaines tabous des vedettes du yé-yé ou du cinéma. Ça parle de bonnes femmes tristes dans leurs vies, qui prennent des amants. Ou de jeunes mariés dont le couple est détruit par une allumeuse, une vraie louve. Ou d'amants surpris au bout de trois ans par un mari plombier qui rentre plus tôt que prévu du boulot. Ça finit mal. toujours. Sinon, on en parlerait pas, pas vrai ? Au début, il y a toujours une histoire récente, pour la crédibilité du reste, sans doute. Et on y croit, au reste ! Lire « DETECTIVE » c'est comme prendre du LSD et aller rendre visite à sa concierge. Un drôle de voyage en France. La constante majeure dans tous les articles, la seule : faut pas chercher à jouir. Dangereux. Y a des signes avant-coureurs, des signes clés. Par exemple se mettre à boire du whisky. C'est mauvais, ça sort du normal, du permis aux smicards. Après, forcément, arrivent le sexe et la jouissance. Et le drame n'est jamais loin derrière. Ajoutez à ça des pages d'horoscopes drôlement complètes, des petites annonces, et vous obtenez le champion tout terrain de la presse française. Si vous voulez acheter « DETECTIVE », allez au kiosque le mercredi, parce que le jeudi, il en reste rarement. Et ne vous effrayez pas pour la défense : 32 pages pour 2 francs, personne n'offre mieux.

Janie Jones

35 fois plus de hold-up

Une semaine à la télévision

Dimanche : une dramatique, « Preuves à l'Appui ». Une enquête un peu grise sur l'arrestation d'un kidnappeur d'enfant.

Lundi : Le baron Empain n'est toujours pas réapparu, à la place on a arrêté Maupetit.

Mardi : Le Garde des Sceaux répond à un homme de gauche qui lui avait reproché d'avoir demandé aux Français de dénoncer leurs voisins : il ne voit pas ce qu'il y a d'anormal là-dedans.

Mercredi : « L'inspecteur mène l'enquête ». Le télespectateur ordinaire devient policier et cherche l'assassin, avec une dramatique jeu présentée par l'alter ego de Guy Lux, Bernard Golay. Au gré de ces interrogatoires, le spectateur (barbu et chevelu, genre « Nouvelle chanson bretonne », à qui se fier ?...) se prend pour Bogart.

Mercredi encore, le Garde des Sceaux annonce « un train de mesures » destiné à diminuer la violence en en éliminant la représentation à la télévision et au cinéma et en étant plus sévère avec les grands criminels. Il parle de créer une censure par les maires du cinéma dans chaque ville.

Jeudi : dans « Messieurs les Jurés » : des acteurs jouent à l'homme de la rue, ils parlent plat, banal et décousu, comme vous et moi : ils sont là pour juger un meurtrier, jeune et drogué.

Vendredi : rien.

Samedi : le baron n'est toujours pas réapparu.

Sûrement, quand vous lirez ces lignes, tout sera depuis longtemps réglé. On aura retrouvé le baron, vivant espérons-le (un enlèvement est toujours dégueulasse), sûrement, la censure villageoise n'aura plus de leçons à prendre des maires texans à la grande époque du Mc Cartisme, sûrement autour de vous les gens commencent déjà à se dénoncer les uns et les autres et à tirer à vue sur tous les gens bizarres qui bougent, la nuit, sans crier gare.
La télévision en tout cas ne pourra jamais faire pire que cette semaine-ci. Il y aura bientôt 30 000 policiers de plus pour faire respecter un ordre que Philippe Pétain trouverait sans doute — hum hum — un peu trop fachisant.

Le Dossier

En Amérique, évidemment, on a dépassé toutes les limites pour s'installer dans une médiocrité nauséeuse.

La violence plate

San Francisco, U.S.A.

Il y a deux rangées de magazines à l'étalage. La première, tout le monde la connaît : des torses de femmes nues ou presque nues, des seins d'une perfection inouïe, des sourires éclatants. Les dents blanches forment une ligne horizontale d'un côté à l'autre de la librairie. Têtes interchangeables : brunes, blondes, rousses ; la peau bronzée mais non pas basanée : dans ce pays où un homme sur cinq est un Noir, un Chicano ou un Puerto Ricain, les déesses sont d'une blancheur uniforme.

La deuxième rangée est plus insolite. Des femmes encore, et toujours dénudées, mais cette fois pas souriantes du tout. Des rictus, plutôt. Corps tordus, recroquevillés, écartelés. Le plus souvent, elles ont un couteau à la gorge ou un revolver à la tempe. L'agresseur, on ne le voit pas, si ce n'est pas un de ses bras en train d'écraser le cou de la femme (et ce bras, lui, est parfois noir). Que d'yeux égarés ! Que de cris étouffés ! Va-t-il enfoncer le couteau dans cette chair si palpitante, si vulnérable ?

Ce sont toutes, bien entendu, des histoires vraies. Souvent racontées par la victime : « J'ai cru que j'allais mourir... » Ces mêmes magazines, les *scandal-sheets* américains, ressemblaient encore, il y a quelques années à *Détective*. Un tel force sa fiancée à coucher avec le Chah pendant que son chien lui lèche le derrière. Rendue folle par l'échec de son mariage, une telle se jette sous les roues de la voiture de son amante. Ou bien oui, des histoires de torture et de tuerie, mais perverses, bizarres, farfelues : comme antidote au morne poison du quotidien.

Aux Etats-Unis, maintenant, c'est la violence plate qui est à l'ordre du jour.

Un inconnu a pénétré dans mon appartement. Mon mari s'est fâché ; tout d'un coup il est devenu méconnaissable... Les récits sont aussi interchangeables que les photographies. Le message inlassablement répété pour les acheteurs est celui-ci : « Vous êtes fort, vous êtes capable d'imposer votre volonté aux femmes. » Et pour les acheteuses : « Vous avez raison, d'avoir peur, l'ennemi est partout. »

Cela dans un pays où, plus qu'en France, un certain discours féministe a été très largement assimilé par les masses. Des milliers et des milliers de femmes non intellectuelles appartiennent à des groupes et à des organisations féministes. Ce qui ne peut pas ne pas avoir d'effets dans la vie quotidienne, ne serait-ce que : « Fais ton propre lit », ou « Aide-moi à faire la vaisselle », ou « J'ai envie de trouver un boulot plus intéressant ».

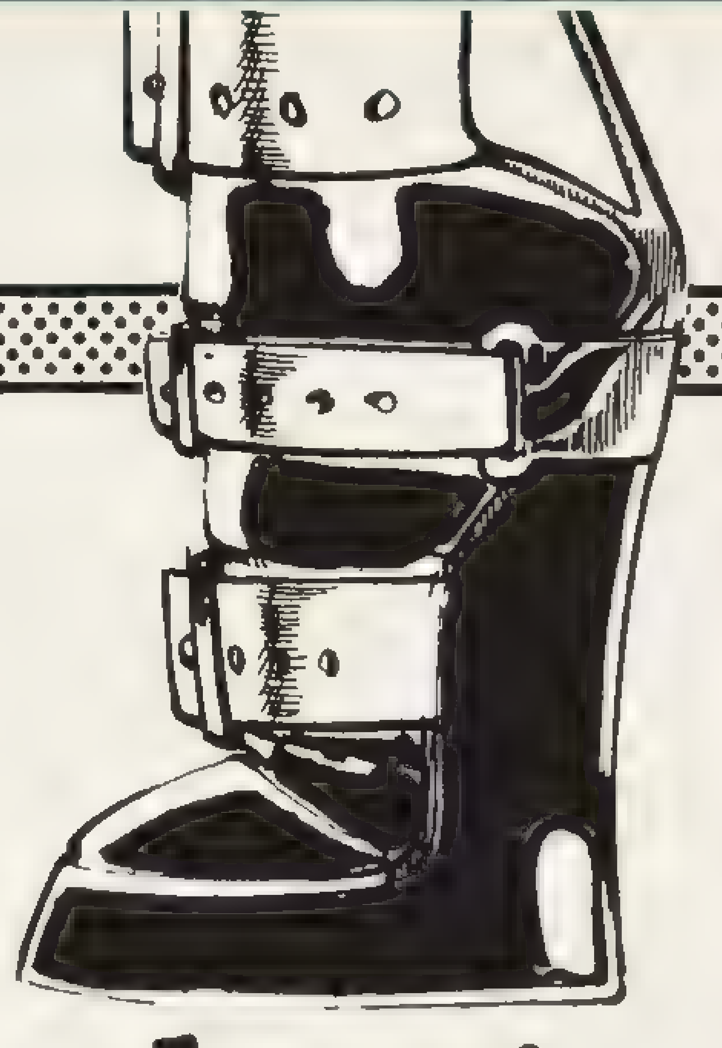
Il n'y a pas de doute que les hommes s'en sentent menacés. Et, comme à chaque fois qu'ils craignent ce qu'il y a en face, ils répondent avec des fantasmes de violence. Ce qui importe ici, c'est moins de savoir si le nombre réel de viols a augmenté depuis le début du mouvement féministe américain (un juge en Californie, dans une décision récente, a dit très clairement que, « étant donné les mœurs actuelles de notre société, faire de l'auto-stop, pour une femme, c'est provoquer une agression sexuelle), c'est, plutôt, de constater la floraison — et la popularité — des représentations de la violence anti-femme.

Un signe très répandu, mais étonnant quand même : la lame de rasoir portée en collier, dont la mode a largement débordé les cercles « punk ». Ce n'est pas une menace directe. Ça met mal à l'aise au contraire, parce que l'homme semble jouer avec sa propre mort.

L'instrument de tant de suicides, juste à côté de sa jugulaire !

C'est tellement gratuit, et pourtant tellement fort, cette indifférence affichée. Quant aux groupes « punk » eux-mêmes, ils assument leur machisme jusqu'au bout. Cuir et chaînes et cuisses musclées, folle musique aux rythmes de mitrailleuse, qui déchire les oreilles. A côté d'eux, Mick Jagger a l'air d'un chérubin.
Ce qui n'a pas empêché les Rolling Stones de remporter le prix pour l'affiche la plus dégueulasse de l'année. C'était pour annoncer leur concert sur la côte ouest : une belle femme, grande et mince, les jambes écartées au plus-que-maximum, et qui dit : « Les Rolling Stones m'ont couverte de bleus — et j'en suis heureuse » (C'est un mauvais jeu de mots, car les « pierres roulantes » peuvent, bien sûr, infliger des meurtrissures...). Et là, les féministes locales ont protesté et ont obligé les organisateurs du concert à enlever l'affiche. (Celle-ci a naturellement eu encore plus de publicité après son interdiction.)
A Cambridge dans le Massachusetts aussi, des femmes se sont indignées à propos de l'utilisation de la violence anti-femme à des fins publicitaires. Dans la vitrine d'une boutique qui s'appelait le « Camel's Hump », l'on pouvait voir un mannequin complètement nu, les bras et les jambes cassés, la tête dégoulinante de sang, dans une poubelle. Autour de son cou était nouée une paire de bottes. Le slogan publicitaire ? « Je tuerais pour une paire de bottes. » (J'ai refoulé le nom de la marque.)
C'est plat. C'est grossier. C'est-à-dire que, à part le fait d'être scandaleux, c'est d'un mauvais goût incroyable. Il n'en reste pas moins que, même (ou surtout) après l'intervention des féministes, cette vitrine a fait augmenter les profits du Camel's Hump de 25%. Il faut croire que la réaction instinctive de la plupart des résidents de Cambridge n'a pas été le boycottage.
Alors, pourquoi ? Comment expliquer que cette nouvelle violence passe, que ça marche ? D'un côté, il est clair que la société américaine s'attend à subir de la violence de la part des femmes ; Elle se sent coupable et ne peut s'imaginer que la libération des opprimées se fasse par un autre moyen que par les représailles.

Nancy Huston



Dans les années 70 en France, il s'est passé quelque chose ... Une perversion honteuse, cachée, réservée à quelques aficionados feutrés, a déversé ses miasmes jusque dans la rue :

La France bardée de cuir

Fouet de cuir, talons hauts et cagoule de caoutchouc, le sado-maso est sorti de la clandestinité.
« Gwendoline » - « Portier de Nuit », les mannequins de Cacharel attachés aux arbres dans « Mode Internationale », il n'y avait plus que cela partout, partout.
Vous direz qu'il s'agit là de Paris, et je vous répondrai qu'évidemment on n'a pas vu beaucoup ça à Barbizon. C'est net, le sado-maso est encore parisien et peut-être le restera-t-il. Peut-être aussi, signes avant-coureurs, théâtre, illustrations publicitaires, rock surtout, que le fléau est déjà là.

Et il faut bien reconnaître, même si c'est embêtant, que LES HUMANOIDES ASSOCIES ont participé à tout ça, de très près même. Jean-Pierre Dionnet se défend comme il peut :
« Bien sûr que nous avons édité « Gwendoline », « Elaine », « Steel », nous préparons même un album de sado-masochisme anti-communiste et primaire, « Prisonnière de l'Armée Rouge » ... Nous éditons du sado-maso et nous en sommes fiers. Il n'y a pas, à partir du moment où les parties (je devrais dire les corps) sont d'accord, de perversion. Le sado-maso n'est, après tout, qu'une forme très compliquée de jeu de société : je te pince, tu m'attaches, mets ta cagoule il fait froid dehors ...

La seule chose qui soit ignoble, c'est la contrainte ou la douleur non volontaire.

« Portier de Nuit » est un film dégueulasse, parce que, sous couvert de dénonciation, il glamourise le nazisme. Si nous voulons mettre fin au puritanisme, et pour ceux dont la théorie est que « toute perversion » naît de ce puritanisme, si nous voulons mettre fin aux perversions, il faut les banaliser, les considérer comme normales, laisser chacun libre. J'espère bien qu'un de ces jours nous éditerons un livre de recettes de cuisine coprophagique ... »
« Par ailleurs, la bande dessinée sado-maso est souvent admirable esthétiquement. Il n'y a qu'à voir ce que les recherches contemporaines de Allen Jones et de Richard Lindner doivent à Jim. Si la BD sado-maso fascine esthétiquement, c'est parce qu'elle ne respecte pas les formes, parce que les corps pliés tiennent dans des valises trop petites et que les victimes servent de porte-manteaux : la réalité bascule. »
Oui, peut-être ... en attendant ce sont toujours des femmes qui sont humiliées dans ces bandes ou dans les spectacles de même genre et très rarement des femmes consentantes.
Sade libère, ont dit les surréalistes, mais qu'auraient dit les victimes ? Le « Salo » de Pasolini, considéré par l'ensemble de la critique parisienne comme un grand chant d'amour fou, est AUSSI un film complaisant.
Curieusement, sans vouloir épiloguer davantage, il faut bien reconnaître que la bande dessinée sado-maso est en train de changer. Aujourd'hui les petits magazines édités par Stanton « renversent la vapeur ». De robustes play-boys et de jeunes chefs de bureau bedonnants sont battus, violentés, qui par leur secrétaire, qui par leur fille, qui par leur femme, qui par la voisine de palier...

Mais qu'on ne voie là aucune libération, aucun changement réel. Seulement des bandes destinées non plus aux sadiques misogynes mais aux masochistes misogynes. Et d'autre part et surtout, est-ce que ces fortes femmes à lunettes et à chignon serré ne sont pas la concrétisation parfaite des féministes comme l'imagine « PLAY BOY » et par raccroc l'homme américain en général ?
Le sado-maso est kitch, il est souvent très « joli » parfois amusant, mais n'oublions jamais qu'il s'agit d'êtres humains.

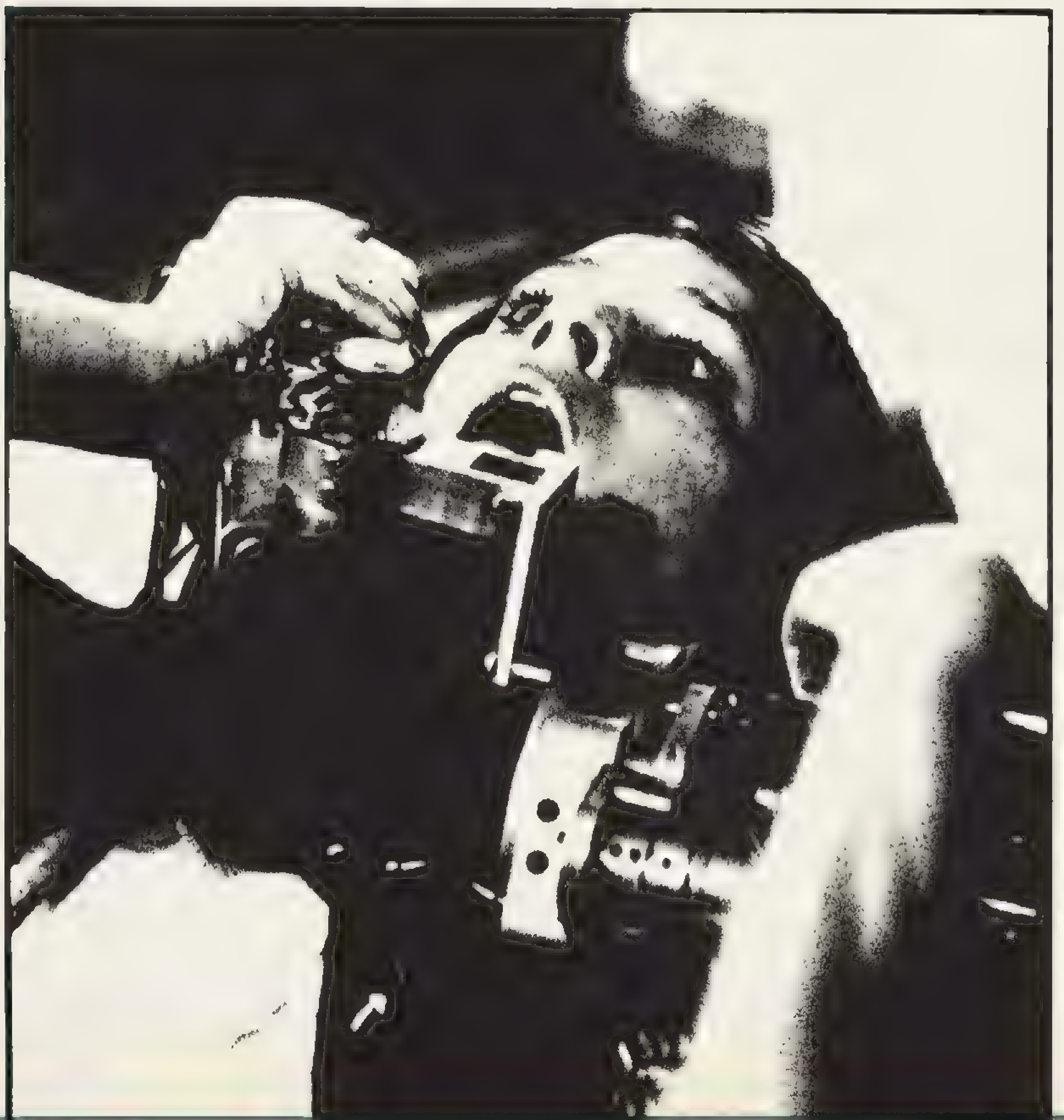
Emilie Labroux

Le Dossier

De la gorge tranchée en gros plan jusqu'au nazi castré à coups de dents par une jolie Soviétique... On ne s'ennuie pas dans les salles obscures !

Ciné-meurtres

Moins bien que le premier... Tu vois, y a moins de sang... » (propos entendus à la sortie de « L'Exorciste 2 », vendredi soir à Saint-Germain).
Oh oui. La violence et le cinéma. Ça a vraiment commencé à redevenir bien avec Sam Peckinpah. Pas mal de gens avaient essayé, c'est un fait. Mais au niveau de l'ultra violence, rendez à Sam Peckinpah ce qui lui revient. La palme. De la gorge tranchée en gros plan et au ralenti (« La Horde Sauvage ») jusqu'au nazi castré à coup de dent (« La Croix de Fer »), Sam a tout compris. Et chacun de ses films draine le même public assoiffé d'images de meurtre et de sang. Qu'il ne faut pas confondre avec une quelconque bande voyeurs es furie. Pas du tout. Des gens très bien. Dont je suis heureuse de faire partie.
Mais depuis toujours le cinéma a été accusé d'apporter via ses grands écrans perlés l'incitation à la violence.



Génération Proteus. Julie Christie

Pourquoi croyez-vous que le sinistre Will H. Hays soit arrivé à Hollywood en 1919 ? Apporté par toutes les ligues de moralité de l'Amérique, Hay venait mettre un peu d'interdit dans le délire qui commençait à saisir les réalisateurs.
Car dès cette époque, ils s'en étaient rendu compte, allez.

Un peu de sexe et beaucoup de violence = des salles combles.

Au début, c'est normal, on venait juste pour voir, heu, disons le premier baiser de l'histoire du cinéma. Après ce fut l'escalade. Mais même les ligues américaines de moralité ne parvinrent pas à interdire « Scarface ». D'abord le réalisateur ne faisait que s'inspirer d'une histoire somme toute récente (celle d'Al Capone). Ça avait existé, Al Capone. Pour tourner les problèmes de censure, Howard Hawks avait trouvé un grand truc. Sur chaque scène de meurtre, il avait apposé en filigrane l'image de la très Sainte-Croix.
Et paradoxalement, les films qui vieillissent le mieux sont aussi les plus crus, les plus réalistement durs. Les plus noirs. « Règlement de Compte », « Point de Non Retour », « Les Chiens de Paille » ou « Dirty Harry » circuleront encore dans les salles longtemps. En France, heureusement, on produit peu ce genre de films. On ose pas. On se sent plus à l'aise entre les souvenirs du cours moyen seconde année et la comédie boulevardière. Et tout le monde s'accorde à dire que notre cinéma est l'un des moins originaux du monde. Moi la première. Pourtant... même les Japonais ont compris qu'un bon film est un film violent. Là-bas, tout est à regarder, depuis « Godzilla » jusqu'à Bruce Lee. Pensez ! Des villes piétinées par des monstres préhistoriques, des bagarres rythmées et pirouettantes, magiques, des hectolitres de sang versés à chaque bobine ... Sans compter que de nos jours, avec l'écran 70 mm, le son stéréo et le sensurround, on peut vraiment en donner au bourgeois pour le prix de son ticket.

Mais le sommet c'est les snuff-movies.

Des films « underground » tournés sous le manteau en Amérique du Sud (« Là où la vie est bon marché » disent les publicités). Si vous l'ignoriez encore, les Snuff Movies sont des films violents, tellement violents que les victimes sont de vraies victimes, et les morts de vrais morts. Il y a tout un tas de Snuff movies. Celui où l'héroïne se fait découper un sein en gros plan au couteau. Celui où un type se fait exploser la cervelle en gros plan...
Mais dites-moi, c'est affreux ! Tant qu'à le faire, est-ce qu'on aurait pas pu employer des cadavres, des morts, truquer...???? Le cinéma se meurt de trucages. Un Spielberg peut donner la vie à un requin géant et faire atterrir des ovnis en plein Wyoming. Mais, d'une manière ou d'une autre, l'être très fatigué et très ennuyé que vous êtes ne peut manquer de penser (pendant ou après) que c'était du bluff, juste du cinéma. Ce réflexe-là n'existe pas dans les snuff movies.
Des films qui seront un jour commercialisés. Quand bien même, pour l'instant, toutes les polices des mœurs font la chasse aux possesseurs de copies existantes. Ce sera une ère nouvelle pour le cinéma.

Janie Jones

Les dessinateurs de bandes dessinées sadomasochistes :

Une bande d'impuissants ?

Quand la femme franchit tous les interdits et s'offre un voyage au domaine strictement réservé de la bande dessinée sado-maso... la surprise est de taille !

On parle beaucoup de la violence des Hell's Angels, blousons noirs, zonards, loubards, quel que soit le nom qu'on leur donne. Mais c'est finalement une violence saine, primaire, qui naît d'une réaction devant le désœuvrement, l'ennui, l'obligation de montrer sa force pour se faire une place dans une micro-société donnée.

Il est, par contre, une violence absolument inexcusable, abjecte, c'est la violence graphique qui s'exprime dans certaines bandes dessinées dites « sadomasochistes » qui fleurissent en ce moment chez les libraires et se vendent comme des petits pains, malgré leurs prix. Pas question de prêcher contre le porno ou l'érotisme. Mais une certaine bande dessinée, à l'heure actuelle est tellement haineuse, tellement agressive envers les femmes qu'on ne peut rester muet devant leur succès. L'exemple le plus « remarquable » est MARIE GABRIELLE DE SAINT EUTROPE (1). Pichard, pour une fois dessinateur et scénariste, se déchaîne et lâche la bride à ses fantasmes : 144 pages de femmes battues, foulées au pied, soumises à toutes les tortures possibles, avilies de toutes les façons imaginables (et cela dans un couvent, par des sœurs ! Quel humour !). Le problème c'est que dans ce domaine, l'imagination n'est pas extensible, que l'on fait vite le tour de la question (!). Sade est passé avant. Alors on aboutit rapidement, au bout de quelques pages à peine, à des répétitions d'images copiées les unes sur les autres. Quant à ses femmes, Pichard a le culot de se référer à Rubens, quel orgueil ! Les femmes de Rubens avaient une plénitude, une grâce alanguie et enveloppée que n'ont pas celles de Pichard. Ce qui frappe le plus à la lecture de MARIE GABRIELLE DE SAINT EUTROPE, c'est la haine profonde et viscérale que Pichard nourrit pour les femmes. La femme chez Pichard n'est qu'une pouffiasse sur qui d'autres pouffiasses dégueulent, chient ou pissent. Désolée pour le vocabulaire, mais ce sont les termes exacts. Et lâcheté suprême du dessinateur : tous ces actes sont accomplis par des femmes sur d'autres femmes. Il n'a même pas le courage de les faire faire par d'autres hommes. Impuissance caractérisée. Ce qui est sûr, c'est que ces images humiliantes et violentes n'éveillent aucune excitation érotique mais donnent envie de vomir.

On est loin des délicieuses illustrations érotiques de Giffey (2). Dessinateur des années trente, où une femme est amoureusement fouettée devant un homme qui la désire et qu'elle désire... quand ce n'est pas elle qui tient le fouet, et lui qui gémit. On est loin aussi de l'univers hallucinant de Jim et des femmes de chair et de métal qu'il peint dans LA BARONNE STEEL (3) ; femmes torturées par le métal, emprisonnées dans des corsets d'acier, c'est encore et toujours du sadomasochisme et non du moindre. Et pourtant, il ne donne jamais de nausée comme celui de Pichard. Différence de fantasme ou de haine ? Car cela paraît paradoxal, mais chez Jim on ne sent jamais le moindre dégoût envers la femme mais au contraire une fascination incroyable du dessinateur pour ces corps de femmes moulées dans le métal, ces servantes cadenassées qui servent de porte-manteaux ou de torchères. Les images de Jim sont si glaciales, si hyperréalistes qu'on les contemple d'un air détaché, sans jamais se projeter dans ses tableaux ni imaginer la souffrance ou l'avilissement de ces êtres-robots. C'est superbe et inhumain. Une autre forme de b.d. sadomasochiste beaucoup plus sucrée, surtout en comparaison des fantasmes de Jim : LES AVENTURES DE GWENDOLINE (4) de John Willie. Les seules tortures y sont douces : le bondage (fait de lier les gens) et le fouet. Gwendoline est une jolie gourde désirable et douce que son amie et amante passe son temps à sauver de situations impossibles puis à attacher et à fouetter pour leur plaisir à toutes deux. Curieux, comme dans toutes ces bandes dessinées : chaque fois qu'une femme est active, forte, dynamique, elle devient bourreau, elle fouette, torture et viole, tandis que la douce et faible se laisse faire avec plaisir et néanmoins humilité. Tout se passe comme si, dans l'esprit des hommes, il fallait absolument torturer une femme pour la désirer et pouvoir la prendre. Il faut remarquer que ces b.d. de bondage et de sadomasochisme sont toujours l'œuvre d'hommes qui mettent en scène des femmes sans jamais respecter la vraisemblance de la psychologie féminine, ni son anatomie. Passons sur Eric Stanton (5) qui est certainement l'un des dessinateurs les plus connus de la b.d. sadomaso. Il met toujours en scène des femmes fortes qui battent les hommes sur leurs propres terrains et passent leur temps à se crêper le chignon, pour un homme en général... Là encore, pas de pornographie, pas d'érotisme, un dessin rondouillard, mais beaucoup d'humour. Tout cela finit par être bien ennuyeux.

Bref, la bande dessinée sadomasochiste est un sujet sans grand intérêt où la femme, qu'elle soit dominatrice ou dominée, est toujours un objet de dérision, stéréotypé et bien peu aimé des dessinateurs qui projettent en elle toute la violence qu'ils portent en eux.

Marianne Leconte

(1). Editions Jacques Glénat.
(2). Editions Déesse.
(3). Les Humanoïdes Associés.
(4). Les Humanoïdes Associés.
(5). Editions Déesse.

AGNÈS VARDA

PAR AMANDINE LACH. ILLUSTRATION DE CAROLE MAUREL.

Sur la route d'Agnès Varda, au croisement imaginaire de la rue Daguerre, du parc Montsouris et des routes de campagne, on trouve, au choix : des patates, des troupes de théâtre féministes, Cuba, et beaucoup, beaucoup de chats. Née le 30 mai 1928 à Bruxelles, celle que l'on considère comme la pionnière de la Nouvelle Vague commence sa carrière de réalisatrice sur les plages de Sète, avec *La Pointe Courte* en 1955. Le film, qui réunit Philippe Noiret et Silvia Monfort, dessine le fil rouge du cinéma de Varda, et lie l'intime, la géographie et le politique. Tantôt photographe, cinéaste et plasticienne, la réalisatrice s'affranchit de toute catégorisation avec inventivité, et entrecroise fiction, photographies, et cinéma-vérité. En 1962, dans *Cléo de 5 à 7*, l'errance de Corinne Marchand, rythmée par un compte à rebours macabre, est parsemée de vrais sons et conversations des rues parisiennes qui accompagnent son héroïne vers un progressif réenchantement de sa vie. Au fil de sa carrière, la caméra de Varda s'éprend de figures marginales (*Sans toit ni loi*, 1985), féminines (*L'une chante, l'autre pas*, 1977), et politiques (*Black Panthers*, 1968). Et puis en 2019, avec toujours la même tendresse, *Varda filme Agnès*, et immortalise le passage du temps sur son cinéma et sa vie, avant de livrer un dernier adieu en forme d'autoportrait mélancolique, d'une redoutable liberté.

L'UNE CHANTE L'AUTRE PAS

ROMAN-PHOTO D'APRES LE COMMENTAIRE ET LES DIALOGUES D'AGNES VARDA

THERESE LIOTARD. VALERIE MAIRESSE. DOMINIQUE DUCROS.

1962 : *Pauline, 17 ans, entre par hasard dans la galerie de photos de JEROME, attirée par les visages de femmes vus dans la vitrine. Elles ont l'air triste, abattu. Parmi elles, le visage de SUZANNE, ancienne amie de Pauline, qui vit maintenant avec Jérôme et dont elle a deux enfants.*
Pauline : C'est vous qui les faites ? (. . .). C'est plutôt le genre femmes plaquées, battues, veuves, filles-mères. . . (. . .) C'est beau, c'est sûr, mais ça me chiffonne.

Pauline en famille.
La mère : Ne mange pas de pomme, voyons, tu n'auras plus faim. . .
Pauline : Vous vous souvenez de Suzanne, la nièce du cordonnier dans la cour ? (. . .) Je l'ai revue. Elle a l'air d'avoir trente ans.
Le père : Ça ne m'étonne pas. . . elle a commencé trop jeune.

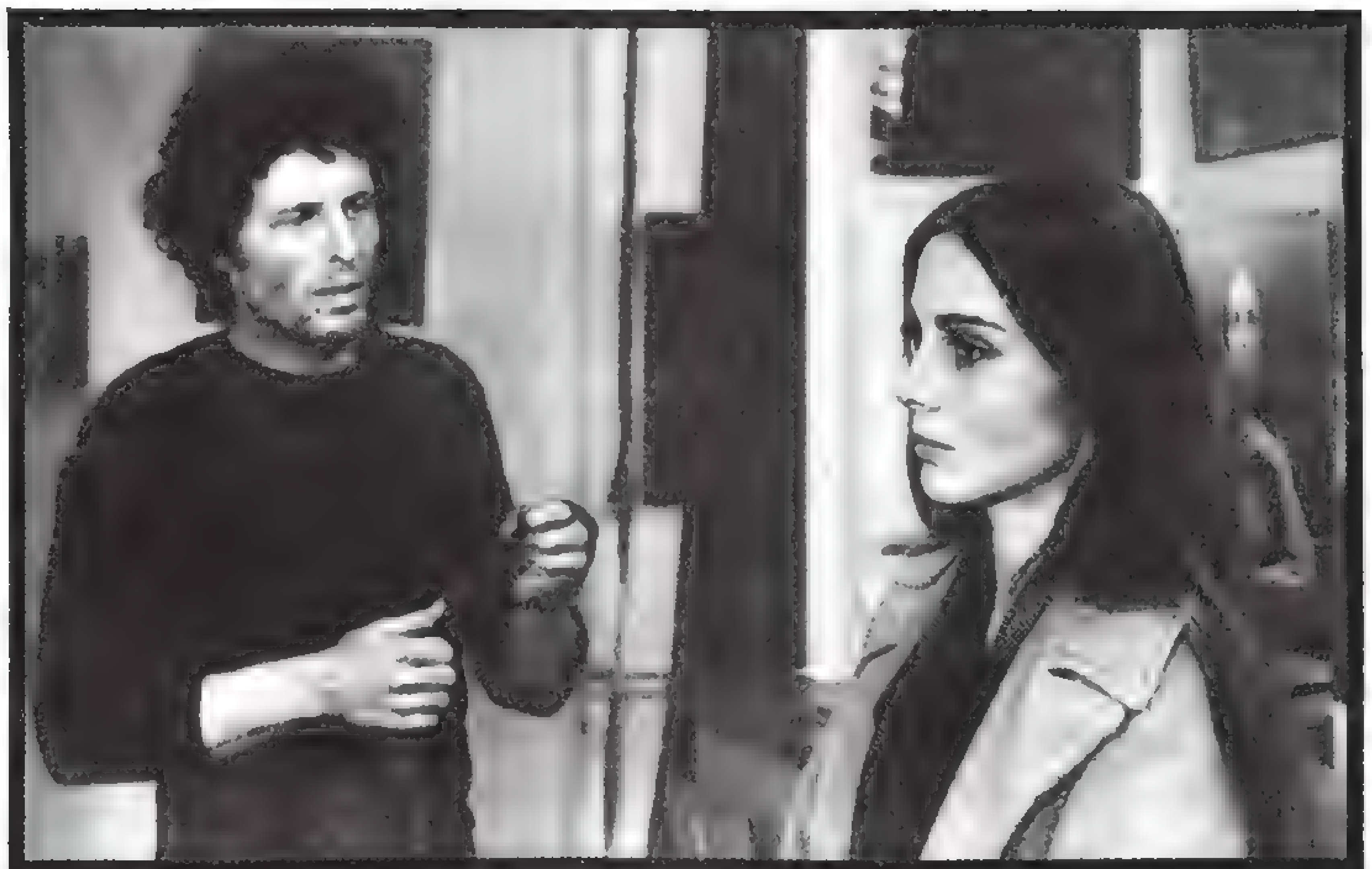
Grâce à l'adresse donnée par Jérôme le photographe, Pauline va voir Suzanne qu'elle trouve au bord des larmes, à s'occuper de ses deux enfants, Mathieu 15 mois et Marie, deux ans.
Suzanne : Parler à Jérôme, c'est difficile, il est fatigué. . . Je ne dis plus rien. Rien que l'idée de lui annoncer que je suis de nouveau enceinte. . .
Pauline : Ecoute, pleure pas, Suzanne, il faut te faire avorter. . .
Suzanne : Où ? Comment ?
Pauline : Ben on va trouver un moyen !

Pauline prétexte un week-end à l'Abbaye de Senanque avec sa chorale dont la participation aux frais est 20.000 francs pour les donner à Suzanne afin qu'elle se fasse avorter. Ses parents lui donnent l'argent à contre-cœur.
Pauline : Je serai mignonne si je fais tout ce que vous voulez : mettre l'eau pour le café, les horaires et les règles. Vive la famille et l'ordre !
Le père : Tout ce qu'on te demande, c'est d'avoir un peu d'égard pour les parents qui t'ont mis au monde et qui t'élèvent. . . **Pauline :** J'ai pas demandé à venir au monde. . . Surtout que vous auriez été incapables de m'éviter. . . !

Suzanne est partie se faire avorter. Avant, elle a demandé à Pauline de poser pour Jérôme. Pauline n'a pas l'habitude.
Pauline : Non, ça ne va pas. . . C'est seulement que je ne peux pas avoir l'air accablé que vous aimez ! Je ne veux pas être une victime, même sur une photo. . . !
Jérôme : C'est méchant ce que vous me dites là (. . .). Non, ce n'est pas ça. . . Vous m'échappez. Je comprends rien. . .

Pauline fait semblant de revenir de Senanque. Malheureusement, elle trouve ses parents, debout, furieux, qui l'attendent.
Le père : Ton histoire de monastère. . . Tu nous as bien eus !
La mère : Je ne comprends pas que tu mentes comme ça. . .
Pauline : J'avais besoin d'argent. (. . .) C'était pour un avortement, alors vous auriez pas compris. . .
Le père : Tu es ignoble. Tu le fais exprès. Maintenant ça suffit.
Pauline : Oui, ça suffit. Je ne veux plus habiter ici !

Le père : Tiens, il ne sera pas dit que tu étais sans un sou en quittant tes parents. Voilà quarante mille balles... De quoi faire avorter toute ta classe !
Pauline : Ça se voit que tu ne connais pas les tarifs... Enfin, merci quand même.



Suzanne revient de son avortement épuisée et vidée. Elle retrouve Jérôme qui, lui, a cessé de lutter. Il ne gagne même plus assez d'argent pour faire subsister sa famille.
Suzanne : Je vais encore essayer. J'ai trouvé un petit travail à faire à la maison. Je tricote pour une boutique de gosses...
Jérôme : Tu es courageuse (...) Tu as de la force pour dix...
Suzanne : Il faut que j'aille promener les enfants...
Jérôme : Suzanne, il faut me pardonner...

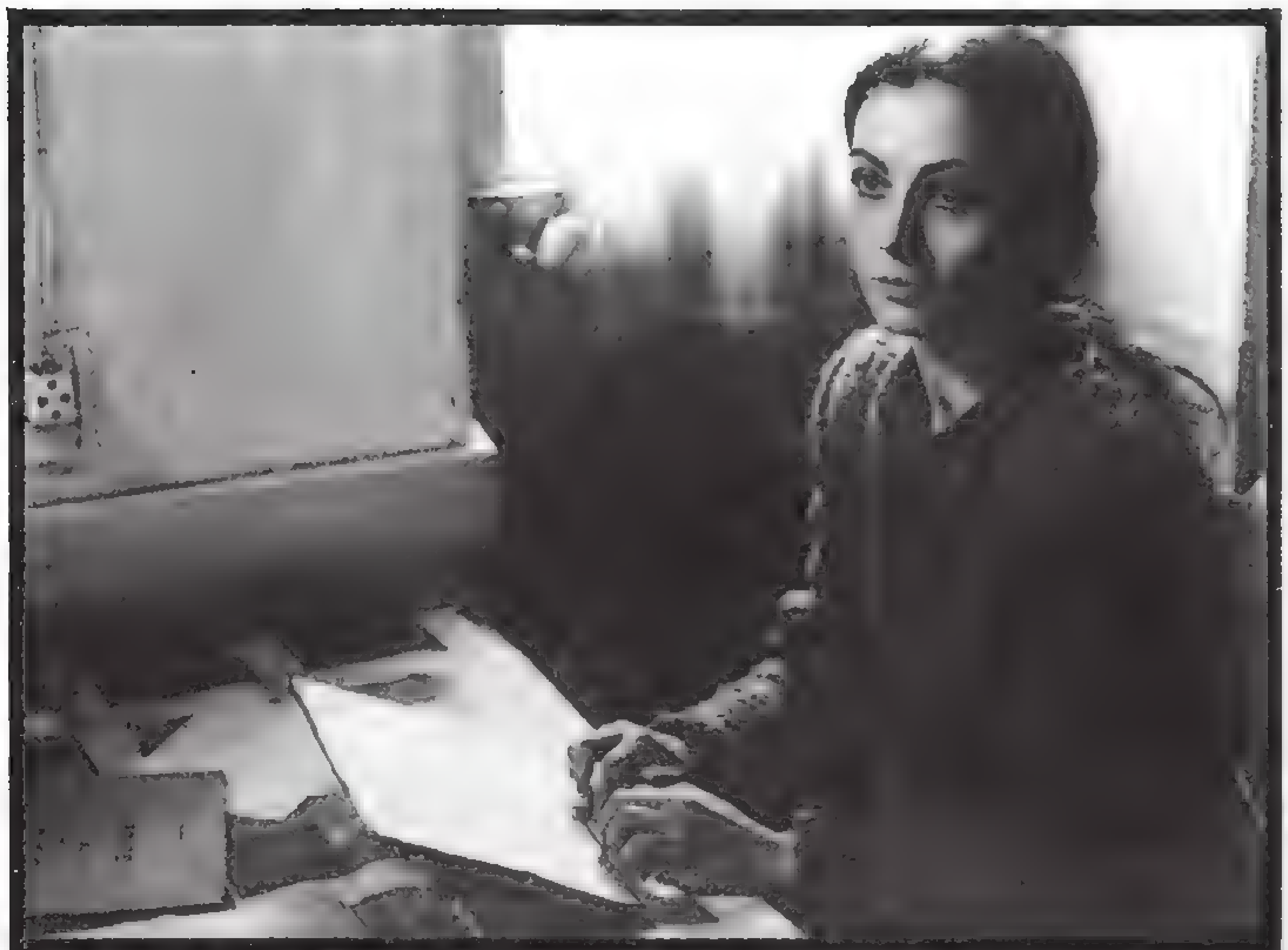
Pauline, partie de chez ses parents, commence à gagner sa vie en chantant dans une chorale yéyé.

Pauline aide Suzanne à promener Mathieu et Marie, mais elles sont inquiètes. En passant devant le rideau de fer de l'atelier de Jérôme, elles trouvent la boutique fermée...

Pauline est passée par derrière en cassant un carreau...

Pauline : Jérôme est là... Il s'est pendu...

La concierge : C'est bien lui. C'est Monsieur Jérôme...



Après le drame, les deux amies se séparent. Pauline reste à Paris et prend une chambre. Suzanne part dans le Soissonnais chez ses parents fermiers. Et là, avec les moyens du bord et l'aide de l'assistante sociale locale, elle apprend toute seule à taper à la machine.

Commentaire de Suzanne : « Après l'assistante sociale, ce sont les femmes de l'usine de jouets qui m'ont aidée... (...) Je me sentais mieux, j'étais acceptée dans la famille des femmes. »

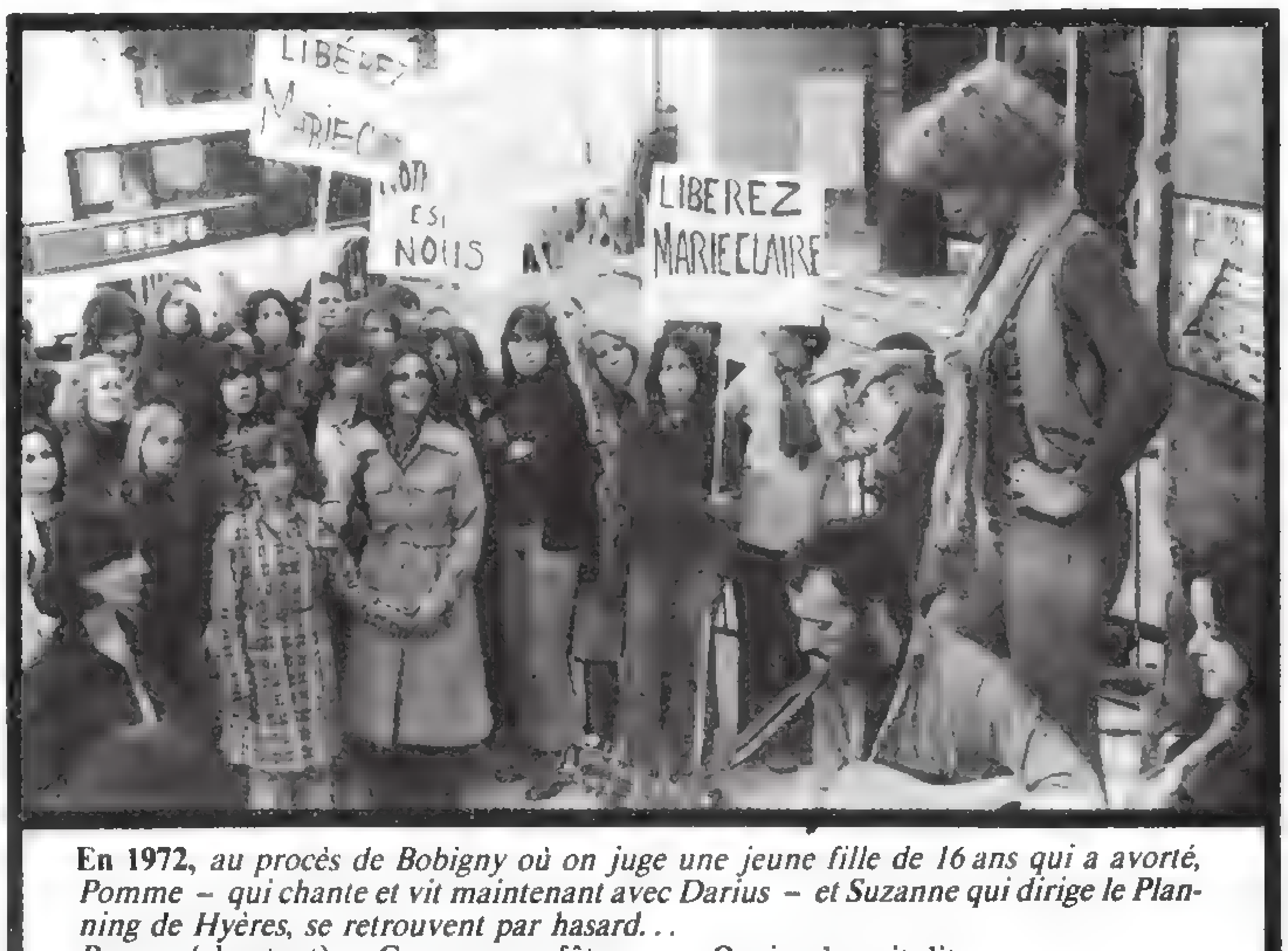
De paye en paye, Suzanne remonte la pente. Elle part dans le Midi sur une annonce pour devenir secrétaire médicale « pour que les enfants soient soignés à l'œil ». Elle est chez un gynécologue qu'elle trouve trop combinard. Et, après 1968, elle ose l'insulter et créer un centre du Planning.

Pendant ce temps, Pauline, devenue POMME, va avorter à Amsterdam. Elle aussi se sent solidaire des femmes pour la première fois de sa vie. Elle est prise pour les femmes d'un « coup de tendresse »...
Voix intérieure de Pomme : Je repensais aux portraits de Jérôme et à toi qui avais connu, seule, ce mauvais moment. Qu'est-ce que j'étais soulagée d'être en groupe !

C'est aussi à Amsterdam qu'elle tombe amoureuse d'un Iranien, Darius, et qu'elle écrit sa première chanson... « engagée »... Elle n'arrêtera plus d'écrire des chansons.

« En voyant passer les vélos
On a parlé de la pilule
De nos amours au fil de l'eau
De nos enfants, de nos ovules.

On a ri on a dégoisé
Sans avoir peur du ridicule
Sur un bateau trop pavoisé
Baladant des nanavortées... »



En 1972, *au procès de Bobigny où on juge une jeune fille de 16 ans qui a avorté, Pomme – qui chante et vit maintenant avec Darius – et Suzanne qui dirige le Planning de Hyères, se retrouvent par hasard...*
Pomme (chantant) : « Ce que vous fûtes
Vierges ou putes
Mater dolorosa
Ou Marie-couche-toi là

Quoi qu'on ait dit
Souvent médit
Qu'on vous vénère ou vous culbute
Je vous salue, les Marie ! »

Pomme et Suzanne s'embrassent. Pomme trouve que Marie a grandi. Elle présente Darius à Suzanne. Pêle-mêle, elles se racontent en cinq minutes ce qu'elles ne se sont pas dit en dix ans... Elles doivent se quitter déjà : l'autocar de Suzanne pour Hyères part dans 5 minutes.
Pomme : Ça se bouscule au portillon !
Suzanne : On va s'écrire, tu crois ? (...) On va tout faire pour se revoir.
Pomme : Oh ! oui ! Je t'écris au Planning !

A Paris, Pomme est triste parce que la subvention demandée au Ministère pour son « show » est refusée. Darius lui propose de l'emmener en Iran. Pomme accepte.

En Iran, Pomme et Darius sont comme un couple de carte postale. Pomme est heureuse et amoureuse. Elle se laisse épouser et demande à Darius de lui faire un enfant.

Pomme revient accoucher à Hyères pour être auprès de Suzanne. Darius viendra la rejoindre pour l'accouchement. Suzanne lui raconte qu'elle est amoureuse du Docteur Pierre Aubanel, un pédiatre de Toulon, mais qu'il est marié...

Suzanne : Je ne veux pas d'homme marié. Jamais plus !
Pierre : Ah ! c'est donc ça...
Suzanne : Oui, c'est ça... Mes enfants, sur leurs papiers, sont nés de père inconnu... et j'ai payé très cher que leur père soit marié.
Pierre : Il ne s'agit pas d'enfants...
Suzanne : Oui, je sais bien... Moi, je suis libre, mais les hommes mariés. Je les ai jusque là... (elle fait le geste du ras-le-bol).

Pomme s'est disputée avec Darius. Elle l'aime, elle aime l'enfant qu'elle vient d'avoir de lui mais elle ne veut plus retourner en Iran où elle ne sera que ménagère. Elle veut continuer à écrire des chansons et à les chanter sur les routes. Suzanne, elle, sait que, depuis Jérôme, aucun homme ne l'a aimée comme le Docteur Aubanel. Mais la chose est claire : elle n'attendra pas un homme marié.

Pomme : Tu attends que je me remette et puis, tout doucement, tu me fais un autre petit...
Darius : C'est fou ça ! J'ai jamais vu ça ! C'est marginal encore une fois !
Pomme : Si tu m'aimes un peu, on fait ça, un enfant chacun...
Darius : Tu es folle... **Pomme :** Non, je crois que je suis réaliste pour une fois.

Pomme laisse repartir Darius avec l'enfant.
Pomme : Je n'aime pas quitter, ni toi, ni Suzanne...

« De Roissy, Pomme, en pleurs, envoie une carte postale à Suzanne :»
« C'est fini. Adieu soleil. J'ai perdu un homme et un enfant... On part en tournée. Je suis enceinte... Je suis heureuse et malheureuse. Pomme. »

En plein hiver, Pomme est en tournée avec le groupe Orchidée : Joelle, Micou et Doudou. Elles chantent sur les places des villages :
« Ni déesse Ni faiblesse Je suis moi... » Ni bonniche Je suis femme
Ni diablesse Je suis femme « Ni fétiche Ni potiche Je suis moi... »

Mathieu : M'man, où sont les ciseaux ?
Suzanne : Chez moi, sur la commode...
Marie : Non, chez moi, près du lit. Dis donc, qu'est-ce que tu veux te couper, les ongles ou les cheveux ?
Mathieu : T'occupe, pour une fois qu'on marie Maman...

En effet, Suzanne épouse le Dr Aubanel, divorcé et libre maintenant.
Pierre Aubanel : Il faut quand même qu'on fasse une photo...
Suzanne : Oh ! les photos de groupe, ça fait cloche !

Pommé, enceinte pour la deuxième fois, sans Darius mais avec ses trois amies du groupe Orchidée, chante devant les supermarchés ou sous les kiosques des jardins publics. Elle vit sa vie, elle est bien... Elle chante :

« Quand on est presque mère
Il faut penser pour deux... (...)
alors il faut
Quand on vit au temps de l'atome
Bien éduquer les chromosomes
Alors il faut
Les éduquer avant qu'ils deviennent
Des hommes... »

Ou bien elles chantaient devant les buvettes :

« Mon corps est à moi
et c'est moi qui sais
si je veux ou pas
mettre bas
faire en ce bas monde
des enfants ou pas
être plate ou ronde
j'ai le choix

« Ce n'est pas plus papa
que le pape ou le roi
le juge ou le docteur
ou le législateur
qui me feront la loi
Biologie
n'est pas destin
et la loi de papa ne vaut plus rien... »

Joelle : On va vous chanter une autre chanson qui s'appelle « La femme bulle ». Quand on la chante, on s'attache toujours un faux ventre... parce que, quand on a un gros ventre, ça provoque bien sûr des réactions...

« La Femme bulle » :

« Ah que c'est bon d'être une femme
Ah ! que c'est beau d'être un ballon
Un corps fait de feu et de flamme
Un corps-et-âme
Un corps paisible un nid profond
Une chanson »

Voix de la narratrice : « Tout allait bien pour Suzanne... Pierre était décidément l'homme qui lui convenait. A elle, femme patiente et passionée. Suzanne aimait voir que Pomme devenait enfin cohérente et contente, après avoir tant bagarré contre les autres et contre elle-même... Leur amitié allait très bien.
C'est sûr, elles étaient différentes : l'une chantait, l'autre pas, mais elles étaient aussi pareilles... »

Voix de la narratrice : Peut-être leur lutte optimiste pouvait servir à d'autres... A Marie, par exemple, qui devenait une femme... Personne ne pensait que ce serait plus facile pour elle, mais ce serait peut-être plus simple, plus clair... »

ROMAN-PHOTO DE « L'UNE CHANTE, L'AUTRE PAS »
COMPOSE ET ASSEMBLE PAR CLAIRE CLOUZOT
© **Copyright Ciné Tamarès et Agnès Varda. Tous droits réservés pour tous les pays.**

n°4

AH! NANA

10 f

Spécial 100 Pages

Exceptionnel : 16 dessinatrices

■ DOSSIER : LA MODE DÉMODÉE ?

ILLUSTRATION DE NICOLE CLAVELOUX.

FLORENCE CESTAC

TEXTE D'ELIZABETH PICH. ILLUSTRATION DE FLORENCE CESTAC.

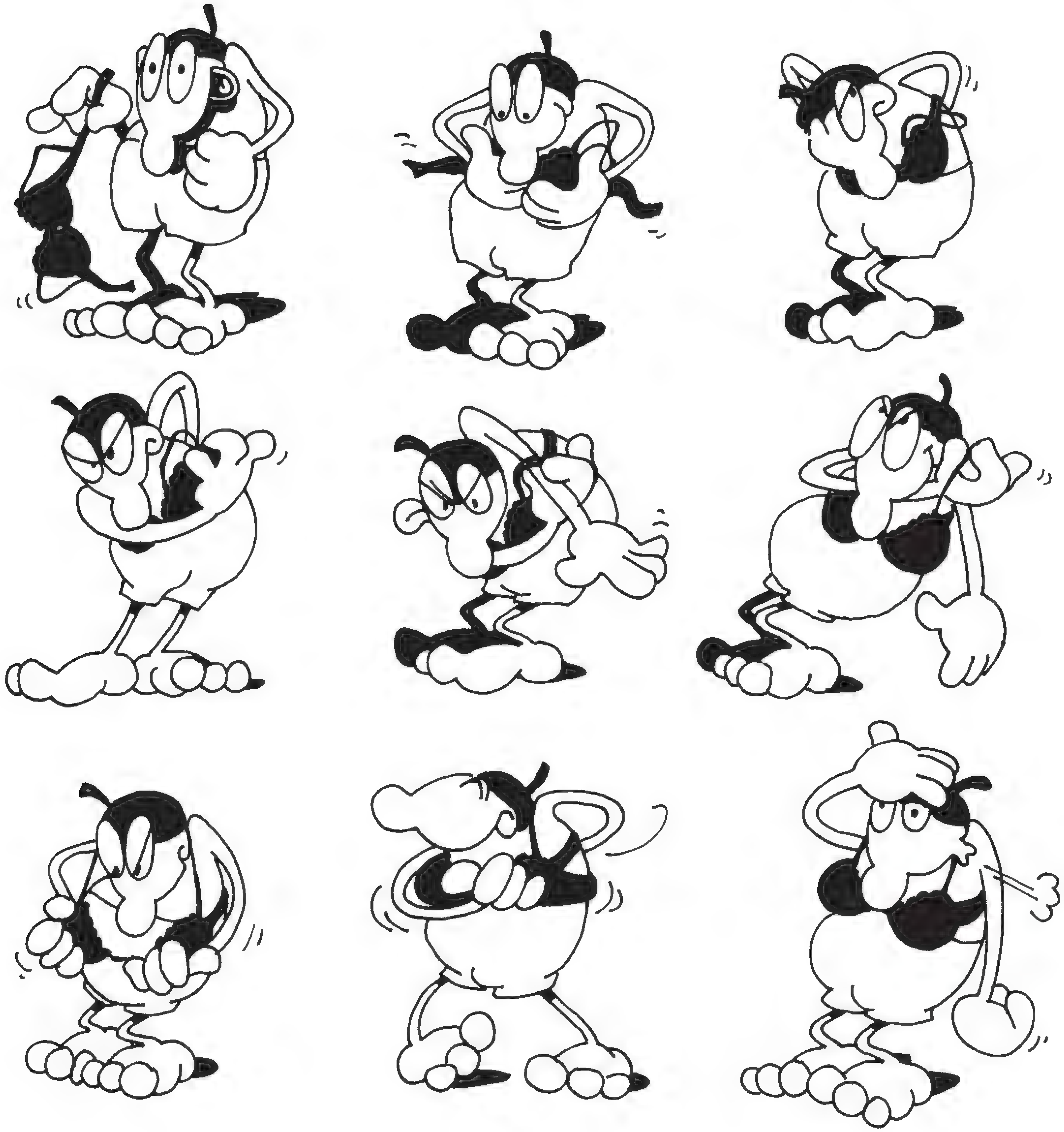
Florence Cestac est une pionnière de la bande dessinée. Elle est la première femme à avoir remporté le Grand Prix d'Angoulême. Son œuvre est appréciée pour son humour intelligent, qu'elle mêle habilement à un commentaire social perspicace.

Elle plonge dans le monde douloureusement réel de la vie, abordant les thèmes du divorce, de la maladie, de l'amour, de la parentalité, avec une satire intelligente et n'a pas peur d'aller là où aucun artiste de bande dessinée n'est allé auparavant. À l'époque de son émergence, Cestac était une force féministe dont on avait grandement besoin dans la bande dessinée – et dont on a encore besoin aujourd'hui. Son travail s'est imposé sur la scène française de la bande dessinée, avide d'histoires sur de vraies femmes. Cestac est une auteure sans complexe dont les efforts en faveur de l'égalité ont clairement façonné le paysage de la bande dessinée d'aujourd'hui. Ses personnages se défendent bruyamment, de manière ludique, tout en traitant des sujets les plus sérieux avec une sincère vulnérabilité, le tout enveloppé d'une légèreté espiègle. Son approche candide de la narration vous attire. Vous pouvez ressentir la douleur désordonnée de sa protagoniste, vous voulez être son ami·e, vous riez et pleurez avec elle. C'est là la plus grande réussite d'un écrivain.

Autoportrait © *Florence Cestac, 2022*

LES MARIOLS !
REGARDE-MOI LE PETIT LOT LÀ !!
LES GONZESSES : RIEN À BRANLER !
J'Y FOUTRAIS BIEN LA MAIN AU PANIER À LA NIASSE !!
MOI LA GRELUCHE J'ME LA GRIMPE EN DEUX COUPS LES GROS !!!
OH, DIS, LA SAUTERELLE LES LOLOCHES PAS MAL MAIS LE CUL PAS TERRIBLE...
VISE MOI UN-PEU LE BOUDIN !
MOI MA GERCE ELLE MOUFTE PAS. C'EST MOI LE CHEF !!

MICKSON
travesti



HOU !!! ÇA Y EST MES RÈGLES !!
F. CESTAC

Lorsque nous avons décidé de faire ce hors-série, nous avons tous émis le souhait de comprendre ce que représente Ah!Nana *pour celles et ceux qui ont participé, qui l'ont lu à l'époque ou découvert cette année. Des autrices, un auteur, un éditeur de bandes dessinées engagées se livrent aux confidences et à leurs impressions, librement et sans a priori.*

ELIZABETH HOLLEVILLE : « DANS MES PREMIÈRES BD, IL N'Y AVAIT QUE DES HÉROS MASCULINS, JE M'EN SUIS RENDU COMPTE QUELQUES ANNÉES APRÈS, ET JE ME SUIS DEMANDÉ : POURQUOI EST-CE QUE SPONTANÉMENT, J'AI ENVISAGÉ LE HÉROS COMME MASCULIN ? »

LA PLACE DES FEMMES DANS LA BANDE DESSINÉE.

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE CHABRAUD. ILLUSTRATIONS : LE BABA.

Parmi vous, qui a connu Ah!Nana à sa sortie, et comment avez-vous entendu parler du magazine?

Pixel Vengeur: Moi, j'étais un lecteur assidu de *Métal*. Aux alentours de mes dix-neuf ans, j'ai commencé à voir des publicités traîner dans le journal, et un jour j'en ai eu un dans les mains.

Jeanne Puchol: Moi, je l'ai lu dès le début. Je ne lisais pas *Métal Hurlant*, mais j'ai dû tomber sur une publicité pour *Ah!Nana* par hasard en feuilletant un *Métal*. Il faut dire qu'à ce moment-là, la presse bande dessinée avait explosé, elle s'était diversifiée. Ce qui est sûr, c'est que j'ai acheté et lu tous les numéros.

P.: Moi, j'étais trop jeune, je piquais les journaux de mon frère, mais je pense qu'il n'aurait pas eu le droit de ramener ça à la maison, à l'époque. J'en ai donc entendu parler par Chantal Montellier bien plus tard!

Florence Cestac: J'ai surtout participé à *Ah!Nana* parce que Janic Guillerez s'occupait des numéros. Elle voulait que je sois secrétaire de rédaction, mais je travaillais déjà sur *Futuropolis* à l'époque. Ça faisait beaucoup, donc j'ai juste fait une ou deux couvertures et des histoires à l'intérieur. Ma première bande dessinée a été publiée dans *Ah!Nana*, dans les premières pages.

Le magazine détonnait beaucoup avec la production de l'époque. Comment décririez-vous vos premières impressions à la découverte de Ah!Nana?

P.: Moi, j'étais *Métal* à fond. J'avoue qu'à l'époque, à dix-neuf piges, j'essayais de percer dans la BD, très difficilement. En voyant arriver *Ah!Nana*, je n'ai pas vraiment eu de réaction. Je me rappelle de thèmes très osés, j'ai été ébloui par Nicole Claveloux que j'ai prise en pleine gueule, et j'appréciais Montellier que je lisais déjà dans *Métal*. Mais pour le reste, c'était pas ma came.

J.: À ce moment-là, j'étais étudiante aux Arts Décoratifs. Je ne me destinais peut-être pas précisément à la bande dessinée, mais la présence de femmes, ou plutôt leur absence en bande dessinée, était quand même flagrante. Il y avait Bretécher bien entendu, découverte dans *Pilote*, puis Chantal Montellier que j'avais connue dans *Le Canard sauvage*, un magazine qui s'est vite arrêté. Puis, tout à coup: *Ah!Nana*, plein de nanas. Génial! Ça a été le motif principal de mon achat. Tout ne m'intéressait pas, mais j'ai moi aussi adoré Claveloux. Je connaissais son travail d'illustratrice, j'avais acheté son extraordinaire *Alice au pays des merveilles*, et là, je découvrais son travail en bande dessinée. Ses parodies de contes et ce graphisme… cette patte, quoi! La claque, Nicole Claveloux! Il y avait aussi Florence Cestac que je ne connaissais pas encore à l'époque, qui allait devenir quelques années plus tard ma première éditrice!

F. : J'ai été contactée par Janic Guillerez qui m'a demandé : « *Est-ce que tu veux bien travailler pour* Ah!Nana *? Je lance un magazine de bande dessinée fait par des femmes. Veux-tu faire partie du comité de rédaction ?* » J'ai refusé, parce que j'avais déjà beaucoup à faire avec *Futuropolis*, mais je voulais participer. J'ai commencé par une couverture et ma première bande dessinée, dans le n° 1. C'était un OVNI à l'époque. Je me suis dit que ce serait difficile de tenir plusieurs numéros, mais les premiers étaient très réussis.

Quelle est l'histoire ou l'article qui vous a le plus marqués ?

J. : C'étaient les histoires de Claveloux. Peut-être son *Histoire de clounes*, dans l'avant-dernier numéro sur l'homosexualité. Je n'ai pas gardé les numéros que j'avais achetés, je ne suis pas très collectionneuse. En relisant, j'ai vu qu'il y avait des travaux de Chantal Montellier. Je n'aimais pas trop *Andy Gang*, je trouvais ça trop… démonstratif. Cependant, au bout de quelques numéros, ses histoires sont devenues plus littéraires, plus étonnantes dans la narration. Ce sont des souvenirs qui me sont revenus en relisant, des souvenirs dormants. Je pense que cette narration-là me plaisait beaucoup, parce que je m'en suis inspirée par la suite, en ayant oublié d'où ça venait.

F. : J'aimais beaucoup Chantal Montellier, et le travail de Claveloux… C'était formidable, vraiment nouveau.

À l'époque, aviez-vous l'impression de vivre un tournant de la bande dessinée à travers l'émergence de tous ces magazines spécialisés ?

P. : Je n'ai pas eu cette réflexion-là. Il y avait beaucoup de journaux de bandes dessinées dans les kiosques, à l'époque. C'était un journal de plus, et je nageais là-dedans, j'étais vraiment très heureux. Il y en avait vraiment pour tous les goûts, ça faisait plaisir. Très tôt, j'ai voulu faire de la bande dessinée. Je me suis dit : « *Super, il y a des milliers de supports !* » Ma famille vient de la presse, donc mon premier réflexe était de travailler dans les journaux quoi qu'il arrive.

J. : Effectivement, le tournant est venu par la suite, et c'était un tournant malheureux. Là, on était plutôt dans la droite ligne de la multiplication des supports presse créés par les transfuges de *Pilote*. Il y avait *L'Écho des savanes*, et *Métal* aussi. Tout ça a participé au même mouvement, un extraordinaire enrichissement de la presse bande dessinée, de la presse adultes. Ce qui est sûr, c'est que je ne voyais pas du tout venir le retour de bâton qui est arrivé quelques années après.

Florence, vous qui étiez directement impliquée là-dedans, aviez-vous l'impression de participer à une sorte de révolution ?

F. : Je n'irai pas jusqu'à dire « révolution », mais un magazine de nanas fait par des nanas, c'était rigolo ! Je trouvais ça sympa, c'est pour ça que j'ai participé. On s'était interrogées à plusieurs sur le nom du magazine, moi je voulais appeler ça *La Poule déchaînée* ! Ça n'a pas convaincu.

Dans le flux de ces magazines, est-ce qu'Ah!Nana ajoutait un ton supplémentaire à ce qu'avait apporté Métal, dans l'aspect contestataire et révolutionnaire du magazine ?

P. : Les thèmes tapaient fort ! C'était un peu comme *Métal*, avec franchement moins de science-fiction, mais c'était la même école. On sentait que *Métal* était derrière, quelque part. Pour moi, c'était comme un pendant féminin à *Métal*. C'était vraiment une époque avec un choix incroyable de bandes dessinées. Et nager dedans, pour le jeune dessinateur que j'étais, c'était un pur bonheur !

J. : J'ai peut-être lu un ou deux numéros de *Métal*, comme je m'intéressais énormément à la bande dessinée. Je lisais l'hebdomadaire *Pilote* quand j'étais adolescente, donc le rythme mensuel me paraissait très étrange. Je carburais aux histoires à suivre. Toutes les semaines, on allait acheter le canard. J'avais commandé les premiers numéros de *L'Écho des savanes* des débuts, quand c'était une sorte de fanzine. En lisant la réédition de *Métal*, je me suis rendu compte que je connaissais toutes les histoires, ça voulait bien dire que je les avais lus, ces numéros. Je lisais *Charlie mensuel* aussi, qui était encore une autre approche de la bande dessinée, plus patrimoniale, avec une ouverture sur des auteurs étrangers : Crépax, Munoz et Sampayo, enfin, c'était extraordinaire ! Concernant *Ah!Nana*, c'était super de voir qu'il n'y avait plus une ou deux nanas, mais dix ou quinze. En revanche, le côté contestataire, novateur, ne m'a pas paru flagrant sur le moment. Pour moi, c'était tout l'esprit des années 1970 qu'on retrouvait dans le rédactionnel d'*Ah!Nana*.

À l'époque, on avait déjà Vogue, Marie Claire, Elle. Qu'est-ce qu'Ah!Nana a apporté au paysage de la presse féminine, hors BD ?

P. : Comme je le disais, mon père travaillait dans la presse, il était inspecteur des ventes et à la maison, il y avait tout. Aussi bien la presse féminine que la bande dessinée. Je lisais donc la presse

féminine, et *Ah!Nana* est arrivé en foutant un grand coup de pied dedans, je dirais. Ça n'a pas duré assez longtemps pour révolutionner, mais ça a dû faire réagir. Ils ont sûrement regardé ça en se disant, comme d'habitude à cette époque: « *Ah, c'est de la bande dessinée pour les minots, quoi...* »

F. : Les filles qui faisaient la presse féminine ne s'intéressaient pas du tout à *Ah!Nana*. Pour elles, c'était un peu expérimental, et surtout, elles détestaient la bande dessinée en général. On n'avait pas du tout d'articles sur les bandes dessinées à l'époque dans les journaux féminins, c'était très compliqué.

J. : D'ailleurs, quand le journal *Le Monde* parlait de bande dessinée, il en parlait en page « Société », ce n'était pas un fait culturel. Il y avait un article par an seulement dans cette rubrique, c'était hallucinant.

Florence, Jeanne, comment on se sentait quand on était une autrice ?

F. : Ce n'était pas facile, mais on arrivait quand même à se faire publier. Moi, c'est la première fois que j'ai fait une bande dessinée. On était des fanzineuses !

J. : De mon côté, j'ai vécu ça avec beaucoup d'enthousiasme, parce que j'étais encore en cours d'études. D'ailleurs, j'ai proposé une bande dessinée à *Ah!Nana* alors que j'étais étudiante. Pour moi, il allait y avoir de la place pour les femmes ! Mon rêve n'a pas duré bien longtemps ! J'étais très naïve, je me disais qu'il y avait de plus en plus de supports, donc plus de place pour les femmes, et que forcément *Ah!Nana* allait me publier, youpi ! Finalement, ça a pris quelques années de plus, et ça n'a pas été *Ah!Nana*, mais *Futuropolis*.

Ah!Nana, c'est quand même détonnant, grinçant. Mais est-ce que c'est sérieux, aussi ?

P. : Il y avait des articles de fond, et de la diversité, donc oui, je pense. Au niveau du rédactionnel, c'est beaucoup plus sérieux que la franco-belge de l'époque. On trouvait même des bandes dessinées d'adaptation. C'est Chantal Montellier qui avait travaillé avec un écrivain pour certaines histoires.

J. : Oui, j'ai été surprise en relisant les numéros que je n'avais pas eus entre les mains depuis quarante ans, de voir le sérieux et la qualité du rédactionnel, et de découvrir qu'il y avait le début d'une histoire des autrices de bande dessinée, ce que j'avais totalement oublié. C'est quelque chose de récurrent, cet oubli de l'histoire de la présence de femmes dans l'illustration. J'avais oublié qu'il y avait une rubrique consacrée à ça dans *Ah!Nana*. Après réflexion, *Ah!Nana* est un peu calqué sur *Wimmen's Comics* de Trina Robbins, avec le même souci de faire l'histoire des femmes dans le média. Mais à cette époque, j'étais trop jeune, cette dimension-là ne m'intéressait pas.

F. : Moi, je ne le voyais pas comme quelque chose de sérieux, ça se faisait comme ça. Il n'y avait pas cette idée de revendication. On faisait un truc marrant entre filles et voilà, basta ! Ça n'avait aucune prétention de révolution. C'était un truc rigolo, sympathique.

Pensez-vous qu'on utiliserait le même ton pour un journal dit « féministe » aujourd'hui ? Est-ce que ce serait possible ?

Brouette Hurlante : Pour recontextualiser un petit peu, j'ai découvert le magazine à moitié éventré en 1998 dans une poubelle. J'étais dans une fac d'arts plastiques où faire de la BD, c'était vraiment le mal absolu. En plus, moi, je travaillais sur le porno, ça n'aidait pas. Un jour, j'ai découvert dans une poubelle le photo-roman d'Agnès Varda. Peut-être que si j'avais vu autre chose, je ne l'aurais pas pris. Je l'ai découvert de manière très éparse et j'ai complété ma lecture plus tard. Par exemple, il y avait une histoire qui m'avait beaucoup émue, c'est celle du viol : la fille qui fantasme le viol, puis le viol réel. Ça m'avait bouleversée, mais je n'avais pas la fin de cette histoire. Je me disais : « *Mais où est-ce qu'elle va, cette histoire ? C'est pas possible, c'est un mec qui se fait passer pour une nana qui écrit un truc pareil !* » C'est une histoire qui m'a poursuivie longtemps. Ça a été un vrai soulagement vingt-cinq ans plus tard, quand j'ai lu la fin et que je n'ai pas été déçue. Pourtant, elle ne pourrait plus du tout paraître actuellement. Je fais partie de fanzines féministes, je bosse avec *Le Bateau érotique*... mais je me dis que ce serait impubliable, malheureusement. C'est un sujet hyper intéressant, et qui pourtant, dans la forme stylistique, ne se prête pas à ça. C'est extrêmement osé, ces nanas un peu bonnasses, bombasses. Je ne pense pas que ça puisse se faire maintenant ; on peut le faire, mais autrement. Cette forme-là a disparu, mais elle va renaître. Je pense que les choses sont faites pour disparaître et mieux renaître derrière.

Elizabeth Holleville: Moi, j'ai découvert très récemment, et ça m'a beaucoup plu, j'étais absorbée dans ma lecture. Ce qui m'a marquée, c'est le côté très seventies, dans la lignée des autres magazines de l'époque, mais il y a aussi quelque chose de très actuel. Quand j'ai lu *Gouines à suivre* d'Alison Bechdel, je me suis dit: « *Ça n'a pas pris une ride, en fait.* » C'est quelque chose propre à la BD féministe, ça vieillit vraiment bien. Il y a cette attention portée sur des sujets comme l'immigration, la femme, avec un traitement qui n'est pas raciste, pas misogyne, qui fait que ça vit bien avec son temps. Bien sûr, il y a des choses à prendre au dix-millième degré. J'étais assez étonnée du nombre d'exemplaires, parce qu'il y a un côté très fanzine, hyper libre, avec tout ce qu'il y a de trop cool dans la BD indépendante.

Est-ce que vous lisez aujourd'hui des œuvres ou des magazines dits « féministes » ?

É. : À Marseille, il y a un festival qui s'appelle Bandetta où il y a plein de jeunes autrices comme ça, qui produisent des fanzines et qui ont la vingtaine. Moi j'ai bientôt 35 ans, et c'est super intéressant parce que je vois déjà d'autres façons de penser. Tout comme j'aime Chantal Montellier, Alison Bechdel… je trouve que c'est important de voir ce que font les femmes de tout temps.

B. : Ce qui est intéressant, c'est que maintenant, tout simplement, il y a plus de femmes. Il y a plein de choses dans *Ah!Nana* que je ne trouve pas nécessairement féministes, par exemple, ça reflète juste un point de vue de la femme. Le féminisme, on l'associe souvent à un engagement politique, qu'il n'y a pas dans *Ah!Nana*. Ce que je trouve intéressant aussi dans le processus de nanas comme Montellier ou Claveloux, c'est d'avoir une plume féminine, sans obligatoirement avoir un engagement, un discours derrière. Il y a une parole libérée, mais qui n'est pas nécessairement une *Déferlante*. Il y a aussi une presse féminine qui se réempare d'un lectorat qui n'a pas eu *Ah!Nana* quand il aurait fallu le sauver. Je suis toujours étonnée de me dire: « *Meuf, 50 % de la population française a laissé crever* Ah!Nana », c'est déprimant. Aujourd'hui je pense qu'il y a plus de lectrices qui lisent *La Déferlante*. De manière plus pédagogique, Pénélope Bagieu fait aussi du bien aux nanas, en général et dans la BD, et ce depuis une dizaine d'années. On a accès à plus d'autrices qui peuvent parler de genre et en faire un objet plus complexe. Je pense que maintenant tout le monde lit de la meuf, et c'est plutôt bien.

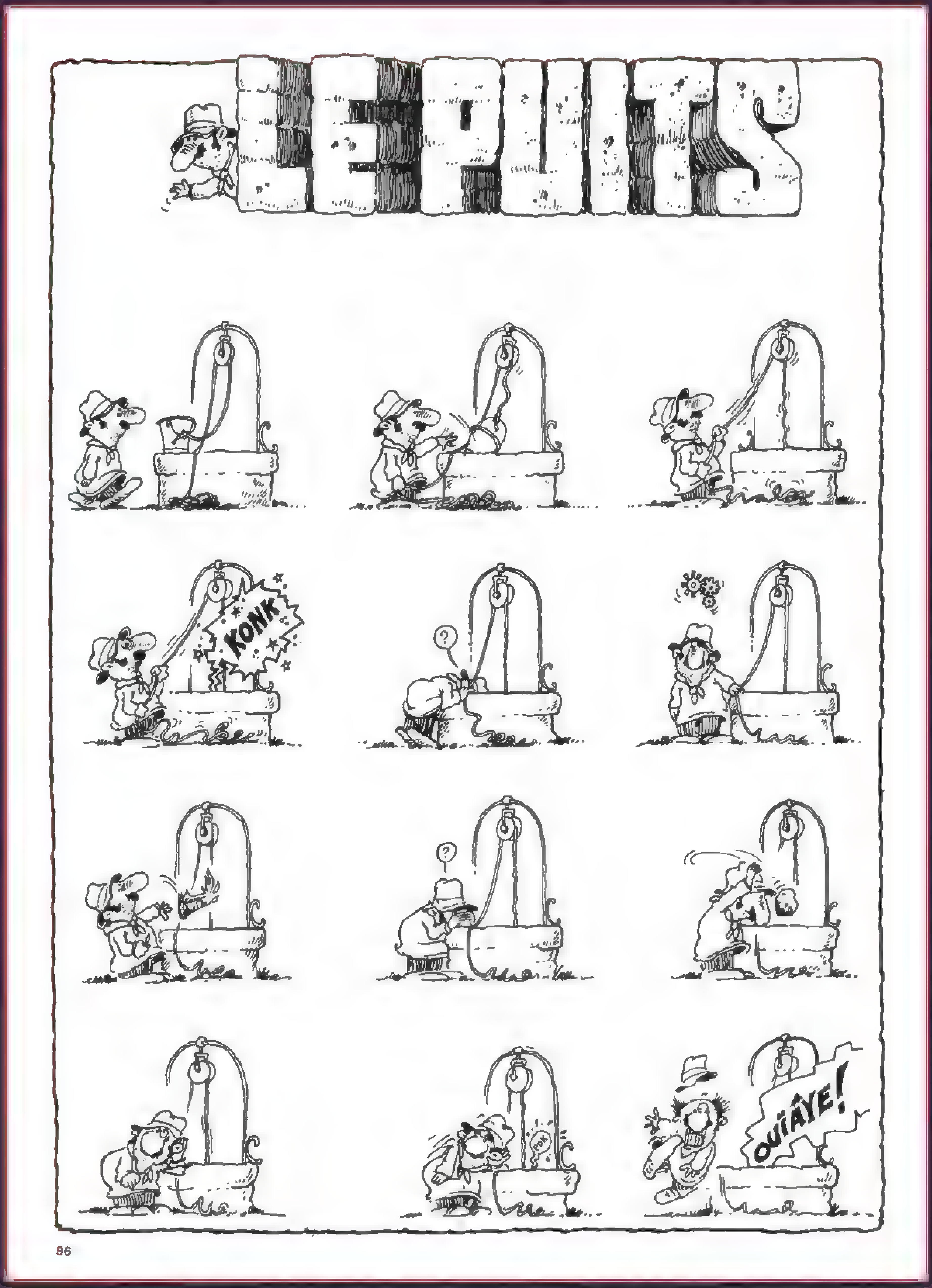
Florence, après toutes ces années, tirez-vous une certaine fierté d'avoir participé à Ah!Nana ?

F. : Effectivement, je suis très heureuse d'y avoir participé. Neuf numéros, c'était bien à l'époque. C'est dommage que ça n'ait pas continué, mais on était à trois lieues de la bande dessinée, que ce soit celle d'aujourd'hui ou ce qu'elle était à l'époque.

C'est à partir du numéro 8, au moment où on a parlé de l'homosexualité dans Ah!Nana, qu'on a commencé à mettre le magazine de côté. Dans le contexte de l'époque, parler d'homosexualité, c'était dangereux ?

J. : C'est vrai que cette thématique-là était risquée, et ça n'a pas loupé. Ça n'a pas été la censure au sens d'interdiction du titre, mais la censure déguisée au sens de l'interdiction à la vente aux mineurs, de l'interdiction d'affichage, etc. Puis vient l'édito du dernier numéro, le numéro 9, qui a comme thème « l'inceste », on faisait encore plus fort. L'édito explique très bien comment cette interdiction d'affichage et de vente aux mineurs va condamner le journal. Ensuite, je me demande si le canard ne perdait pas trop de fric, et s'il ne s'est pas sabordé. Parce qu'il y avait cette dimension-là aussi, du point de vue esthétique, le contenu ressemble vraiment à du fanzinat, mais dans un magazine assez luxueux qui, lui, provient vraiment de l'esthétique *Métal*. L'objet est assez troublant, quand on le feuillette maintenant. Le dessin ressemble plus au contenu du *Canard sauvage*, un titre assez confidentiel, qu'au contenu de

LES HOMMES D'AH!NANA
LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA



Le Puits, *Jean-Jacques Loup,* Ah!Nana *n° 4, 1977.*

Métal Hurlant avec ses dessinateurs absolument prodigieux, et c'est un trimestriel à la différence des magazines BD de l'époque, qui étaient mensuels. On peut se demander s'il y a eu une interdiction pure et simple du titre, ou si avec les censures, le lectorat ne suffisait plus et si *Métal*, qui soutenait ça haut et fort à la base, n'a pas préféré jeter l'éponge.

Pixel et Vincent, aujourd'hui, êtes-vous sensibles à la question du féminisme, de l'expression de la femme et de ses revendications à travers les différents médias ?

P. : On ne peut pas vivre sans, ce qui est déjà une bonne chose. Bien sûr qu'on est sensible à ça. Mais j'avoue que je suis très maladroit, d'autant que je suis un mec qui fait de la « BD gros nez ». Donc effectivement, j'y prête particulièrement attention.

Vincent Henry : Je n'ai pas vu passer *Ah!Nana*, parce que j'étais encore trop jeune. À mes yeux, il y avait quatre femmes dans la BD féminine jusque dans les années 1980. Il y avait Florence Cestac, Claire Bretécher, Chantal Montellier et Florence Goetzinger. Dans les années 1980, des écoles commençaient à exister, on voyait arriver des filles dans *Spirou*, *Circus*… mais elles repartaient ou passaient à la couleur. Je lisais Catherine Beaunez, une femme qui parlait de sexe, quand j'avais vingt ans, je trouvais ça génial. Actuellement, c'est difficile d'échapper au « féminisme », dans la société et dans la BD. En tant qu'éditeur, je me suis lancé avec l'ambition de découvrir de jeunes talents, de leur donner la chance de s'exprimer, dans le registre de de l'autobiographie, du docu… avec une pointe de poésie et d'humour. Forcément, je me suis rapidement retrouvé à éditer presque autant d'autrices que d'auteurs. Ce n'était pas une démarche militante en tant que telle, c'était une conséquence logique de la ligne éditoriale de La Boîte à Bulles : on a commencé à publier Laureline Mattiussi, Vanyda, Nancy Peña, etc. Leurs propos me plaisaient et s'inscrivaient bien dans l'espace d'expression que je voulais ouvrir. Si c'était féministe et humaniste, tant mieux. Je ne me

posais pas la question de savoir où était leur curseur de féminisme, à ces autrices, je les publiais sans faire de différence de genre, en fait.

Pensez-vous que le fait de proposer une ligne de l'intime a participé à amener des femmes vers la bande dessinée ? En tant qu'éditeur, est-ce qu'il faut faire l'effort d'aller chercher les autrices ?

V. : Je pense qu'il y a eu un cercle vertueux. Thierry Groensteen a ouvert une collection qui s'appelait « Traits féminins ». À La Boîte à Bulles, c'était différent, on a crée un espace d'expression où des autrices se sont senties à leur aise et cela a créé un cercle vertueux. Une tendance que l'on a retrouvé à l'échelle de la bande dessinée dans son ensemble : elle a commencé à traiter plus de sujets qui intéressaient les femmes, et elles se sont dit : « *Tiens, je lis de la BD, donc j'ai envie d'en faire.* » Tout comme *Ah!Nana* a aidé certaines à se lancer à l'époque, aujourd'hui des femmes peuvent lire de la BD en disant « *ah ! mais c'est une nana comme moi qui l'a fait* » ou « *c'est un mec comme moi* », ou « *c'est quelqu'un qui a ma sensibilité, donc je peux m'exprimer aussi* », sans forcément que ce soit de la BD féministe. Elles ont trouvé un terrain de jeu qu'elles se sont approprié, et c'est super. Je ne pense pas qu'il y ait besoin de faire de discrimination positive. Perso, je ne peux pas dire que j'ai édité un bouquin parce que c'était une femme, j'ai édité des bouquins parce qu'ils étaient – de mon point de vue – intéressants, dignes d'être édités, dignes d'être partagés.

Quelle serait la solution pour amener plus de femmes dans la BD de genre comme la science-fiction ?

V. : Pour *Métal Hurlant*, on va peut-être les démarcher activement, leur dire « Mais oui, vous y avez pleinement votre place », mais le standard de qualité qu'on leur demande sera le même. Le fait qu'on choisisse à *Métal Hurlant* des thèmes comme « le détail du quotidien », c'est aussi pour offrir des ouvertures à des auteurs qui ont envie de raconter plus des choses du quotidien. Le fait d'ouvrir sur des thèmes très variés, qui peuvent avoir trait à différents genres éditoriaux, permet à des gens de sensibilités différentes, qui peuvent être des femmes, de s'exprimer plus facilement. Je pense que c'est ce qu'on essaie de faire dans *Métal*.

Peut-être que les gros mots comme « science-fiction », « fantastique » résonnent comme étant plutôt envahis par les garçons ? Comment attire-t-on les femmes chez Métal ?

V. : Ce qui est marrant, c'est qu'aux Humanoïdes Associés, vous faites de la SF et les éditrices sont majoritairement des femmes alors qu'à La Boîte à Bulles, on se trouve être une équipe surtout masculine. On a effectivement eu quelques autrices qui n'ont pas signé chez nous faute d'une éditrice femme. Mais c'est extrêmement rare et cela concernait des projets en lien avec la prostitution, le viol… Elles auraient été plus à l'aise en ayant des femmes en face d'elles.

Est-ce que vous auriez mis Ah!Nana dans les mains de vos filles, par exemple ?

P. : Je l'aurais fait, oui. Ça dépend de l'époque, mais aujourd'hui, un journal comme *Ah!Nana*, bien sûr, il serait à la maison.

V. : Avant dix-huit ans, je ne sais pas.

B. : Je pense que toute œuvre doit être accompagnée quand ça touche des sujets comme ça, comme l'article sur l'inceste et sur la pédopornographie aux États-Unis… *Les enfants de la nuit*, c'est bouleversant.

P. : Ma fille est grande maintenant. C'est sûr que je ne l'aurais pas mise à huit ans devant *Ah!Nana*, on est bien d'accord, mais à partir de quinze ans, je n'y vois pas de problème.

V. : Mais accompagnée un peu, quand même ?

P. : Bien sûr, on ne reste jamais loin, pour en discuter. *Les filles de la nuit*, c'est effectivement choquant, mais on est en 2023. À l'époque, tu te prenais ça en pleine gueule. Mais il faut tout recontextualiser. On ne parlait pas de ça du tout dans ces années-là. Maintenant, malheureusement, les infos relaient ce genre d'affaires tous les jours.

Qu'est-ce qu'on a envie de raconter quand on est autrice, au début ? Est-ce qu'on a envie de faire rire ?

F. : Moi, j'ai raconté ma vie, mes points de vue… J'ai fait des trucs sur les mecs qui critiquaient un peu les filles, alors

qu'on avait autant à leur dire de l'autre côté. Donc, oui, j'avais un petit côté féministe revendiqué, affiché.

J. : Moi, j'ai mis du temps à m'en rendre compte, tous les personnages principaux de mes premiers albums sont des hommes. Parce que j'avais tellement lu de bandes dessinées, en particulier dans *Pilote*, où le personnage principal était un homme que c'était très difficile pour moi de créer un personnage principal féminin. Ma première BD, c'est l'histoire d'un écrivain raté, c'était peut-être un peu autobiographique aussi… Il y avait de toute façon chez moi une inspiration assez littéraire, et c'était plutôt lié à l'envie d'évoquer des lieux que j'aimais bien. Il n'y avait vraiment pas du tout de questionnement ou de problématique féministe. C'est une dimension qui est parallèle à mon travail, qui n'est pas tellement apparue dans mes bandes dessinées, mais à côté. A posteriori, je me dis « *ouais, c'est un peu bizarre d'avoir fait ça au début des années 1980* », et avec ce style-là, cette technique du lavis, un dessin assez réaliste, photographique, avec des nuances de gris, etc. Mais visiblement, c'est ça que j'avais envie de faire !

E. : Dans mes premières BD, qui étaient des fanzines au début, il n'y avait que des héros masculins, je m'en suis rendu compte quelques années après, et je me suis demandé : pourquoi est-ce que spontanément, j'ai envisagé le héros comme masculin ? Je me suis vraiment mise à faire des héroïnes féminines par la suite, à partir de vingt-sept ans.

Vous êtes-vous senties libres de vous exprimer, Florence et Jeanne ?

F. : Oui, complètement ! C'était le principe du journal, on disait tout.
J. : Moi, j'avais commencé avec l'album *Ringard !*, plus ou moins à la fin de mes études, je crois. J'étais partie dans un premier temps pour faire une histoire de 40 à 44 planches, ce qui était le standard à l'époque, et puis je me suis dit « *je ne vais jamais avoir le courage de faire ça* », donc j'ai réduit mon scénario à huit planches, je l'ai condensé. À ce moment-là, un copain passait chez moi et m'a dit « *ah, tu devrais aller montrer ça à Robial chez* Futuro ». J'étais tellement à la ramasse que je ne connaissais même pas l'existence de *Futuro*. Donc sur ses conseils, je rencontre Étienne Robial et le ratier – alors que j'avais mis un ratier dans ma BD sans savoir que c'était le chien de Florence et d'Étienne – et il me dit « *Puchol, ouais, c'est super, faites ce que vous voulez pour que ça fasse un album* ». Il m'a laissée totalement libre dans mon travail. Ce n'était pas du tout un univers à la mode. Comme je n'en ai jamais rien eu à faire d'être à la mode ou pas, je pense que le graphisme comme l'univers de cette première BD étaient totalement décalés avec le début des années 1980 ! C'était un OVNI, cet album-là. Par la suite, Florence Cestac m'a prise sous son aile, et puis, il y avait le ratier, c'était formidable !

En 2023, est-ce qu'on se sent libre de dire ce que l'on veut en bande dessinée ?

É. : Je pense qu'on est totalement libre aujourd'hui de faire plein de trucs assez foufous, mais il subsiste peut-être une forme d'autocensure chez la plupart des femmes. Par peur du jugement des autres, on a du mal à se lâcher dans la création et on n'est pas aussi libres qu'on pourrait l'être. Aujourd'hui on a cette liberté, mais est-ce qu'on sait la prendre ? Je pense qu'il va falloir encore quelques années pour qu'on soit complètement lâchées.
B. : Je rejoins totalement Élizabeth, d'autant plus lorsqu'on aborde le sujet de la sexualité. On ne remettra jamais en perspective l'auteur et ce qu'il produit, alors qu'une femme est toujours sexualisée à travers son travail. Je le vois dans le fanzinat, on a souvent soit des productions queer, soit de la sexualité des femmes pour les femmes. C'est très rare de trouver des nanas qui ont envie de faire des BD un peu érotiques à l'attention des hommes, alors qu'il y a plein d'hommes qui ont créé des BD sur les femmes pour les hommes. J'en parle parce que je travaille depuis longtemps sur ce sujet, cette autocensure. Il y a une espèce de ligne d'horizon, maintenant qu'on s'y met toutes. Les femmes se sont tellement peu exprimées, que j'ai parfois la pression de me dire : « *tu vas peut-être sortir une connerie, peut-être que tu ne vas pas parler pour toutes* ». Dorénavant, quand une femme parle, il y a la notion de collectif. Nos voix deviennent plurielles, alors qu'on devrait juste être des humains. Pour ce qui est de tout dire, heureusement qu'on peut, mais est-ce qu'il y aura du lectorat derrière ? Ça, c'est autre chose. La liberté s'étend à un spectre beaucoup plus large qu'on ne le pense quand on est femme. Je dis « femme », mais il y a tout le troisième genre, le quatrième genre, les non-genres, tout ça. Actuellement, on est dans une conversation très binaire et qui pose encore d'autres questions de société. Des questions que posait d'ailleurs *Ah!Nana* sur l'homosexualité mais aussi sur les genres, parfois de manière très drôle.

Ah!Nana permettait de porter des voix de femmes en tant qu'individus, alors qu'aujourd'hui, la majeure partie des magazines de femmes sont dits « féministes ». Comment s'approprier l'espace médiatique ou culturel sans s'engager dans des mouvements contestataires ?

B. : C'est la question fondamentale qui traverse notre période, qui est de remettre la femme à sa vraie place, c'est-à-dire celle d'un humain avant d'être une femme. On ne devrait même pas, en réalité, avoir à se réapproprier un espace. Mais c'est aussi aux éditeurs de faire ce travail. Heureusement, il y a des éditeurs aujourd'hui qui laissent plus de place aux femmes en tant qu'autrices, mais aussi en tant qu'artistes, et ça c'est une question d'éducation. Malgré tout, il y a encore quelques portes à défoncer, de très grosses portes. Pour ça, je n'ai pas de réponse et encore moins de solution.
V. : Moi, je trouve que ce qu'il y a de plus envahissant et de plus insidieux,

c'est la banalisation. C'est-à-dire le fait de se dire auteur sans se demander si c'est un homme ou une femme, et que par conséquent, on ne se pose plus la question. Il y a les deux tendances. Il y avait une discussion entre Christine Angot et une autre romancière sur le fait que l'une voulait se faire appeler « autrice » alors que Christine Angot disait, elle : « *moi, je suis un auteur, je n'ai pas envie qu'on se demande si je suis une femme* », et les deux points de vue étaient justes et intéressants. Parfois, dans un débat, on est d'accord avec les deux, je comprenais la revendication de l'une qui était qu'on la reconnaisse en tant que femme, et l'autre qui disait « *moi, j'en ai rien à foutre, je veux pas qu'on m'individualise comme femme* ». Alors quand on parle des libertés, avec les réseaux sociaux, je me méfie, parce qu'il y a certaines choses qui peuvent s'enflammer très vite. Là, ça s'était enflammé sur les réseaux sociaux, alors que les deux personnes avaient vraiment un discours cohérent et intéressant.

J. : Je voulais rebondir sur ce que disait Brouette, que je trouve très juste. Dans ma génération, et je pense que Florence a vécu à peu près les mêmes choses, on s'est trouvées confrontées au fait que notre dessin n'était pas « féminin ». Je sais que pour moi, la question d'être une femme était très secondaire, j'avais envie de faire ce que je voulais. Peu importe que mes sujets ne soient pas féminins, ni féministes d'ailleurs, mon dessin était ce qu'il était. Bizarrement, il y avait des tas de difficultés, mais il n'y avait pas ce problème de l'étiquetage, de mettre les choses dans des tiroirs. C'est apparu avec les blogs, qui étaient forcément de la *chick lit*, de la littérature pour poulettes. Pénélope Bagieu, c'est extraordinaire comment elle est arrivée elle-même à s'extraire de cette étiquette qu'on lui avait mise dessus… T'étais une meuf, tu faisais du blog, tu devais parler de shopping et de rouge à lèvres. C'était comme dire : « *Ok, les meufs, vous pouvez venir, mais à condition de faire ce qu'on attend que vous fassiez.* » Et pareil pour le dessin, pareil pour les thématiques. « *Ah, mais comment ça, vous n'abordez pas ce qu'on attend de vous ?* » Comme si on attendait ça d'un homme ! La prochaine étape, maintenant, c'est qu'on arrive à être considérées comme des humains et des humaines, et que le fait qu'on soit un homme, une femme, le troisième genre ou autre, soit loin derrière. Qu'on soit enfin un individu avec ses envies, ses désirs propres.

C. : Et pour répondre à ça, en tant qu'éditrice, je me dis qu'on a ces mêmes problèmes. C'est-à-dire qu'au départ, quand on commence dans la profession, on va nous mettre l'étiquette « *tu vas faire du Pénélope Bagieu* », à l'époque, bien sûr…

P. : J'ai vu arriver les blogs BD, j'étais en plein dedans et c'était super. Je pense que beaucoup de filles se sont engouffrées dans la brèche parce que c'était une sensibilité de parler de choses à la con, au départ… Pénélope, j'étais à sa première dédicace, on a dédicacé de concert. C'était l'émeute absolue parce que c'était encore à l'époque blog-BD où elle racontait sa vie. Et finalement, elle s'est arrachée de ça, mais ça a été un tremplin incroyable pour beaucoup de nanas, le blog-BD.

J. : Et il y a maintenant le même phénomène avec les instagrameuses. C'est une génération que j'ai découverte grâce au festival d'Angoudou qui a eu lieu en février. Ce sont des nanas extrêmement jeunes qui reprennent cette formule du blog, c'est-à-dire raconter sa vie. Sauf que leur vie, ce n'est pas le shopping, ce sont des interrogations sur le genre, le sexe, la non-binarité, etc. J'ai découvert ça très récemment et je me suis dit : c'est génial. Parce qu'on va peut-être avoir droit à une nouvelle génération de nanas qui pourront énormément élargir les problématiques et qui s'empareront du medium de manière réinventée.

Jeanne, vous avez déjà proposé une histoire à Ah!Nana, comment ça s'est passé ?

J. : Ce devait être en 1978, j'étais éudiante. J'étais tellement sûre de moi ! Je me disais : « *Il y a un magazine que pour les nanas, donc c'est bon !* » Je remplissais LE critère. J'avais un

LES HOMMES D'AH!NANA
LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA

Blondine, *Macedo*, Ah!Nana *n° 5, 1977.*

peu perdu de vue que ce n'était pas le seul critère… À l'époque, j'étais très influencée par Hugo Pratt au niveau du dessin, et par Forest pour l'esprit. Je crois que c'est parce que j'avais lu les travaux de Noëlle Pichard dans *Ah!Nana*: je m'intéressais à la fois à ses influences graphiques et au côté un peu maniéré, un peu précieux de ses textes. Et donc j'étais arrivée avec une espèce de truc en vers de mirliton, aberrant! Des planches gigantesques! La fille a regardé les planches, et elle a dit «*ben non*». C'était quatre planches, une espèce de légende médiévale, une histoire à dormir debout. Je repars, toute déçue, et le magazine s'est arrêté, «*Bien fait pour eux! S'ils m'avaient prise… jamais ça n'aurait fini comme ça!*» Non, je plaisante. Ça a été ma première déconvenue, la première d'une longue série!

Brouette, vous parliez de se réapproprier l'érotisme hétérosexuel quand on est une femme. Dans Ah!Nana, y a quand même aussi beaucoup de plaisir, et dans Métal aussi. Le rock, la drogue, le sexe. L'égalité passait d'abord par la réappropriation du désir des femmes et non des droits. Est-ce que cette notion de plaisir est encore présente dans les revendications actuelles?

B.: Oui, tout à fait. J'ai eu un problème récemment, en faisant des ateliers dans une école. Il y a une scène de masturbation dans une de mes BD, et donc les directeurs des écoles refusaient que je mette les pieds dans leurs établissements. Moi, je comptais juste leur faire créer un personnage de BD, c'était un atelier d'une heure, je ne leur aurais pas montré la scène. Je me suis fait engueuler par un directeur qui m'a dit: «*Il y a quand même une scène d'attouchement dans votre bande dessinée, et en plus, un baiser entre deux femmes.*» Donc le problème c'était aussi que ce soit un baiser féminin. Le plaisir, la masturbation féminine, c'est quelque chose qui a été tabou longtemps. Ça reste un des chevaux de bataille des revendications féministes, de pouvoir revendiquer plaisir et sexualité sans tabou. Ça changera pour les prochaines générations, mais pendant mon adolescence, personne ne me parlait de ça. C'était totalement inconnu, je ne savais même pas que les filles se masturbaient. C'est pour ça que j'ai mis une scène de masturbation dans ma bande dessinée, pour que les filles puissent le voir. C'est un domaine dans lequel on a encore beaucoup de retard.

É.: Je suis tout à fait d'accord. Déjà, on dirait que l'humanité découvre le clitoris depuis dix ans. On le voit apparaître dans toutes sortes d'ouvrages. C'est intéressant de voir qu'il apparaît dans des planches d'anatomie il y a très longtemps, avant de s'invisibiliser. Parfois, on saute l'étape du désir, peut-être qu'il faut passer brutalement par «on peut avoir du plaisir» pour revenir en arrière après sur les questions de désir. *Ah!Nana* parle beaucoup du plaisir, mais aussi beaucoup de désir, de l'attente. Toute la série des contes de fées, ce sont des désirs parfois inavouables qui amènent à un plaisir lui aussi inavouable que peuvent avoir les hommes. Il y a une espèce de course à deux vitesses entre des ouvrages de vulgarisation pédagogique pour que les femmes puissent reconquérir leur corps, leur plaisir, et leur désir, afin qu'ils ne soient pas uniquement aux mains de personnes qui pourraient le projeter pour elles. Si on prend *René·e aux bois dormants*, je le trouve bouleversant dans son traitement du désir et du plaisir, mais qui ne passent pas forcément par la sexualisation. Dans *Ah!Nana*, il y a plein d'histoires qui sont traversées par autre chose, le plaisir n'est pas juste un orgasme, il n'est pas limité à ça.

Brouette Hurlante, c'est important pour vous de mettre les femmes, leur sexe et tout ce qu'elles représentent au sein de vos histoires?

B.: Oui, moi aussi j'ai envie de parler du clitoris qu'on a trop longtemps oublié! Je suis d'une famille de femmes qui, pour certaines, aimaient les femmes. J'ai découvert hyper tard mon clitoris. Comme je suis enseignante aussi, on en parle avec les élèves. Enfin, je ne parle pas de mon clitoris à mes élèves, ne vous inquiétez pas! On parle de sexualité, notamment au cinéma, j'avais envie de l'explorer autrement. J'ai beaucoup intellectualisé la sexualité, j'ai un master en sémiologie sur la pornographie, notamment, et j'avais trop intellectualisé quelque chose d'assez simple. J'avais envie de revenir à une représentation du corps de la femme dans une simplicité de l'outillage biologique.

Avez-vous, vous tous, été censurés au cours de votre carrière?

F.: Jamais. Mais je savais pour qui je travaillais. Par exemple, quand je travaillais pour *Le Journal de Mickey*, je

savais ce que je pouvais faire et ce que je ne pouvais pas faire. Je n'ai jamais été censurée, parce que j'ai fait en sorte de ne jamais être censurée. Mais quand j'ai envie de faire Ginette, je fais Ginette, et puis voilà! Et personne ne me censure. Il faut savoir choisir son éditeur.

J.: J'ai été censurée d'une manière vraiment inattendue sur un de mes livres, signé dans une maison d'édition réputée. Ma co-autrice proposait une histoire sur des bases assez simples: et si notre héroïne, grande figure historique accusée à tort de sorcellerie, avait vraiment été une sorcière? C'était un récit complet qui devait faire 96 pages, mais l'équipe éditoriale a insisté pour qu'on le saucissonne en deux volumes. À la sortie du premier volume, il n'était pas très bien mis en place, et quelques mois après sa sortie, coup de fil de l'éditeur qui me dit: «*Le premier volume ne se vend pas bien, on arrête les frais, on ne va pas sortir le tome 2.*» C'est déplaisant mais on en reste là, on se contente de cette explication. Et les mois passant, on apprend que ce n'est pas du tout pour des raisons économiques que ça a été arrêté. On n'y croyait pas, au début... En fait, ça a déplu, non pas à l'éditorial, mais à un grand manitou de la boîte qui appartient, on l'avait oublié en cours de route, à un groupe catho traditionnel. Mais personne à l'éditorial ne nous avait dit: «*Les filles, attention, vous marchez sur des œufs!*» Donc on a représenté notre héroïne un peu à poil, un peu bisexuelle, se bécotant avec ses copines, et c'est pas passé.

On l'avait en travers que les lecteurs du tome 1 n'aient jamais la fin. Donc on a récupéré nos droits, et ça a été republié en noir et blanc chez une éditrice indépendante. Un jour, je me retrouve piégée dans un festival improbable en banlieue chic. Arrive un monsieur, très bourgeois surfait, et il commence à feuilleter le livre. Et j'étais là, impassible, et je me disais: «*Il va le prendre ou pas, l'album?*» Et puis là, il me lance: «*C'est très païen comme version*». Voilà, j'avais transformé cette figure chrétienne en païenne! Le mec était là, hyper gêné, il cherchait un adjectif pour qualifier le bouquin qui à ses yeux était juste impossible, mais qu'il avait quand même feuilleté pendant cinq bonnes minutes, histoire de se rincer l'œil. Nous avons fait de cette héroïne chrétienne une païenne, et ça n'a pas plu en haut lieu. C'est incroyable, vraiment.

Pensez-vous que Ah!Nana est arrivé trop tôt?

P.: Oui et non. Oui, parce qu'il y avait des titres chocs: l'inceste, la sexualité des jeunes filles, l'homosexualité... Et non, car c'était dans l'époque, huit ans après Mai 68, c'était dans le mood!

F.: Non, ce n'était pas trop tôt, c'était dans l'air du temps. Quand ça s'est arrêté, j'ai trouvé ça dommage. Mais financièrement, ça ne marchait pas. C'est surtout de ce côté-là que ça a péché.

J.: C'était certes complètement dans l'air du temps, mais ce qui manquait peut-être à l'époque, c'était le lectorat féminin, qui a fini par émerger et qui s'est développé depuis. Je me trompe peut-être, mais je dirais à partir de la bande dessinée de Satrapi. Je pense que c'est *Persepolis* qui a ouvert la bande dessinée à un lectorat qui n'en lisait pas plus que ça, un lectorat mixte, hommes et femmes. Pour réagir à ce que disait Brouette à propos du clitoris, je suis hallucinée d'entendre ça. Quand j'étais adolescente, j'étais dans un milieu intello, gauchiste, on lisait *Libé*, et j'avais la première version de *Notre corps, nous-mêmes*, une adaptation en français d'un ouvrage américain, comme par hasard, où on t'expliquait ce que c'était que le clitoris, où il y avait tout. Il y a eu dans les années 1970 une incroyable libération de la parole, et après, le couvercle! Bien sûr il y a eu la génération sida, mais pas seulement. Pendant les années 1980, le sida a mis un frein à la libération sexuelle sur le terrain, mais au niveau de la conquête des idées, de la liberté, les années 1980 ont vraiment été contre-révolutionnaires.

P.: Moi, j'avais dix-huit ans en 1984-1986, et on regardait les gens qui avaient cinq ans de plus que nous comme des veinards. Au moment où tu devais avoir une sexualité assez «libérée», tu te trouvais dans un carcan: «*Si tu sors des rails, tu risques d'y perdre la vie!*» Disons que la capote, ce n'était pas un élément très courant, dans les années 1980.

Est-ce que vous pensez qu'Ah!Nana aurait le même impact aujourd'hui?

P.: Avec les réseaux sociaux, je pense que ça foutrait la merde! On ne peut plus rien faire, comme dirait l'autre. Ça devient vraiment lourd, je trouve. Je repense toujours au titre sur l'inceste.

Quelle liberté, à l'époque, d'oser mettre un titre pareil sur un journal ! C'est hallucinant. Aujourd'hui ce serait très compliqué.

J. : C'est sûr que *Ah!Nana* serait trop riche et trop complexe, pas assez univoque. C'était tout l'intérêt de ce magazine : il s'éloignait du magazine féministe militant pour montrer différents points de vue féminins sur les questions de société. Ça ne fait pas la leçon, ça ne te dit pas quoi penser, ça ouvre le débat et ça accueille le dissensus. Or, on est dans une époque où on ne sait pas faire avec le dissensus. Je reste optimiste, je pense que ce n'est qu'un passage, avant que tout le monde se calme et se détende et qu'on puisse à nouveau discuter, supporter que l'autre ne soit pas d'accord avec soi. C'est ça, le grand problème d'aujourd'hui. Dans *Ah!Nana*, ce qui m'a vraiment sauté aux yeux quand je les ai relus, ce sont les points de vue différents ! À aucun moment – je parle surtout du rédactionnel – on ne cherche à te faire la leçon. Je repensais à l'histoire de Claveloux, *Une petite fille toujours dans la lune*. Je devais avoir une vingtaine d'années quand je l'ai lue. Tout à coup, je me suis sentie plus à l'aise avec certaines de mes propres pratiques dont j'étais un peu honteuse. Elle le montre, la gamine qui se frotte contre l'accoudoir du fauteuil, qui trouve ça génial d'avoir ses règles… Elle montre ce plaisir, pas seulement sexuel, un plaisir qui passe par tous les pores de la peau. On voit, chez Claveloux, qui est en plus une femme extrêmement gourmande, que le plaisir passe par tout ! Le plaisir de manger, de bouger, d'être toute nue, de courir dans l'herbe. Je trouve ça complètement fou que ta génération à toi, Brouette, ait besoin de refaire tout le chemin ! Rien n'est jamais acquis, on y était et on allait passer à autre chose, mais non ! C'est cyclique.

B. : Dans les années 1980, ce qui était acquis ne s'est plus défendu, on a grandi avec des figures kitch, Madonna et compagnie, ça a été une époque d'autres combats : pour l'homosexualité, pour les droits… La grande difficulté qu'on a à notre époque, c'est qu'on ne supporte pas que les gens ne soient pas d'accord. Il faut que tout soit consensuel, alors que ce n'est pas possible. Espérons que ce soit des périodes courtes, espérons que dans vingt ans, les gens n'aient pas oublié et le clitoris et le débat d'idées, parce qu'à ce moment-là… on sera foutus.

V. : En vingt ans d'édition, c'est maintenant que j'ai le plus peur et que j'aurais tendance à censurer et à m'autocensurer. Je ne dis pas que je le fais, mais il m'arrive de serrer les dents en sortant certains livres… Pour *L'homme pénétré*, on a eu de longues discussions. Par exemple sur le fait que les oppresseurs puissent parler, pour qu'on comprenne leur raisonnement et qu'on puisse le démonter. Finalement, on s'est dit « *ben non, c'est la parole aux victimes* ». Le débat était fondamentalement intéressant entre nous, mais ça caractérise le fait qu'on craint de se faire tomber dessus par un groupe ou un autre. Un consensus existe au sein de chaque petit groupe de pensée, mais il n'est pas global, et comme on accepte de plus en plus mal les points de vue différents, on a vraiment peur que ça s'enflamme sur les réseaux sociaux. Chacun dans son groupe, qu'il soit féministe, antiféministe, machiste, pense avoir raison. Par-dessus le marché, on s'engueule avec les groupes qui n'ont pas la même sensibilité… Il y a tellement de groupes avec des points de vue différents qui se considèrent comme opposés à tous les autres, qu'en sortant un bouquin tu es certain qu'il y aura un groupe qui va mal le prendre. Alors tu te dis « *pourvu que ça ne parte pas en sucette et qu'on n'ait pas à gérer d'énormes problèmes* ». On est à une période de liberté d'expression où on peut en théorie tout dire, mais on a cette épée de Damoclès. On se demande si ça peut s'enflammer sur les réseaux sociaux, s'il va y avoir un mouvement de censure. On a quand même eu des gens qui ont milité sur les réseaux pour interdire la réédition d'un livre ! Ce qui, dans les années 1970-1980, aurait fait hurler ! Il y a cette ambivalence de notre période, avec une grande liberté de parole, et en même temps une grande liberté de clash sur Internet. Je pense effectivement que c'est un passage obligatoire, mais il faudra réapprendre à écouter le point de vue des autres…

En voyant qu'il faut aujourd'hui relancer des combats que l'on pensait gagnés, pensez-vous qu'il soit aussi nécessaire de rappeler que les femmes ont leur place dans la bande dessinée ?

É. : Je ne pense pas, c'est une période où il y a beaucoup de femmes publiées, comme à La Boîte à Bulles. Moi, par exemple, je n'ai eu aucune difficulté à me faire publier par Glénat. Je n'ai même jamais rencontré mon éditeur en face, avant de signer le contrat. Mon enveloppe de femme n'a eu aucun impact dans le jugement de cette BD puisqu'on a tout fait par mail. Je trouve que c'est assez vivant, la création féminine aujourd'hui dans la BD. Peut-être que ce qu'il faut, c'est faire comprendre aux gens que c'est bien, ce que font les autrices. Il y a des préjugés qui subsistent, qui sous-entendent que la BD féminine est moins bien. Moi la première, je juge plus sévèrement une BD faite par une femme que par un homme.

B. : Rien qu'en voyant la population du festival d'Angoulême, il y a quand même 80 % de lectorat masculin. Les autrices sont là, mais je pense qu'elles ont parfois du mal à rencontrer leur public. Elles aimeraient être autre chose que nécessairement des femmes. Très souvent, lorsque c'est l'histoire d'une femme racontée par une femme, on retrouve l'argument : « *c'est parce que je l'ai vécu que ma parole est plus digne et qu'elle a plus de poids* ». Ce n'est pas tant de les laisser plus visibles, je crois qu'il faut arriver à gagner un équilibre sur tous les plans : les droits, les salaires, les temps de parole… Dans une famille lambda française, l'homme occupe encore 70 % du temps de parole à table, par exemple. Il y a une éducation entre femmes qui reste patriarcale, c'est compliqué de détruire des schémas qui

ont persisté aussi longtemps. Je suis toujours étonnée de voir que mes élèves lisent beaucoup de fantasy, beaucoup de SF écrite par des femmes, mais ils ne sautent pas le pas de la BD. Il y a quelque chose de l'ordre du club de mecs, un peu comme le jeu de rôles dans les années 1990. Je ne sais pas si c'est un problème de l'école, de la famille, mais j'ai l'impression qu'il n'y a pas assez de lectrices, tout simplement.

P.: Je pense qu'effectivement, on n'a plus besoin de dire qu'il faut mettre en avant les femmes. Je trouve qu'elles ont leur place, elles s'imposent sans problème. On peut passer à autre chose, maintenant. Avançons, quoi!

J.: Moi, au bout de quarante ans de dédicaces, de salons, je trouve qu'Angoulême n'est pas du tout représentatif. Dans l'espace gros éditeurs, on ne va trouver que du chasseur de dédicaces, qui va être à 95 % masculin, voire 99,99 %. Le public du Nouveau Monde est différent, beaucoup plus mixte. J'ai bien vu comment le public des salons moyens ou même des petits salons a évolué. J'ai désormais beaucoup plus de femmes en dédicace, alors que mes albums ne sont pas forcément féminins, ni en direction d'un public précis. Personnellement, j'ai perçu une féminisation. Dans un premier temps, c'était beaucoup de femmes qui achetaient pour offrir à leur copain, mais c'est moins le cas maintenant.

F.: Moi, quand j'ai commencé les dédicaces, je n'avais aucune femme. Elles sont venues petit à petit. À l'époque du *Démon de midi*, ça résonnait... Elles s'en parlaient entre elles, le bouche-à-oreille a marché, et je me suis fait mon public de nanas comme ça. Au bout d'un moment, elles venaient me l'acheter par trois, l'album. Mais maintenant ce n'est plus le même problème. C'est beaucoup plus facile.

V.: Il y a une anecdote qui est amusante à propos du prix Artémisia. À une période, c'était un jury féminin qui choisissait la meilleure BD féminine. En discutant avec Chantal Montellier, je lui avais dit : « *C'est une connerie! Soit c'est la meilleure BD appréciée par les lectrices, soit c'est la meilleure BD faite par des femmes. Mais en faisant la meilleure BD de femme choisie par des femmes, tu envoies le message que la BD de femme ne s'adresse qu'aux femmes.* » Au lieu d'ouvrir et de dire « *les femmes s'expriment, écoutez-les* », on dit « *pour apprécier une BD de femme, il faut être une femme* ». Est-ce que je l'ai influencée? En tout cas, juste après elle a ouvert son jury à des hommes, ce que je trouve beaucoup plus cohérent.

J.: Je suis cofondatrice de ce prix et la non-mixité du jury, c'était un choix démocratique. Il y a une majorité qui s'est exprimée pour ça. J'entends tout à fait l'argument qui est éminemment recevable. Cependant, un choix identique a aussi mené à la non-mixité du Collectif des créatrices des bandes dessinées contre le sexisme. Pour Artémisia, on s'est dit « *s'il y a un mec dans le jury, il va monopoliser la parole* », c'était un truc de terrain. Tu as tout à fait raison, Chantal avait raison de dire que ça fonctionnait un peu sur soi, des femmes qui choisissent des ouvrages faits par des femmes, etc. Mais pour nous, c'était vraiment un choix pratico-pratique. On s'est dit: si on a un mec – je ne donne pas de nom –, on ne va entendre que lui! J'ai fait mes armes auprès des plus gros parleurs. Donc maintenant je sais que lorsque j'ai le micro, je le tiens. Il faut occuper le terrain. Ne jamais s'arrêter de parler, parler, parler, je peux continuer comme ça pendant trois heures!

Une dernière question d'ordre plus personnel que je poserai à vous Florence et Pixel, qui avait la plus grande carrière pour l'instant. Est-ce que vous avez reçu le prix que vous souhaitiez?

P.: Alors moi, le prix d'Angoulême, je m'en fous! Je n'ai qu'un seul prix, c'est Florence qui me l'a donné, et c'est le prix Schlingo. C'est bon, j'ai fait mon truc!

F.: Oui, j'étais comblée quand j'ai eu le Grand Prix! J'attends toujours la Légion d'honneur, mais bon, voilà... Tout va bien.

n°5

8F

AH! NANA

DOSSIER HOMMES:

INTERVIEWS : GUY DES CARS, RUFUS, OMAR SHARIF

SPECIAL B.D. FEMININE U.S

ILLUSTRATION DE LILI WHITE CAT.

vampir...
Oh ! c'est toi mon chéri comme tu m'as manqué
Bonjour ma fille tu deviens une petite femme.

veux-tu me retirer ce rouge à lèvres tout de suite!
laisse-la je la trouve très belle et cesse d'envier sa jeunesse.
oui c'est ça, va te coucher!...
Hi Hi Hi! Hi
Oh mon petit papa, comme je t'aime je suis bien avec toi
Puis elle l'entraine d s sa chambre.

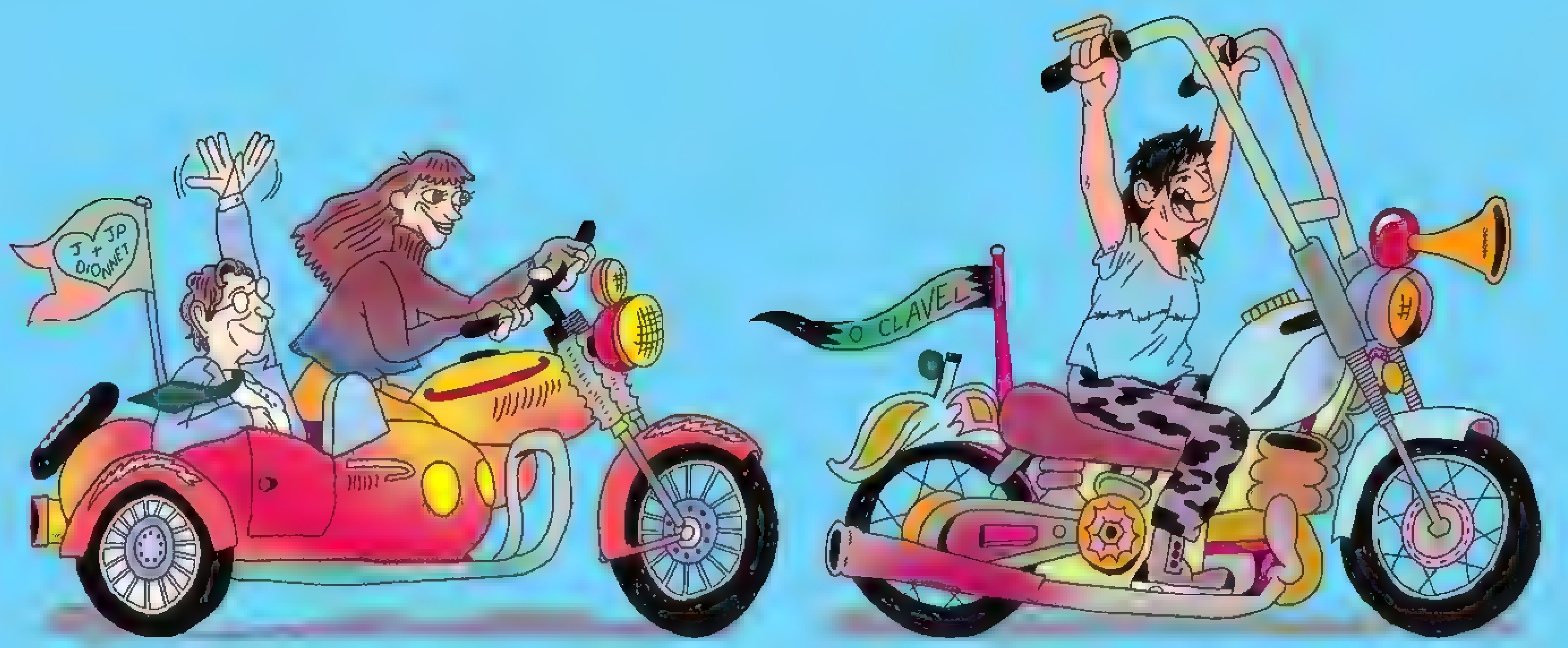
et là, elle dévoile ses charmes.
obscurs obscurs.
il regarda longuement une photo de sa fille posée avec une certaine désinvolture contre le mur.
Puis écoeuré il sort de l'antre du vampir adoré

tu me reviens enfin, je savais que cette petite ne faisait pas le poids
leurs deux corps se réunissent à nouveau pour un orgasme sûr prévu habituel et organisé
mais, but, pero, sed etiam la petite était toujours présente
Marie Ange Le Rochais 78.

TRINA ROBBINS

« IL FAUT RAPPELER QUE NOUS NE NOUS ADRESSIONS QU'AUX FEMMES, DE A À Z, ET C'ÉTAIT EXTRAORDINAIRE. »

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE THÉLOT-VERNOUX ET TRADUIT PAR ALICE RAY. ILLUSTRATIONS D'ÉMILIE GLEASON.



Vous avez été l'une des premières autrices à intégrer le mouvement des comics underground dans les années 1960 et vous avez emménagé à San Francisco en 1970, lieu de naissance de cette contre-culture. Qu'est-ce qui vous a amenée à participer à Ah!Nana ?

À l'époque, j'ai reçu une lettre de la part de Jean-Pierre Dionnet me demandant si je pouvais participer et, bien entendu, j'étais absolument ravie de sa proposition.

Saviez-vous qu'une des inspirations d'Ah!Nana était l'anthologie américaine de comics Wimmen's Comix, à laquelle vous avez également participé ? D'après vous, en quoi l'aventure Wimmen's Comix est-elle différente de celle d'Ah!Nana ?

Oui, j'ai déjà entendu dire qu'ils s'étaient inspirés de *Wimmen's Comix*, mais à l'époque je n'étais pas du tout au courant. Je ne l'ai su qu'il y a quelques années. J'en suis vraiment honorée, et je suis très heureuse qu'ils aient trouvé l'inspiration dans *Wimmen's Comix*, mais en réalité, *Ah!Nana* était bien au-dessus. C'était un magazine imprimé sur papier glacé et les autrices européennes qui y figuraient étaient bien meilleures que les autrices américaines. Elles étaient incroyables.

En fait, la plupart des autrices de *Wimmen's Comix* débutaient dans le métier, elles n'avaient jamais dessiné de comics auparavant. Je parle des tout premiers numéros, bien entendu, parce que par la suite c'est devenu de mieux en mieux quand un plus grand nombre de femmes, incroyablement talentueuses, ont commencé à nous rejoindre. Nous avons même invité des autrices européennes à un moment donné. Mais au départ, à l'exception peut-être de Lee Marrs, les autres n'avaient jamais fait de comics.

Et pourtant, l'aventure a duré 20 ans.

Comme je le disais, le magazine a gagné en qualité au fur et à mesure, et puis, il faut rappeler que ne nous adressions qu'aux femmes, de A à Z, et c'était extraordinaire. C'était la première fois qu'on voyait ça. Pour les lectrices américaines qui nous ont découvertes, peu importait que les dessins soient bons ou mauvais, elles étaient trop contentes que l'on existe.

Durant les deux ans de publication d'Ah!Nana, comment avez-vous travaillé entre les deux magazines ?

Tout mon travail pour *Ah!Nana* était des traductions d'œuvres déjà parues aux États-Unis. Certaines histoires avaient été publiées dans *Wimmen's Comix*, et d'autres dans différentes maisons.

Avez-vous fait participer des autrices de comics américaines dans Ah!Nana ?

Non, pas directement. Jean-Pierre et Janic s'occupaient de trouver les autrices, et moi, je me chargeais de les approcher.

Participiez-vous aux comités de rédaction ?

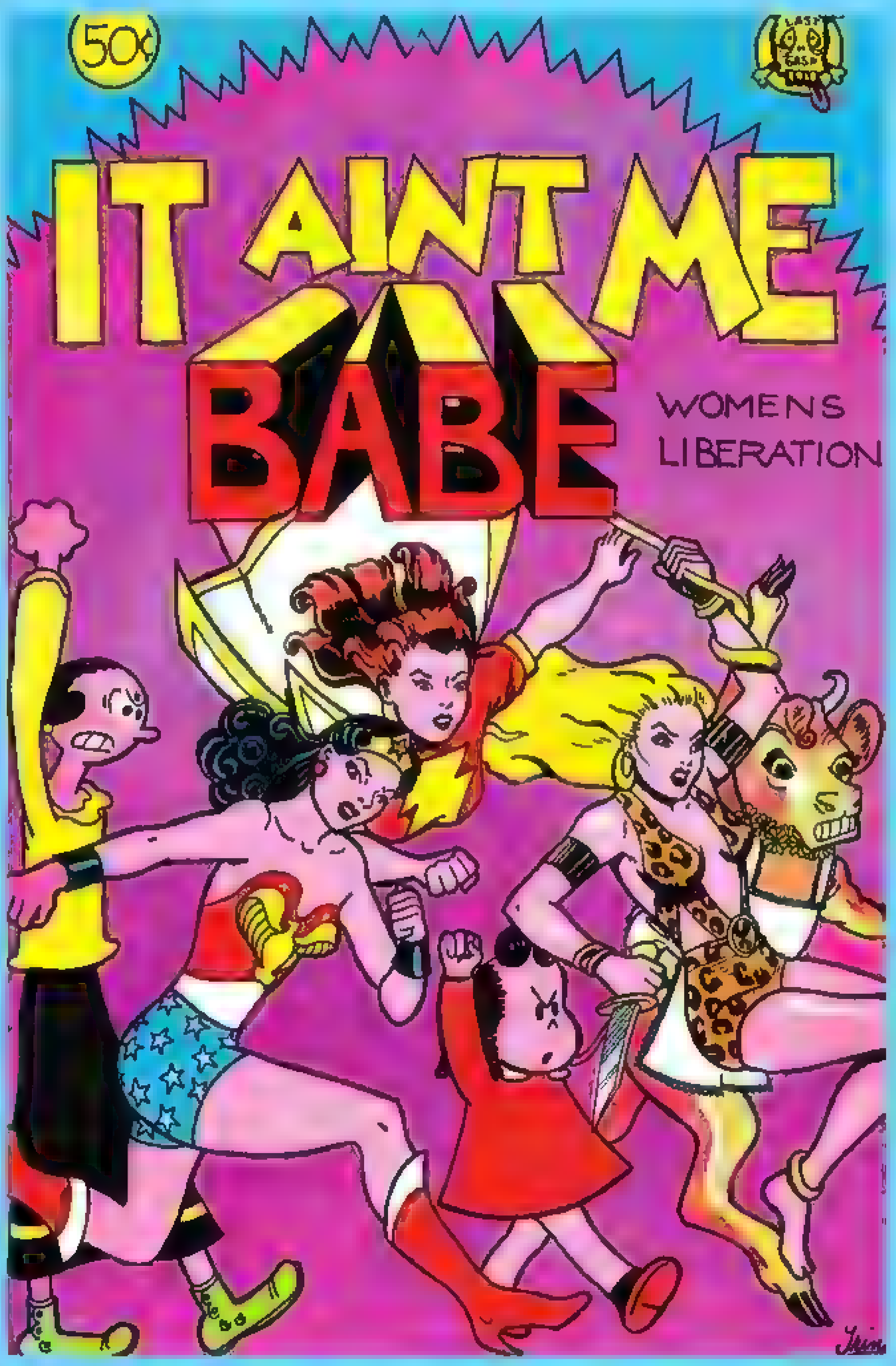
Non, je n'y participais pas. Nous n'avions pas Zoom à l'époque ! J'envoyais des photocopies des planches de bande dessinée, lettrées en anglais, par courrier.

Vous parliez tout à l'heure avec admiration des autrices européennes. Certains noms vous viennent-ils en tête ? Avez-vous eu l'occasion de les rencontrer ?

Eh bien, je pense immédiatement à Keleck, parce que c'est la première que j'ai pu rencontrer. Elle était merveilleuse avec ses cheveux verts. À l'époque, peu de personnes avaient les cheveux verts. Chantal Montellier aussi, bien entendu, qui est une autrice extraordinaire. En fait, elles étaient tellement talentueuses que je ne peux pas me souvenir de toutes. Je me souviens aussi d'Olivia Clavel et de Florence Cestac.

J'ai rencontré certaines d'entre elles, mais plus tard. Keleck a été la seule que j'ai croisée à l'époque d'*Ah!Nana*, mais quelques années après, je suis allée à un festival en Suisse et Chantal Montellier était là, ainsi que d'autres autrices du magazine. Et quand je me suis rendue en Italie pour la première fois en 1980, j'ai rencontré Cecilia Capuana. Donc oui, j'ai pu en croiser

Couverture de Wimmen's Comix *n° 9, 1984.*



Couverture de It Ain't Me, Babe *n° 1, 1970.*

certaines en chair et en os. J'ai même certaines d'entre elles en amies sur Facebook.

À l'époque, j'étais allée voir Janic et Jean-Pierre en France. Ils m'avaient invitée chez eux. Enfin, je ne suis pas sûre qu'ils m'aient invitée, je crois que je m'étais invitée toute seule. J'ai dû dire quelque chose comme «*Je viens à Paris. Je peux venir chez vous ?*» [rires].

J'avais emmené ma fille, ça devait être en 1977. Nous faisions un voyage en Europe et nous sommes allées en France et à Londres, puis en Italie bien entendu, où j'ai rencontré Cecilia Capuana.

Voyagiez-vous souvent en Europe pour faire des festivals ?

Bien sûr. La première fois que je suis venue en Europe, ce devait être en 1973, puis en 1977. Ensuite, j'ai été invitée au festival de Lucques en 1980. Et puis, petit à petit je suis venue de plus en plus souvent, et j'adore ça.

Vous avez mentionné Keleck, y a-t-il d'autres auteurs dont vous suivez le travail depuis toutes ces années ?

Jacques Tardi, qui était merveilleux. Mœbius, bien sûr, qui nous a malheureusement quittés. Je l'avais rencontré en 1977 et je le voyais dans les festivals. Il était fantastique.

J'aimerais que nous parlions de censure, du fait que, contrairement à Wimmen's Comix, Ah!Nana a été arrêté en France en 1978. Pensez-vous qu'à l'époque la censure en France était plus sévère qu'aux États-Unis ?

À l'époque, je pense que oui, mais bien entendu maintenant c'est plutôt chez nous, elle est terriblement dure ici. En réalité, je ne la ressens pas dans mon travail, mais… mon Dieu, ce devait être à la fin des années 1970… j'éditais deux comics *underground* sur les fantasmes sexuels féminins, ça s'appelait *Wet Satin*. L'imprimeur, qui était situé dans le Midwest, a refusé de les imprimer. Il m'a dit qu'ils étaient obscènes, qu'ils étaient pornographiques. Pourtant, il avait déjà imprimé des comics pour l'éditeur de *Wet Satin,* notamment un comics intitulé *Bizarre Sex*. Cela ne tournait qu'autour des hommes, et certaines des histoires étaient vraiment grotesques. Mais l'imprimeur les avait bel et bien imprimées, c'était de la «satire» d'après lui. Bizarrement, les nôtres étaient «pornographiques».

En plus de votre travail sur les comics, vous avez également mené une carrière d'historienne et écrit des ouvrages sur les femmes dans la bande dessinée américaine.

Je suis une femme et je dessine des comics. Quand j'ai commencé à écrire des livres [de non-fiction], les ouvrages sur le comics américain étaient tous écrits par des hommes et ils n'écrivaient jamais sur les femmes, ils s'en fichaient royalement. Ils voulaient seu-

LES HOMMES D'AH!NANA

LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA

Rockette, *Voss et Hermes Baby,* Ah!Nana *n° 5, 1977.*

lement écrire sur Stanley, Jack Kirby et Spiderman… mais il y a tellement plus que Spiderman dans le monde du comics ! En effectuant des recherches pour écrire mes livres, j'ai découvert que si personne n'écrit votre histoire, vous tombez dans l'oubli. Donc, toutes ces femmes incroyables avaient été oubliées parce que les hommes n'avaient pas écrit sur elles. Alors, j'ai rectifié le tir.

Après l'arrêt de Ah!Nana, avez-vous été invitée à participer à Métal Hurlant ?
Non, on ne m'a jamais proposé de participer à *Métal Hurlant*. En revanche, ils ont publié une histoire en deux pages que j'avais écrite : *Les putes féministes de l'espace*, dans le *Métal Hurlant* n° 16. Je l'avais envoyée pour *Ah!Nana*, mais ils l'ont imprimée dans *Métal Hurlant* pour faire la publicité d'*Ah!Nana*.

Vous considérez-vous comme une autrice féministe ?
Bien sûr.

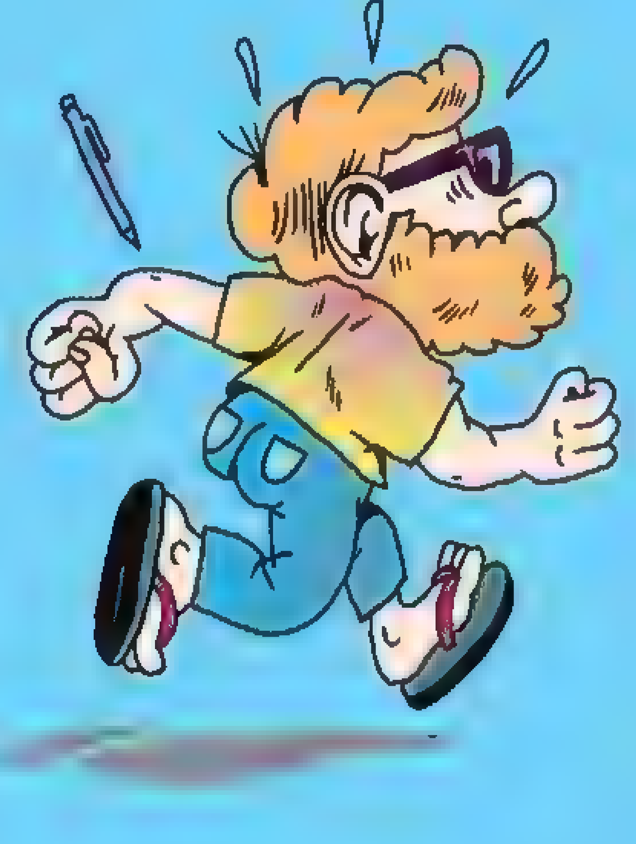
Et pensez-vous qu'Ah!Nana était un magazine féministe ?
Je pense qu'il l'était, oui.

Pour Janic, par exemple, c'était un magazine fait par des femmes, mais pas nécessairement un magazine féministe. Cependant, quand je parcours tous les articles aujourd'hui, ils sont absolument féministes à mes yeux.
Bien sûr qu'ils sont féministes.

Pensez-vous qu'il est encore nécessaire aujourd'hui de rappeler aux gens que les femmes ont leur place en tant qu'autrices de bande dessinée ?
Je pense qu'on ne le répètera jamais assez. En Europe, je ne sais pas, mais elles sont tellement nombreuses aux États-Unis que je ne peux plus les compter, ni connaître leurs noms à toutes. Il y a constamment de nouvelles femmes qui arrivent dans l'univers du comics et personne ne remet ça en question. Même chez DC ou Marvel – surtout Marvel en fait –, ils ont beaucoup de publications faites par des femmes pour les femmes.

Il semblerait néanmoins que les autrices de bande dessinée peinent encore à investir les genres de la science-fiction ou de la fantasy. C'est une impression que vous partagez ?
Pas spécialement, aux États-Unis en tout cas, les femmes font beaucoup de fantasy. Beaucoup d'histoires de déesses et de romances. De belles femmes avec de longues chevelures ondulantes, et beaucoup d'animaux. C'est comme en science-fiction : les hommes ont plutôt tendance à écrire de la hard SF alors que les femmes vont plutôt vers le fantastique. Personnellement, j'écris toujours des comics de science-fiction.

Trina, sur quoi travaillez-vous en ce moment ?
Je viens juste de finir d'assembler et d'éditer une anthologie de comics sur le droit à l'avortement, dont les bénéfices seront reversés au Planned Parenthood. Trente-deux artistes y ont posé leur plume, la plupart sont des femmes, mais on y compte aussi quelques hommes. Et les illustrations sont magnifiques ! Ces autrices sont tellement talentueuses, elles sont tellement meilleures que nous quand nous avons commencé *Wimmen's Comix*. Dans les années 1970, 1980 et 1990, le comics était exclusivement masculin. Si vous vouliez dessiner, vous deviez faire des super-héros. Vous deviez faire « le poing ». C'est ce que je dis toujours, « le poing », vous voyez, cette impression d'écrasement, vu du dessus. C'était ridicule. Les femmes ne dessinent pas comme ça, tout simplement. Et maintenant, il y a autant de styles que d'autrices.



PARTENARIAT

PERIOD. X AH!NANA

DE LA PRESSE PAPIER À INSTAGRAM, LE MÊME COMBAT CONTRE LE MACHISME ET LA CENSURE

Par Myriam Attia, rédactrice en chef de *Period*.

Quand Les Humanoïdes Associés nous ont contactés pour une collaboration autour du hors-série spécial *Ah!Nana*, on doit avouer qu'on ne connaissait pas du tout l'histoire de cette revue (sûrement parce que l'âge moyen de notre équipe est de 28 ans).

En creusant un peu, on découvre une bande de femmes qui se réunissent pour faire des blagues, se moquer des hommes (un peu), critiquer la société patriarcale (beaucoup), et tout ça, en BD ! Et en fait, c'est un peu ce qu'on fait au quotidien à la rédaction de *Period*. (mais en vidéo, parce qu'on sait pas trop faire de la BD, nous…)

Ce qui nous a touchées dans l'histoire d'*Ah!Nana*, c'est d'imaginer ces autrices et dessinatrices, qui depuis des années travaillent dans des revues dirigés par des hommes, se dire : maintenant, à nous de montrer ce qu'on peut faire ! Tout ça, dans les années 1970, chapeau !

Mais très vite, *Ah!Nana* se retrouve confronté à une problématique qui est encore d'actualité aujourd'hui, notamment pour les médias féministes : la censure. En effet, la revue a des ennuis avec cette dernière après un dossier sur l'homosexualité et la transexualité. *Ah!Nana* est finalement interdit en 1978 après un numéro consacré à l'inceste, sujet tabou si l'en est quand bien même il concernerait une personne sur dix en France, d'après une étude Ipsos de 2010.

On pourrait croire qu'aujourd'hui c'est plus facile pour les médias féministes, et que la censure n'existe plus, mais non. Sur Instagram, nombreuses sont les militantes qui voient leur compte censuré ou moins mis en avant, après des posts jugés trop engagés.

En mars 2021, quatorze militantes féministes avaient d'ailleurs assigné Instagram en justice, pour dénoncer la censure dont elles étaient victimes. Car oui, sur la plateforme, on peut publier des contenus misogynes, imprégnés de male gaze, des posts racistes, antisémites ou homophobes, mais le contenu féministe, lui, ne passe pas…

Il suffit de quelques signalements pour qu'une vidéo d'éducation sexuelle, ou une photo laissant apparaître un téton féminin, soient supprimés de la plateforme. On aimerait la même réactivité quand il s'agit de contenus misogynes et racistes, mais que voulez-vous ?

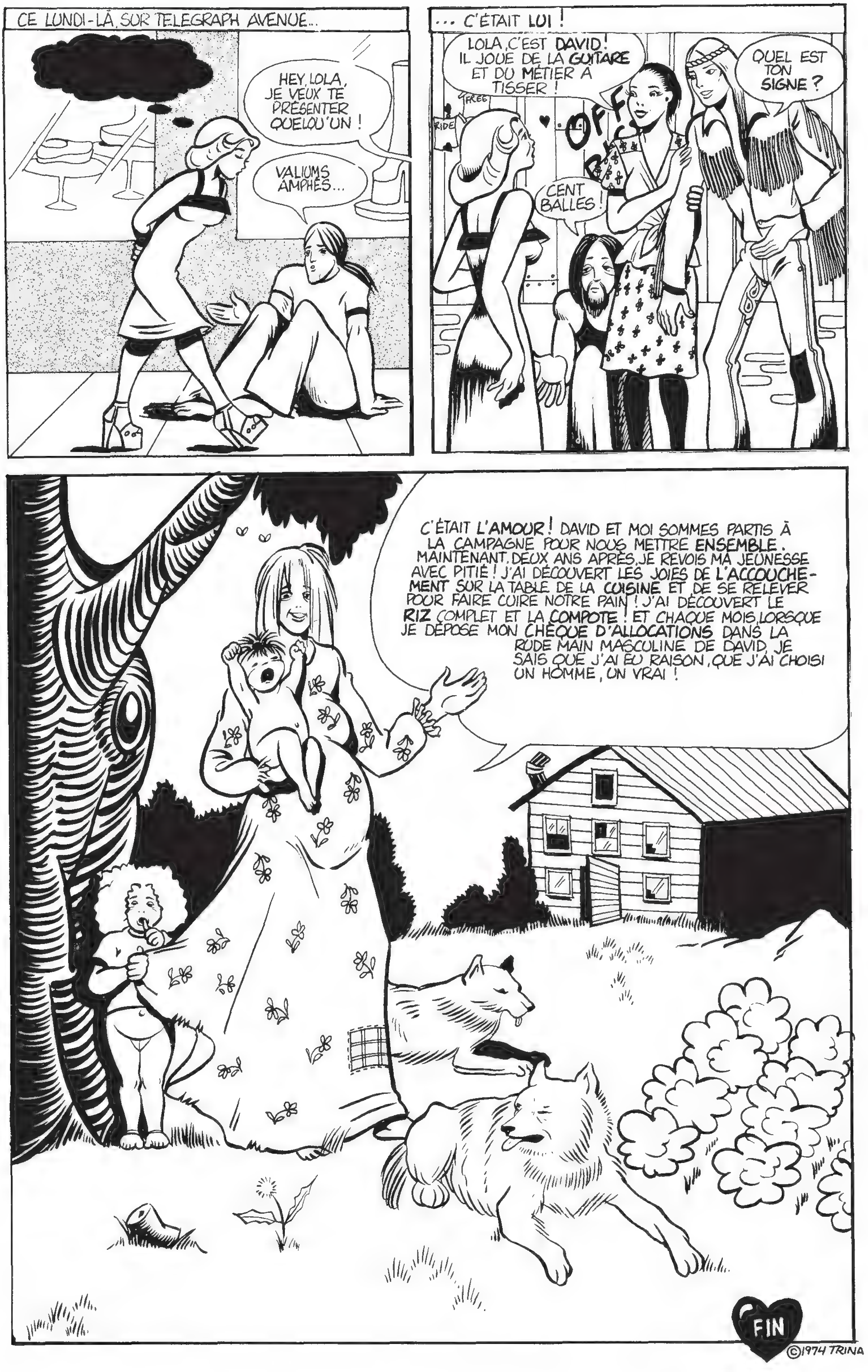
Alors, nous on va continuer à documenter les inégalités qui traversent nos vies de femmes, à défendre la sororité et à se moquer de la société patriarcale, et on espère que des initiatives comme *Ah!Nana* ou *Period*., portées par des femmes, donneront des idées aux générations de filles qui arrivent.

Retrouvez Period. sur Tik Tok et Instagram @period.studio

j'étais une
LOPE à PEDES
OH, CHOU ! METTONS NOS T-SHIRTS ARGENT À PAILLETTES ET ALLONS EN SUER UNE AU STUD ! OOH, C'EST SI DÉCADENT !
OH, RICK, MON AMOUR, QUAND POURRAI-JE TE DÉCLARER MA PASSION DÉSESPÉRÉE ?
JE M'EN SOUVIENS SI BIEN ! J'ALLAIS À L'ÉCOLE À BERKELEY, MA MEILLEURE AMIE S'APPELAIT HELEN ...
C'EST LE FAMEUX LARRY DONT JE T'AVAIS PARLÉ ! C'EST UN DIPLÔMÉ EN MUSIQUE...
HISTOIRE DE LOLA BENNET DESSIN DE TRINA.
NOUS TRAINIONS TOUS LES TROIS SUR LE CAMPUS, BUVANT DES JUS DE FRUITS ET NOUS RACONTANT DES HORREURS. ÉTAIS-JE NAÏVE LES GARS !
T'AS-VU "TRASH" ? OOH, HOLLY WOODLAWN EST TROP DIVINE !
QUOI !! CETTE PÉDALE ?
SEIGNEUR, LOLA CE QUE TU ES COLLANTE !
LARRY, REVIENS ! LAR - OH, LOLA REGARDE TON OEUVRE !
QU'AI-JE FAIT ?

ESPÈCE DE CRUCHE !
TU NE SAIS PAS QUE LARRY EST HOMO ?
HOMO?!
J'AVAIS L'AIR FINE ! MAIS JE REVIS LARRY...
PETITE, TU ES INNOCENTE ! POURQUOI NE SORS-TU PAS AVEC HELEN ET MOI DANS LES BOITES HOMO ?
CENT BALLES ?
OH ZUT, TU DOIS ME HAÏR !
D'UN COUP MA VIE CHANGEA ! LARRY ET HELEN M'INTRODUISIRENT DANS LE MONDE PAILLETÉ DE LA BISEXUALITÉ ! LES FRINGUES OUTRAGEUSES ! LES HOMMES MAGNIFIQUES ! DAVID BOWIE !
ET LE MEILLEUR — ILS NE NOUS DEMANDAIENT JAMAIS DE LES BAISER !
LOLA, DOUDOU, C'EST RICK ! NOUS SOMMES FIANCÉS ! SEIGNEUR FASTUEUX, NON ?
R-RICK ! S-SALUT...
AUPARAVANT JE N'AVAIS JAMAIS RESSENTI CELA POUR AUCUN HOMME ! JE NE POUVAIS PLUS ME RETENIR...
COCKETTES
...C'ÉTAIT L'AMOUR...

APRÈS ÇA, TOUT CHANGEA ! DIEU SAIT QUE J'AI ESSAYÉ !
DÉSOLÉE LARRY ! JE... JE N'AI PLUS ENVIE...
OH CHÉRIE, TU NE VAS PAS METTRE CE VIEUX SAC ? JÉSUS, TU AS L'AIR D'UN BOUDIN !
ET PUIS BRUCE, L'AMI DE LARRY, NOUS PRÊTA LES CLEFS DE SA MAISON DE SAUSALITO POUR LE WEEK-END ! J'ÉTAIS EXCITÉE ! J'AI DIT À MES VIEUX QUE J'ALLAIS PASSER LE WEEK-END CHEZ HELEN (ET ELLE A DIT LA MÊME CHOSE À SES VIEUX !)
IF HAPPY LITTLE BLUEBIRDS FLY BEYOND THE RAINBOW WHY OH WHY CAN'T I ?
LE COUCHER...
RICK ET MOI DORMIRONS ICI !
ELLE DORT... JÉSUS, QUELLE VACHE ! LOLA CHÉRIE, PRENDS L'AUTRE DIVAN...
JE N'OUBLIERAI JAMAIS CETTE NUIT...
UNG, GLORP. SUCE ÇA ! SNORK.
OH, SANGLOTS RICK, MON AMOUR...
C'ÉTAIT LA FIN DU MONDE...
POURQUOI LES OISEAUX CONTINUENT-ILS À CHANTER ? LES ÉTOILES À BRILLER ? NE SAVENT-ILS PAS QUE LE MONDE S'ARRÊTE QUAND ON PERD SON AMOUR !
MES PARENTS ÉTAIENT PRÉOCCUPÉS...
HUM, TA MÈRE ET MOI NOUS DEMANDIONS SI TU VOUDRAIS NOUS ACCOMPAGNER À LA RÉUNION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH...
CHÉRIE... TU N'AS PAS TOUCHER À TES CORNFLAKES ! VEUX-TU QUE JE TE PRÉPARE UN AUTRE BOL D'INSTANTANÉ ?


CE LUNDI-LÀ, SUR TELEGRAPH AVENUE...
HEY, LOLA, JE VEUX TE PRÉSENTER QUELQU'UN !
VALIUMS AMPHÉS...
... C'ÉTAIT LUI !
LOLA, C'EST DAVID ! IL JOUE DE LA GUITARE ET DU MÉTIER À TISSER !
QUEL EST TON SIGNE ?
CENT BALLES !
C'ÉTAIT L'AMOUR ! DAVID ET MOI SOMMES PARTIS À LA CAMPAGNE POUR NOUS METTRE ENSEMBLE. MAINTENANT, DEUX ANS APRÈS, JE REVOIS MA JEUNESSE AVEC PITIÉ ! J'AI DÉCOUVERT LES JOIES DE L'ACCOUCHEMENT SUR LA TABLE DE LA CUISINE ET DE SE RELEVER POUR FAIRE CUIRE NOTRE PAIN ! J'AI DÉCOUVERT LE RIZ COMPLET ET LA COMPOTE ! ET CHAQUE MOIS, LORSQUE JE DÉPOSE MON CHÈQUE D'ALLOCATIONS DANS LA RUDE MAIN MASCULINE DE DAVID, JE SAIS QUE J'AI EU RAISON, QUE J'AI CHOISI UN HOMME, UN VRAI !
FIN
©1974 TRINA

LA VENGEANCE DE PEAU BLANCHE
By Trina
SHARON SAVOURE UN IRISH-COFFEE À LA TERRASSE D'UN BAR...
SANS SE DOUTER QUE QUELQU'UN L'ÉPIE...
UNE BLONDE PLATINE ! EXACTEMENT CE QUE JE CHERCHAIS !
TANDIS QU'ELLE SE REMET DU ROUGE À LÈVRES, UNE MAIN INVISIBLE VERSE LE CONTENU D'UNE FIOLE...
UNE GORGÉE, ET TOUT SE MET À TOURNER.
SHARON S'ÉVANOUIT...
ET REPREND CONSCIENCE, ATTACHÉE AUX QUATRE MONTANTS D'UN LIT.

DRESSÉ DEVANT ELLE, UN HOMME GRAND, LE VISAGE BASANÉ, VÊTU D'UN COSTUME RAYÉ...
RÉVEILLÉE, VISAGE PÂLE ?
QU...QUI ÊTES-VOUS ?
JE SUIS TAUREAU FURIEUX DOUBLURE D'ARGENT, DERNIER CHEF DE MA TRIBU ! ET TOI, LA PLUS PÂLE DES VISAGES-PÂLES, TU AS ÉTÉ AMENÉE ICI POUR NOTRE VENGEANCE !
QU'.. QU'ALLEZ-VOUS ME FAIRE ?
CE QUE TON PEUPLE A FAIT AU MIEN !
AVANT QUE SHARON PUISSE PARLER, TAUREAU FURIEUX LA BAILLONNE
MAIS... MMM !
LA VISAGE-PÂLE A LA LANGUE FOURCHUE.
TAUREAU FURIEUX TOURNE LES TALONS ET S'EN VA. TROIS SQUAWS PÉNÈTRENT DANS LA PIÈCE.
ELLES DÉTACHENT SHARON...
LUI ÔTENT SES VÊTEMENTS DÉCHIRÉS...
ET ENTREPRENNENT DE LA VÊTIR D'UN CORSET ÉTROITEMENT LACÉ, DE BAS COUTURE DE SOIE NOIRE, ET DE TALONS AIGUILLES DE VINGT CENTIMÈTRES.

ENFIN SES BRAS SONT LIÉS DERRIÈRE SON DOS, EMPRISONNÉS PAR UN SEUL ET UNIQUE GANT.
ON LA LAISSE SEULE, ASSISE AU BORD DU LIT.
J'AIMERAIS QUE QUELQU'UN M'ENLÈVE CE BAILLON !
TAUREAU FURIEUX ENTRE DE NOUVEAU, PARÉ D'UN COSTUME DE CÉRÉMONIE INDIEN.
ET MAINTENANT?
IL ÔTE LE BAILLON
ENFIN !
ECOUTEZ-MOI...
HÉ...
MMM...!
VOILÀ POUR WOUNDED KNEE!

LE BAILLON EST REPLACÉ ET SHARON EST BRUTALEMENT ATTACHÉE AU LIT.
APRÈS UNE NUIT D'INSOMNIE...
OÙ M'EMMÈNENT-ELLES ?
SHARON EST CONDUITE DANS UNE COUR ET ATTACHÉE À UN ÉNORME POTEAU !
ELLE RESTE LÀ, PENDANT CE QUI LUI SEMBLE UNE ETERNITÉ, MOURANT DE FROID, TANDIS QU'À L'INTÉRIEUR ELLE PEUT ENTENDRE TAUREAU FURIEUX ENTONNER LE CHANT DE MORT DES INDIENS !
ENFIN...
EMMENEZ-LA ! JE NE PEUX PAS !

ELLES ONT OUBLIÉ DE M'ATTACHER LES BRAS ! VOILÀ MA CHANCE !
MISÉRABLE CHIENNE, JE TE TIENS !
AÏIE ! VISAGE PÂLE, DÉMON !
UNH !
YAGRAA !
CEPENDANT...
PRÉPARE TON CHANT DE MORT, Ô BRAVE !
IMBÉCILE ! TU NE M'AS JAMAIS LAISSÉ UNE OCCASION DE M'EXPLIQUER JE SUIS LA PRINCESSE ALBINOS SHARON SOURCE RIEUSE !
QUOI ?
QU'...QU'ALLEZ-VOUS FAIRE DE MOI ?
CE QUE TU AS FAIT À MON PEUPLE !
UN PEU PLUS À GAUCHE
fin
© TRINA '75

UNE HISTOIRE TRES PERSONNELLE DES COMICS UNDERGROUND PAR TRINA ROBBINS

Petite fille, j'avais une idée bien précise des artistes grâce à mes lectures des bandes dessinées. Un artiste portait blouse et béret et vivait dans un galetas de Paris, brandissant une palette et peignant des toiles posées sur un chevalet. Ma vocation d'artiste ne fit que grandir avec l'âge. Pas le moindre doute là-dessus. Bizarrement, je n'avais jamais rêvé de dessiner des comics. J'étais tellement certaine de finir dans mon galetas parisien que j'ai appris le français pour me préparer à mon arrivée là-bas.

Le temps passa. J'eus treize ans et ma mère parla de donner ma collection de comics. D'ailleurs je n'étais plus une enfant. Privée de mes bandes dessinées, je me branchai sur la science-fiction, réussis à sortir du collège et commençai mes études à l'école artistique Cooper, celle qu'ils appellent « La Meilleure de l'Est ».

Quelque chose de vraiment drôle m'arriva chez Cooper. J'étais là, dessinant de Vrais Trucs sur du papier, alors que tout le monde faisait de grandes œuvres abstraites à l'huile sur des toiles géantes. Grands dieux, si c'était de l'Art, alors je n'étais pas une artiste après tout ! J'en passai les dix années suivantes avec une très basse opinion sur moi-même. Je n'étais pas une artiste. Je dessinais juste des petits trucs rigolos sur du papier, ce qui, évidemment, ne comptait pas.

Du coup, juste avant l'Été des Fleurs et de l'Amour, je me remis à dévorer des comics, et des Marvel Comics cette fois. Les piles de comics que j'avais données à treize ans inondaient mon cerveau d'idées. Peut-être que je ne serais jamais une artiste, mais je pourrais dessiner des Comics ! C'est ainsi que, n'ayant jamais entendu les noms de Crumb ou de « Zap », je commençai à dessiner ce qui allait devenir des Comics Underground.

En 1966, j'allai habiter dans le Lower Easy Side, à New York et je pris part à l'East Village Over, l'un des premiers journaux underground. A cette époque, j'étais si retournée à l'idée d'être publiée que je n'aurais jamais eu l'idée de me faire payer. En février 67, je vais à San Francisco. Des amis m'attendaient à l'aéroport avec un exemplaire de « ZAP N° 1 ». Ça me tua.

Pour une raison ou pour une autre, bien que tous les dessinateurs underground aient travaillé pour des journaux, aucun d'entre nous n'avait jamais pensé que nous pourrions réunir nos bandes en « Livre ».

Ça me semble le bon moment pour embrayer sur Crumb, le grand-père des Comics Underground. On croit généralement et à tort qu'il dessina les tout premiers trucs underground. En réalité, au moins six d'entre nous eurent cette idée au

même moment au milieu des années soixante (des gens comme Spain, Kim Deitch, Art Spiegelman, Jay Lynch, Skip Williamson et Gilbert Shelton), ils ne se connaissaient pas. Crumb peut, par contre, être tenu pour responsable du premier Livre de comics underground, Dieu l'ait en sa sainte garde pour ça.

C'était l'âge de pierre des comics underground. Le plus professionnel de tous fut encore Vaughn Bode qui partit à New York en 1968 et y fonda les Gothic Blimp Works, le premier comics quotidien à trois couleurs faites à la main. Il s'avéra que je pouvais faire de sacrément bonnes couleurs, et je découvris le spectre étonnant que l'on peut produire avec juste trois couleurs. Un an plus tard, il y eut une migration digne des Lemmings, et les cinq sixièmes des dessinateurs new-yorkais, y compris votre servante, se retrouvèrent en Californie. Ce que je ne parviens toujours pas à m'expliquer. Peut-être avions-nous senti que le cœur de la création des nouveaux comics était à San Francisco, ce en quoi nous avions raison.

Avec le début des années soixante-dix dans une nouvelle ville, il m'arriva une bonne chose pour ma carrière. Je découvris la compétition.

Laissez-moi vous expliquer que j'avais benoitement plané à travers la scène hippie des années soixante avec cette impression que tous les gens étaient frères et/ou sœurs. Dans cet état d'esprit, je m'attendais à être accueillie à bras ouverts par mes collègues dessinateurs. Il n'en fut rien. En fait, je fus ignorée. Quand ils devaient me présenter à quelqu'un, les dessinateurs me définissaient par rapport à l'homme avec qui je vivais, n'importe quoi d'autre, sauf admettre que j'étais dessinatrice. Ma première réaction fut de croire que je n'étais pas assez bonne, mais il était impossible de ne pas remarquer la pauvre qualité du travail de certains des types reconnus. Je savais que j'étais meilleure qu'eux. Était-ce, s'exclama la féministe en moi, parce que j'étais une femme, sinon la seule femme de tout l'underground ? Serait-il possible, me souffla mon égo, qu'ils sachent

quelque chose que j'ignorais encore ? Que j'avais le potentiel de devenir une sérieuse menace pour eux ? Parfait ! Je n'allais pas abandonner parce qu'un petit groupe de dessinateurs mâles ne voulait pas de moi dans les environs, aussi je décidai de travailler si dur et de m'améliorer si radicalement que j'en deviendrais une très sérieuse concurrente. J'y travaille encore. Et ça vient.

Il y avait des moyens de publier en dehors des autres dessinateurs. L'un d'entre eux s'appellait « It Ain't Me Babe » (« C'est pas moi, Chérie », titre d'une chanson de Bob Dylan, N.D.T.). C'était le premier recueil de comics entièrement féminin qui, à mon avis, confirmait ce que les dessinateurs mâles disaient que les femmes n'étaient pas de bons artistes. Je me jurai de ne plus retomber dans les comics-faits femmes. Deux ans passèrent, et je me consolai en sortant mon propre recueil, « Girl Fight Comics ». Pendant ce temps-là, Ron Turner, éditeur de « Last Gasp Comics » creusait l'idée d'un comics entièrement féminin, et il confia la responsabilité d'une série de ce genre à Patty Moodian. Ce furent les « Wimmen's Comix ». Les premiers numéros furent aussi mauvais que « Babe », mais le journal grandit et s'améliora, me redonnant suffisamment confiance pour me parjurer et co-éditer « Wimmen's N° 5 ».

Pendant ce temps-là, les comics underground tels que nous les connaissions moururent d'une mort bien méritée, pour cause de surabondance dans les kiosques, de malformation dans la distribution et d'une trop forte absorption de sexe et de violence. « Wimmen's Comix » fut des rares survivants. Le collectif « Wimmen's Comix » sortira prochainement son septième numéro, ce qui nous fera atteindre le même nombre de parutions que « Zap », le plus réputé de tout l'underground. Je ne crois pas qu'aucun autre titre underground se soit imposé sur sept numéros, en aussi peu de temps.

Au fil des années les femmes ont également bien plus amélioré leur style que les dessinateurs mâles. Peut-être parce qu'elles ne se sont pas laissé bercer par le faux sentiment de sécurité que provoque la reconnaissance facile et immédiate. Je ne veux plus me définir comme une dessinatrice underground ; l'underground ne représente plus les choses que je soutiens, s'il l'a jamais fait. Une nouvelle forme de comics se doit d'apparaître, qui combinerait les hauts standards professionnels des comics commerciaux et le potentiel intellectuel élevé des underground.

De fait, mon conseil aux aspirants dessinateurs est « Laissez tomber, à moins que vous n'ayez envie de passer les cinq ou dix prochaines années à dessiner pour peu ou pas d'argent, et à moins que vous ne vouliez VRAIMENT devenir dessinateur, pas parce que ça fait bien, mais parce que vous ne pouvez pas vous imaginer faisant autre chose. Comme moi.

LULU EST DE RETOUR
TRINA
C'EST LE GENRE DE FILLETTE QUI BRISE TOUS LES COEURS. N'INVITEZ JAMAIS LULU À VOS PARTIES !
LE MEILLEUR MOYEN D'ALLER À HARLEM / C'EST ENCORE LE TRAIN A ...
LA REVOICI !
LULU EST DE RETOUR !
LULU, ÇA VA MA FILLE ?
SIX MOIS DE GRANDE VIE À LA HAVANE DE CUBA !
ÇA M'A RAPPORTÉ UN GROS TAS D'HERBE AUSSI !
AH LULU, T'AS DONC PAS SU CE QUI S'EST PASSÉ EN TON ABSENCE ?
DE QUOI TU PARLES ?
C'EST HORS LA LOI MAINTENANT.
MARIJUANA ILLÉGALE DÉSORMAIS
AMELIA EARHART STILL MISSING
TU VAS AVOIR UN TAS D'ENNUIS !
OUAIS... JE PEUX ME RAMASSER ENCORE PLUS DE FRIC !

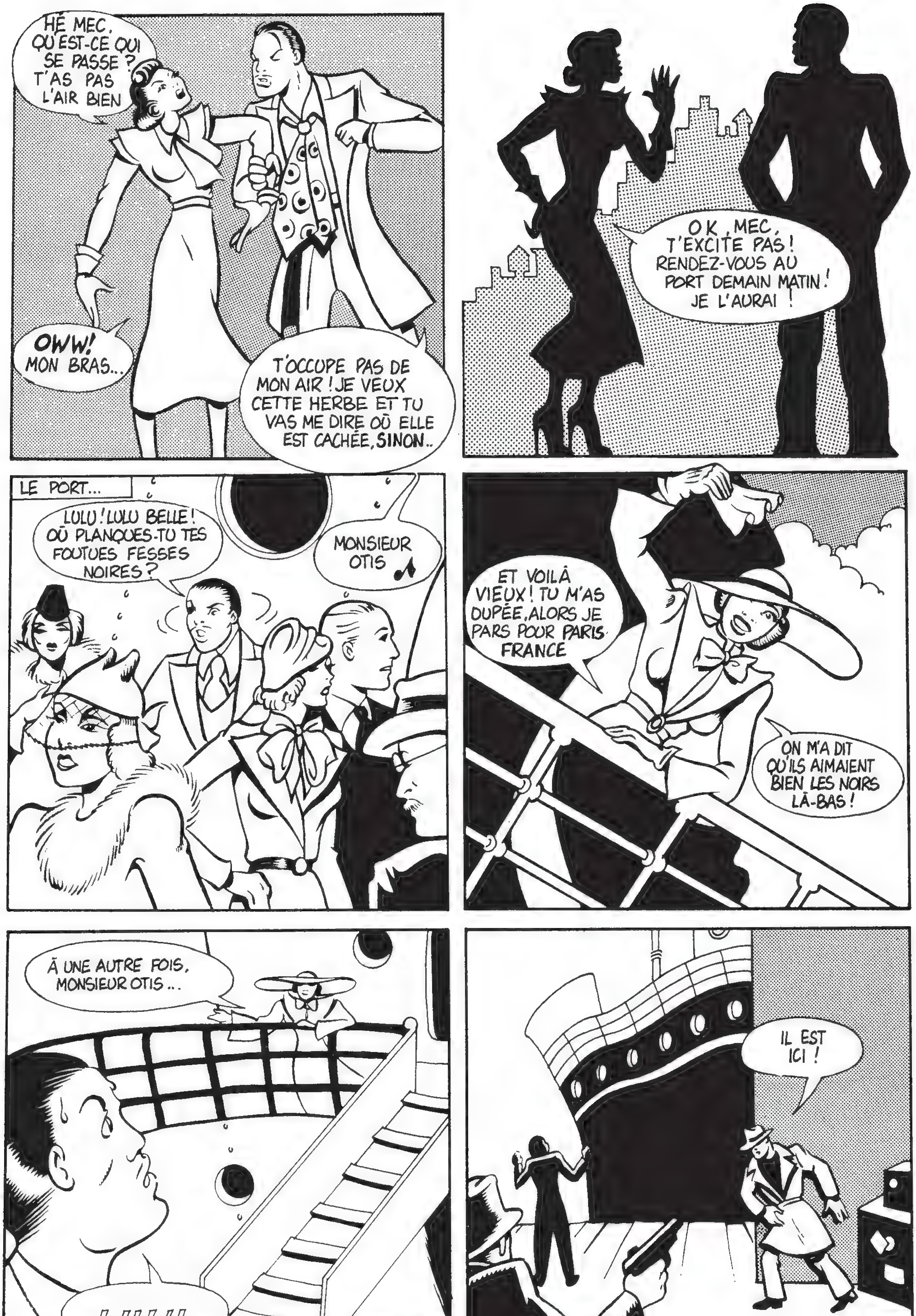
FAUT QU'JE CIRE MES POMPES/QUE JE METTE UN OEILLET À MA BOUTONNIÈRE / LULU EST DE RETOUR EN VILLE...
ALORS ELLE EST ICI, HEIN ? AVEC CENT LIVRES DE FEUILLES DORÉES DE LA HAVANE !
M'SIEUR OTIS, EST-CE QUE J'VOUS MENTIRAIS JAMAIS? C'ÉTAIT LA FEMME DE DÉTROIT LE ROUGE
LE PLUS RICHE JOUEUR DE HARLEM, JUSQU'À CE QU'IL SE FASSE DESCENDRE CHEZ CONNIE ! IL A DÛ LUI LAISSER SA FORTUNE !
IL CROYAIT PAS AUX BANQUES NON PLUS. PLANQUAIT LE MAGOT SOUS SON LIT. ALORS LULU A EU QU'À SE BAISSER...
MON CHER OTIS, TOI QUI TIENS LA LOTERIE ET LES BORDELS, VOYONS SI TU PEUX TE TAILLER UN AUTRE EMPIRE..
OÙ DISAIS-TU QU'ELLE SE PLANQUAIT DÉJÀ ?
OH, AU SAVOY, M'SIEUR OTIS. UNE BOÎTE À LA REDRESSE !
SAVOY, MAISON DE LA DOUCE ROMANCE
SAVOY, FAIS-MOI UN CLIN D'OEIL
DONNE À MES PIEDS UNE CHANCE DE DANSER !
OOOWWW ! FAIS-LE, POPPA !
VOLE, MA BELLE...

ALORS JE SUIS ALLÉE À CUBA, QUEL PIED LÀ-BAS ! ILS S'EN FOUTENT SI ON EST NOIR. ILS SONT NOIRS EUX AUSSI !
COFFEE.. 5
SOUP...
RIBS... 25
RIED CHICK
SI ON ALLAIT AU CLUB LENOX, NOUS DEUX !
C'EST LÀ OÙ N'IMPORTE LAQUELLE ET TOUTES LES LULU-BELLES VONT / TOUS LES MARDIS SOIRS AVEC LEURS DARLINGS / JOUER DES HANCHES...
J'ENTENDS QUE T'AS RAMENÉ AVEC TOI DE DRÔLES DE BUISSONS, BABY...
SÛR, MON GARS, ET J'ÉPUISE MON STOCK TOUS LES JOURS !
TU VEUX L'ESSAYER ?
DONNE-MOI UN PIED DE COCHONNE ET UNE BOUTEILLE DE BIÈRE...
MAIS MON PIGEON, C'EST ILLÉGAL DÉSORMAIS... TU VAS TE METTRE DANS LE PIRE DES PÉTRINS ! LAISSE-MOI TE DÉBARRASSER DU PAQUET...
POUR COMBIEN, MON GARS ?
JE T'EN DONNE DIX GRAND FORMAT...
DIS DONC, PAUVRE NÉGRO ! CE TRUC VAUT AU MOINS CINQ FOIS PLUS DANS LA RUE ET TU L'SAIS !
À UNE AUTRE FOIS !
LULU !

OOHH !
ÉCOUTE BIEN, CHIENNE, CAR JE NE LE RÉPÈTERAI PAS ! **NOUS** NOUS OCCUPONS DU TRAFIC DE DROGUE ! TU NOUS VENDRAS TON STOCK, DEMAIN, À **NOTRE PRIX**, SINON LE SURLENDEMAIN NOUS IRONS LE RAMASSER SUR TON CADAVRE **PIGÉ** ?

LULU! LULU! ÇA VA ?
J'AI ESSAYÉ DE TE PRÉVENIR... CES BRUTES TRAVAILLAIENT AVEC DUTCH SCHULTZ
LAISSE-MOI TE RAMENER CHEZ TOI ...
BON... ON SE REVERRA...
NON, ATTENDS...
VIENS CHEZ MOI...
VOUS POUVEZ PRÉVENIR TOUTES MES CHÉRIES/ TOUTES MES COQUETTES DE HARLEM/QUE M'SIEUR OTIS REGRETTE/MAIS IL N'Y EST PLUS POUR PERSONNE...
HÉ, JOLIE FILLE, CE TRUC ME FAIT PLANER ! OÙ CACHES-TU LE RESTE ? J'EN REFUMERAI BIEN !
CIGARETTE STILL BEARING LIPSTICK TRACES
OH, IL EST BIEN PLANQUÉ ...
BÉBÉ, T'ES MA FEMME MAINTENANT. LAISSE-MOI M'OCCUPER DE TOUT. NE TE CASSE PLUS LA TÊTE, MONSIEUR OTIS PREND SOIN DE TOI !
AN AIRLINE TICKET TO ROMANTIC PLACES
HÉ PAPA, PARLE PAS DE ÇA, MAINTENANT...

J'AI RÊVÉ D'UN JOINT DE CINQ MÈTRES/DU BON STUFF, MAIS PAS TROP FORT/ VOUS SERIEZ HAUT MAIS PAS POUR LONGTEMPS/APRÈS ÇA VOUS SERIEZ MORT.
LENOX AVE
VOUS EN VOULEZ ENCORE MONSIEUR OTIS, VOUS N'Y CROYEZ PAS ?
ARRÊTE, MEC, T'AURAS CE QUE TU VEUX !
IL N'A PAS L'AIR CONVAINCU ! REMETTONS ÇA !
HÉ, LE DUR ! ÇA VA DURER LONGTEMPS CE CINÉMA ?
JACK, GARDE-MOI TOUT ÇA À L'OEIL. ELLE EST OÙ LA MÔME ?
LULU, T'ES QU'UNE VIPÈRE !
HÉ, LULUBELLE, QU'EST-CE QUE TU SORS ?
JUSTE MON LINGE SALE !
ET ON VA TE LE RENDRE TOUT PROPRE, LAISSE-MOI JUSTE GLISSER ENTRE TES DRAPS BLANCS !



HÉ MEC, QU'EST-CE QUI SE PASSE ? T'AS PAS L'AIR BIEN
OWW! MON BRAS...
T'OCCUPE PAS DE MON AIR ! JE VEUX CETTE HERBE ET TU VAS ME DIRE OÙ ELLE EST CACHÉE, SINON..
OK, MEC, T'EXCITE PAS ! RENDEZ-VOUS AU PORT DEMAIN MATIN ! JE L'AURAI !
LE PORT...
LULU ! LULU BELLE ! OÙ PLANQUES-TU TES FOUTUES FESSES NOIRES ?
MONSIEUR OTIS
ET VOILÀ VIEUX ! TU M'AS DUPÉE, ALORS JE PARS POUR PARIS FRANCE
ON M'A DIT QU'ILS AIMAIENT BIEN LES NOIRS LÀ-BAS !
À UNE AUTRE FOIS, MONSIEUR OTIS ...
LULU...
IL EST ICI !

CHOPE LE NÉGRO!
TU PEUX DIRE AU LAITIER DE NE PLUS PASSER...
MAIS ! VOUS NE POUVEZ...
JE RENTRE PAS AVANT L'AUTOMNE PROCHAIN...
ET SI ÇA SE TROUVE, JE RENTRERAI JAMAIS...
LULU ÉTAIT DE RETOUR!
© TRINA '76

N.6

AH! NANA

8F

LE SEXE ET LES PETITES FILLES

laissez les petites filles tranquilles! (Romain Bouteille)

j'étais une enfant chaste et pure (Sotha)

la pornographie enfantine aux U.S.A

ILLUSTRATION DE LIZ BIJL.

HEDY
LA PUTE
By Trina
ELLE EST MALIGNE!
ELLE EST SEXY!
LA TRUIE! QU'A-T-ELLE DE PLUS QUE MOI?
QU'AS-TU QUI TE RAPPORTE CENT SACS PAR NUIT?
.... ET J'ADORE MON MÉTIER!
ELLE EST LIBÉRÉE!
PUSS
BAISE OU CRAQUE
LA MINI "SAINT INTÉRÊT" DE HEDY CHEZ LAVERNE VALENTI, CHICAGO, ILLINOIS.
LA VIE D'UNE PUTE N'EST PAS FAITE QUE DE PARTIES FINES ET DE JOLIES ROBES! HEDY TRAVAILLE DUR COMME PRÉSIDENTE DE SON MOUVEMENT : PUTES AFFREUSEMENT PERSÉCUTÉES!
..POUR TROUVER DES FONDS POUR NOTRE CAUSE, NOUS ORGANISONS UN BAL DES PUTES AVEC LE PRIX DU PLUS BEAU COSTUME!
PSST, HEDY, ON EST EN RETARD POUR L'ORGIE
LA "DÉCOLLETÉE-PLONGEANTE" DE HEDY CHEZ RUBY WASHINGTON, LENNOX AVENUE, NEW YORK.
GÉNIAL! J'ADORE LES ORGIES DANS LES HÔTELS CHICS!
ET WES WORTHINGTON L'ÉDITEUR DE MAGAZINES FÉMININS DANS LE COUP SERA LÀ!
LE SHORT TRICOTÉ LUREX DE HEDY ET LE POURPOING CLOUTÉ DE VELMA CHEZ CORABELLE JOHANSEN LOVELOCK, NEVADA.

ALORS C'EST VOUS WES WORTHINGTON— LES PETITS HOMMES SONT SI SEXY ! TU VEUX SORTIR AVEC MOI POUR LE BAL DES PUTES ?
PUSS
QU'EST-CE QUE TU VAS METTRE POUR LE BAL ?
BOF, J'EN SAIS RIEN, VELMA ! ALLONS CHEZ FRÉDÉRIC VOIR CE QU'IL A !
FRÉDÉRIC A PROMIS DE ME COUPER UN TRUC SPÉCIALEMENT POUR MOI.
COMBINAISONS DE CHEZ MASURSKY SOLEIL, SAN FRANCISCO
OOH, DÉMENT, FRÉDÉRIC ! MAIS ES-TU CERTAIN QUE CE SOIT ABSOLUMENT ORIGINAL ?
MAIS OF COURSE, MAMZELLE !
LA SOUTANE "OUVERTE POUR INSPECTION" DE HEDY CHEZ TORCHY BLAZE, LAS VEGAS, NEVADA.
LE BAL DES PUTES !
LES GENS LES PLUS BRANCHÉS SONT ICI !
OH NON ! VOIS-TU CE QUE JE VOIS ?
AH NON ! QUEL PORC CHAUVIN DE MÂLE QUE CE FRÉDÉRIC !
LA ROBE DE VELMA AVEC DOS-NU "OUHLALA" CHEZ BUNNY SANCHEZ, LOS ANGELES, CALIFORNIE.

IL A VENDU LA MÊME ROBE À XAVIERA HOLLANDAISE LA PETITE MADAME !
PUSS
PUSS
PUISQUE DEUX GENTILLES MINETTES ONT LE MÊME ACCOUTREMENT, LE PRIX REVIENDRA À CE FAMEUX IMITATEUR DE FEMELLES QU'EST...
JUDGE
NORMAN JEAN !!
PUSS
HEY LES FANS, LES FRINGUES DE NORMAN SONT FAITES PAR BRUCE STARR, À SAN FRANCISCO.
Hedy poupée de papier !
LE NÉGLIGÉ GARNI DE DENTELLES CHEZ BARBIE DELL, CHICAGO.
PORTE-JARRETELLES SHERRY COHEN, BROOKLYN NEW YORK
SLIP ET SOUTIEN-GORGE ASSORTIS CHEZ LOLA GNOME, NOME, ALASKA.
DÉSOLÉE, LES FANS ! NOUS RECEVONS TELLEMENT DE MODÈLES DES FAN-CLUBS DE HEDY LA PUTE À TRAVERS LES USA QUE NOUS NE POUVONS LES REPRODUIRE TOUS !
BAH, IL FAUDRAIT PLUS D'UN PRIX PERDU POUR ABATTRE UNE BONNE FILLE !
AVALE !
ÇA DOIT ÊTRE PAR ICI !
©1975 TRINA

ROSIE la RIVETEUSE
ÉLUE "MISS BOULONNAGE 1943" PAR SON ÉQUIPE D'ATELIER, ROSIE A GAGNÉ UN VOYAGE A HOLLYWOOD ... MAIS D'INNOMBRABLES DANGERS L'ATTENDENT DANS LA CAPITALE DES STARS OÙ ELLE AFFRONTE LES SUPPÔTS D'HITLER
By Trina
ROSIE VISITE LES STUDIOS PARAMOUR.
... ET VOICI BORIS BORSCHT QUI PRODUIT LE NOUVEAU FILM DE BETTY GRABLE!
MINCE! TOUS NOS SOLDATS RÊVENT D'ELLE!
SOUDAIN ...
MONSIEUR BORSCHT! VENEZ VITE!
NON! PAS QUESTION!
?
YA? GUE ZE BASSE-T-IL?

MONSIEUR, MISS GRABLE REFUSE DE SIGNER DES AUTOGRAPHES POUR LES SOLDATS !
JE DÉTESTE LES UNIFORMES !
ACH ! UNE BEDITE CRISE DE NERFS ! REPOSEZ-VOUS UN PEU, MA CHÈRE !
OH ! OH ! BETTY GRABLE SE COMPORTE BIEN ÉTRANGEMENT !
EXCUSEZ-MOI, UN BUSINESS URGENT...
BORIS BROSCHT N'EST PAS CLAIR NON PLUS ! JE VAIS LE FILER !
OUPS ! SCUSEZ-MOI ...OÙ PUIS-JE ME REPOUDRER ?
TOUT DROIT, ET À GAUCHE !
JE L'AI SUIVI JUSQU'À CE HANGARD DÉSAFFECTÉ... ENTRONS !
OÙ EST-IL PASSÉ ? J'ENTENDS DES VOIX VOYONS...
SAPERLIPOPETTE !

MILLE TONNERRES ! ILS RETIENNENT CAPTIVES TOUTES NOS PIN-UP ET ILS EN FONT D'INSIDIEUSES COPIES ANDROÏDES ! BORIS BORSCHT N'EST PAS RUSSE ! C'EST UN NAZI DÉGUISÉ !
HANS, VOUS DEVEZ FAIRE DES ROBOTS PLUS SUBTILS ! L'ERSATZ BETTY GRABLE A FAILLI NOUS TRAHIR !
NEIN, FRITZ, IL FAUT APPROFONDIR LEUR CONSCIENCE !
BZZ... ≈CLICK≈ OUBLIEZ PEARL HARBOUR ! ≈CLICK≈
QU'EST-CE QUI FAIT GUERROYER LES YANKEES ? LEURS PIN-UP ! SANS ELLES, ILS SONT PERDUS !
PAS BESOIN D'EN SAVOIR PLUS !
≈CLICK≈ AUJOURD'HUI HOLLYWOOD, DEMAIN LE MONDE ! ≈CLICK≈

ROSIE ENLEVE SA CHAUSSURE...
≈SPUT≈ LE MONDE ≈CLICK≈ LE MONDE...
HIMMEL ! LE ROBOT EST KAPUT !
ATTRAPPE DÉJA ÇA, MANGEUR DE CHOUCROUTE !
RELACHEZ CES STARLETTES ! VOS PLANS SONT DÉCOUVERTS !
JAMAIS ! A L'ATTAQUE, ROBOT JANE RUSSELL !
≈CLICK≈ JA, MEIN KOMMANDANT !
ROSIE EMPOIGNE RUSSELL...
MAUDITE ! TU M'AS CASSÉ UN ONGLE !
OH ! TU AS FILÉ MON BAS !
BLONDASSE !
SALOPE !
GICLE ! ET LIBÉRONS LES PIN-UP !
OOF !
LES ANNÉES DE BOULONNAGE ONT RENDU NOTRE HÉROINE PLUS FORTE QUE TOUS LES ROBOTS !
VITE ! EN CE MOMENT MEME, MON DOUBLE PROVOQUE DES RAVAGES DANS LES STUDIOS !
PAS UNE SECONDE À PERDRE ! JE PRENDS LE LÜGER DE FRITZ...
PENDANT CE TEMPS, LA FAUSSE VERONICA FAIT DES SIENNES A LA CANTINE ...
MALEDICTION, JE VEUX UNE CHOUCROUTE !
J'AI DIT DE LA CHOUCROUTE PAR L'ENFER !
MAIS-MAIS, MISS LAKE, NOUS N'AVONS PAS DE ...

SOUDAIN...
LA VOICI, LES FILLES !
EST-CE QUE JE REVE?
NON, C'EST ELLE QUI CREVE !
UN MEURTRE!
ÇA ALORS! UN FAUX!
ET SI TU VOYAIS BETTY GRABLE!
LE LENDEMAIN AU STUDIO...
EN TANT QUE PRESIDENT DES FILMS PARAMOUR, LAISSEZ-MOI VOUS REMERCIER A NOUVEAU ET VOUS OFFRIR DE TOURNER UN BOUT D'ESSAI!
PARAMOUR STUDIOS
GEE, MERCI, MR. SELTZER, MAIS ON M'ATTEND A LA MAISON !
UNE CHOSE M'INQUIETE, COMMENT SAVOIR SI NOUS AVONS CAPTURE **TOUS** LES ROBOTS ?
VOUS VOULEZ DIRE QU'IL Y AURA TOUJOURS UNE STAR ROBOT ATTENDANT SON HEURE POUR DETRUIRE LES BONS VIEUX ETATS-UNIS ?
QUI SAIT...
PRET POUR LE 5, RONNIE?
BZZ... CLICK J'AR... RIVE...
fin

n°7

AH! NANA

8F

La France cruelle

La Violence: Apocalypse immédiate ou mensonge politique?

le Sado-Maso: une leçon de tolérance

Chantal Montellier: Le Tiers Etat

ILLUSTRATION DE LIZ BIJL

II
L'EMPUISSANCEMENT

UN SACRÉ POINT AVEUGLE

PAR CHRISTINE VAN GEEN. ILLUSTRATIONS DE BROUETTE HURLANTE.

La sentence est rude. *Ah!Nana* tombe au numéro 9, en juillet 1978, pour « pornographie ». La revue est classée avec les ouvrages « pour adultes » et interdite d'affichage. C'est le coup d'arrêt pour un magazine qui écoule déjà avec difficulté la moitié de ses 30 000 exemplaires – petit tirage. Les autrices ont perdu devant un État qui incarne le conservatisme honni par cette bande hétérogène d'anars, de libertaires, de communistes, de féministes, de punks. L'expérience *Ah!Nana* est brève, deux ans, neuf numéros. Une expérience intense cependant, qui a permis à des autrices d'émerger et de produire.

Les femmes à la manœuvre transforment la représentation du corps féminin : volontiers de face, debout, bien planté au sol, pas à quatre pattes, ni en torsion permettant un plan « seins et cul » à la Manara, improbable anatomiquement. Les autrices, de numéro en numéro, se sont réapproprié les grands nus de la peinture classique et les ont détournés de leurs fonctions initiales. Ainsi ceux de Matisse, dont *La Danse* devient le sabbat des sorcières, dans *Tremblez... Tremblez... les sorcières sont de retour*, de Ros et Cecilia. L'Ève de Cranach est délestée de tout cadre et de tout Adam dans la *Visite inattendue* de Cecilia Capuana : elle ne pose pas, elle bouge, elle est vivante, et ne cache plus son sexe avec une petite branche feuillue. Sa nudité n'est pas péché, mais force de transformation du monde : les vieux croutons tombent en miettes à son arrivée. Cecilia réinterprète les *Ménines* de Vélasquez dans le quatrième numéro. Marie-Noëlle Prichard y revisite somptueusement les femmes peintes par Dürer et les préraphaélites dans *Duel*. Toutes sont réinvesties de fureur puissante, et sans destination masculine.

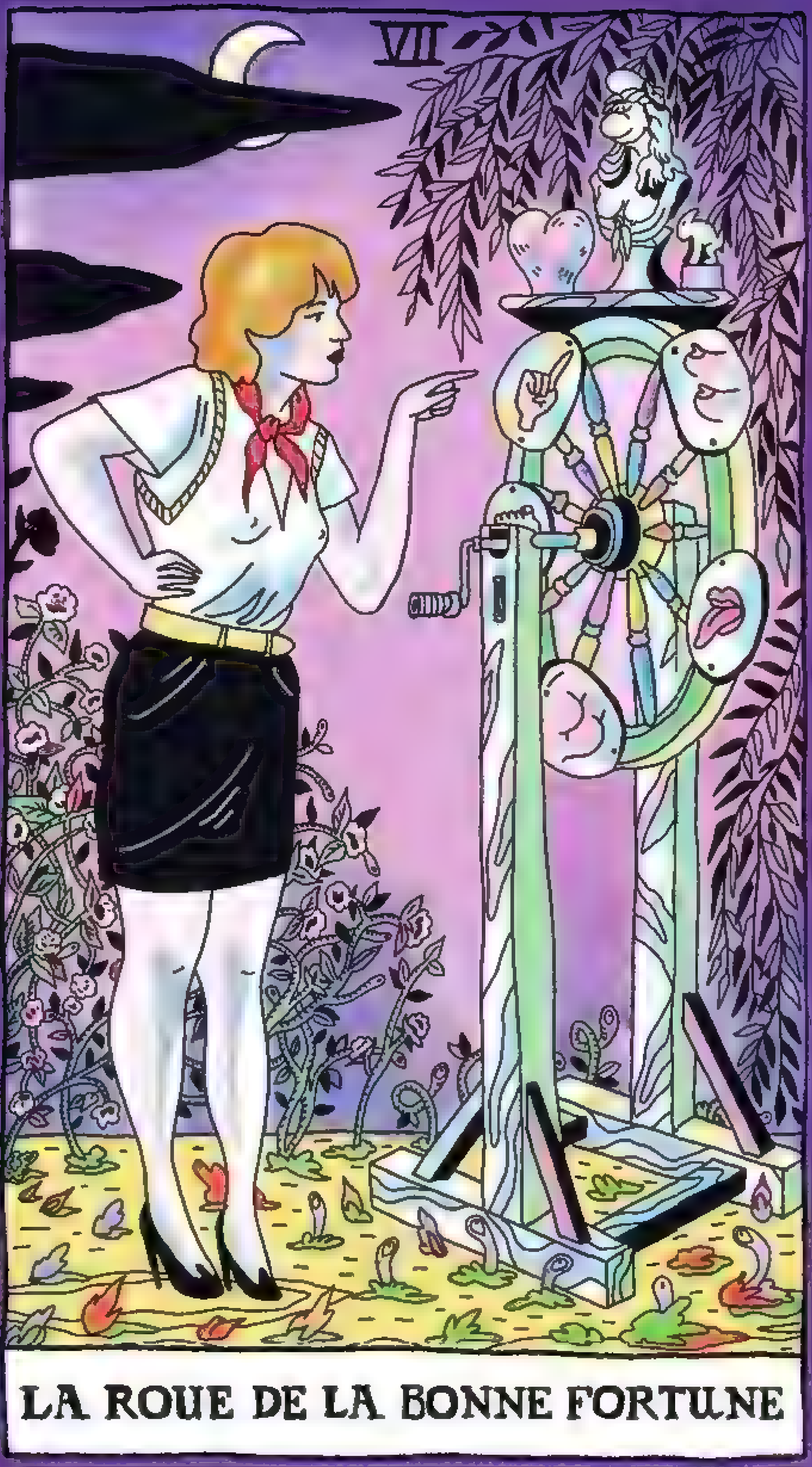
À l'inverse, dans *Mâle* de Cecilia Capuana, le phallus se retrouve objectivé. Il devient un pur instrument, celui de la domination patriarcale ridiculisée : canons alignés et cheminées d'usine qui ont la forme de pénis, chapeaux tout droit repris de *L'Homme au chapeau* de Magritte devenus glands, cachant du vide (p. 47). Florence Cestac malmène aussi l'organe et s'adonne à un dressage de bite en règle (numéro 4, p. 70) : il s'appelle Rodolf, ressemble un peu à un teckel. Une dresseuse munie d'un fouet lui apprend à sauter dans le cerceau qu'elle tient fermement à la main. Toutes les Madame Bovary tiennent leur revanche sur leur Rodolphe, ces amants qui les réduisent au désespoir. La méthode Cestac ouvre d'autres horizons.

De numéro en numéro, outre la bande dessinée, se développe aussi le contenu rédactionnel « magazine », voulu par Janic Guillerez. Apparaissent notamment des témoignages, des interviews, qui ne plaquent pas de théories – fussent-elles féministes – sur les gens interrogés. On les laisse parler. Une méthode empirique et un journalisme humble, plus fort que tout concept. Le témoignage d'Anne sur ses amours hétéro et homosexuelles (p. 245) en est un exemple. Ou le témoignage d'une coiffeuse afro, intitulé « Les cheveux du chagrin », recueilli par Paula Jacques. Elle « engueule », avec affection et fermeté, ses clientes, dont la souffrance est manifeste. Elle explique qu'elles « intériorisent le dégoût qu'elles inspirent aux Blancs » tout en les aidant à adopter des cheveux naturels, ni défrisés ni décolorés (numéro 4). C'est peut-être dans ces pages-là qu'*Ah!Nana* est le plus originale. Dans le « spécial hommes » consacré au « mystère masculin », Catherine Claude interroge le chanteur Maxime Le Forestier, fort de son expérience militaire chez les paras. Son verdict : « les rapports entre "hommes virils" sont parfaitement homosexuels ». Du pré-Virginie Despentes, époque *King Kong Théorie*.

Numéro 9. Fin de l'expérience. « Pornographie ». Les censurées crient à l'injustice. Et pourtant... Si ces cris ne déguisaient pas un peu, ou beaucoup, la réalité ? Cet État honni par les autrices de la revue, symbole du patriarcat, met le holà à l'expérience au moment où elle dérape : ce numéro 9 est titré « L'inceste ». La couverture (voir p. 268) représente trois jeunes sœurs, aguichantes, qui tirent chacune sur une fine chemise ornée d'un gros nœud, guère assez longue pour cacher leur pubis. Chacune porte un mot brodé à hauteur de sexe. On lit : « Bonne », « Fête », « Papa ».

Un comble. C'est la représentation du patriarcat, dans l'expression de sa plus grande violence. À nos yeux actuels, la censure est justifiée. Comment expliquer qu'un magazine qui se revendique comme féministe, « fait entièrement par et pour des femmes », mette ainsi le spectateur à la place du patriarche invité à se servir sexuellement de ses filles ?

Tout d'abord, la revue n'est pas entièrement faite « par et pour des femmes », en dépit de cette revendication et de la contribution réelle de toutes ses autrices. Pour comprendre l'histoire de cette couverture, nous avons contacté Liz Bijl, son autrice, aux Pays-Bas, où cette vive Néerlandaise de 77 ans a pris sa retraite. Elle explique : « Je n'avais affaire qu'à Philippe Manœuvre, pas à Janic Guillerez ; c'était lui le directeur artistique. Elle, je ne la voyais jamais. Il me disait : "oh, ma petite Liz, tu vas me faire un truc sur les élections et le SM", ou dans ce cas-ci, "tu vas me faire un truc sur le



sexe et les petites filles". J'arrivais toujours à détourner, à mettre mon interprétation. Par exemple là, ma couverture, elle est irréprochable. Ce ne sont pas des petites filles ; ce sont des femmes. »

Liz Bijl n'est pas une dessinatrice de BD, et elle évoque une jeunesse « rock » plus que féministe : elle ne fait que des couvertures, pensées comme des affiches, travaillant avant tout pour *Métal Hurlant* sous la direction de Philippe Manœuvre, notamment pour les « spécial rock » auxquels elle contribue. Ses couvertures sont vendeuses. Elle est alors, explique-t-elle, la « spécialiste des pin-ups », ayant notamment réalisé des dessins pour Veedol, le calendrier de filles sexy en vogue. Elle a développé une technique de dessin des corps à l'aérographe, « utilisé par les mecs seulement pour faire des bagnoles », en autodidacte, ce qui fait d'elle la spécialiste des « chairs neuves ». Elle a gagné sa vie, outre grâce à ses pin-ups, avec des dessins de bébés pour toutes sortes de marques de biberons, de couches, et autres articles de puériculture. En somme, faire appel à elle, de la part de Philippe Manœuvre, c'est instrumentaliser cette spécialiste de la pin-up qui se dit clairement « contre l'inceste » et qui n'a, comme une bonne partie de ses consœurs, « jamais refusé un travail ». Pour les femmes, dans ce métier, ce n'est pas l'abondance.

Lorsque Chantal Montellier (cf. interview, p. 226) explique avoir souffert de ne pas avoir la moindre prise sur les contenus, il est possible qu'elle pointe un problème plus large : une revue de femmes, *Ah!Nana*, certes, mais dans l'ombre de *Métal Hurlant* et de ses cadres qui imposent des sujets et des couvertures racoleuses dans l'objectif de faire vendre.

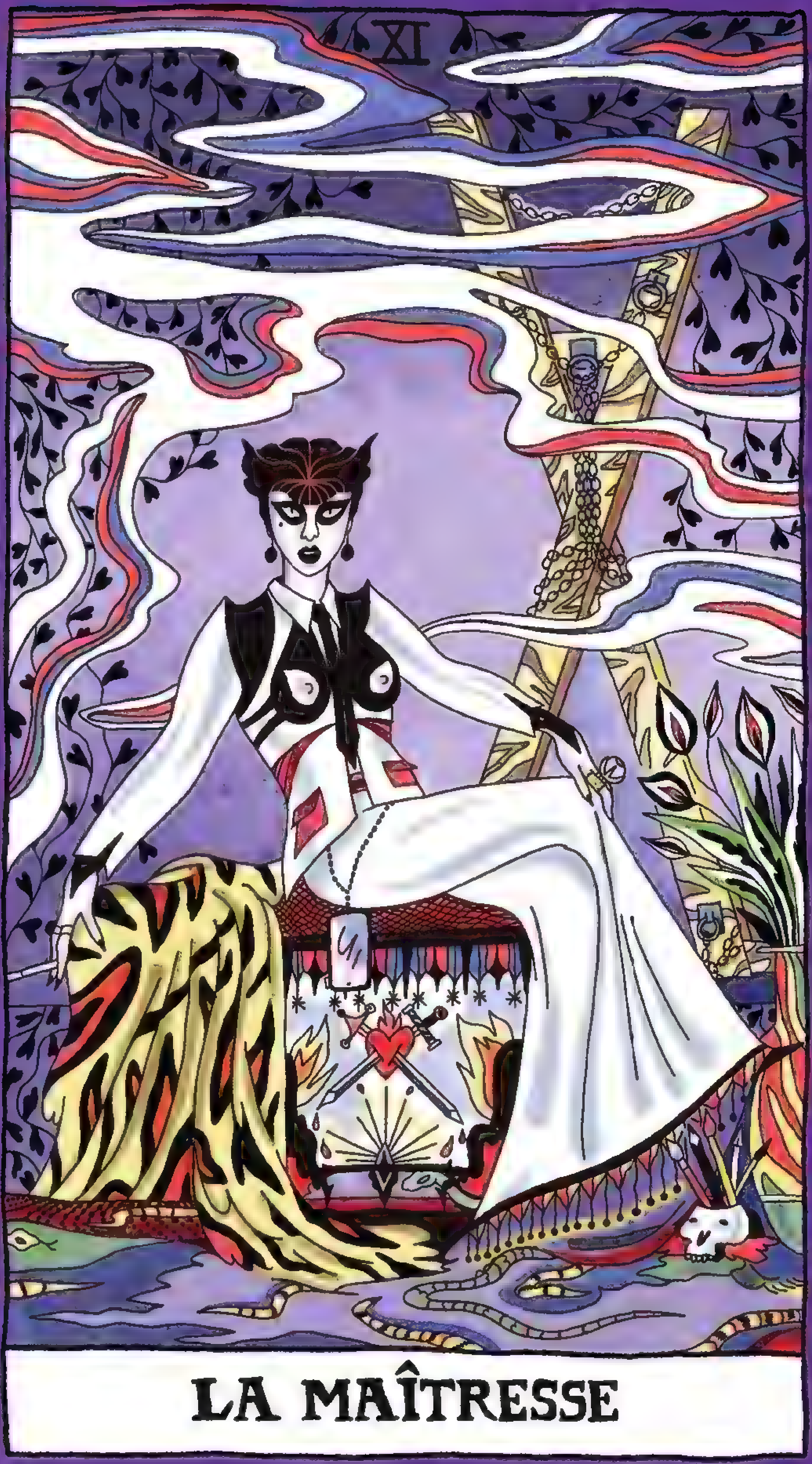
Par ailleurs, sans juger avec la facilité que permettent presque cinquante ans de recul, on ne peut dédouaner un certain nombre d'autrices d'*Ah!Nana* d'avoir fait preuve de complaisance. Dans *Ah!Nana*, on prend position et on s'engage contre l'avortement, pour les droits des homosexuel·les, des transsexuel·les, contre le racisme. Mais il y a un point aveugle en ce qui concerne l'inceste.

C'est le reflet d'une époque et de ses systèmes de domination, auxquels

LES HOMMES D'AH!NANA

LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA

L'père Raoul et Niace Podouce, *F'Murr.* Ah!Nana *n° 3, 1977.*



Ah!Nana n'échappe pas : en 1990 encore, Gabriel Matzneff est encensé sur le plateau de Bernard Pivot pour un ouvrage à caractère pédophile, couvé des yeux par toute une clique d'artistes. Il est mis en cause par l'autrice canadienne Denise Bombardier (récemment disparue). Elle dénonce, résolument seule dans l'arène, la complaisance française envers la pédophilie.

Après le travail de l'anthropologue Dorothée Dussy et de la psychiatre Muriel Salmona sur le trauma des violences incestuelles, et un début de libération de la parole provoquée par des personnes comme Camille Kouchner, nos yeux se sont dessillés. Difficile de lire la BD *Vampir* (p. 130), érotisant l'inceste, sans voir qu'un Bastien Vivès est issu d'une culture qui s'enracine dans ces BD des années 1970. Il est de bon ton d'y « briser des tabous ». C'est une illusion de croire faire tomber un tabou en érotisant l'inceste. Ce qui est vraiment tabou, dans les familles et dans la société, c'est de dénoncer l'inceste, la domination qui le sous-tend et le trauma qu'il procure. C'est ce que montrera Dorothée Dussy. Sotha souhaite « cesser de parler de fesses », protestant contre le thème de ce dernier numéro, estimé racoleur, à juste titre, ajoutant que « l'inceste », elle s'en « fiche » (p. 41). Quant à cette autrice interviewée dans le numéro 9, Isaure de Saint-Pierre, elle aimerait être « moins coincée » et pouvoir pratiquer l'inceste avec simplicité. Confusion des genres, entre sexualité et violences sexuelles. Le diktat de la provocation amène des outrances insupportables. Des bébés torturés, des représentations gratuites de viol. Dans le dernier numéro censuré, celui qui n'a plus rien à perdre : une super-héroïne SS, « super Betty », dégomme un Juif qui a tout d'un Shylock. Il voit des étoiles (de David : c'est fin, très fin !) lorsqu'elle l'assomme. Sensibilités morales, sensibilités tout court, toutes aux abris devant certaines planches d'*Ah!Nana* ! Neuf numéros pleins de paradoxes, ceux d'une époque d'expérimentations et de luttes, donnant des merveilles et parfois des horreurs, produites par une bande de femmes aux prises avec des forces qui les rattrapent parfois.

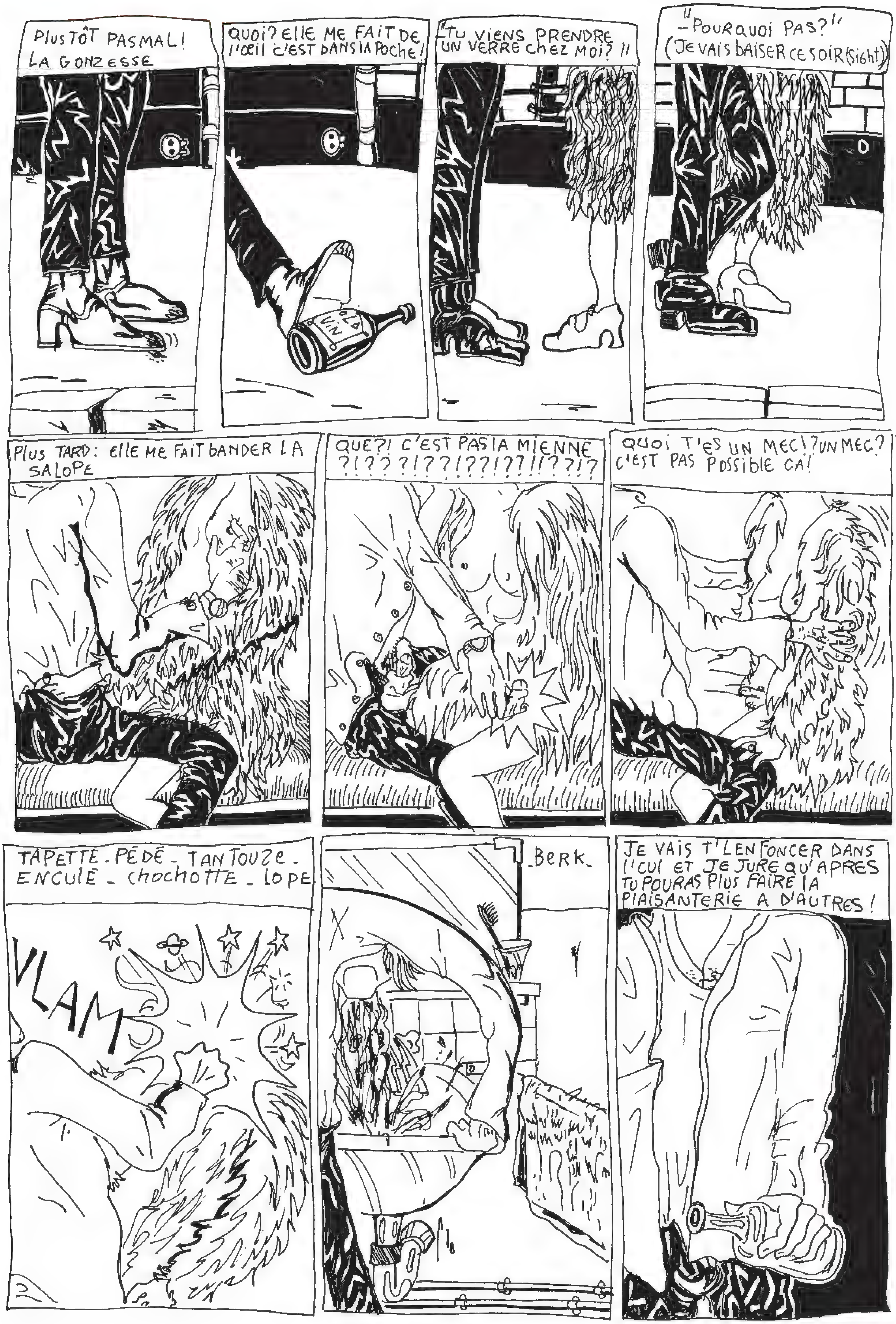
OLIVIA CLAVEL
« DE LA COULEUR, DE LA VIE, DU BORDEL !!! »

TEXTE ET ILLUSTRATION DE CHRISTELLE PÉCOUT.

Olivia Clavel fait partie de ces autrices qui n'ont jamais arrêté de travailler et de créer, mais dont le travail n'est pas toujours connu du grand public. Pourtant, il est là sous nos yeux depuis des années, pour celles qui savent où le trouver. Les images du clip si vif de Brigitte Fontaine « Le Nougat », c'était elle, par exemple. Pour ma part, c'était au Regard Moderne, librairie regrettée, que j'ai pu voir ses œuvres, en découvrant l'esthétique collage et affichiste de ces années-là, à travers le travail de Romain Slocombe d'abord, mais surtout du collectif punk Bazooka. Cette expression graphique et leur inventivité provocante sont à faire connaître beaucoup plus auprès de la génération actuelle.
Car Olivia Clavel se revendique ouvertement de la bande dessinée, elle dit elle-même qu'elle vient de cet univers. Elle participa à *Ah!Nana*, mais pas seulement, il y eut aussi *Charlie Mensuel*, de *Métal Hurlant* et surtout *Hara-Kiri*. Dans une interview radiophonique, elle dit que cela date de l'enfance. Elle fréquentait les conventions de Maubert Mutualité de bande dessinée. Toute sa bande d'alors, composée de Loulou Picasso, Kiki Picasso, Jean Rouzaud, Bananar et de feu Lulu Larsen, dans le milieu des années 1970, a créé le collectif Bazooka, des « fanzines chic », et Olivia y arbore le magnifique pseudo « Electric Clito ». Cette bande vient des Beaux-Arts, où visiblement tout ce beau monde s'ennuie un peu. Iels se revendiquent d'un mouvement artistique fort avec un esprit « insurrectionnel ». Presse, affiche, graphisme, etc. Ils sont alors partout et font aussi de la BD, le format narratif qui explose. Je n'étais pas née, mais j'imagine cette bande et leur vision hyper libre, et au milieu, cette petite brunette aux cheveux courts et au look boyish, lesbienne assumée, qui n'a jamais cessé de peindre et de dessiner.

Sa peinture explose de couleurs avec une dominante de couleurs chaudes et radiantes, avec l'acrylique Starwax, et ce jaune quasi fluo. Ses tableaux sont très organiques, tout y est animé par la vie. Tout sautille et palpite. Fluides, filaments, réseaux neuronaux étranges, même la nature qu'elle représente paraît bouger, grouiller de vie. Son œuvre très urbaine contient beaucoup d'animaux (notamment son chat HeatKlif) et de motifs, chers aux années 1980, triangles, formes étranges, son graphisme BD bouge sans cesse. La BD est dans sa peinture et sa peinture se glisse dans ses BD. Son alter ego BD, Télé (ah, *Matcho-Girl*), a une tête d'écran, et est tatoué sur son bras. Mais il y a aussi *Super Meuf*. Sa BD est libre, explosive, avec des bulles parfois difficiles à lire, mais parfaitement intégrées aux pages qui contiennent à peine des cases fantasmagoriques et électriques. Je retrouve une parentalité aujourd'hui chez Tanxxx ou dans le collectif marsam. Parfois aussi chez Chloé Wary. Que cette influence soit assumée ou inconsciente, Olivia Clavel continue d'infuser notre époque. Et on aimerait que ça continue.

Christelle Pécout remercie son cher filleul Camille M.-D.


PLUS TÔT PAS MAL! LA GONZESSE
QUOI? ELLE ME FAIT DE L'ŒIL C'EST DANS LA POCHE!
"TU VIENS PRENDRE UN VERRE CHEZ MOI? "
"- POURQUOI PAS?" (JE VAIS BAISER CE SOIR (SIGH!))
PLUS TARD: ELLE ME FAIT BANDER LA SALOPE
QUE?! C'EST PAS LA MIENNE ?!???!??!??!??!!??!?
QUOI T'ES UN MEC!?UN MEC? C'EST PAS POSSIBLE ÇA!
TAPETTE - PÉDÉ - TANTOUZE - ENCULÉ - CHOCHOTTE - LOPE
VLAM
BERK
JE VAIS T'LENFONCER DANS L'CUL ET JE JURE QU'APRES TU POURAS PLUS FAIRE LA PLAISANTERIE A D'AUTRES!

LAISSONS CETTE PÉNIBLE AFFAIRE ET DESCENDONS PRENDRE UN VERRE AU TABAC
FIGURE-TOI QUE JE SUIS AMOUREUSE
hé c'est de la VODKA
BLANCHE TOMBE AMOUREUSE DE TOUS LES MECS DANS LA RUE MAIS CELUI LÀ, C'EST SÉRIEUX...
SALUT BLANCHE
beau Gosse
WOW!
holchérie c'est MAINTENANT QUE JE T'AIME! C'EST MAINTENANT QUE JE TE VEUX
quelques METRES PLUS loin A l'HOTEL
QUAND JE SERAI PLUS RICHE NOUS PARTIRONS loin D'ICI
NOUS IRONS DANS UN PAYS OÙ LES TRANSEXUELS PEUVENT SE MARIER ET PEUT-ÊTRE AURONS-NOUS DES ENFANTS
HAN! HAN!
M..M..M..
comme je suis Heureuse SIGHT
MAIS LE LENDEMAIN MATIN ELLE SE RETROUVE SEULE DANS LA CHAMBRE
Adieu et pardonne moi
NON! CE N'EST PAS POSSIBLE!
PAUVRE BLANCHE ELLE EST MORTE D'AMOUR
SOMNIFÈRE
TACHE de pleur
IL NE RESTE PLUS QUE LES PHRASES QU'ÉPARPILLE LA FOULE.
l'ALIENATION EST PARTOUT
hé baby vous êtes si vicieuse
héhé
Je pense à des tas de choses et ces choses ne sont pas nettes dans mon esprit

J'me Traînais MolLement dans Les rues de la ville Puis J'rencontre.
L'apache vieille loque de bout d'fer sur sa Tête et un Peu Partout sur lui MAIS UN Solide estomac.
salut vieille branche
HUG! LONGUES oreilles
mais de Lourds HAUT-Parleurs Retentissent dans L'air. Un Jeu va commencer sur la place du Marché.
chers amis bonjour!
30 SECONDES POU
heu
30 secondes POUR VIOLER
Les candidats sont là! bravo Messieurs! Le Jeux consiste en un minimum de temps à violer une personne de leur choix dans leur quartier et de la ramener avec eux!
Vous serez accompagnés chacun d'une caméra qui n'aura pas le droit d'intervenir
et voilà nos concurrents sont partis Messieurs, Messieurs, Restez à vos Places nous allons les suivre sur nos télévisions!
Poussez pas
J'ai pas de poulette en vue
Bah! y a personne pour l'instant
et Tandis que le Public lève le nez sur ces Postes pour la suite des opérations... longues-oreilles et l'apache suivent eux les Joueurs de baise
Vengeance! sors tes flèches empoisonées que j'aille les étriper moi-même
le Renard éléctrique dans les égouts se dit patience! avant d'attaquer ses ennemis
HUG!
olivia clavel présente
les Joueurs de Baise
30 secondes pour violer

le Point Pour NOTRE CANdidAT n°1 (il s'est caché dans UNE IMPASSE)
Je suis UN Joueur de baise ho!ho! Je Fais ça Pour Le Pèze
hey! chérie J'ai pas le Temps de DRAGUER
Gloups!
CRAC
PENDANT ce TEMPs LA :
Que le GRAND MANITOU Te REPLACE SUR le bON CIRCUIT!
MAIS Que que se passe-t-il LA 1ère CAMÉRA Semble déréglée!
Juste au bon MOMENT
Hou! Hou! L'IMAGE L'IMAGE
Hou! Hou!
eT Tandis que Je dégrafais la ceinture intime qui retenait la bite du Joueur l'intérieur craquait explosait en Gerbe de Tuyaux en Pets de sang bile Merde veines eT Plastic intestins AGRAFe se répandaient hors de lui (J'en profitais pour RAMasser les couilles encore neuves que Je revendrais aux puces samedi)
KAÏ
AINCI Périssent les Joueurs de baises Mais le second CONCURRENT est vite Repéré et l'apache en Fait son affaire
HOUTCH!
iL est perdu Pour la rue
nous mangeâmes les oeufs qui lui servaient de Tête du plat
cette Recette me vient de mes ancêtres dans les bidonvilles des Rocheuses!
QUANT au PRÉSENTATEUR il fut enculer vif devant la foule méchamment déçue
A moi
Tu vas voir Moi aussi J'suis cap en 30 cg
bon MOi
Messieurs Je vous en conjure! ce n'est qu'un accident technique!
attention à mon costume!

n°8 # AH! NANA 8F.

HOMOSEXUALITE

CHANGEZ DE SEXE!

voir notre dossier page 12

TRANSSEXUALITE

ILLUSTRATION DE PATRICIA FEVRE.

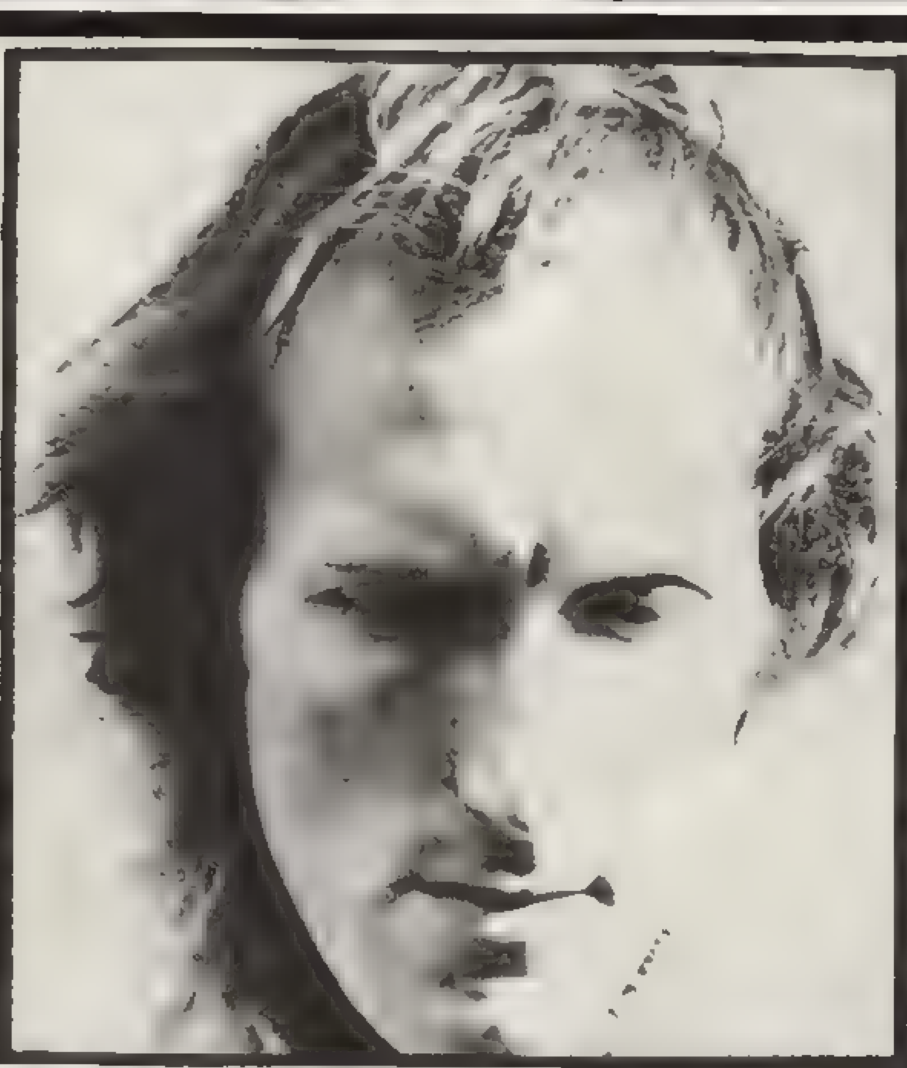
DOSSIER

CES HOMMES QUE NOUS FREQUENTONS TOUS LES JOURS, CEUX QUE NOUS AIMONS, QUE NOUS HAISSONS, QUI NOUS SONT INDIFFERENTS, QUI SONT-ILS ? EST-IL POSSIBLE DE LES INTERVIEWER ? ONT-ILS UN MOUVEMENT QUI LES PROTEGE ? NE SONT-ILS PAS COMME NOUS, RECUPERES PAR LA PRESSE ? TOUTES LES FEMMES ONT-ELLES DES PROBLEMES AVEC LEURS « HOMMES » ? MAIS ENFIN SI NOUS ETIONS A LEURS PLACES QUE FERIONS-NOUS ? CAR EN FAIT L'HOMME ET LA FEMME NE SONT-ILS PAS COMPLEMENTAIRES ?...

Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Où vont-ils ?
Ces messieurs devant qui nous nous pâmons, nous voulons les connaître mieux. Depuis des siècles, on nous parle du mystère féminin mais qui saura un jour nous parler du mystère masculin ? Eux peut-être ? C'est ce que nous nous sommes dit avant d'aller les voir. Seulement, chose curieuse, si, à la question « qu'est-ce qu'une femme ? », ils répondent sans hésitation, dès qu'il s'agit de dire ce qu'est un homme, ils demandent un temps de réflexion (pas Klotz, lui a bien voulu répondre à brûle-pourpoint). Rappelez-moi demain ... Revenez dans deux jours, il faut que je réfléchisse ... Alors, on les a laissé réfléchir, et on les a aussi laissé divaguer, délirer, s'amuser ... A vous d'en tirer vos propres conclusions ...

LE MYSTERE MASCULIN

RUFUS



C'est lui qui a demandé à ce que nous mettions sous sa photo : Jeune Technocrate désargenté ... Connaissant parfaitement bien le mystère masculin il a accepté de nous en livrer les secrets.

D'abord, la virilité est un problème d'homme, c'est pourquoi je ne m'adresse qu'à eux ! Et voilà mon plan :
Par un jeu alterné de menaces et de récompenses, nous allons obliger les GONZESSES à porter un masque à notre convenance, et si tous les mecs sont d'accord, nous nommerons ce masque « l'âme féminine ». Les principaux traits en seront : la coquetterie, la minauderie, la désuétude et la frivolité, auxquelles nous ajouterons des battements de cils et de la langueur. Puis nous attacherons les victimes sur des chaussures à talons hauts pour handicaper leur fuite éventuelle, ce qui aura en plus l'avantage de mettre leur colonne vertébrale en S avec fesses et nichons ressortis.

Le port du masque sera obligatoire, les femmes devront le revendiquer elles-mêmes, personnellement et à travers des organes de presse mis en place par nous.
Ce n'est pas tout ; la seconde partie du plan consiste à faire porter les masques, rodés sur les femmes, par des hommes. Les hommes ainsi masqués s'appelleront TRAVELOS. Grâce à leurs outrances, nous obtiendrons « l'âme féminine » à la puissance deux, et par conséquent ce sera un produit masculin au raffinement double. Car voici le véritable but de mon plan : Agrandir la virilité en la détournant tout à fait des femmes. Ceci produirait un double avantage :

a) D'abord, les hommes auront plaisir à retrouver en face d'eux le masque dont ils sont les auteurs ;

b) Ensuite, ils ne trouveront qu'un homme derrière le masque.
Les femmes n'étant plus nulle part, ils pourront se laisser aller à leurs amours viriles. Leur virilité ne sera jamais confrontée à autre chose qu'à la virilité. N'est-ce pas là, au fond, la suprême aspiration de l'homme viril ?

GUY DES CARS

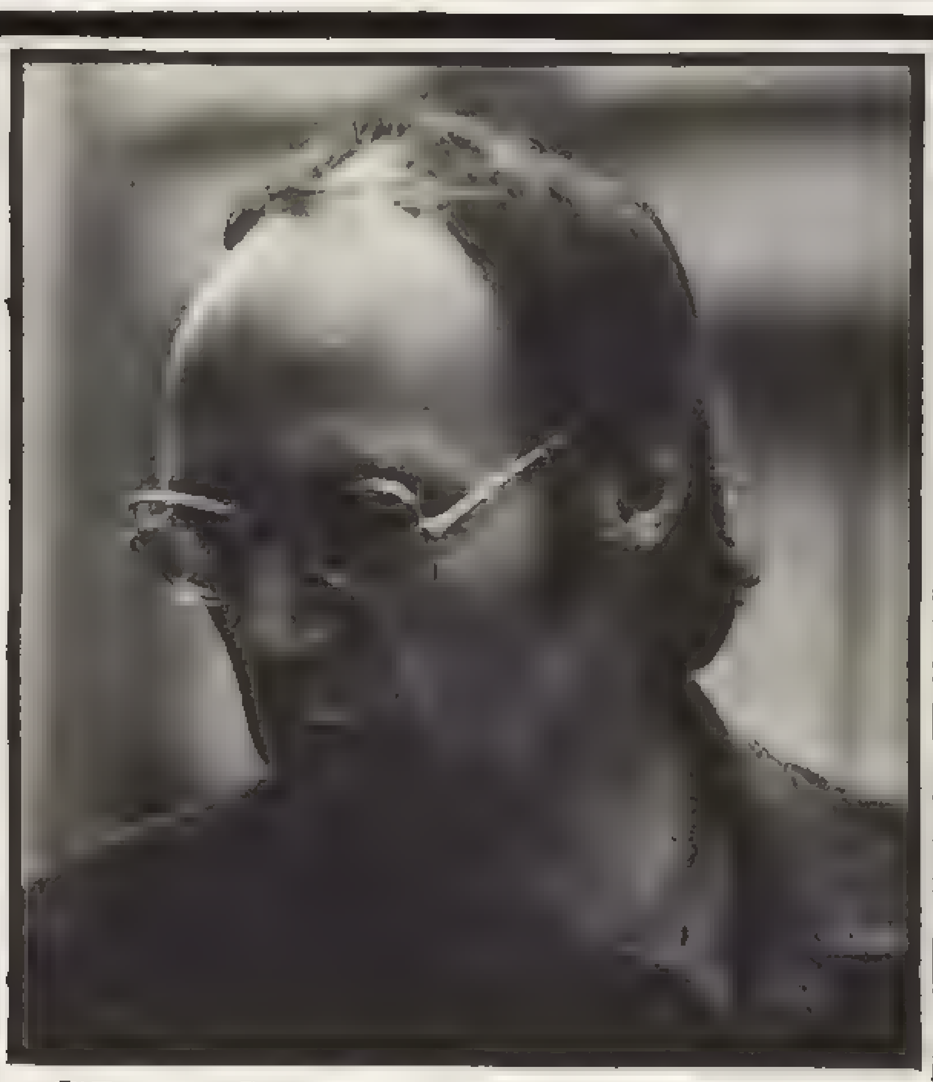
Ecrivain fleuve, « Balzac des temps modernes » a préparé son texte, l'a écrit, et me l'a dicté, virgules comprises. Pour une fois il a fait court :

Il y a deux formes de virilité, la virilité physique et celle de l'esprit. Celui qui ne possède pas les deux n'est pas pleinement un homme. La virilité physique, source même de vie, a été honorée comme telle depuis le fond des âges. Son emblème a été représenté sous toutes les formes d'art et chez tous les peuples. Mais, si la virilité d'esprit et de caractère a été moins glorifiée que cette force reproductrice de la nature, elle n'en a pas moins donné au monde les idées les plus créatrices, comme celles de liberté, de courage, d'endurance, et de persévérance, qui sont à la base même de notre société.
Si la virilité physique permet à l'espèce de se perpétrer, soyons également reconnaissants à cette autre forme de virilité qui nous donne la force de supporter les épreuves de la vie. Et je pense sincèrement qu'un homme véritable est celui qui la possède et qui sait l'utiliser pour dominer ses instincts ...

MAXIME LE FORESTIER

Un vrai mâle puisqu'il a fait son service militaire dans les paras ... Apparemment, c'est pas un très bon souvenir. Il a parlé longuement, je vous résume la situation ...

Etre un homme ? C'est être un individu mâle. Ca commence avec pleure pas et ça continue avec différents rôles : Le puissant, le soldat, le violeur, la poigne, et l'autorité. Entre autres... Fais attention ton père va rentrer. On ne dit jamais fais attention ta mère va rentrer. Non, c'est pas un rôle très sympathique.
De même qu'on dresse une bête avec la carotte et le bâton, on dresse un homme avec le culte de sa virilité. Dans les paras, il y avait un capitaine qui réveillait la chambrée tous les matins au son de « On est les plus beaux, on est les plus forts ». Privilège qui se méritait en étant aussi ceux qui se faisaient le plus chier. Il nous faisait sauter en parachute morts de trouille à coups de pied dans le cul, et à l'arrivée il nous félicitait pour notre courage parce que nous avions sauté. Il s'agissait de nous persuader que ce que nous avions fait par contrainte, nous l'avions en réalité souhaité, et nous devenions du coup de vrais hommes. Les rapports entre « hommes virils » sont parfaitement homosexuels.
Au fond, je ne crois pas que les femmes se soucient autant qu'on veut bien le dire de la virilité. En tous les cas, pas celles que je rencontre.
Ah, il y a autre chose : avez-vous remarqué que les corps de métier les plus épouvantables revendiquent toujours la gloire de travailler là où ils sont. Ils se constituent en corporation. C'est un bon moyen de se convaincre qu'ils aiment ce qu'ils font. Et plus c'est pénible, plus ils en remettent. On pousse toujours les gens à revendiquer ce qui les opprime. Pour la virilité, c'est un peu pareil. Après, allez vous étonner si les hommes ne sont pas très très raisonnables, et s'ils prouvent cette « virilité » par d'étranges actions ... Idées reçues à remettre en question. Après le pouvoir, après la monarchie de droit divin, après Dieu, il faut faire tomber l'homme (H majuscule) de son socle ...



CLAUDE KLOTZ alias PATRICK CAUVIN

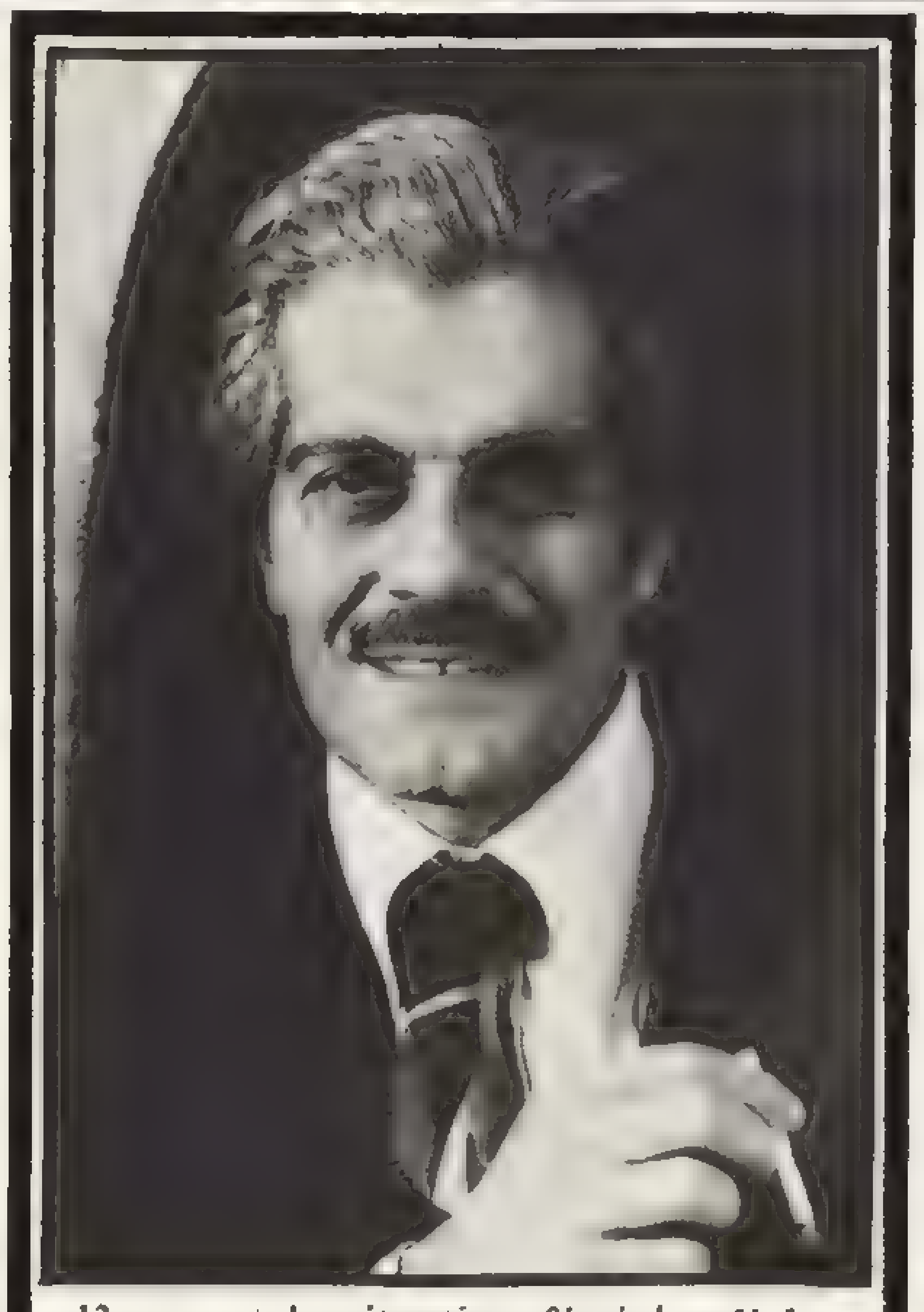
Un dernier livre sous le nom de CAUVIN : E = MC2 MON AMOUR. Editions J.C. LATTES

Lui ne m'a pas fait attendre pour donner sa réponse. Rire. Ne le prenez jamais trop au sérieux si vous voulez le comprendre.

La virilité ? C'est un mélange savant d'eau de toilette, de poils de poitrine, de regards filtrants, et de muscles noués. Un peu Clark GABLE dans les années 50. Les hommes les plus virils qu'il m'ait été donné de rencontrer étaient des femmes. Oui, je sais, ça vous semble un peu confus, je m'explique donc : Le véritable HOMME VIRIL doit être tendre dans sa brutalité, et brutal dans sa tendresse, et justement ce sont les femmes qui sont les plus fortes dans ce domaine.
Etre un homme ? Ah là là ... (10 secondes de silence) C'est plaire aux femmes.
Pour obtenir le mystère masculin, c'est un petit peu plus difficile que pour obtenir la virilité. Il faut être un peu Al Capone, un peu Humphrey Bogart, et un peu saint François d'Assise. Oui, parce que le vrai homme s'intéresse aux oiseaux. Il a quelques petites faiblesses, vous savez, comme le légionnaire qui est amoureux d'une petite mouche qu'il a élevée lui-même au biberon ...
Ah j'allais oublier ... Le vrai homme mystérieux et viril DOIT AVOIR DES LUNETTES ... Des lunettes qu'il enlève de temps en temps pour montrer qu'il ne se casse quand même pas la gueule dès qu'il ne les a pas, mais qu'il remet toujours au bon moment pour rappeler qu'il est quand même un peu fragile ...
Est-ce que ça vous semble clair ?

Kriss

OMAR SHARIF



Si mes souvenirs s'intitulent « L'Eternel Masculin », c'est pour rétablir une vérité évidente et naturelle : la stabilité immuable, pour ne pas dire la force d'inertie, dont l'homme fait preuve depuis la nuit des temps, face à la formidable évolution des femmes.
Je n'étais pas retourné en Egypte depuis 13 ans, et la situation féminine là-bas s'est beaucoup modernisée. Tout est relatif bien sûr, et d'ici 15 ou 20 ans, les Egyptiennes atteindront seulement la libéralisation de la femme française par exemple. Le problème est que la mentalité masculine, elle, n'a pas évolué en même temps.
Ces 30 dernières années, les femmes ont opéré une véritable révolution sociale, puis sexuelle. Mais cela s'est fait trop vite pour que l'homme s'y adapte. Tout a été trop brutal pour l'homme. Ce qui a créé un grave déséquilibre. La meilleure preuve en est l'Amérique, où les femmes ont toujours été plus progressistes. Le changement est évidemment lié aux problèmes économiques, et je ne peux parler que des milieux que je connais. Mais je pense qu'il est plus difficile à une femme d'ouvrier de militer pour la libéralisation sexuelle, alors qu'elle a déjà assez de mal à gagner quelques avantages sociaux.
Mais dans l'aisance américaine, les femmes ont tellement voulu être sexuellement égales de l'homme, qu'elles ont repris à leur compte l'attitude masculine : l'agressivité. Et le processus s'est inversé, devant l'agressivité féminine, l'homme s'est dévirilisé. Le résultat américain est plutôt triste, il n'y a jamais eu autant de divorces, de familles désunies et de femmes insatisfaites. Où est le progrès ?
Cela peut sembler ridicule, mais ce qui va manquer le plus aux générations naissantes, c'est la Mère. Je crois sincèrement qu'un enfant a besoin de l'image, de la présence de la mère, de souvenirs d'enfance. Ce n'est pas la femme aux fourneaux, c'est le goût d'un repas, d'un sourire, de tendresse. Et même si dans certaines sociétés, l'homme a remplacé la femme dans ce rôle, cela ne peut être qu'artificiel, et de toute façon ne peut apporter à l'enfant la même qualité de rapports. Tout le monde sait maintenant qu'une ambiance familiale heureuse aide un enfant à devenir plus stable, plus équilibré. Qualités qui vont devenir de plus en plus vitales. Il faut aussi tenir compte de la jalousie exclusive des enfants vis-à-vis de leur mère. Un enfant n'acceptera jamais sereinement de voir sa mère coucher avec n'importe qui.
L'évolution devrait se faire naturellement. Il est symptomatique que les hommes les plus virils se trouvent dans les tribus les plus primitives. C'est la Nature. Et il faudrait suivre un processus naturel. Il faut nous laisser le temps de redécouvrir la femme. La nouvelle. La femme a toujours été plus forte que l'homme, physiologiquement. Elle y était obligée. Aussi, nous ne sommes pas préparés à lutter contre leurs attaques !
Je veux bien être un homme-objet, encore faut-il qu'on me laisse le temps de m'adapter à ce nouveau rôle.

Propos recueillis par **Catherine Claude**

SI VOUS ETIEZ UNE FEMME ?

Le projet initial de cet article était d'interroger les hommes sur l'image qu'ils avaient d'eux-mêmes en femme. Leur poser cette question « Comment et qui seriez-vous si vous étiez une femme ? » supposait a priori qu'un tel désir ne leur était pas inconnu, et qu'ils auraient envie d'en parler. Ces deux conditions se transformèrent si bien en évidences que tout ouvrage à venir sur la psychologie masculine, devrait commencer par ces deux observations de base :
— tout homme a envie d'être une femme ;
— tout homme adore parler de « son envie-d'être-une-femme ».
Donc l'idée séduisait ; et pas seulement ceux qui confiaient secrètement à tout le monde que leur fantasme le plus intime était d'être « enceint », ou ceux qui s'essayaient aux bijoux et aux écharpes chamarées, mais aussi les machos sans vergogne, ceux qui ne prétendent rien de plus que savoir faire jouir toutes les femmes ! Et les faire jouir parce qu'ils les connaissent bien. J'espérais beaucoup de cette dernière catégorie : un peu naïvement, je m'attendais à ce que leur désir d'être-femme soit suscité et entretenu par tout ce qu'ils aimaient chez les femmes.
Je commençais : téléphones, rencontres, magnéto, questions ... Ils étaient ravis de l'idée, plus encore d'avoir été choisis pour ... Mais les rendez-vous pour « causer » ne s'arrangeaient pas facilement. On décommandait souvent ou on oubliait.
Un seul, magnéto branché, m'avoua qu'il n'arrivait pas à s'y voir, imaginaire bloqué, des parasites dans la télé intérieure, mauvaise réception. Ca ne marchait pas, mais il le disait. Tandis que les autres ...
On piétinait, on se répétait, moi je m'énervais, j'insistais : « Mais des pieds comment ? décris-moi les pieds que tu aurais, ou les mains, ce n'est pas difficile, tu as bien dû en voir qui te plaisaient et puis les seins, les hanches — pas en amphore si possible, on n'est pas dans un roman ! Plus précis ... »
Passé la couleur des cheveux et des yeux, ça n'allait plus. Ou plutôt si : c'était

Rita Hayworth, Marlène ou Marylin, ou un portrait-robot avec les seins de Bardot, la bouche de Fabian, la jambe de Raquel Welch, la paupière de Garbo, et j'en passe. J'étais triste. Si je demandais la forme des ongles, les rides du visage ou la couleur du lobe de l'oreille, ils regardaient, interdits, le magnéto enregistrer leur silence.
Pour sauver la situation, j'ai interrogé sur les vêtements, les chaussures, le maquillage, et la réponse passait toujours par la pub, le cinéma. Je tombais dans l'angoisse, j'avais envie de leur dire que nous, on existait ailleurs, pas sur les murs ou les écrans. Sur les activités, la profession, le rapport social, là, ce fut écrasant d'unanimité : toujours la séductrice, la super-femme, celle qui provoque un frisson collectif dans l'assistance mâle la plus myope, rend la paume des mains moite, et ferait dire la messe en français, par égarement, à saint Nicolas ! Sirènes sinueuses, vamps sophistiquées... on pouvait dire qu'ils avaient tous une grande idée de la femme. Il y avait pourtant un problème : ça s'arrêtait à l'idée et à LA femme.
Les femmes, j'aurais juré qu'ils ne les avaient jamais vues, ou que ça ne les intéressait guère. J'ai laissé tomber. Faut pas toucher aux Mythes.

Sylvie Pasquet

L'OISEAU RARE

La carte de Tendre de nos amours n'a plus à être inventée. Faisons confiance à la presse féminine pour nous en présenter, au goût du jour, un modèle cousu main. Laissons-nous donc guider dans le choix de nos accouplements par les conseillères ès cœur de nos chères gazettes. « Libérées », nous autres femmes ? C'est l'axiome de base, le refrain que l'on nous serine en majeur et mineur. Il semblerait donc malséant d'user des conseils d'une tierce personne pour choisir notre homme. Pourtant cette libération ne va pas si loin, que nous ne soyons frappées d'une sorte d'incapacité quand il s'agit de conduire notre barque dans ce domaine qui est — on est bien toutes d'accord — primordial : LUI.

Comme si la nana la plus affranchie, paumée dans la jungle en mouvance accélérée des nouvelles « bonnes manières » affectivo-sexuelles made 77, ne s'y retrouvait qu'en suivant à la piste le chemin tracé par nos conseillères du cœur brevetées. En matière de chasse à l'Homme, comme en toute autre, il existe des modes, et le rôle des magazines féminins, c'est de les vendre.

Ne comptez pas sur eux pour raser les barrières de préjugés de classe. Les conseils prodigués demeurent dans l'ensemble, d'un conventionnel effarant : si vous appartenez au gratin, le fils de l'O.S. aux atomes de qui les vôtres tendent à s'accrocher, ne vous est certes pas formellement interdit. Restez toutefois bien conscientes que vous vous engagez dans une idylle « à hauts risques » et que la réussite d'un couple aussi périlleux ne peut être qu'un petit miracle, statistiquement improbable.

Avant toutes choses, une bonne analyse socio-culturelle, bien rationnelle, du partenaire envisagé, ne fait jamais de mal. Notre chère presse féminine, bardée de sagesse, capitonnée de bon sens, nous met en garde contre les élans inconsidérés qui nous poussent vers LUI. Elle nous conjure de bien nous pénétrer, dès le départ, de sa fondamentale et menaçante altérité. Il traîne un peu partout aujourd'hui l'idée que l'homme a peur de la femme ; l'inverse semble aussi largement vrai, à lire certains journaux féminins et leurs conseils de stratégie protectrice ! Tout au long de cette quête des mâles, les embûches foisonnent. Il s'agit d'une espèce où surnagent peu d'éléments consommables : à nous de trier le bon grain de l'ivraie. Mais l'essentiel c'est d'être maquée. Le mâle est un « marqueur social » dont l'absence à nos côtés ne se justifie que dans la mesure où elle est chargée de son émergence future dans notre vie.
Vues à travers la presse féminine, les « « affaires » de cœur, c'est pour une bonne part « affaire » de secrétariat : trier, classer. On nous apprend d'abord de lui une approche théorique par typo-

logies. Et de répertorier par exemple les dragueurs, les intellectuels, les pantouflards, radins, muffles, grosses têtes, etc ... etc ... Pas très flatteur tout ça ! Sans doute faut-il « faire avec ». Lorsque l'on aura trouvé ce qui caractérise, au départ, l'homme qui occupe nos pensées, on pourra affiner en procédant par subdivisions (exemple : intellectuel-polard). Munies de ces précieuses clefs, à nous de voir si l'affaire vaut d'être menée plus avant.

Cette analyse ne demande, si l'on en croit la bonne presse, que de l'observation, un peu de psychologie, et du bon sens. Elle semble avoir l'avantage de nous permettre, en classant et nommant, de faire des points, qui hélas, peuvent se révéler parfois catastrophiques. Par exemple, nous aboutissons à « muffle-volage ». Cote d'alerte. Bouclons nos valises et prenons le large. Offrons-nous, tout en nous retirant sur la pointe des pieds, le luxe d'être en plus compréhensives. Facile, grâce aux psychologues toujours présents pour les gazettes et qui ont plus d'une explication dans leur sac à malice ! Un échantillon : le pauvre n'a pas trouvé dans son enfance, auprès de sa mère, la sécurité affective à laquelle il aurait dû avoir droit. Il reproduit à l'âge adulte ce schéma infantile, et ne peut vivre, le malheureux inadapté, une relation stable. Autre hypothèse qui fleurit également : c'est lui qui, le premier, a pris du champ. Dans ce cas, faisons bravement front. Laissons-lui savoir indirectement que nous venons d'être reçue première à l'E.N.A. (ou à Polytechnique), que sur le plan professionnel, nous sommes cotée à la hausse, et que l'on nous a souvent vue avec son meilleur ami (riposte « grand classique » garantie indémodable).

Pauvres de nous, obnubilées par la recherche de l'autre, culpabilisées si nous le ratons ! Cette quête de l'oiseau rare, car finalement il s'agit de cela, n'a pas fait son temps, faut-il croire. Même gênées aux entournures par les nouveaux courants féministes, nos chroniqueuses, tout en louvoyant à l'estime, jouent en fin de compte la carte des bonnes vieilles traditions séculaires. Elles ne nous proposent rien d'autre qu'une bourse des valeurs, où le macho (super ou infra) reçoit une cote qui le transforme certes en produit de consommation, mais ne nous émancipe pas pour autant.

Claire Paillet

Le nouveau mâle amoureux

Curieusement, deux livres récents mettent l'accent de façon originale et subtile dans le premier cas, de manière non moins exemplaire dans le second, sur ce problème fondamental de notre civilisation occidentale. Je veux parler du NOUVEAU DESORDRE AMOUREUX, de Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut (Seuil), et SUPERSEX de Xaviera Hollander. Cette dernière n'a sans doute pas écrit elle-même le livre qu'elle signe, sorte de manuel de décomplexage sexuel à usage des couples prétendûment libérés.

Quant aux deux joyeux lurons, philosophes dans le coup, délurés, drôles et judicieusement insolents, responsables d'un essai fulgurant, dévastateur et fort éclairant, ils situent leur propos sur différents niveaux qu'il me serait impossible d'énumérer. Je ne veux retenir que ce qu'ils disent sur le comportement révélateur du mâle au XXe siècle, qui tente douloureusement d'échapper au joug d'une jouissance féminine enfin reconnue comme dominante, amplective au point d'opprimer férocement l'ambigüe relation parentale qui fait de l'homme le maître d'œuvre de cette comédie ... Pauvre homme dépossédé de son sexe par le comportement même de la femme, accessoire de luxe d'une jouissance qui n'en finit pas, tandis que la sienne, dérisoire, ne dure qu'une infime fraction de temps.

Et alors que Bruckner et son complice nous détaillent avec justesse et humour les conséquences profondes de cet état de fait, Mme Hollander s'applique à prodiguer ses conseils dans un sens (« pour le même prix, vous jouirez deux fois plus ») qui tend à confirmer la thèse de ses collègues philosophes : un homme n'est rien s'il est seulement homme, mâle possesseur et du même coup frustré, jouet de ses fantasmes et victime d'une nécessité amoureuse qui l'anéantit dans l'épanouissement sexuel de sa compagne.

Que faire ? Il conviendrait, dit « Madame », que les épouses apprennent à conditionner la féminité (oh ! à peine, juste ce qu'il faut !) de leurs partenaires, afin d'ôter la lancinante image d'une dépossession finalement castratrice et démoralisante. Le mâle français, comme beaucoup d'autres — mais surtout les Latins — gémit sous le poids d'une fatalité qui fait de la femme une sorte de mante religieuse exigeante et coupable — d'où l'intense misogynie de la plupart d'entre eux.

Il faudrait prendre enfin conscience de ce que l'homme peut bien ne pas être le « mâle repu » des récits érotiques — que le mâle ne descend pas du vibromasseur ! C.G.

Extrait de : « Le nouveau désordre amoureux » de Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut (Essai/Seuil)

Tout à l'heure, nous faisions l'éloge de Don Juan : nous exaltions ce désir qui proclame d'abord son avidité insatiable et non ses exclusives. Car rien ne nous paraissait plus abject que la rétention du dragueur, que ses engouements parcimonieux. Don Juan, au moins, ne soumet pas sa sexualité au modèle scolaire et n'a pas besoin de noter une femme pour qu'elle le fasse bander. Mais il se crève les yeux pour illimiter sa concupiscence, comme s'il n'y avait que la cécité volontaire qui puisse mettre en échec l'exercice professoral du regard. Le mythe de Don Juan n'offre pas d'autre issue à l'avarice que l'aveuglement : tragédie triste où les deux côtés ont tort en même temps.

Mille et trois femmes, dit le grand séducteur : ce qui n'est jamais que le même désir décliné mille et trois fois. Certes, il ne classe pas ses conquêtes : il reste qu'il les compte. Au lieu de soumettre les femmes à un principe d'équivalence unique : la Beauté, il les additionne au nom d'un principe d'identité : le Sexe. Le dragueur maltraite les différences en les hiérarchisant, Don Juan ne semble accueillant, que parce que sa violence est plus grande : il anéantit les différences ne laissant à leur place que cette tautologie meurtrière : les femmes sont les femmes. Puisque l'anatomie les a toutes rendues pénétrables, Don Juan, indifférent au reste, compte pour siennes celles qu'il a pu pénétrer. Il n'a pas, c'est vrai, les délicatesses et les aversions de l'esthète, mais le plaisir d'inscrire qu'il leur substitue n'est qu'une hospitalité « d'utérophile ». Le regard pauvre du dragueur (qui nous l'avons vu, est, pour une large part, aussi le nôtre) ne voit jamais qu'un code — ses bonnes copies, et ses vilains simulacres, ses beaux graphismes conformes et ses affreux pâtés. Le désir pauvre de Don Juan réduit les femmes à l'abstraction invariable de leur féminité.

Le M.L.H de GUERRE

« Chers adhérents, voici ouverte la première réunion de la condition masculine et paternelle. »
Journée historique à la Mairie du 3e Arrondissement, Paris. Le Mouvement de Libération des Hommes, rassemble ses troupes et déclare la guerre à l'ennemie héréditaire : la femme, la nuisible, l'intellectuelle. Quelques grillons du foyer, mâles, finissent d'accrocher aux lambris une banderole rouge : « *LA FEMME TUE LA FAMILLE DANS L'ŒUF* ».
Le président, la cinquantaine agréable, ouvre d'entrée le jeu : « *Où va-t-on dans cette société où la femme n'a plus aucun mystère, plus aucune candeur ?* » Çà et là, parmi une centaine d'hommes, quelques femmes pleines de mystère et de candeur battent des cils et frappent des mains. L'orateur, qui est avocat, exhibe une balance. « *Camarades, il s'agit avant tout de justice et d'objectivité. Notre but c'est l'équilibre, notre objectif, le duo, pas le duel !* » L'assistance roucoule. Un adolescent boutonneux tire sur son col de chemise scout et avoue torturé : « *Je crois qu'on est en train de détruire la famille pour le profit d'un capitalisme forcené.* » Il se venge en écrasant sur son nez quelques pustules.

L'ORATEUR : « *La condition masculine est sur le déclin. Autrefois les hommes étaient admirés et respectés. Souvenez-vous : lorsque le Titanic a sombré, le sacrifice des hommes a permis de sauver les femmes et les enfants. Amis, je déclare solennellement que nous sommes aujourd'hui tous embarqués sur le Titanic.* »
Un gros type au visage défait par la douleur interrompt cette envolée héroïque. Vraiment, il est venu là pour parler de choses sérieuses. Veut-on écouter son cas ? Non, non, l'orateur n'a pas fini son exposé. Alors il préfère s'en aller ! Je le rattrape dans l'escalier. « *Moi, c'est le divorce qui m'intéresse. Il y a des femmes qui entrent en religion. Eh bien, la mienne n'avait de l'intérêt que pour les enfants. Oui, Mademoiselle. Elle me traitait comme un pondeur. Plus de tendresse, plus rien. J'ai dû demander le divorce. Et je l'ai perdu. Huit mois de prison pour pension impayée. Et je paye, je paye ! Et ça m'atteint. Ah, les femmes !* »
Justement, l'orateur parle de la nécessité de réformer les lois sur les pensions alimentaires. Debout les damnés de la terre. Il faut remettre la femme à sa vraie place, celle déterminée par la physiologie et la nature. D'ailleurs explique un Monsieur bien habillé : « *On peut se référer à toutes les bibles, catholique, juive, musulmane, il n'y a pas de dieu féminin. Alors ...* » Alors, un homme sec et rouge comme un coup de trique s'impatiente. Il saute sur la tribune et empoigne le micro : « *Le vrai problème, c'est celui du travail des femmes. En cette période de chômage, c'est inadmissible que les femmes travaillent à plein temps. Vous m'avez compris ? Je réclame un vote sur le travail obligatoire des femmes à mi-temps ! Vous m'avez compris ? Vous m'avez bien compris ?* » Il s'étrangle de fureur et bave dans le micro qu'on essaie de lui arracher. « *Mouillez-vous nom de Dieu ! Un pays d'avant-garde comme l'URSS a imposé le travail obligatoire à mi-temps aux mères de famille. Alors, mouillez-vous.* »

LE PRESIDENT : conciliant : « *Vous êtes malheureux, je vous comprends. C'est une bonne idée, mais du calme, du calme.* »
L'homme n'en démord pas : « *C'est que je suis impératif, moi, je suis direct, moi ! Je marche à cent à l'heure. Je vous ai avertis que j'éleverais le débat et je l'ai élevé! Hein, sans blagues ! D'ailleurs, je ne suis pas braqué contre les femmes, j'ai trois maîtresses, alors... Alors, mouillez-vous !* »
On entraîne de force le frénétique qui hurle encore : « *La femme c'est le désordre !* »

LE PRESIDENT : « *Nous ne sommes pas mysogines. Ce malheureux a bu un coup de trop.* » Rires dans la salle. Mais on exige la parole tout de suite. Chacun veut déballer son malheur, ses saloperies, toutes les misères du monde. Ils ont été floués, méprisés, utilisés comme étalon par d'incroyables garces. Celui-ci qui gagnait 20 millions par an — il ne peut pas dire comment car il ne sait pas dans quelles oreilles ça tombe — eh bien il est ruiné. Sur la paille. Une vraie salope lui a sucé le sang et le compte en banque. Neuf ans de malheur. Une vraie harpie. Aux origines plus que douteuses : une Auvergnate. Puisque c'est comme ça il renonce à sa chère patrie et préfère retourner en Afrique du Sud. Il s'en va sous les applaudissements. Mais la réunion se désagrège un peu. Le bla-bla juridique du Président commence à lasser sérieusement. De l'action, de l'action, réclame-t-on ! Oui, mais laquelle ?
« *A mon avis, dit quelqu'un, tout le mal vient du M.L.F. ! Oui, oui, toutes des homosexuelles intellectuelles mal baisées salopes et moches, mais moches à faire peur.* » Un vent de terreur passe.
« *D'ailleurs, ajoute cet homme tranquille, les partis politiques qui flattent ces hystériques ont tous des buts électoraux. Il serait temps de voter, et de voter « Papa ». Plus de droite, ni de gauche, votons « Papa ».* »
On applaudit cette trouvaille géniale et ce commencement de programme. Enfin, on va pouvoir voter. Tous ensemble. Epaule contre épaule, dans la ferveur retrouvée. Mais une femme jusqu'ici silencieuse s'énerve. C'en est trop : « *Votez aussi une loi pour apprendre aux hommes à langer les bébés. J'ai travaillé toute ma vie, je suis grand-mère et ce n'est pas une bande d'abrutis qui vont me dicter leur loi.* »
On la vire aussi sec et la salle entonne : « *La bielle de Cadix a l'essieu de velours.* »
Un petit oiseau d'Algérie, brun et fragile prend la parole, en secouant une longue chevelure rebelle : « *Mais que veulent-elles à la fin ces forcenées ? Moi, je suis heureuse. Pleinement. J'ai aidé ma mère à élever huit frères et sœurs. Sans me plaindre. Il me restait bien du temps pour moi. M'habiller, me maquiller ; aller danser. C'est ça la vraie vie, non ? Un bon mari travailleur qui rapporte et de beaux enfants. D'ailleurs, en Algérie, les femmes sont voilées, ça ne les empêche pas de cocufier leur mari. De la stratégie mes sœurs et de la douceur. Les hommes sont tous de grands enfants.* »
Les cocus passés et à venir approuvent. Pas trop tout de même. Et si les femmes ramenaient des enfants adultérins, hein ? Et si elles réclamaient la pilule ? Hein ? Un gai luron ajoute finalement : « *La pilule Wonder ne s'use que si l'on s'en sert !* »
Hommes et femmes sont conviés à signer tout de suite un manifeste. Le Président conclut : « *Voici une première réunion positive et prometteuse. Ce n'est qu'un début, il faut continuer le combat.* »
Il est temps maintenant d'aller boire un demi au bistrot d'en face, car ajoute le Président : « *Ce qui distingue un demi d'une moitié, c'est que le demi désaltère tandis que la moitié est inbuvable.* »

Paula Jacques

La baïonnette 1917

LE MALE TRICOLORE

Brûlant les feux rouges, telle une ambulance, la déesse noire précédée de deux motards, fonce à travers Paris. Il est 19 h 30, et les badauds ébahis, pourtant pressés, au long des trottoirs s'arrêtent. Qui passe ? Au travers de la vitre, une vision fugitive d'un profil connu, l'écouteur d'un téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille. De quoi s'agit-il ?
Rue de Rivoli, 19 h 45, une file imposante de voitures, pare-chocs contre pare-chocs, avance mètre à mètre. Dans une cacophonie de klaxons et de coups de freins, la voix de F.I.P. annonce qu'on s'énerve entre la Bastille et le Châtelet. Pourquoi ?
Il est 20 h et la ménagère s'affaire chez elle pour préparer au plus vite le repas familial. A la télé, les informations qu'elle regarde d'un œil distrait et pressé, donnent le compte-rendu de la brillante réception donnée à l'Hôtel de Ville par le maire de Paris. Son mari est en retard ; que se passe-t-il ?
...Dans le métro, c'est le déploiement de forces de police. Place d'Italie, 5 représentants de l'ordre vérifient les papiers d'un garçon jeune, d'allure peu catholique et de genre assez crasseux. Sur les murs, des publicités aux superlatifs agressifs (la voix du pouvoir), et barbouillés de graffitis en tous genres (la voix de citoyens inconnus). Je regarde et je passe, ignorante de ce qui peut bien arriver autour de moi. Qu'est-ce que je peux y faire ?

...Autant d'images de la ville, autant de facettes du pouvoir qui s'exerce au-dessus de moi, à côté de moi.
Le pouvoir, c'est la faculté de faire agir autrui à la réalisation de ses désirs propres. Faculté qui prend différentes formes selon le but, dont la séduction, l'ordre ou le chantage. La personne au pouvoir est celle qui mène le jeu, qui dirige et domine le destin de ceux qui sont définis comme ses subalternes.
Je suis un subalterne. Je suis une femme. A ce double titre, il m'est difficile de faire entendre ma voix, d'obliger à mon tour les autres à m'obéir. J'ai voté, j'ai délégué mon pouvoir politique. L'usage qu'on en fait ensuite, je ne le maîtrise plus.
Or, le pouvoir s'exerce trop souvent aux dépens de ceux qui l'ont délégué. Si On reste dans le droit chemin, On ne sera pas embêté : si On a une tenue soignée, un air discret et une voix affable, une carte orange, des gosses, un métier honnête et une vie rangée...
Mais, au-dessus de ce « On », comment ça se passe ?

L'image la plus haute du pouvoir que je puisse trouver, c'est toujours celle d'un homme. Et la voix d'un homme. Ça commence avec la voix du père (on ne parle pas à table), et puis ça continue avec celle du maître (pour parler, il faut lever le doigt), puis celle du mari, celle du patron (soyez brefs, notre temps est précieux), celle du Syndicat, du député, de l'opposition, du parti, et enfin celle du président de la République (je vous ai compris).
Le pouvoir est partout, c'est une évidence ; dans les chaumières comme à la

télé. Mais le pouvoir politique est autre.
En effet, si le patron d'une Entreprise (pouvoir économique) est en droit d'agir pour son bénéfice personnel, le politicien lui, est élu. Il doit donc agir en fonction de ses mandataires, pour le bien commun.
Or, la réalité des faits est fort différente : l'homme politique retire personnellement le bénéfice du pouvoir public. (Et ils le savent bien, ceux qui retournent avec désinvolture leur veste pour être — Elus !) La voiture, le chauffeur, l'appartement, sont rarement des privilèges de fonction purement utilitaires : combien de maires et de préfets qui « vivent » la crise du logement ? ...

Par ailleurs, alors que le patron a le pouvoir du « Faire », l'homme politique a le pouvoir du « Dire ». D'oreille sûre, l'atout majeur du pouvoir politique, c'est bien le Discours. Le politicien est connu pour ça, et Sciences-Po, ou l'ENA sont dans le genre, les meilleures écoles. Suivant qu'elle cherche à séduire, faire pression ou ordonner, la Voix du pouvoir sera chuchotante, onctueuse ou tonitruante. Une séance à l'Assemblée Nationale, ou un « face à face » à la télé, est une succession de joutes oratoires personnalisées, finalement destinées à faire impression puisque chacun sait que le travail réel s'effectue dans les commissions spécialisées et loin du public.
Avez-vous d'ailleurs remarqué comme la voix des hommes politiques est calquée sur celle du Président de la République en place ? Phénomène d'osmose autour du pouvoir le plus grand.

L'homme au pouvoir est aussi celui dont le temps est précieux. Et qui, en conséquence, vous fait perdre le vôtre, parce que Son temps, c'est Votre argent.
Et pourtant à y bien regarder, c'est fou le temps qu'un homme politique peut perdre à se montrer. Entre les cocktails, les dîners et réceptions, donnés pour telle ou telle raison d'Etat, il y a pas mal de temps et d'argent gaspillés. Mais d'un Etat à l'autre, on ne lésine pas sur la qualité du Décorum. Dans les régimes militaires, on passe les troupes en revue, briquées de pied en cap, éclatantes de lumière et de force. Chez nous aujourd'hui, la Diplomatie est un autre type de pouvoir d'Effet, mais tout aussi dépensière.
C'est encore pour marquer leur pouvoir que certains hommes politiques utilisent les femmes à l'excès. Ils ont souvent autant de femmes qu'ils ont de fonctions à remplir : l'Epouse, offre l'image de la stabilité morale (combien de divorcés parmi les hommes politiques ?) ; les secrétaires sanctionnent la réussite professionnelle ; les maîtresses, la réussite sexuelle (combien de maîtresses attribuées à tel ou tel homme public, subtilement montrées puis cachées au grand public, selon le moment opportun ?) etc...

Il est logique que les femmes tournent autour des politiciens : elles profitent de leur puissance pour trouver un métier, avoir l'argent plus facile...
Mais en fait, ces femmes ont un rôle d'importance pour l'homme politique : elles l'assurent intimement de son pouvoir, et l'aident à affirmer sa position sociale. En effet, par leur écoute, leur admiration et leur exécution, elles lui donnent d'abord, une image valorisante et positive, qu'elles répercutent ensuite sur ceux à qui cette image est destinée. Au plan professionnel, l'hôtesse, la secrétaire et l'attachée de presse ou de relations publiques, se partagent en général ce rôle de média.
Regardez aussi l'importance de Madame la Présidente de la République : que fait-elle ? Qui sert-elle ?...

Souvent, on est en droit de s'interroger sur « ce que dit » et ce que fait un homme politique. D'accord, il possède à fond l'art du Discours, le « comment dire ». Mais le fond, c'est quoi ? Et comment le politicien se situe-t-il par rapport à son propre discours ?
En général, le fond ne correspond pas à la forme : il y a un hiatus entre l'apparence et la réalité. En fait, le pouvoir c'est la possibilité de transgresser les interdits sans que ça vous retombe sur le nez. Si vous rentrez dans un camion de lait à 3 heures du matin après une petite fête, vous aurez des pépins et c'est normal. Or, le pouvoir, c'est faire — d'abord — que ça ne se sache pas, ensuite que vous ne soyez pas pénalisé. Autrement dit, le pouvoir est à la fois arme et bouclier.
Dans tous les discours politiques, les sacro-saintes valeurs sont bien : Travail, Famille et Patrie. Programme clair, affaire entendue.
— Le Travail, le Pouvoir nous dit que c'est la condition première du profit. Effectivement : bon nombre de scandales ont éclaté ces derniers temps qui semblent le prouver, et dans lesquels des politiciens haut placés étaient impliqués ;

or, il s'agissait d'un travail parallèle, la plupart du temps dans l'immobilier, qu'exerçaient à leur profit seulement, ces délégués du peuple, censés protéger « la veuve et l'orphelin »... Le monde à l'envers.

— La Patrie, c'est l'alliée du pouvoir, symbole de la fraternité. Fraternité qui, en temps de guerre, nous unit « tous contre un », et en temps de paix, nous investit d'un devoir économique, dont nous serons en retour les bénéficiaires. Ce qui, en gros, justifie Métro/Boulot/Dodo. Et ce qui donne par nos politiciens : un Concorde, qu'on a payé très cher, et qu'on n'arrive pas à refiler aux concurrents.

— La Famille, elle en apparence, fonctionne bien. En réalité, et tout le monde le sait (cf. la loi sur les enfants adultérins), on découche dans toutes les classes sociales ; ce qui signifie parfois qu'on procrée en dehors de la cellule familiale, donc qu'on transgresse. Et si ça se fait en bas, ne croyez pas que ça ne se fasse pas en haut. Bien que le Code soit fait par les hommes politiques pour préserver l'institution familiale, eux aussi « fautent » ; pour preuve : un évêque (politicien de l'Eglise) mort dernièrement dans d'étranges conditions ; un président impliqué peut-être dans une sordide histoire de mœurs, et un autre, mort, il n'y a pas si longtemps, dans les bras d'une de ses « connaissances »... Pour le scandale jouissif, vous pouvez lire Minute ou Détective, dont les histoires sont tellement complaisantes qu'elles en perdent de leur véracité.

Alors, on se demande, les discours à quoi ça sert ?

... A masquer les failles dans la façade d'un édifice qui croûle. Mais on ne montrera jamais assez combien cet appareil d'Etat est pourri du dedans. Par mesure de sécurité, pour éviter qu'il ne se casse la gueule sur ceux qui, du dehors, l'admirent.

Car, sanctionné par la voix publique, c'est effectivement l'homme politique qui a le pouvoir de décision. Le pouvoir de casser les Halles ; de boycotter Vincennes (enfant indigne et monstrueux) ; de faire pousser un énorme champignon de la culture de masse (la leur), en plein cœur de Paris et au détriment de tout un quartier (et le responsable donne son nom à la postérité) ; de faire surgir les centrales nucléaires comme une fée folle jouerait avec sa baguette ; de décider d'une fête nationale le 11 novembre pour honorer nos morts, et programmer une guerre internationale pour en faire d'autres (en appuyant sur le bouton d'une machine honteuse)...

... Et tous, derrière Papa-Panurge-Politicien, fanion en main comme des boys-scouts, on devrait applaudir et suivre ? Mieux vaut s'arrêter sur le chemin, et cueillir les quelques marguerites qui restent. Parce qu'après tout, si ça les amuse de jouer au grand jeu du pouvoir, nos petits hommes politiques, nous, on n'est pas obligés de jouer avec eux !...

Sylvie Moinet

IL ETAIT GRAND, IL ETAIT BEAU

SOTHA :

Jusqu'à l'âge de douze ans, j'ai regretté très fort de ne pas être un homme. Quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard je répondais : mousquetaire avec une détermination presque méchante qui laissait l'interlocuteur muet et songeur. La vie ne me semblait acceptable que dans un corps d'homme. Je trouvais les beaux hommes très beaux, et ça m'est resté. Depuis, bien sûr, j'ai mis de l'eau dans mon vin, il m'arrive d'admettre qu'il y a aussi des femmes belles, yeux, visage, corps, etc. Mais imaginer leur sexe me dégoûte, d'où le mépris chargé de colère qui m'envahit lorsque j'apprends qu'un homme m'a trompée. Avant tout je veux qu'on sache que je suis reconnaissante aux hommes d'exister, reconnaissante de toutes mes cellules, de la tête aux pieds, parce qu'ils m'ont aidée, aimée, protégée, possédée, amusée, enthousiasmée, troublée.

J'aime les hommes, je les admire et je les estime. La plupart sont travailleurs et courageux. Ils gagnent l'argent du ménage, portent nos paquets, conduisent la voiture, supportent nos humeurs, sont prêts à se battre avec les sadiques, écrivent plus souvent des poésies sur nous que sur eux, ne rechignent jamais quand on les désire et n'insistent pas quand on a envie de lire. Croyez-moi, ils ont de rudes journées, et on ne saurait leur reprocher de s'endormir avant nous. A certaines époques, ils nous laissent la maison, ils s'en vont faire la guerre, et si par miracle ils en réchappent, ils nous reprennent MEME avec les enfants que nous a faits l'ennemi.

Il faut dire que les hommes sont en général élevés par des femmes, leurs mères, et que celles-ci essaient de les faire meilleurs que ne l'étaient leurs pères ou leurs maris. Il est donc normal que la race s'améliore petit à petit.

Quelques-uns sont phallocrates, mais d'une part ils ont de bonnes raisons de l'être (y a des bonnes femmes vraiment pas marrantes) et d'autre part ils sont punis, car ils en ont honte : j'ai vu passer à la télé nombre de phallocrates notoires, jamais je n'en ai entendu un seul avouer qu'il le fût. Pareil pour les fascistes. Par contre il y a des tas de gens qui reconnaissent spontanément : « je suis communiste », « je suis pédéraste », ou même « j'ai tué quelqu'un », « je suis un minable », tout ça.

Je vous assure, mesdames, dans l'ensemble les hommes sont nos amis. Sinon, forts comme ils sont, ils nous auraient massacrées depuis longtemps, ne gardant que quelques reproductrices triées sur le volet. Nous les avons portés, nous les avons nourris de notre lait, ainsi que leurs sœurs, d'ailleurs. Mais alors qu'eux, en remerciant, nous ont offert l'électricité, le cinéma, Renoir, l'automobile, etc., voilà que leurs sœurs, elles, se contentent de nous les piquer (nos hommes).

Je regrette seulement qu'ils ne supportent guère d'être traités en objets. Ça nous permettrait d'en avoir plusieurs, de faire des enfants qui se ressembleraient moins entre eux, de développer notre multiplicité de goûts au lieu de l'étouffer. Personnellement je ne tiens pas à porter la culotte. Mais quand on aime la musique, par exemple, et qu'on vit avec un type qui adore le football, comment le traîner au concert sans être tyrannique ? Bon, d'accord, j'ai peut-être choisi un exemple tendancieux. L'inverse se produit parfois. Après tout j'écris ce que je veux.

Pourquoi notre malheureux et unique compagnon se taperait-il tout seul toutes les roues crevées, toutes les corvées de bois pour la veillée du week-end ? Pourquoi trimerait-il toute l'année pour payer les vacances de nos quatre enfants ? S'il acceptait de nous partager, son boulot serait réduit, ses plaisirs multipliés. Car les jours où ils ne seraient pas à nous, nous les autoriserions évidemment à être aux autres. Le principal étant de ne pas se retrouver toutes seules.

Les femmes qui ont plusieurs hommes (plusieurs maris, pas plusieurs amants) sont généralement rayonnantes, bien habillées, cultivées, en un mot décontractées. Qu'on ne vienne pas me dire qu'il en est de même pour les hommes qui ont plusieurs femmes. Ils sont anxieux, fatigués, ils vivent dans les soucis d'argent et les scènes de jalousie et rêvent secrètement de se caser.

Enfin, ne nous égarons pas. Ils ne veulent pas partager, c'est leur affaire. Développer la question nous mènerait trop rapidement aux lieux

communs où conduisent tous les grands thèmes utopiques.
En conclusion je dirai que l'homme est néanmoins un très beau cadeau que Dieu nous a fait. Je n'ose pas imaginer l'ennui d'un monde sans hommes, où tous mes gestes perdraient leur but. Je crois que je m'y laisserais mourir.

Un dernier conseil (aux dames) : si vous n'aimez pas les hommes ou s'ils vous font peur, faites très attention : ILS LE SENTENT ★

SI J'ETAIS A SA PLACE !

Eh ben j'ai essayé. Une semaine. Et comme un VRAI MEC. Hop, une femme par jour. La première militait. Formidable. J'ai fait la vaisselle pour lui montrer que je suis au courant, mais elle a quand même refusé que je lui fasse le petit déjeuner au lit. C'était plutôt gentil, remarquez. Mais quand je suis parti, elle m'a dit « tu rentres à quelle heure ? ». Raté, elle n'avait pas encore rompu avec la dépendance. Je retournerai la voir dans un an quand ses activités militantes l'auront fait réfléchir davantage.
Celle du mardi voulait le grand cirque rétro : J'ai offert les fleurs, mangé en tête à tête dans un petit restaurant à chandelles, partagé l'addition, fait les compliments d'usage, et je sentais que plus j'étais banal, plus je plaisais ... Bon d'accord. Nuit d'amour sur le thème « je voudrais partir avec toi jusqu'au bout du monde sans jamais m'arrêter » et scène de jalousie au petit déjeuner parce que je regardais une jolie rousse par la fenêtre.
Mercredi (je suis un super mec moi, jamais fatigué). J'ai rencontré Catherine ! C'est important de savoir qu'elle s'appelle Catherine, parce que spontanément je l'aurais plutôt appelée maman. Elle s'est occupée de moi, comme un bébé, elle a tout fait, compati à mes soucis, réglé mes problèmes, tout tout tout. J'avais l'impression de ne plus exister.
Jeudi. Elle c'était l'aventure. Fallait que je sois un aventurier. J'avais beau lui dire que j'avais peur en traversant la rue, rien à faire, j'étais Zorro, Tarzan, et tout. L'ennui c'est qu'à un moment elle a voulu que je me batte pour prendre sa défense, j'ai pas pu, le type était trois fois comme moi, elle m'a jeté.
Vendredi. Vendredi ? Ben je me suis fait draguer ! Ehoui ça arrive ... Elle était très jolie et très libérée. Elle le répétait toutes les cinq minutes. Je me suis fait engueuler après avoir fait l'amour parce que j'avais pas réussi à trouver le clitoris. Je me suis fait engueuler au réveil parce que je baillais. Bref, j'ai encore été jeté.
Samedi. Samedi. Ah ! Un des titres de gloire de notre société j'ai rencontré une VRAIE FEMME ... Douce, timide, rougissante, et soumise ... Formidable ... Là je me suis senti beau (et ne le suis qu'à moitié). Je me suis senti intelligent (c'est agréable !) et je me suis senti super mec au lit (pourtant après cette semaine vous pensez que j'étais pas terrible ...). Elle va me présenter à ses parents demain ...
Dimanche, je reprends forme féminine et je réfléchis à tout ça. C'est difficile de plaire aux dames en ce moment. Faudrait être Tarzan qui passerait l'aspirateur en chantant des chansons d'amour ... Difficile, oui, évidemment ... Ou alors peut-être suffirait-il d'être soi, en face d'une dame qui n'aurait pas d'a priori, il y en a maintenant, on me l'a dit ...

« et tu passeras aux galeries, c'est le jour des coupons ».
La baïonnette 1917

UN = (HOMME + FEMME)

Notre civilisation actuelle soi-disant « avancée » a engendré de nombreux mouvements sociaux, politiques, apolitiques, etc ... qui mettent de plus en plus l'accent sur la différence physique, mentale, politique et même « spirituelle » entre l'homme et la femme. Que l'on se préoccupe aujourd'hui d'assurer des conditions de vie décentes, normales aux femmes et même aux hommes, bravo, que l'on différencie les deux sexes à les dresser l'un contre l'autre, non.

L'Homme et la Femme sont évidemment complémentaires, comme la Lune (symbole féminin) et le Soleil (symbole masculin), pôle négatif et pôle positif. Le « péché » de Connaissance commis par la femme (Eve) sur l'Arbre de la Science engendra la réalité physique/matérielle du corps, du corps séparé mâle et femelle et un cycle karmique individuel puis collectif du fait de la procréation, procréation rendue possible par la chute de l'Esprit qui devint enfermé dans la matière (en l'occurence le corps humain). La création d'Eve avec une côte d'Adam ne signifie pas deux « corps séparés » mais simplement avant l'histoire de la pomme. L'Esprit ne formant qu'« un », composé de deux principes. La matérialisation « humaine » de ces deux principes enclencha donc le Karma (réincarnations successives pour retrouver à la fin des cycles de vie terrestre (nous ne parlerons que de cette vie-là (voir la Réincarnation de Papus) d'une part une vie spirituelle sur un plan plus élevé et la disparition de la matérialité du corps et d'autre part l'autre moitié de soi, c'est-à-dire la complémentarité obligatoire, mâle ou femelle selon les cas).
La quête quasi perpétuelle de chaque être humain est de trouver sa « moitié ». Quel est l'être humain qui, en dehors de la gloire, de la puissance, de l'argent, n'a pas pensé et ressenti ce besoin ? Au fond de nous-mêmes, souvent sans le savoir, nous éprouvons l'angoisse indicible, sous-jacente de ne pas être « entièrement-complètement » nous-mêmes.

Le cycle des vies successives, masculines ou féminines, suit l'évolution de notre civilisation. De l'hermaphrodite Esprit du début des Temps, nous évoluons maintenant vers l'hermaphrodite physique — de plus en plus vite — dévirilisation de l'homme, disparition lente des attributs et des fonctions séculaires de la femme. Peut-être la fin d'une race, pour laisser la place à une autre. Quand nous serons redevenus Esprits purs, organiserons-nous une nouvelle forme de vie d'où le corps physique aura complètement disparu ? Le Retour de l'Age d'Or ...

Wanda Makowski

KELECK

PAR COCO ET VIVI.

Keleck, de son vrai nom Jacqueline Barse (1946-2002), a été un des piliers du magazine *Ah!Nana* dont elle a signé la couverture du premier numéro et dont elle réalisait la maquette. Elle y a aussi publié plusieurs histoires complètes, réunies en 1999 sous le titre *Enfantillages* (Éditions PMJ).
Elle avait débuté sa vie professionnelle comme étalagiste avant d'apprendre sur le tas le métier de graphiste, puis de développer ses talents d'illustratrice. On lui doit les couvertures de nombreux romans mais aussi les illustrations de grands classiques, Perrault, Grimm, puis Maupassant, Kipling, Kessel mais aussi Tolkien.
Son dessin, d'une grande élégance, fut d'abord inspiré par les maîtres de la Renaissance puis davantage par l'expressionnisme et l'artiste Alfred Kubin. D'abord tendre et coloré, à l'acrylique, pour un public essentiellement jeunesse, son dessin se fit progressivement plus monochrome, plus cérémonial, étrange voire morbide au fil des ans. Femme de tous les talents, elle fut aussi enseignante, architecte d'intérieur, créatrice de costumes et de décors pour des ballets…
Femme de caractère, elle ne se départissait jamais d'un maquillage sophistiqué, qui faisait d'elle une sorte de prêtresse égyptienne. Sa tenue vestimentaire était elle aussi très élaborée, toute en noir et blanc avec une unique touche de couleur. Elle ne passait jamais inaperçue.
Avec son complice durant trente-trois ans, Nicollet, elle a publié deux ouvrages, une bande dessinée, *Le Rejeton de l'univers* (Humanoïdes Associés) et un recueil de leurs illustrations, *Ersatz* (Éditions Walter).

VOICI L'ENFANT
POISSON D'AVRIL IL ETAIT DEJA MORT
Keleck
D. L. B. 39657-1976 Printer industria gráfica, s.a. Tuset, 19 Barcelona Sant Vicenç dels Horts

FAIT DIVERS
keleck
PILAR NORIN, LA BELLE DES REINES, LA REINE DES BELLES, AIMÉE DES SCULPTEURS, DES DIEUX ET DES ROIS...
BRAVO
BRAVO
AVO
BRAVO
BRAVO
BRA
BRAVO
BRAVO

MAIS PILAR, MARCELLE POUR LES INTIMES EST ATTEINTE DE SOMNAMBULISME, NUL N'EST SANS IGNORER QUE SOUS AUCUN PRETEXTE, IL NE FAUT REVEILLER BRUSQUEMENT UN SOMNAMBULE SANS RISQUER DE LE FAIRE TOMBER S'IL EST EN ÉQUILIBRE INSTABLE.
DONC PAR UNE BELLE NUIT D'ETE MARCELLE SORTIT......
SE PROMENER SUR...
LE BORD DE SA TERRASSE
LES CHATS GUEULAIENT
PPFFFFFF
AOU IA MIAOU
ELLE SE RÊVEILLA EN SURSAUT
PERDIT L'ÉQUILIBRE..............................ET
L'INFERNALE CHUTE COMMEMÇA...
AAAAHAHHHH

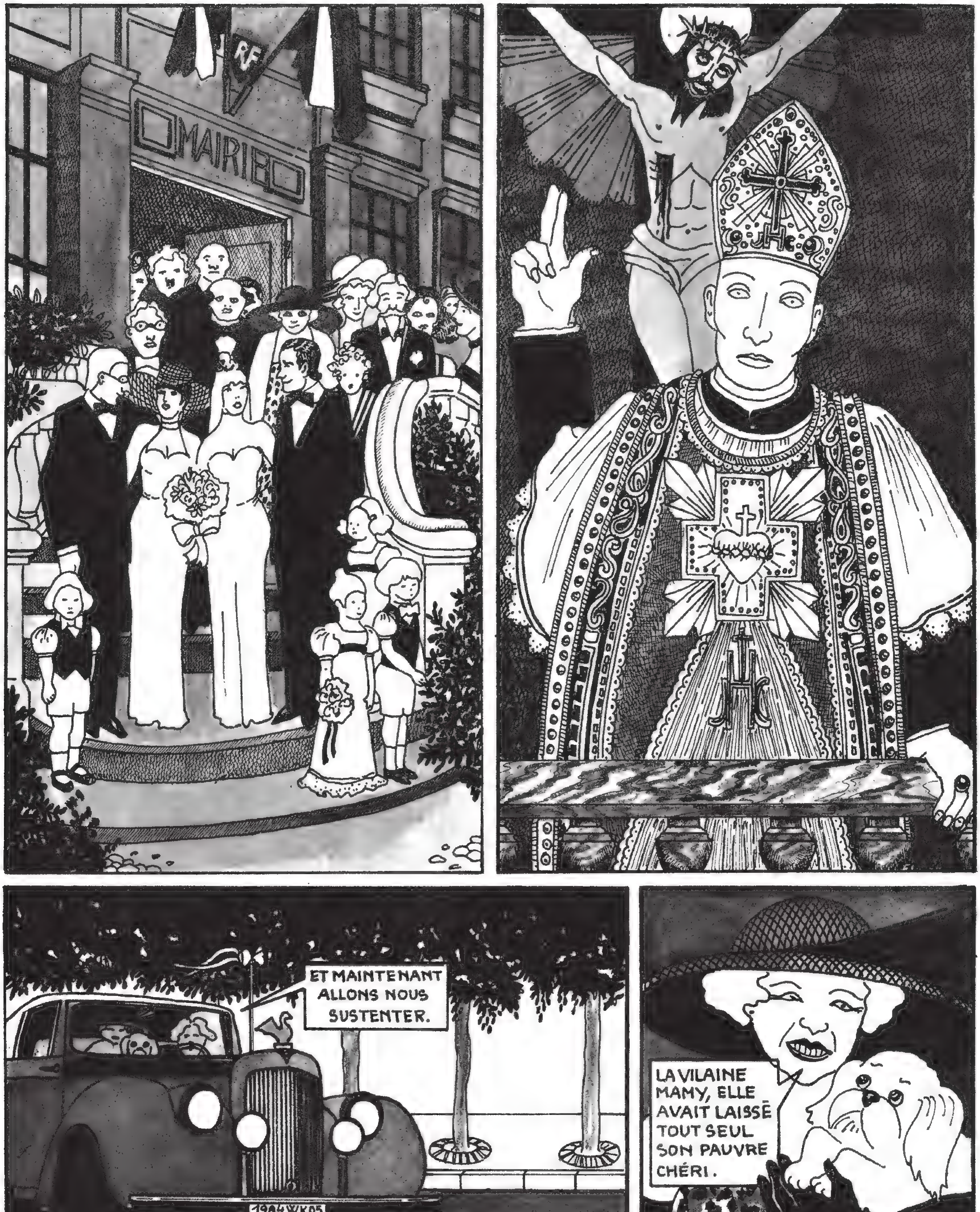
L'HORRIBLE CHUTE FUT STOPPÉE PAR LE BALCON DU PREMIER ÉTAGE
MAIS L'AMPUTATION AVAIT ÉTÉ INDISPENSABLE... APRÈS TOUS CES MOIS D'HÔPITAL, DE MAISON DE REPOS, DE TOUBIBS ET DE NEUROLEPTIQUES, ELLE EST SEULE, DÉSAMPARÉE... COURAGEUSE, « COUÉ, LE MAÎTRE DE L'AUTOSUGESTION » AIDANT
TOUS LES JOURS A TOUT POINT DE VUE, JE VAIS DE MIEUX EN MIEUX... TOUS LES JOURS.....
ELLE REPRIT L'EXERCICE BIEN DECIDÉE A PERDRE AU MOINS SON GROS CUL
MERDE J'Y ARRIVERAI

MAIS SON MOIGNON EUT RAISON DE SA TENACITÉ, DE SON ORGUEIL ET DE SON COURAGE. LA PAUVRE MARCELLE SOMBRA DANS L'ALCOOL ET DANS LA DROGUE !
TOUS LES JOURS A TOUT POINT DE VUE, JE VAIS DE MIEUX EN MIEUX !!! TU PARLES D'UN CON CE COUÉ AVEC SA METHODE
C'EST BOURRÉE QU'ELLE TRAVERSA...
IMPOSSIBLE DE L'EVITER, L'ACCIDENT FUT BRUTAL
BONG

LE SALAUD! IL S'EST BARRE
OH! QUELLE HORRE
CA VA ME FAIRE GERBER
PAUVRE CON
ELLE AVAIT QU'A FAIRE ATTENTION
OH! LALA
C'EST PAS POSSIB E
J'CROIS QU'ELLE EST MORTE
ELLE FUT EMMENÉE D'URGENCE, MAIS RESTA LONGTEMPS SANS SOINS... AH! AH! AH! L'AMPUTATION FUT UNE FOIS DE PLUS INDISPENSABLE
QU'EST-CE QUE ÇA PEUT FOUTRE ! ELLE N'EN AVAIT DÉJÀ PLUS QU'UNE !
LES SALAUDS
JE N'AI PLUS QU'À ME FLINGUER

DIRECTION
PORTE DE VAN
1e CLASSE
RIEN NE PUT EMPÊCHER LA PAUVRE CRÉATURE DE SE JETER SOUS LE MÉTRO
CRAC
OH!
FIN

FAIT DIVERS
keleck
ENFIN CE FUT LE GRAND JOUR: ALAIN TABIOT ÉPOUSA LA BLONDE JOSÉPHINE ET FRANÇOIS DUBREUIL LA BRUNE
MES HOMMAGES MADAME
OH! JE VOUS EN PRIE MOM PETIT ALAIN APPELEZ-MOI MAMY!
IL M'HORRIPILE
MATHILDE. LES VOILÀ HEUREUX! BELLES ET RICHES ELLES DEMEURENT IRRÉMÉDIABLEMENT UNIES PAR UNE ARTÈRE FEMORALE BIEN REGRETTABLE.
LES MARIAGES FURENT CÉLÉBRÉS PAR MONSIEUR BAUPAIN DU ROSA GRAND AMI DE LA FAMILLE.
SOYEZ HEUREUX


RF
ET MAINTENANT ALLONS NOUS SUSTENTER.
1984WK05
LA VILAINE MAMY, ELLE AVAIT LAISSÉ TOUT SEUL SON PAUVRE CHÉRI.

LES AGAPES PRENAIENT FIN
QUAND...
DIS MATHILDE PRENDS TA CHAISE
MOI, J'AI MAL AUX PIEDS AVEC TA MANIE DES TALONS HAUTS. MADAME VEUT SE GRANDIR! EN PLUS TU PICOLES ET C'EST MA POMME QUI TRINQUE!
OUBLIE-MOI! J'SUIS MALADE
C'EST PAS VRAI, T'EN LOUPERAS PAS UNE! POUSSE-TOI VITE VITE

ÇA COMMENCE BIEN!
POURVU QUE JE NE CHLINGUE PAS!
IL EST D'UNE INTELLIGENCE REMARQUABLE! D'AILLEURS IL SORT DE CHEZ LES JÉSUITES
JE VOIS!
NON, POUR ADULTES!
AH! CA EXISTE
EL... ELLE EST DRO... DRO... DRÔLEMENT JOLIE CETTE P'TITE FILLE HI! HI! HI!
ET L'AUTRE LÀ DERRIERE QUI ESSAIE DE SE PLACER!
ET VOUS MON CHER RENÉ QUAND VOUS MARIE-T-ON? ET TOI MA CHERIE QUE DIS TU À MAMY?
Zzz

CHÉRI, ÇA FAIT DEUX FOIS QU'IL ME CARESSE LES FESSES!
MONSIEUR NE SORT PAS DE CHEZ LES JÉSUITES POUR RIEN! ET QUE RÉTORQUERIEZ VOUS CHER AMI SI VOUS GOÛTIEZ DE CELUI-CI?
PRIMATE
MAMAN
SALE JESE
PENDANT CE TEMPS LES NYMPHETTES SE HOUSPILLAIENT.
DOUX JESUS!

LES CONVIVES S'ÉTAIENT RAPIDEMENT ÉCLIPSÉS. SOUDAIN, LES DEUXJEUNES ÉPOUX...
VIENS
NON
CRAC
«MESSAGE»
CHERS IMBECILES.
VOUS NE PENSIEZ ÉVIDEMMENT PAS À MOI ! PEU IMPORTE JE SUIS VENUE CAR VOS CÉRÉMONIES, VOS VINS FOIE GRAS, CHANTILLY ET AUTRES VISCOSITÉS BOURGEOISES M'ONT OUVERT L'APPÉTIT !
FIN.

ARTÉMISIA, UN PRIX POUR LES FEMMES

PAR CAMILLE DE SINGLY. ILLUSTRATION DE DELPHINE PANIQUE.

Quand *Ah!Nana* est créé en 1976, le nom choisi est un appel à la liberté des femmes, ces « nanas » qui défendent leurs droits, crient, et s'habillent comme elles le souhaitent. *Ah!Nana* porte les voix des femmes qui se sont trop longtemps tues, y compris dans ce qu'elles ont de différent à raconter dans leur rapport au corps, à la société et au monde. L'interdiction de vente de la revue en kiosque deux ans plus tard agit comme un couperet, qui arrête cet élan de parole, en privant ces femmes du support de diffusion de leurs histoires écrites et dessinées. Si certaines autrices font taire des sujets pour se plier aux exigences de supports différents (mixtes, pour enfants…), d'autres n'auront de cesse de retrouver des tribunes libres pour leur voix. L'une d'elles est Chantal Montellier. Forte d'une conscience féministe grandissante, qui pose la défense de la place des femmes comme une nécessité (la lecture de la biographie de Camille Claudel, publiée par Anne Delbée en 1984, agit peut-être comme un détonateur), Chantal Montellier porte un premier manifeste dans *Le Monde* en 1985 co-signé avec Florence Cestac, Nicole Claveloux et Jeanne Puchol. Intitulé « Navrant », il tacle « cette soi-disant nouvelle presse percluse des plus vieux et des plus crasseux fantasmes machos », et les journaux de bandes dessinées qui ont décidé de leur « emboîter le pas, prendre le chemin réducteur de l'accroche-cul et de l'attrape-con ». Chantal Montellier récidive dans le même quotidien en 1998 avec « Les dessinatrices oubliées » en réaction à une sélection du *Monde* de 25 albums en vingt-cinq ans de Festival d'Angoulême, qui oublie ceux des femmes. La tribune est co-signée avec Catherine Beaunez, Nicole Claveloux et Jeanne Puchol.

Mais la situation peine à évoluer : l'emblématique palmarès du Festival d'Angoulême reste désespérément masculin, et il faut attendre l'an 2000 pour qu'une première femme soit récompensée du Grand Prix, Florence Cestac. En 2007, avec Jeanne Puchol, Chantal Montellier crée le prix Artémisia destiné à récompenser le meilleur album de bande dessinée publié par une femme en France dans l'année qui précède. L'objectif est de pouvoir rendre très visibles les albums de femmes, trois semaines avant le festival. C'est un nom de combat, qui emprunte son nom à une grande peintre de la période baroque, Artemisia Gentileschi, qui dut lutter pour pouvoir vivre de son art et fut longtemps oubliée, avant d'être redécouverte à la fin des années 1960. La sélection se fait par un jury, et le prix est remis lors d'une cérémonie publique relayée par la presse[1]. La date de remise du prix importe aussi, c'est le 9 janvier, date anniversaire de la naissance de Simone de Beauvoir.

Le premier prix Artémisia est décerné en 2008 à *Nos Âmes sauvages*, deuxième album de Johanna (Schipper), une jeune autrice de 31 ans. C'est un récit autobiographique, dans lequel Johanna restitue un double voyage, intérieur, mental, et réel auprès des Indiens de la haute Amazonie. Cette première sélection dessine l'orientation d'un prix qui dans ses premières années met à l'honneur des récits de femmes, souvent autobiographiques. Cela restera une dominante des albums primés, même si à partir de 2013, d'autres sujets sont aussi à l'œuvre. Le prix lui-même devient pluriel à partir de 2018, intégrant des mentions et prix spéciaux (jusqu'à six) qui permettent de soutenir plus d'un album par an.

Le travail de défrichage des militants du prix, qui épluchent toutes les parutions (on notera l'apport essentiel de Gilles Ratier), et l'équilibre d'un jury mixte (trois hommes et trois femmes[2]) assurent la qualité et la pérennité du prix Artémisia. En dix-sept ans d'existence – et l'aventure se poursuit –, le prix Artémisia a dessiné une scène contemporaine exigeante d'autrices françaises et étrangères (Johanna, Tanxxx, Lisa Mandel, Laureline Mattiussi, Ulli Lust, Catel, Sandrine Revel, Lorena Canottiere, Aude Picault, Catherine Meurisse, Nina Bunjevac, Florence Dupré La Tour, Chloé Wary, Nicole Claveloux…). Certaines autrices sont en début de carrière, d'autres dans des processus de redécouverte, et le prix accompagne leur visibilité et leur reconnaissance. Il a été aussi le creuset de nouvelles formes d'engagement des autrices, développées depuis le milieu des années 2010, autour notamment du collectif BDégalité. Car défendre la place et la parole des femmes, sous toutes les formes possibles, demeure essentiel.

[1] L'équipe d'Artémisia comprend aussi une attachée de presse, Mona Parent.

[2] Le jury est actuellement constitué de : Isabelle Beaumenay-Joannet, Patrick Gaumer, Pascal Pinchard, Chantal Montellier, Julie Schneibling, Christophe Quillien.

le brigadier andy gang

FRANCIS !
!
CE PAUMÉ CHEZ MOI !
C'EST GENTIL A LUI D'ÊTRE VENU NOUS VOIR... IL EST DE PASSAGE EN FRANCE...
C'EST GENTIL A LUI D'ÊTRE VENU..HEIN NON ?
IL COMPTE RESTER LONGTEMPS ?
OH! NON! IL DINE ET IL S'EN VA!...
ET ALLEZ DONC! IL REGARDE LES INFORMATIONS! SÛR QU'IL VA FAIRE DES COMMENTAIRES
SOIS GENTIL ANDY!..C'EST MON FRÈRE!
SALUT FRANCIS, ÇA FAIT PLAISIR DE TE REVOIR !
BONSOIR ANDY, COMMENT VAS-TU ?
KIII !
C.M

KII!
QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA?
QUOI?
AH! LUI! C'EST GRACCHUS BABEUF!
!
ANDY!.. RESTE CALME S'IL TE PLAIT...
LE DERNIER JOURNAL VOUS SERA PRESENTE AUX ENVIRONS DE 23 HEURES 45, PAR ROBERT BICQUEL.... BONSOIR....
À LA FIN DU JOURNAL JE LE FLANQUE À LA PORTE!
tf2
VOICI MAINTENANT COMME CHAQUE MERCREDI NOTRE EMISSION:
LES FRANCAIS DONNENT LES FRANCAIS!
tf2
BONSOIR CHERS TÉLÉSPECTATEURS NOUS ALLONS RECHERCHER TOUS ENSEMBLE UN VOLEUR À L'ETALAGE. LA VICTIME D'AUJOURD'HUI, UN HONNETE COMMERCANT, S'EST VU DEROBER UN PAQUET DE BISCUITS
UN PAIN SOUS CÉLOPHANE ET UN LITRE DE LAIT. IL A HEUREUSEMENT PU DONNER UN SIGNALEMENT ASSEZ PRÉCIS DU MALFAITEUR : IL S'AGIT D'UN JEUNE HOMME BRUN, DE TYPE MEDITERRANÉEN, ET SANS DOMICILE FIXE !!...
NOUS COMPTONS SUR VOUS, AMIS TELESPECTATEURS, POUR AIDER NOS POLICIERS À METTRE LA MAIN SUR CE DANGEREUX MALFAITEUR. MERCI. BONSOIR, ET À MERCREDI PROCHAIN, SI VOUS LE VOULEZ BIEN !...
CM

?
VOYONS... UN HOMME JEUNE, SANS DOMICILE FIXE... VOYONS... VOYONS...
LA DÉLATION, NOUVEAU SPORT NATIONAL !
!
BON SANG MAIS C'EST BIEN SÛR !
HUM... JE M'EXCUSE, JE DOIS TELEPHONER ...
PFF...
CE BON À RIEN...
ÇA NE POUVAIT PAS FINIR AUTREMENT !
...COMMISSARIAT, J'ECOUTE !
BONSOIR, C'EST ANDY GANG !.. DIS DONC J'AI RECONNU LE "VOLEUR DE LA TELE" MEME QU'IL EST CHEZ MOI EN CE MOMENT !
AH ! BON ?
OUI MON VIEUX ! ET C'EST LE FRERE DE CLAUDINE !
TU TE RENDS COMPTE !... ON NE SAIT PLUS À QUI SE FIER DE NOS JOURS !
ENFIN !.. DIS-MOI, EST-CE QUE JE VOUS L'AMENE, OU EST-CE QUE VOUS VENEZ EN PRENDRE LIVRAISON... ?
EUH... C'EST-À-DIRE QUE...
C.M

ECOUTE, ANDY.... C'EST EMBETANT A DIRE, MAIS TU ARRIVES TROP TARD.....ON EST EN TRAIN D'INTER-ROGER UN SUSPECT QUE NOUS A EN-VOYE ROUBEL, ET IL NE VA PAS TAR-DER A PASSER AUX AVEUX... ET PUIS ROUBEL EST COMMISSAIRE ET TOI TU N'ES QUE BRIGADIER! SON SUSPECT A PRIORITE SUR LE TIEN! TU COM-PRENDS ?... NE TE VEXE PAS HEIN? ET TENTE TA CHANCE UNE AUTRE FOIS
MAIS !
OK?.. ALLEZ SALUT ANDY ...CLIC...
!
C'EST DEGOUTANT... ...ABUS DE POUVOIR... ...ME VENGERAI... P... DE HIERARCHIE... JE SUIS LA VICTIME D'UNE INJUS-TICE!
BLLL!
C'EST REVOL-TANT !
QUELQUE CHOSE NE VA PAS, ANDY? TU AS L'AIR SOUCIEUX.. A QUOI PENSES-TU?
JE PENSE QUE DANS CE PAYS IL SUBSISTE ENCORE DE GRAVES INÉGALITÉS SOCIALES !
?
?
iiiii
FIN
CHANTAL MONTELLIER.

le brigadier andy gang

QUELLE HEURE EST. IL ?
HEU..
9h31 CHEF
ILS DEVRAIENT ÊTRE LÀ...
ICI SPADE...ICI SPADE... J'APPELLE MARLOWE... MARLOWE ME RECEVEZ-VOUS ?
ICI MARLOWE... ICI MARLOWE... JE VOUS REÇOIS 5 SUR 5... IL EST 9h33 ...TOUJOURS RIEN À SIGNALER...
I WANT TO HUNT YOU LIKE A LEOPARD MISS RUNFIELD !
BUT, IT'S THE MOST DANGEROUS GAME... ISN'T IT ?
YES!.. BUT I'LL HUNT YOU LIKE A LEOPARD ANYWAY !
AH.. SI !
..ATTENDEZ!.. AU BOUT DE LA RUE... UNE CX 2000 GRIS METALLISÉ !
JE LA VOIS... CE SONT EUX !
QU'EST-CE QUE JE FAIS...CHEF ?
BANQUE
TU NE BOUGES PAS DE TA PLANQUE JUSQU'À NOUVEL ORDRE...TERMINÉ !
ON Y VA CHEF ?
CLAC!
NON
J'AI DIT QU'ON NE BOUGEAIT PAS AVANT QU'ILS RES-SOR-TENT !
IL NOUS FAUT LE FLAGRANT DÉLIT !

«LES 3 INDIVIDUS QUI S'APPRÊTENT À DÉVALISER LES CAISSES DE LA BANQUE X....SONT DEPUIS QUELQUES TEMPS L'OBJET D'UNE ÉTROITE SURVEILLANCE.»
HUM...
PORTAL
JEAN_LOUIS
NÉ LE 17 NOVEMBRE 1940 A LILLE (59)
DOMICILIÉ A PARIS 19e
ANTÉCÉDENTS :
ANCIEN OUVRIER MÉTALLURGISTE, ACCIDENTÉ EN 1972....
VIT D'EXPÉDIENTS DEPUIS CETTE DATE...
EN RÉVOLTE CONTRE LA SOCIÉTÉ...
SEMBLE DANGEREUX....
SERIGNES
CLAUDE
NÉ LE 24 DÉCEMBRE 1954 À MARSEILLES (13)
DOMICILIÉ À PARIS 2e
ANTÉCÉDENTS :
PLACÉ EN MAISON DE CORRECTION À L'ÂGE DE 14 ANS POUR VOL DE SCOOTER...
NOMBREUX SÉJOURS EN MAISONS D'ARRÊT...
S'EST HABITUÉ À L'USAGE DE LA DROGUE, LORS DE SON DERNIER SÉJOUR EN PRISON....
DAMON
CHRISTIANE
NÉE LE 8 AOÛT 1945 À TOULOUSE
DOMICILIÉE À PARIS 2e
ANTÉCÉDENTS :
PARENTS INCONNUS...PLACÉE DANS UN FOYER QU'ELLE A QUITTÉ À 16 ANS....S'EST LIVRÉE À LA PROSTITUTION DEPUIS CETTE DATE JUSQU'À SA RENCONTRE AVEC SERIGNES....
LE TRAVAIL DE FILATURE A ÉTÉ PARFAIT! NOUS N'AVONS PAS LE DROIT À L'ERREUR!
ENCORE UNE BAVURE ET ON SE RETROUVE TOUS À LA CIRCULATION...
ATTENTION EN VOILA UN QUI SORT!

ALLONS Y!
ARGH!
RR..
ATTENTION LES
F...
WÂÂ
!
JETTE TON ARME!
CHIEN!
ARGH

A
AAA...

•••
?
IL EST MORT ?
OUI... ILS AVAIENT DES ARMES EN PLASTIQUE LES CONS !
TSS !
CA VEUT JOUER LES CAïDS ET CA N'A MEME PAS DE VRAIS FLINGUES !
EN TOUT CAS, CETTE FOIS-CI...
IL N'Y A PAS EU...
LA MOINDRE BAVURE...
N'EST-CE PAS CHEF ?
N'EST-CE PAS ... CHEF ?
FIN

le brigadier andy gang

BON!.. ALORS, ALLONS..Y! MAIS ATTENTION...SI C'EST LUI, IL EST DANGEREUX!
...OUI, MAIS SI CE N'EST PAS LUI, IL EST PEUT.ETRE DANGEREUX QUAND MEME CHEF!
ALLONS..Y!
CAF
POLICE!
?!
UN GESTE.. ET TU ES MORT!
ALLEZ! LES MAINS EN L'AIR!
...TU ES FAIT!.. ALLEZ PAS D'HISTOIRES SOËT, FOUILLE-LE! ET TOI TIENS-TOI TRANQUILLE PARCE QUE LES SALAUDS DE TON ESPECE ME RENDENT UN PEU NERVEUX!
MOSCATELLI! VÉRIFIE SON IDENTITE!
QUE ...QU'EST-CE QUI SE PASSE.. QU'EST-CE QUE VOUS ME VOULEZ?
TA GUEULE!
?

JEAN-JACQUES HARDY 15, RUE DU ROI DE SICILE PARIS IVe ...CERTAINEMENT DES FAUX PAPIERS !
MAIS PAS DU TOUT !!
LA FERME !
EN TOUT CAS, IL N'A PAS D'ARME SUR LUI !
CHERCHE BIEN !... C'EST DES TORDUS CE GENRE DE TYPES, ON NE SAIT JAMAIS !..
MAIS ENFIN, JE VOUS ASSURE QUE JE NE PORTE PAS D'ARME !.. JE NE COMPRENDS PAS !.. IL DOIT Y AVOIR UNE MÉPRISE !
Terroristes
pour le meurtre de Jürgen
ET ÇA !, C'EST UNE MÉPRISE PEUT-ETRE ? TU VAS PEUT-ETRE M'EXPLIQUER QUE TU AS UN FRÈRE JUMEAU, OU UN DOUBLE... REMARQUE, APRÈS TOUT, C'EST POSSIBLE... ÇA ARRIVE, DES FOIS... MAIS TU VAS TOUT DE MÊME NOUS ACCOMPAGNER GENTIMENT AU POSTE, POUR UNE PETITE VÉRIFICATION, ET PUIS APRÈS ON TE PRÉSENTERA NOS EXCUSES.... PUISQU'IL S'AGIT D'UNE MÉPRISE...
21-3-1947
....
MAINTENANT QU'ON TE TIENT, IL VA BIEN FALLOIR QUE TU NOUS DISENT OÙ SONT CACHÉS LES AUTRES !
!!
clic
ALLEZ ! AVANCE !
ILS SONT FOUS !
!
!
!
QU'EST-CE QUI LUI PREND ?!

LE PETIT CON!
ARRÊTE OU JE TIRE!
VISE LES JAMBES!
ARGH!
SCHRAK!
PFF.. PFF..
PFFF!
LE PETIT CON!
BANG!
QU'EST-CE QUI T'A PRIS ?.. TU ES CINGLÉ ?!..
IL EST MORT ?
OUI!

IL N'A PAS L'AIR CONTENT LE CHEF...HEIN?
BEN! NON! C'EST QUAND MEME LE TROISIÈME QUE TU DESCENDS EN 2 MOIS !..
C'EST DUR A EXPLIQUER POUR LUI !
ET LA LÉGITIME DEFENSE ALORS !
..CELUI LA IL AVAIT LES MAINS ATTACHÉES DANS LES DOS, ET IL N'AVAIT PAS D'ARME !
BON, IL N'Y A QU'A DIRE QUE C'EST UNE BALLE PERDUE!
UNE BALLE PERDUE! A BOUT TOUCHANT!
ALORS, PUISQUE C'EST A BOUT TOUCHANT IL N'Y A QU'A DIRE QUE C'EST UN SUICIDE !
JE TE SIGNALE QU'ELLE EST DANS LE DOS LA BALLE A BOUT PORTANT!.. ET QU'ELLE SORT DE TON REVOLVER !
JUSTEMENT!..IL AURAIT FAIT TOUT ÇA POUR BRISER MA CARRIÈRE... C'EST DES TORDUS CE GENRE DE TYPES !
C'EST PEUT-ÊTRE MÊME PAS LUI REMARQUE!... APRÈS TOUT IL N'A PAS ENCORE ÉTÉ IDENTIFIÉ !
?
ALORS, SI C'EST PAS LUI... TOUT S'ARRANGE!...IL N'Y A PLUS NI LÉGITIME DÉFENSE NI BALLE PERDUE... NI SUICIDE...NI RIEN...
IL Y A ERREUR VOILA TOUT !!
RIC

le brigadier andy gang

ATTENTION! LA PORTE!..ON DIRAIT QU'ELLE S'OUVRE!..
CE SONT EUX!.. ALLONS-Y!.. ET GARDEZ VOTRE CALME!
BIZARRE, QU'ILS AIENT DÉJA TERMINÉ... CE N'EST PAS NORMAL...
300
AUTO SERVICE
LES MAINS EN L'AIR!
SALUT!
...TIENS! LE BRIGADIER.. COMMENT ALLEZ-VOUS?
TOUJOURS SUR LA BRÈCHE!?
ÇA VA!...NE FAIS PAS LE MARIOL...ET DONNEZ-MOI VOS BAGAGES!... JE VAIS M'EN CHARGER!
VOUS ÊTES TROP BON!
AVANCE!
BEN! OÙ EST L'ARGENT?
ÇA IL FAUT DEMANDER A LÉO, BRIGADIER!
JE TE DÉCONSEILLE DE TE PAYER MA TÊTE!

ALORS LÉO... LE BRIGADIER VOUDRAITSAVOIR OÙ EST L'ARGENT...
?
..HEU...EH BIEN...J'AI OUBLIÉ DE RECHARGER LES BOUTEILLES D'OXYGÈNE...
!
ON A MÊME PAS PU COMMENCER LE TRAVAIL!..
..ON SORTAIT POUR ALLER CHERCHER DES RECHARGES QUAND VOUS ETES ARRIVÉS!
EH OUI, BRIGADIER!... PAS DE VOL, PAS DE PORT D'ARME!.. MEME PAS D'EFFRACTION ON AVAIT UNE CLEF!..
PAS DE RECHARGES?.. PAS DE PORT D'ARMES?.. ...LA CLEF? VOUS AVIEZ LA CLEF?..
HEU..OUI BRIGADIER. ON AVAIT LA...
AH! AH! VOUS AVIEZ LA CLEF!
HI HI HI HI HI LA CLEF!
CHEF!.. VOYONS!?
PAS DE VOL!! PAS D'EFFRACTION!...
HI HI HI!
CHEF!
ALORS.. FILEZ!
?
?
FILEZ!

CLINIQUE PSYCHIATRIQUE
C'EST VRAIMENT INJUSTE!... UN SI BON BRIGADIER!
OUI...ET SI COURAGEUX! QUI AURAIT PU PENSER QU'IL CRAQUERAIT COMME ÇA!...
QUEL MALHEUR!
ALORS DOCTEUR... COMMENT VA-T-IL?...
MIEUX!.. BEAUCOUP MIEUX.. ENCORE 5 OU 6 MOIS DE REPOS ET IL SERA À NOUVEAU OPERATIONNEL!
HI HI HI HI HI HI
HI HI HI HI
?
IL EST PAS BIEN!
!
BONJOUR ANDY!.. C'EST NOUS...TU NOUS RECONNAIS?
OUI!.. VOUS AVEZ PENSÉ AUX RECHARGES.
?
HUM... VOUS ALLEZ MIEUX BRIGADIER?..
JE VAIS BEAUCOUP MIEUX MERCI... ET JE PEUX MÊME CONDUIRE MA VOITURE!... ET CELA SANS EFFRACTION.... PARCE QUE J'AI LA CLEF....HÉ!HÉ!
VROUM!
AG
DZOÏN
POLICE

CHANTAL MONTELLIER

« GRÂCE À GUY DEBORD, J'AI COMMENCÉ À REGARDER LA BANDE DESSINÉE D'UNE AUTRE MANIÈRE, ALORS QUE J'AVAIS DÉCIDÉ DE NE PLUS LA FRÉQUENTER SOUS LA PRESSION DE TOUS LES SNOBS DE L'ÉPOQUE. »

PROPOS RECUEILLIS PAR PAR JERRY FRISSEN. MIS EN FORME PAR CHRISTOPHE QUILLIEN.

Illustration de couverture de Lecture, *Les Humanoïdes Associés, 1982.*

Chantal, j'aimerais que vous nous racontiez votre histoire familiale…

A priori, c'est une histoire comme les autres, au début, en tout cas. Mes parents se sont rencontrés pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils ont traversé ensemble les bombardements, la ville de Saint-Étienne ayant été copieusement bombardée par les… Alliés. Ce genre d'épreuve détruit les liens, ou, au contraire, en crée d'indestructibles. Mon père et ma mère n'auraient jamais dû se rencontrer en temps normal. Lui, Auguste, Marie, Louis Montellier, était originaire d'un milieu plutôt bourgeois. Ses parents étaient propriétaires d'un magasin de cycles dans le centre-ville de Saint-Étienne, à deux pas de la mairie. Pendant presque quatre décennies, ils ont été les rois de la ville ! La plupart des vélos, des landaus, ou des motos qui s'y vendaient, sortaient de chez eux. Mon grand-père organisait des courses de motos, et je crois même qu'il y eut un prix Louis Montellier.
Ma grand-mère, Maria Guichard, fille de commerçants aisés, s'était mariée une première fois avec un boutiquier plutôt prospère, un certain monsieur Mas, qui a été tué au tout début de la Première Guerre mondiale. Maria s'est donc retrouvée seule avec leur fille Juliette, qui devait avoir trois ou quatre ans, et son commerce à faire vivre. Ma grand-mère a d'abord tenu la boutique avec un ou deux employés, puis a épousé ce Louis Montellier, l'ami de l'une de ses amies, une certaine Juliette Ruet, infirmière et veuve de guerre comme elle… Mon père est né de cette seconde union, d'après le désastre et le traumatisme.

Et du côté de votre mère ?

C'étaient des gens qui appartenaient à un monde plutôt rural par mon grand-père maternel, et à un univers de petits commerçants par ma grand-mère, Marie Séon. Dans ma famille, ce sont les grands-mères qui sont les plus bourgeoises et qui se marient parfois « en-dessous de leur condition ». Mes grands-parents maternels ont eu deux enfants. Le premier, mon oncle Antoine, était un beau garçon, plutôt doué pour les études, et pour beaucoup d'autres choses. Le fils idéal. Ma mère est née tout de suite après lui. Elle, par contre, était considérée comme la « ratée » car elle avait un défaut physique : trois doigts de la main gauche étaient légèrement atrophiés, donc, un monstre ! Pour ma grand-mère, venant d'un milieu assez simple, croyant et superstitieux, la « marque du Diable », forcément ! Je crois me souvenir que le curé du bourg avait dit à ma grand-mère qu'elle payait là le prix de péchés impardonnables… Bref, ma mère était marquée négativement. Mais comme, en même temps, elle était très jolie et qu'elle plaisait beaucoup, elle a réussi à faire un mariage un peu « au-dessus » de sa condition en épousant un fils de bourgeois.
Je crois qu'ils ont été, l'un comme l'autre, deux enfants mal aimés et un peu mal traités. Auguste parce qu'il n'avait pas le « bon » papa, Marie parce qu'elle n'avait pas le « bon » génome. C'est un peu un « malheur » qui en rencontre un autre, deux enfants qui essaient malgré tout de fonder un foyer…

C'est à ce moment-là que vous entrez dans le paysage…

Je crois que lorsque je suis née, mes grands-parents avaient déjà pris leur retraite de commerçants. Ils s'étaient établis dans leur propriété du Forez, une région assez florissante, située en bord de Loire, entre Saint-Étienne et Lyon, à deux pas du château des La Fayette. Tout aurait pu bien se passer. Ils avaient monté une petite entreprise de mécanique et faisaient de la sous-traitance pour Manufrance ou la Franco-Suisse – dans une première vie, mon grand-père avait été (entre autres) mécanicien. Quand je viens au monde, j'ai des doigts normaux, deux mains, deux pieds, les oreilles au bon endroit et à la bonne hauteur, les yeux aussi… En apparence, tout va bien ! Mais après ma naissance, ma mère se retrouve très vite enceinte, comme ma grand-mère. Elle craint la répétition. Je crois que certaines personnes avaient dit à ma grand-mère que sa fille n'était pas « normale » parce qu'elle était née trop vite après son frère aîné. Je ne vois pas trop le rapport, mais il devait en exister un pour les imbéciles de l'époque. Ma mère a pris peur, elle s'est dit que ça allait recommencer, que mon frère allait avoir des doigts en trop, des yeux en moins, ou je ne sais quoi. Elle a voulu « faire passer » cette grossesse en se disant, tant pis, soit nous n'aurons qu'un enfant, soit on passera directement au troisième… Il y a tout de même un peu de folie là-dedans – enfin, « folie », je ne suis pas certaine que ce soit le bon mot, mais ma mère ressent une sorte de peur panique d'engendrer un être anormal, un monstre.

Comment s'est-elle sortie de cette situation ?

Elle a cherché par tous les moyens à « faire passer » cette grossesse, c'est-à-dire à avorter, dans un contexte de peurs et de superstitions. Nous sommes en 1948, si j'ai bien compris la chronologie des événements. J'ai longtemps refoulé cette histoire, rien ne se disait à cette époque, il a fallu que je fasse une psychanalyse pour réussir à y comprendre quelque chose car tout était passé sous silence. Ma mère a cherché quelqu'un qui pouvait l'aider. Il faut savoir qu'à ce moment de l'Histoire, on en était encore à avorter avec ce qu'on appelait les « faiseuses d'anges ». On avait guillotiné l'une d'elles en 1943, elle s'appelait Marie-Louise Giraud et a inspiré le personnage de Marie Latour, interprété par Isabelle Huppert dans le film de Claude Chabrol, *Une affaire de femmes*. Elle n'a pas été la seule, il y avait des sages-femmes qui acceptaient de « rendre service », comme on disait, aux femmes qui ne voulaient pas poursuivre leur grossesse. En général, c'était à coups d'aiguilles à tricoter, qui devaient provoquer pas mal de dégâts. Toujours est-il que ma mère a trouvé quelqu'un, un médecin et une sage-femme, pour « faire le travail ». Mais il était trop tard, elle en était au cinquième mois. Le médecin et la sage-femme en question ont accepté de faire ça pour un million de francs de l'époque, ils devaient pourtant se douter que ma mère n'en était pas à quinze jours de grossesse… Il me semble que ce n'est plus tout à fait un avortement. Pour moi, cela s'appelle un crime ! À cinq mois de grossesse, un fœtus est viable. Tout s'est passé à la maison. Ils n'ont pas dû « faire le travail » dans les meilleures conditions, car elle a été frappée d'une épilepsie incurable. Les conditions sanitaires devaient être très insuffisantes, ma mère y a laissé sa santé de manière définitive.

Quelles ont été les conséquences pour votre mère ?

L'épilepsie, c'était « la maladie du Diable », « le Haut Mal ». Le refoulé était total ! C'était une maladie dont

*Extrait d'*Odile et les crocodiles, *Les Humanoïdes Associés, 1984.*

on ne parlait pas, alors qu'elle touchait beaucoup de gens à des stades divers. Ma mère était victime de crises spectaculaires, assez impressionnantes, et qui l'empêchaient d'avoir des relations sociales normales. Elle passait pour une « folle » alors qu'elle ne l'était pas. L'épilepsie est une maladie neurologique, pas une maladie mentale, mais elle était condamnée à vivre cloîtrée. Elle a donc vécu confinée durant toute son existence, jusqu'à ce qu'elle l'abrège. Une fois, elle est sortie et a eu une crise sur la voie publique. Elle s'est tout de suite retrouvée à l'hôpital psychiatrique… dans les années 1950, c'était vraiment l'enfer… Un jour, je l'ai retrouvée dans sa cellule, ligotée sur un matelas dans une pièce sans fenêtre, quasiment bâillonnée. Pour moi, ma mère est morte d'eugénisme. Dès sa naissance, elle a été victime de quelque chose qui a un rapport avec l'eugénisme, il fallait l'effacer.

Et votre père ?

Mon père était très beau, même encore le jour de sa mort. Il avait été confié à sa naissance à une nourrice qui l'avait plutôt maltraité, et il en avait conservé des traces psychiques… Bref, j'ai eu des parents un peu… spéciaux ! Il y avait eu chez eux de la violence infantile, et il en a résulté une souffrance, de ces enfances maltraitées.
Je vous passe certains épisodes et, à un moment, mon père ne pensait plus qu'à une chose, refaire sa vie le plus loin possible de ma mère et de moi, pour se reconstruire, et c'est ce qu'il a fini par faire.

Comment avez-vous réagi face à cette situation familiale ?

J'ai essayé de m'en sortir de différentes manières, par l'imaginaire, par la lecture, par la création, et par le dessin, bien sûr. Je lisais beaucoup. J'imaginais, je dessinais, racontais des histoires…
J'ai grandi dans un environnement assez favorable, dans un quartier privilégié, « résidentiel », avec de jolies petites villas. Un milieu assez « catho », avec d'assez braves gens dans l'ensemble. J'étais plutôt mignonne, je dessinais bien, j'étais un peu l'enfant du bourg, et ma grand-mère m'a poussée le plus possible vers l'extérieur. Elle a fait ce qu'elle a pu pour que je m'en sorte. Mais les autres membres de la famille ne cherchaient pas tellement à nous voir, et j'avais très peur des crises de ma mère, qui avait un penchant suicidaire. Il y avait quelque chose d'assez sombre et morbide dans cette atmosphère, il faut le reconnaître. Je me suis donc réfugiée dans mon imaginaire, pour le meilleur et pour le pire.

Vous pensez que vous avez été marquée par une forme de folie ?

De souffrance, oui. Mes réactions doivent paraître parfois incompréhensibles ou excessives aux yeux des gens « normaux ». J'ai tendance à sur-réagir à des choses dont la plupart de ceux qui m'entourent ne perçoivent rien, parce que ma sensibilité n'est pas celle de tout le monde. Je suis un peu écorchée vive. C'est le cas aussi lorsque je crée. Didier Christmann, éditeur chez Dargaud, m'avait qualifiée de « terroriste de la souffrance », ce qui n'était pas si mal vu. Il avait beau être trop de droite pour mon goût, il faisait preuve de finesse. Il avait très bien compris ma manière de fonctionner.

Pour quelle raison avez-vous choisi la bande dessinée pour vous exprimer ?

Ma grand-mère était une grande « dealeuse » de BD, j'avais à peine fini de lire un « illustré » que j'en avais une douzaine d'autres qui m'attendaient ! Ce n'est peut-être pas ce qu'on pouvait rêver de mieux en matière d'éducation, mais je lisais aussi beaucoup de

romans pour la jeunesse publiés dans les Bibliothèques Rose et Verte, ce qui m'a permis de développer assez tôt mon vocabulaire. À tel point que, quand les enseignants nous donnaient des rédactions à faire, ils me demandaient si je n'avais pas copié et où j'avais trouvé mes références… C'est ma grand-mère qui nous a recueillis, mes parents et moi, après le désastre. J'étais très bonne en dessin et en français, alors que mes résultats dans les autres matières étaient assez médiocres. Ce qui revenait souvent sous la plume des profs, c'étaient des commentaires comme : « *des possibilités inexploitées, travaille en amateur* » ; je pouvais passer facilement d'un 0 à un 20… Je crois que c'est mon oncle Antoine, le frère de ma mère, qui a dit que le mieux serait peut-être de m'inscrire aux Beaux-Arts, d'autant plus que j'y avais de la famille du côté paternel. Le professeur principal des Beaux-Arts de la ville, Francis Mas, était un filleul de ma grand-mère, il m'a donc un peu protégée.

Comment s'est déroulée votre scolarité aux Beaux-Arts ?

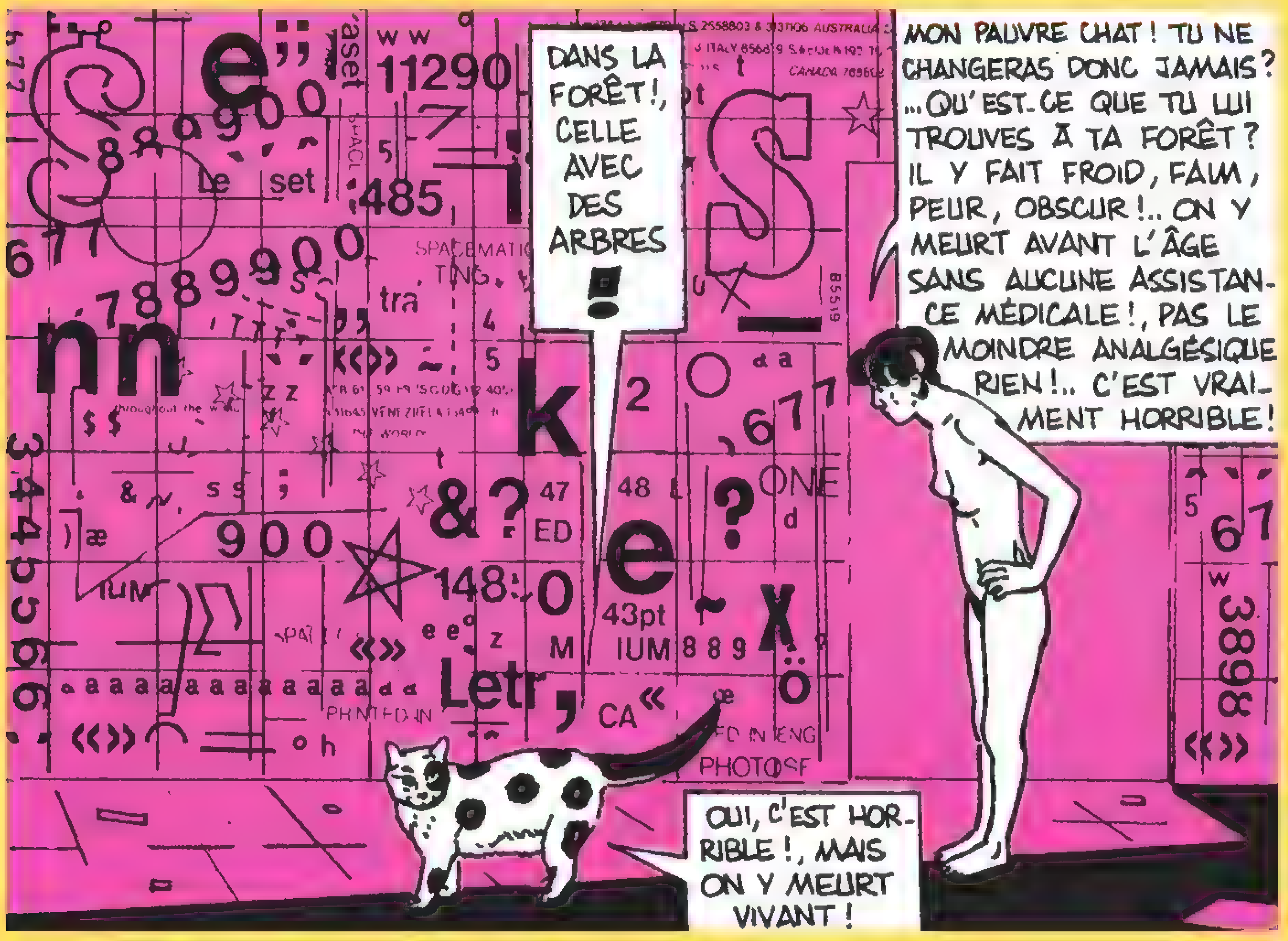
Je me suis présentée au concours d'entrée, nous étions plus de 200 postulants et une trentaine d'entre nous a été retenue. À la fin, au bout de six ans, nous n'étions qu'une dizaine à obtenir le diplôme national (DNBA) des Beaux-Arts. J'étais passionnée par l'Art avec un grand « A ». J'aimais beaucoup les « peintres maudits », ceux qui se coupent les oreilles, qui se battent en duel, ou qui étranglent leur copine… ou bien qui font un peu la « pute », comme Suzanne Valadon – c'est du moins la réputation qu'on lui a faite. Quand les peintres de la nouvelle figuration sont apparus, dans les années 1960, je me suis sentie immédiatement très proche d'eux… Quelqu'un comme Guy Debord, le théoricien du situationnisme, a aussi beaucoup contribué à me faire évoluer dans mes choix. Il pratiquait le détournement des images dessinées au service d'une pensée politique. Je raconte ça en quelques minutes, mais c'est une évolution qui m'a demandé des années. Grâce à Guy Debord, j'ai commencé à regarder la bande dessinée d'une autre manière, alors que j'avais décidé de ne plus la fréquenter sous la pression de tous les snobs de l'époque. En six ans aux Beaux-Arts, j'ai eu le temps de me dire que la BD n'était pas fréquentable… J'étais encore un peu « mouton de Panurge », je n'osais pas dire le contraire de ce que disaient les profs et les autres élèves, tout en conservant une certaine nostalgie des bandes dessinées que j'avais lues. Les situationnistes m'ont réconciliée avec ce mode d'expression, qui avait d'ailleurs beaucoup évolué depuis des magazines comme *Fillette* ou *La Semaine de Suzette*. Mai 68 a contribué à faire bouger les choses pour la bande dessinée, et pas seulement pour elle.

Vous avez redécouvert la bande dessinée ?

Je me suis plongée dans *Charlie Mensuel*, puis un journal de bande dessinée féminine est venu me chercher : *Ah!Nana*, qui était publié par les « Humaines Associées » (NDLR : Les Humanoïdes Associés). J'avais terminé mes études aux Beaux-Arts, je suis même sortie première de cette école ! J'étais condamnée à être prof, mais j'étais aussi douée pour l'enseignement que pour la physique nucléaire… Je faisais peur aux élèves, et ils me faisaient peur. Certains n'osaient même pas entrer dans la salle de classe, et je n'osais pas y entrer, moi non plus ! J'ai tenu le coup quelques années, mais tout le monde souffrait de cette situation. Un jour, l'un de mes collègues, Aimé Amador Marcellan, un fils de républicains espagnols rédacteur en chef d'un journal anarcho-syndicaliste, *Le Combat syndicaliste*, m'a proposé de dessiner pour cette publication. À ce moment-là, j'avais quitté l'Éducation nationale et je donnais des cours dans la même boîte à cancres de luxe que lui. De manière très imprudente, j'ai accepté. Et contrairement à mes cours, qui étaient appréciés par à peu près personne, mes dessins politiques l'ont été par les rédacteurs et par les lecteurs de ce journal. Là, j'ai vraiment pris un virage, j'ai fait un saut dans l'inconnu, et je me suis d'ailleurs aperçue qu'il n'y avait pas d'autres femmes qui pratiquaient le dessin de presse politique. Je suis donc venue à la bande dessinée par le biais du dessin politique.

Comment arrivez-vous à Ah!Nana ?

Anne Delobel, compagne de Jacques Tardi et secrétaire d'une revue encore en gestation, m'a téléphoné. (Anne n'était pas étrangère à la création du personnage d'Adèle Blanc-Sec). Je ne connaissais absolument personne dans le milieu de la bande dessinée. J'avais seulement dessiné une histoire pour *Charlie Mensuel*, d'après le scénario d'Alain Scoff, un ami de l'époque proche de Wolinski, mais mes contacts étaient plutôt dans le milieu du dessin politique. J'ai donc reçu Anne Delobel chez moi, dans mon appartement du boulevard Pasteur. Je sortais à peine d'une collaboration avec Guy Peellaert, le créateur de *Pravda la Survireuse* et de *Jodelle*, et qui avait signé un livre avec Nik Cohn, *Rock Dreams*, consacré aux idoles du rock'n'roll. Sous sa direction, j'avais travaillé sur la pochette



Extrait de Wonder City, *Les Humanoïdes Associés, 1983.*

d'un disque des Rolling Stones, *It's Only Rock'n'Roll.*

Quel rôle avez-vous joué dans la réalisation de cette pochette ?

J'ai participé au choix du sujet : les Stones un peu débraillés, descendant un escalier monumental… J'ai ensuite sélectionné, dans des albums de photos, les personnages devant figurer sur l'image finalisée, puis j'emportais le tout chez un photographe qui agrandissait ou réduisait les personnages en question en fonction des dimensions que je lui donnais… Un travail que l'on fait aujourd'hui en très peu de temps avec Photoshop, mais qui à ce moment-là prenait des jours ! De temps à autre, je voyais débarquer chez Peellaert quatre ou cinq « hommes en gris », comme dirait Jean-Pierre Dionnet, qui venaient vérifier où en était le travail… Ils ne m'ont jamais adressé la parole. Je devais gagner à peine 800 francs par mois pour travailler sur la pochette d'un disque des Stones. J'ai espéré que Peellaert aurait la courtoisie d'indiquer, même en toutes petites lettres, quelque chose comme « assisté par Chantal Montellier », mais que nenni ! Je le regrette encore aujourd'hui.

Et donc, Ah!Nana…

J'y reviens. Mon nom commençait à être visible dans la presse politique, j'étais d'autant plus remarquée que j'étais la première femme dessinatrice dans ce domaine-là. *Ah!Nana* était en gestation dans les locaux de *Métal Hurlant*, qui consistaient en une pièce et demie de désordre quasi absolu. Anne avait été engagée par Janic Dionnet, l'épouse de Jean-Pierre, pour s'occuper du secrétariat de rédaction du magazine, et elle cherchait des dessinatrices. *Ah!Nana* avait une vocation de journal pour adultes, or presque toutes les dessinatrices professionnelles de l'époque travaillaient dans l'édition pour enfants, à commencer par ma payse, Nicole Claveloux. Il n'était donc pas toujours facile pour elles de passer à autre chose. Pour ce qui me concerne, j'ai accepté de participer à cette aventure, moins parce que c'était de la bande dessinée que parce qu'il s'agissait d'un journal féminin, voire féministe. Et j'avais pu constater, depuis que je dessinais pour la presse, à quel point ce monde-là, celui du dessin de presse politique, était masculin, pour ne pas dire misogyne. Dans la bande dessinée de ces années-là, à part Claire Bretécher, il n'y avait presque pas de femmes. Annie Goetzinger travaillait, travaillait en couple, si j'ose dire, avec Pierre Christin, mais elle n'était pas tellement mise en lumière, elle se cachait un peu derrière son scénariste.

Vous êtes venue à la bande dessinée par défi ?

Un peu. Autour de 1968, le vent du féminisme soufflait assez fort. Même moi, qui n'étais pas encore très féministe, je me suis poussée à le devenir. Mon rapport aux femmes, dans le domaine de la création artistique, était encore un peu négatif. Aux Beaux-Arts, c'étaient tout de même les hommes qui faisaient les choses les plus fortes et originales, les femmes restaient un peu en retrait dans l'ensemble. Et dans l'histoire de l'art que l'on nous enseignait à la fin des années 1960, il n'existait pas beaucoup de femmes à admirer.

Quel était votre look à cette période ?

Très androgyne, je ne portais jamais de jupe. Je crois bien que j'étais une femme « machiste ». Ce qui fait que toutes les filles de ma classe me détestaient. Je devais être un peu arrogante, aussi, ou en tout cas pas très sympa avec elles. Ensuite, j'ai évolué, heureusement. J'ai vraiment souffert du sexisme et du machisme en tant que dessinatrice de presse et de bande dessinée, j'en ai souffert dans ma production et dans mon ego. Chaque fois que je livrais des dessins ou des planches, on me disait : « *Ah oui, c'est pas mal, mais regarde ce que fait Tardi, regarde ce que fait Floc'h, regarde ce que fait Jean-Claude Forest, regarde ce que fait Jean Teulé !* » Que ce soit Philippe Manœuvre à *Métal Hurlant* ou Jean-Paul Mougin chez *(À Suivre)*, j'avais l'impression que l'on comptait sur mes planches pour remplir le journal, mais je n'avais presque jamais

LES HOMMES D'AH!NANA

LES HUITS AUTEURS ÉGALEMENT PRÉSENTS DANS AH!NANA

Sandrine un cœur blessé, *Yves Chaland,* Ah!Nana *n° 9, 1978.*

droit à un regard ou à un compliment. Je me sentais un peu infériorisée, un peu niée. Je n'avais jamais droit à un compliment sur mon travail, même de la part d'auteurs comme Mœbius ou Druillet.

Revenons à Ah!Nana…

L'idée de lancer un journal de femmes est venue de Trina Robbins, une bédéaste américaine qui avait participé au lancement aux États-Unis des *Wimmen's Comix*, un titre qui avait un temps d'avance sur la bande dessinée française. De passage à Paris, elle a rencontré le couple Dionnet, et a réussi à les convaincre qu'un journal de femmes bédéastes n'était pas forcément une chose invendable. Quand on demandait aux éditeurs français pour quelle raison ils ne publiaient pas de femmes dessinatrices, ils répondaient toujours : « *Les femmes, ça ne se vend pas.* » Sic ! Encore aurait-il fallu qu'on les publie pour que leur travail puisse intéresser les gens… Grâce à l'influence de Trina, un espace s'est ouvert à la bande dessinée féminine. J'avais envie d'occuper ce terrain avec des femmes, moins par sympathie pour mes collègues féminines que par exaspération envers les hommes du milieu.

L'expérience a été brève, elle n'a duré que neuf numéros…

J'espérais avoir mon mot à dire sur le choix des publications, mais seules les femmes journalistes étaient invitées aux réunions de rédaction, pas les dessinatrices. Je trouvais cet « ostracisme » un peu choquant. Je ne me suis jamais battue pour que ça change, mais si j'avais fait partie du comité de rédaction, je pense que beaucoup de choses ne se seraient pas passées de la même manière. À commencer par le choix des couvertures, qui étaient dans l'ensemble un peu racoleuses, me semble-t-il, par exemple : « Bonne fête, papa » avec une brochette de petites filles en nuisette… Impossible d'émettre une critique et d'être entendue. C'était une situation un peu frustrante et décevante. En même temps, cela m'a obligée à produire à un rythme assez soutenu et à me professionnaliser. Dans la presse politique, je réalisais des dessins uniques ou, s'il s'agissait de bandes dessinées, quatre ou cinq cases au maximum, et rarement de la fiction. Aux Beaux-Arts,

Extrait de 1996, *Les Humanoïdes Associés, 1983.*

j'étais une bonne élève mais j'étais plutôt peintre que dessinatrice, et je ne savais pas construire une bande dessinée… J'avais des difficulté avec le mouvement, mes personnages étaient trop statiques. Pour dessiner une image, j'avais besoin de faire des Polaroids, et je devais souvent prendre la pose… Mon dessin était tout de même assez raide.

Cette raideur fait partie de votre style…

Oui. Par la suite, mon dessin s'est assoupli. J'ai donc été publiée régulièrement dans *Ah!Nana*. Je n'aimais pas énormément ce journal, même si j'avais de l'admiration pour certaines dessinatrices, comme Nicole Claveloux, qui était passée par les Beaux-Arts de Saint-Étienne, elle aussi. J'avais d'ailleurs eu sa mère comme professeure, qui me mettait toujours des 12, quoi que je fasse. Bref, je me suis retrouvée « embringuée » dans *Ah!Nana*, mais ce n'était pas tout à fait ma famille artistique. D'ailleurs, Jean-Pierre Dionnet m'a toujours dit : « *Toi, tu n'aurais jamais dû entrer dans la bande dessinée, ce n'était pas ta place* » ; il me l'a encore répété au dernier Festival d'Angoulême, alors que je dédicaçais mon nouvel album, *Sorcières, mes sœurs*.

Comment avez-vous vécu l'interdiction du titre ?

Ah!Nana a été interdit d'affichage en kiosque pour pornographie, ce qui est absolument ahurissant ! Je n'ai jamais vu un quart de vignette porno dans ce journal, j'ai encore regardé récemment

Extrait de Wonder City, *Les Humanoïdes Associés, 1983.*

dans les quelques numéros qui me restent, il n'y avait rien de porno. C'est aberrant ! Cette interdiction aurait dû faire scandale, mais le titre faisait concurrence à la presse masculine, donc je suppose que nos confrères étaient bien contents de nous voir disparaître. Paranoïa ? Pas sûr.

Comment êtes-vous passée de Ah!Nana à Métal Hurlant ?

J'ai sans doute été « conservée » après la disparition du journal féminin, car j'avais un lectorat. Avec Nicole Claveloux et Cecilia Capuana, je crois que nous étions les seules « survivantes » d'*Ah!Nana*. J'ai continué à mettre en scène mon personnage d'Andy Gang, mais en réalité, je ne l'aimais pas tant que ça, et j'ai commencé à dessiner des dystopies comme *1996*. Dans *Andy Gang*, j'étais influencée par mon travail dans la presse politique et par mon mari de l'époque. J'ai eu envie de me libérer de tout ça, et de retrouver mon propre imaginaire, qui est beaucoup plus sombre. Ce n'était pas *no future*, mais je ne croyais pas tellement à l'aventure humaine. Et puis il y avait quelque chose qui n'allait pas dans ce que je vivais, dans les rapports de force, dans cette société qui était déjà en train de se dessiner, et où les espoirs de Mai 68 s'étaient plus ou moins brisés contre le mur de l'argent-roi. Avec l'un de mes amis stéphanois de Mai 68, nous avons compté le nombre de suicidés parmi nos proches : on est arrivés à dix-sept !

C'est énorme !

Oui. Saint-Étienne, qui a été une capitale industrielle, est devenue dans les années 1980 la capitale du chômage et la ville la plus endettée de France. Notre pays paie aujourd'hui très cher les délocalisations, la désindustrialisation, les dégraissages – quel mot horrible… On a détruit toute une classe de travailleurs et de producteurs ! Mon imaginaire en a été marqué. Je voyais vraiment l'avenir en noir. Tout le monde me disait « *Chantal, c'est vraiment désespérant ce que tu dessines…* », mais je suis désolée, la réalité n'a pas donné tort à des fictions comme *Shelter* et *1996*.

Qu'est-ce qui change lorsque vous passez de Ah!Nana à Métal Hurlant, vous continuez à travailler avec les mêmes personnes ?

Je ne voyais pour ainsi dire jamais Janic quand je travaillais à *Ah!Nana*, j'étais surtout en contact avec Philippe Manœuvre, et j'ai continué à travailler avec lui.

Vous m'avez dit un jour que vous ne lisiez pas de science-fiction, mais « 1996 » est très « orwellien »…

Ce n'est pas de la science-fiction selon moi, mais plutôt de la « social-fiction ». Dans l'une des toutes premières planches que je dessine, « Chers amis, chers collaborateurs », je fais dire à l'un des personnages « *Chers amis, chers collaborateurs, votre usine étant dans l'obligation de fermer ses portes et votre mouvement n'ayant pu aboutir, vous êtes priés de passer en chambre de désintégration* ». Je me souviens que des militants du mouvement anarcho-syndicaliste, proches des gens pour lesquels je travaillais au début (*Combat syndicaliste*) avaient distribué cette bande dessinée sous forme de tracts, pendant la grande manifestation des sidérurgistes lorrains, à laquelle participaient je ne sais combien de milliers de personnes. Mes trois dystopies, *1996*, *Shelter* – qui est devenu *Shelter Market* – et *Wonder City*, racontent le futur d'une société qui bascule dans quelque chose d'antisocial, le fameux TINA thatcherien, qui s'est développé sous Mitterrand entre 1983 ou 1984, date hautement symbolique. Alors, Orwell, oui, bien sûr. Huxley et Orwell sont deux visionnaires majeurs et importants pour moi, même si je ne les ai pas lus tant que ça. Je pense que j'étais « orwellienne » avant même de lire Orwell, peut-être à cause de mon histoire familiale ?

C'est-à-dire ?

Ma psy – j'ai fini par entrer en analyse plutôt que d'assassiner mes éditeurs ! (Lol) – m'a dit un jour : « *Vous saviez à cinq ans ce qu'on ne comprend qu'à la fin.* » J'ai mis longtemps à saisir le sens de ce qu'elle avait voulu dire. On cache le mal à la plupart des enfants, on leur cache la mort et la souffrance. Ma grand-mère a fait ce qu'elle a pu,

mais j'ai quand même vu la mort, la souffrance, je les avais sous les yeux au quotidien... C'est vrai qu'à cinq ans, mon inconscient n'était pas celui d'une fillette de mon âge. Je trouvais les autres enfants un peu niais, culcul la praline. Toute petite, déjà, j'étais, il me semble, très lucide, très ironique. Évidemment, on ne se fait pas que des amis en étant ainsi! Donc oui, pour cela et d'autres choses, je pense que j'avais en moi cette veine «orwellienne». J'étais très sensible à la souffrance des gens, des petites gens, à leur écrasement, sans doute en raison de la souffrance de ma mère. Je n'aimais pas qu'on humilie les plus faibles, j'étais prête à me battre physiquement. Je déteste la mise en troupeau, le formatage. Tout ça fait de moi un auteur certes «orwellien», mais pas un auteur de science-fiction. Si j'utilise la science-fiction, c'est de manière anecdotique et secondaire. C'est vraiment la question sociale qui importe pour moi. Et le mot «social» est d'ailleurs réducteur...

Vous avez la réputation d'être engagée et politisée. J'ai lu vos histoires quand j'étais adolescent, je ne comprenais pas tout, mais elles m'ont accompagné durant toute ma vie et je les relis de temps en temps. Mais je n'ai jamais eu l'impression que vous teniez un discours politique ou idéologique. Selon moi, il s'agit plutôt d'une forme d'indignation face au réel...

Et à l'injustice. Il est certain que mon cœur penche plutôt du côté des gens qui produisent les richesses, que de ceux qui les exploitent... Si c'est ça, être «communiste», alors oui, je suis «communiste». Mais ce qui m'a toujours motivée, c'est avant tout la création. Je ne suis pas vraiment une militante, je suis d'abord et avant tout une artiste. Faire des dessins «engagés» de manière occasionnelle sur des sujets politiques, oui, ça m'intéresse. Militer, non.

Quel a été votre parcours politique?

Je suis passée par le Parti communiste après Mai 68. J'avais d'abord adhéré à l'OCI (Organisation communiste internationaliste), mais j'ai eu le sentiment que tous ces intellectuels-là méprisaient un peu le monde du travail, avec des réflexions comme : «*les prolos, c'est des cons!*». J'ai fini par leur dire : «*Désolée, pour moi, les cons, c'est vous, alors* ciao!», puis je suis entrée au PCF où l'heure était à l'eurocommunisme et à la déstalinisation. Me coller sur le dos l'étiquette de «stalinienne», c'est surtout une manière de se débarrasser de moi, je crois.

À quoi ressemblait le milieu de la bande dessinée à vos débuts?

J'espère qu'il a changé aujourd'hui, mais quand j'ai démarré, c'était un peu «Dessine et tais-toi!». Nous étions des machines à sous. Il ne fallait pas trop penser, ou alors, si on pensait, il ne fallait pas trop le dire. Il fallait aussi éviter d'avoir l'esprit critique... Et puis aussi, un sexisme outrancier y sévissait. Sans parler de l'infantilisation des auteurs... J'ai failli fuir. J'aurais peut-être dû?

Dans votre travail, on sent que vous avez peur. Peur de l'avenir, des hôpitaux, de la société...

Peur? Oui, ce monde me fait peur de plus en plus. Violence partout, justice nulle part. Prédation partout, partage nulle part... Et puis je sais que mon imaginaire n'est pas tout à fait dans les clous. Pour moi, il y a une forme de castration mentale dans la normalité. Je me sens plus en danger que peut l'être un individu lambda. Si on est artiste, ce n'est pas pour aligner des ronds et des carrés! Mes histoires sont peut-être «morbides» ou paranoïaques, ou «bizarres», il n'empêche que beaucoup de gens s'y retrouvent et que la réalité leur ressemble de plus en plus...

Couverture de 1996, *Chantal Montellier, 1978.*

Nous vivons dans une société où l'on trouve des centres commerciaux qui débordent de nourriture et de choses ne servant à rien, et, à côté de ça, il y a une paupérisation, une misère galopante, et des gens qui crèvent de faim devant ces mêmes centres commerciaux. Quant aux étudiants, beaucoup doivent renoncer à leurs études, faute de pouvoir se loger. La régression sociale est partout. Mon analyste, Eugénie Lemoine-Luccioni, une grande dame qui a écrit de très beaux livres, me disait toujours : « *gardez votre colère, elle vous évite la dépression* ». Elle me disait aussi : « *Vous n'êtes ni paranoïaque, ni folle. On vous tue!* » C'est-à-dire que ce que j'incarne, ce que je représente semble être insupportable pour la Norme et la société patriarcale. Avec Jeanne Puchol, nous avons créé l'association et le prix Artémisia (NDLR : il récompense chaque année une bande dessinée créée par une ou plusieurs femmes). 50 % des albums que nous recevons pourraient être fabriqués par des robots. Où est la personnalité? J'ai parfois l'impression qu'aujourd'hui, la singularité est devenue un délit. « *Dire le mal, c'est devenir ce mal pour les autres* », me disait mon analyste. Trop tard.

Quelles ont été vos influences graphiques?

Ma première création dans la presse de bande dessinée, pour *Ah!Nana*, c'est *Andy Gang*, pour lequel je me suis inspiré du *Dick Tracy* de Chester Gould. (NDLR : une bande dessinée policière américaine des années 1930.) C'est un dessin au scalpel et presque à la règle. C'était aussi le style de Trina Robbins. Comme j'avais de la sympathie pour Trina, que je trouvais audacieuse et douée, j'ai regardé de ce côté-là. Je me suis cherché des repères lorsque j'ai débuté. J'avais des références dans la peinture, mais me sentais démunie en matière de bande dessinée. Je me laissais parfois influencer par Tardi, qui habitait à côté de chez moi, et que je voyais de temps en temps, mais j'ai vite pris mes distances. Le premier *Shelter* était d'ailleurs trop « tardiesque » et je le regrette, mais il a plu à tout le monde (sauf à moi). Guido Crepax m'a aussi marquée, il y avait chez lui une maturité artistique, une exigence, et un imaginaire particulier. Son rapport à la sexualité, au désir et au corps des femmes est formidablement complexe et intellectualisé. À l'époque, ce n'était pas si fréquent en bande dessinée. Entre *Dick Tracy* et Crepax, il y a un océan, et je m'amusais à naviguer d'une rive à l'autre. D'un point de vue artistique, le mélange Crepax/Chester Gould a peut-être donné naissance à des monstres graphiques?

Quelle était votre méthode de travail?

J'ai dessiné le premier *Andy Gang* à main levée. Ensuite, je suis passée à la photo, le changement a été radical. J'achetais des romans-photos – surtout, il ne faut pas le répéter… Je les projetais via un épidiascope… C'était de la copie, du détournement, mais ça m'a réappris à dessiner. Le deuxième, *Le Tueur de la Marne*, n'est pas mal dessiné, les personnages bougent mieux que dans le premier. Dans *Joyeux Noël pour Andy Gang*, le troisième volume, le scénario est un peu faiblard, mais je trouve que le dessin tient bien la route, avec des formes légèrement géométriques, un peu froides (et je ne déteste pas les choses froides).

Et le punk? Vous étiez tellement imprégnée de votre époque que l'on peut se demander si vous n'avez pas partagé la sensibilité de ce mouvement. Je pense notamment à Crass, un label britannique anarcho-punk, actif de 1977 à 1984, qui ne travaillait qu'en noir et blanc en utilisant le pochoir et les collages.

Non, je ne me suis jamais reconnue dans la vague punk.

Le label Crass revendiquait, lui aussi, l'influence du situationnisme.

Ce que je trouvais « marrant » chez les situationnistes, c'était leur art du détournement. Ce n'est pas tant les dessins que la démarche politique et intellectuelle qui m'intéressait. Ce qui m'a plu, c'était l'utilisation du langage populaire pour faire passer des idées complexes, subversives, et les

Extrait de Shelter, *Les Humanoïdes Associés, 1983.*

diffuser le plus largement possible. Mais pour en revenir au mouvement punk, non, pas du tout ma tasse de thé. Je ne dirais pas que j'étais anti-punk, ce serait excessif, mais je me suis toujours tenue le plus éloignée possible de cette mouvance que je trouvais désespérante.

En lisant vos albums, on a parfois le sentiment que vous avez glissé des références aux États-Unis.

Oui, c'est vrai. Je suis restée une semaine ou deux à New York. Quand je suis revenue à Paris, j'ai eu la même impression que lorsque je rentrais à Saint-Étienne après avoir passé du temps à Paris ! New York, c'est sidérant, c'est impressionnant, c'est hyper puissant. C'est peut-être trop puissant, d'ailleurs, et je ne pourrais pas y vivre. Je préfère le *Small is beautiful*… J'avais suivi mon compagnon de l'époque, un sociologue qui s'occupait d'une revue internationale, et qui avait été invité par l'université de Columbia. Nous étions accueillis chez des gens qui habitaient le Village, et j'avais l'impression qu'ils vivaient dans une prison ! Pour entrer chez eux, il fallait franchir une première porte avec surveillance électronique, puis composer un code, puis il y avait des barreaux à leurs fenêtres parce qu'ils logeaient au rez-de-chaussée ou au premier étage !.. Le jour de notre arrivée, nous avons été hébergés à Great Neck, un lieu de résidence (pour classes sociales supérieures) situé à l'est de Manhattan, avec des petits jardins bien propres, très chics, presque trop. On avait l'impression que chaque brin d'herbe avait été lustré et astiqué ! Le lendemain matin, nous prenions le métro jusqu'à Pennsylvania Station. Au moment où je sors du métro, je vois passer à moins d'un mètre de moi une bouteille en verre qui va s'écraser contre le mur que je longe, et qui explose. Je me demande encore comment je n'ai pas été éborgnée, il y avait des éclats de verre partout ! C'était un ivrogne qui s'amusait à balancer depuis le 36e étage des bouteilles sur les gens qui passaient… Bienvenue à New York City. Ça, plus les sirènes hurlantes comme bruit de fond… Bref, New York !… Ce n'est pas tout à fait mon idée d'une ville et d'une architecture à taille humaine. New York, c'est la ville de l'excès. On y étouffe, on y suffoque ! C'est minéral, surpeuplé… Mais cette ville m'a impressionnée, bluffée, sidérée. Quand je suis revenue en France, mon regard sur Paris avait changé. La capitale française devenait tout d'un coup provinciale, petite, presque « insignifiante » – entre guillemets, bien sûr. Et comme New York avait marqué mon imagination et que j'avais pris beaucoup de photos, ce que j'avais ressenti s'est retrouvé dans ma création.

Pour terminer, racontez-nous votre participation à l'émission « Apostrophes »…

Un jour de janvier 1980, je suis invitée par Bernard Pivot à participer à *Apostrophes* « grâce » à Fabienne Renault, l'attachée de presse des Humanoïdes Associés. Aujourd'hui, j'assume ce que je suis, mais à l'époque, je suis mal à l'aise avec ce que je fais et avec les regards que les autres portent sur moi – bref, je refuse, d'autant que je sais que je peux devenir vite agressive dans ce genre de circonstances. Fabienne fait en sorte, je ne sais pas comment, que Bernard Pivot en personne me téléphone pour m'inviter, et il en fait tellement que je finis par accepter, tout en sachant que je ne vais pas dire ce qu'il faut dire. Avant le jour de l'émission, consacrée au chantage nucléaire, on m'envoie les livres des autres invités…

Quels étaient-ils ?

Un certain Bertrand Goldschmidt, responsable de la politique nucléaire de Giscard d'Estaing et qui a écrit un livre expliquant à peu près à ses lecteurs que ceux qui ont peur du nucléaire en 1980 sont les mêmes que ceux qui avaient peur du vélocipède en 1812. Sont aussi invités le tandem Lapierre et Collins, des fabricants de best-sellers considérables, tel que *Paris brûle-t-il*, un succès planétaire. Cette fois-ci, ils publient *Le Cinquième Cavalier*, en plein dans le sujet de l'émission. Ces deux auteurs ont imaginé, si je me souviens bien, que le président des États-Unis, Jimmy Carter, est pris en otage par Kadhafi et que New York va être détruite par une bombe nucléaire si les camps palestiniens ne sont pas libérés. Un petit fond de racisme se traduit par l'opposition entre le méchant Arabe et le gentil président Carter, le dieu blond

Extrait de Wonder City, *Les Humanoïdes Associés, 1983.*

et le diable noir. Bernard Pivot a aussi invité un haut fonctionnaire, un jeune sous-préfet (catholique pratiquant ?) très BCBG, père d'une demi-douzaine d'enfants à moins de quarante ans. Il a écrit, lui aussi, un roman pas très crédible à propos du nucléaire, dans lequel le président français est également pris en otage…

On vous imagine assez mal parmi ces différents invités…

Je suis légèrement décalée, en effet. Quand Bernard Pivot s'adresse à moi, il me demande ce que je pense de ces différents livres. Je réponds qu'en matière de chantage nucléaire, j'ai moins peur de la Libye de Kadhafi que de l'Amérique de Carter… Ça commence mal ! Je fais rire le public en me moquant de certains invités de marque… Ensuite, B.P. tend à m'ignorer et on ne me donne presque plus la parole. Puis l'émission se termine, tout le monde me dit que j'ai été très bien, j'ai fait rire les gens, j'ai mis le public de mon côté, et chacun rentre chez soi.

Donc, tout va bien…

Tout va bien, en apparence. Sauf que, trois jours plus tard, on sonne à ma porte un matin, vers onze heures. À l'époque, j'habite un immeuble haussmannien, plutôt bourgeois (mais pas trop cher), du côté de la gare de Lyon. D'habitude, c'est la gardienne qui m'apporte le courrier. Là, j'ouvre la porte et je vois un grand bonhomme, avec une tête de plus que moi, qui me tend mon courrier. J'attends qu'il dise quelque chose mais il ne dit pas un mot. Il sourit. Il est très bien sapé, cheveux en brosse, lunettes ; il me dévisage de haut en bas, glisse un œil à l'intérieur de l'appartement, avec un petit sourire en coin, puis fait demi-tour et disparaît. Cela m'a mise mal à l'aise, j'en tremblais presque, et j'ai tout de suite pensé que j'avais eu affaire à un flic. Au bout d'un moment, je descends à la loge pour en avoir le cœur net, je sonne chez la gardienne et je sens un changement d'attitude chez elle. Avant, j'étais « madame Montellier » et elle me vouvoyait. Là, j'étais devenue « Chantal » et elle me tutoyait. Quand je lui ai demandé qui était le monsieur qui m'avait apporté le courrier, elle m'a répondu : « *Ah ben Chantal, tu dois le savoir, quand on fait des bêtises, il faut les payer !* » Bref, j'étais devenue une délinquante à ses yeux. Et ensuite, le festival a commencé… Des libraires qui m'avaient invitée pour une séance de dédicaces se sont décommandées, des rumeurs ont commencé à courir sur mon compte, j'aurais été mariée à un Africain, j'aurais eu deux enfants que j'aurais abandonnés, je me serais prostituée… Un vrai lynchage en règle ! J'ai vraiment compris dans quelle société je vivais. Quarante ans plus tard, je n'en suis toujours pas revenue.

Les Humanoïdes Associés ne vous ont pas aidée ?

Aux Humanos, c'était presque la faillite, déjà ! C'est d'ailleurs pour cette raison, je crois, qu'ils m'avaient poussée à aller chez Pivot, espérant qu'*Apostrophes* permettrait de vendre un maximum d'exemplaires de *Shelter*, et de les renflouer. Ce fut peut-être le cas, d'ailleurs ? De toute façon, Dionnet était devenu quasi invisible, il était déjà plus ou moins en train de faire ses émissions de télévision, moins au journal. Même mon compagnon de l'époque mettait en cause ce que je lui disais, me reprochant d'être « parano ». Il menaçait de me quitter si je n'entamais pas une psychanalyse ! Ce que j'ai fini par faire avec Eugénie Lemoine-Luccioni. Elle a tout de suite compris ce qu'il se passait et m'a dit : « *Je ne crois pas que vous soyez paranoïaque, en revanche, je pense que l'on vous tue.* » Dès lors que l'on vous croit, vous vous sentez déjà beaucoup mieux. Mais petit à petit, la situation s'est tout de même dégradée, et j'ai perdu des contrats d'édition. Les Humanos ont été vendus à Hachette, beaucoup de journaux, pour lesquels je travaillais, ont disparu et, à un moment, je me suis retrouvée sans éditeur.

Qu'avez-vous fait pour vous en sortir ?

Comme j'avais publié des scenarii, un roman, des recueils de nouvelles, j'ai fini par trouver des ateliers d'écriture via la Maison des écrivains, et j'ai aussi obtenu une année sabbatique grâce au CNL, le Centre national du livre. J'ai traversé une période pendant laquelle j'étais en grande difficulté. J'ai animé durant plusieurs années des ateliers avec des détenus, ou avec d'autres populations en difficulté, notamment des gens d'un quartier populaire de Nancy. Je passais ma vie dans les trains, mais c'est une période pendant laquelle j'ai publié des livres qui sont parmi ceux que je revendique le plus. Ils correspondent à la fois à un gros travail d'écriture et à un engagement social contre la barbarie qui rode un peu partout.

Comment êtes-vous revenue à la bande dessinée ?

Grâce à Jean-Luc Fromental, qui avait succédé un temps (assez bref) à Jean-Pierre Dionnet à la tête de *Métal Hurlant*, et qui est devenu éditeur chez Denoël, à la tête du label Denoël Graphic. Je crois que la connexion s'est faite par l'intermédiaire de Dionnet. Fromental m'a proposé de me publier en m'imposant presque un sujet : l'affaire Florence Rey-Audry Maupin, affaire qui d'ailleurs m'intéressait. Cela donnera naissance à l'album *Les Damnés de Nanterre*, publié en 2005. À ce moment-là, nous sommes vers 1997 ou 1998, une dizaine d'années après la fin de *Métal Hurlant*. Le livre a reçu un bon accueil, Fromental l'a bien défendu et j'ai même été sélectionnée au Festival d'Angoulême. Ensuite, les éditions Actes Sud m'ont passé commande à leur tour de quelques albums. Et Gérard Streiff, mon mari, m'a vraiment beaucoup soutenue, défendue, protégée. Si je n'avais pas eu quelqu'un comme lui à mes côtés depuis 1997, je pense que je n'aurais pas tenu le coup, c'était trop dur. Le métier d'artiste est à haut risque ! Certains albums, comme *Odile et les crocodiles*, *Blues* ou *Les Rêves du fou*, m'ont coûté très cher et valu beaucoup d'agressions. Ce qui est paradoxal, c'est que je ne tombe presque jamais sur une critique négative de mon travail lorsque je me promène sur Internet. On me considère toujours comme un auteur majeur, une pionnière. Pourtant, dans les institutions comme le Festival d'Angoulême, je n'ai jamais eu droit à une exposition. Même si je ne cours pas après, je trouve cela injuste par rapport à d'autres qui ont eu droit à des honneurs, à la lumière, à une forme de reconnaissance… Et pour l'état de mes finances, ce n'est pas très positif !

Une exposition vous sera enfin consacrée, en février 2024, à la Villa Arson, à Nice.

Deux enseignants et chercheurs, Vanina Géré et Frédéric Wecker, m'avaient invitée aux Beaux-Arts de

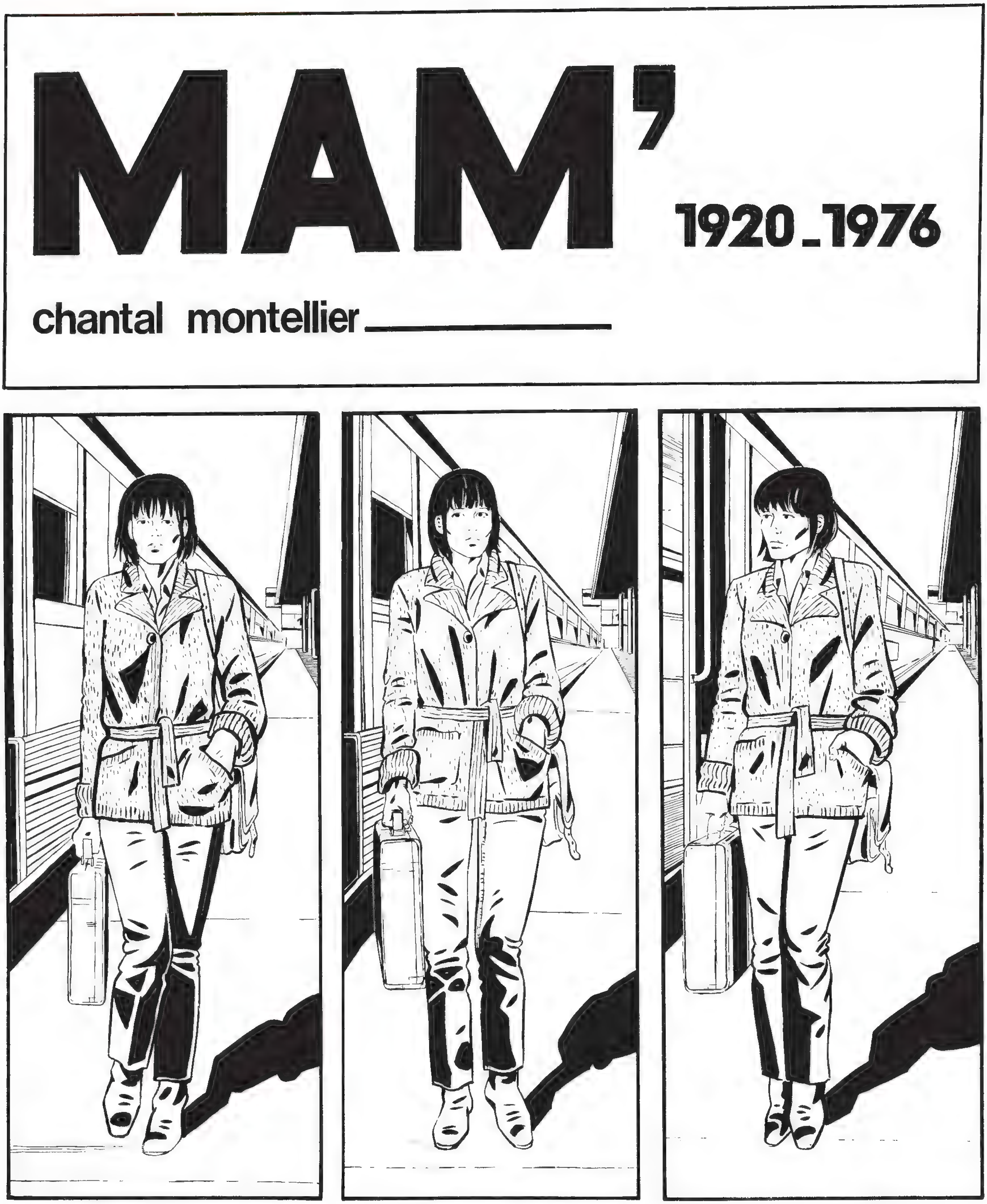
Nancy pour animer un atelier, et nous sommes devenus un peu amis. Puis Vanina est entrée à la Villa Arson, qui est à la fois un lieu d'exposition et d'enseignement de l'art. Ils préparent une exposition, avec l'association Rosa Brux, qui ne sera pas vraiment une rétrospective, mais qui présentera une partie de mon travail, avec un catalogue et des analyses.

Sur le site de la Villa Arson, on trouve un texte intitulé « Qui a peur de Chantal Montellier ? ».

Je trouve que ce texte remet bien les pendules à l'heure et j'aimerais qu'il circule. Je l'ai publié sur mes pages Facebook et partout où j'ai pu ! Quand Frédéric l'a publié, je crois qu'il a pensé que le milieu de la bande dessinée allait le reprendre, mais hélas…

*Extrait d'*Odile et les crocodiles, *Les Humanoïdes Associés, 1984.*

Bunnies of 1977
MONTELLIER


MAM'
1920_1976
chantal montellier

22
23
24 réservé
C.M
CHHT!

WHÔ!
TÉLÉGRAMME
C.M

ALORS COMME ÇA Melle LÉONIE VOTRE MAMAN EST MORTE...
VOUS REVENEZ DE SON ENTERREMENT?
...ELLE EST TOMBÉE, ELLE S'EST TUÉE. ELLE AVAIT PRIS TROP DE MÉDICAMENTS... DITES-MOI Melle LÉONIDA QUEL AGE ELLE AVAIT?.. 56 ANS!.. ELLE ÉTAIT JOLIE?..
OH! OUI, TENEZ REGARDEZ, VOILA UNE PHOTOGRAPHIE.
ELLE ÉTAIT DANS SON LIT AVEC SES CHEVEUX NOIRS BOUCLÉS ELLE AVAIT UN "BLEU" SUR LA TEMPE DROITE... PARCE QU'ELLE ÉTAIT TOMBÉE...
C.M

ILS ONT MIS DE LA TERRE
ET ILS ONT TOUT BOUCHÉ...
LES CHEVEUX NOIRS BOUCLÉS
LE "BLEU" SUR LA TEMPE..
DANS LE CERCUEIL.
C.M

AH! VOILA..
ON ARRIVE!
ATTENTION Melle LEONORA NE NOUS FAISONS PAS REMARQUER...
AVANCEZ LÉONIE, ET NE PLEUREZ PLUS.
C.M
lorsque tu dormiras ma belle ténébreuse
au fond d'un monument construit en marbre noir
et lorsque tu n'auras pour alcove et manoir
qu un tombeau pluvieux et qu'une fosse creuse....
MAM'

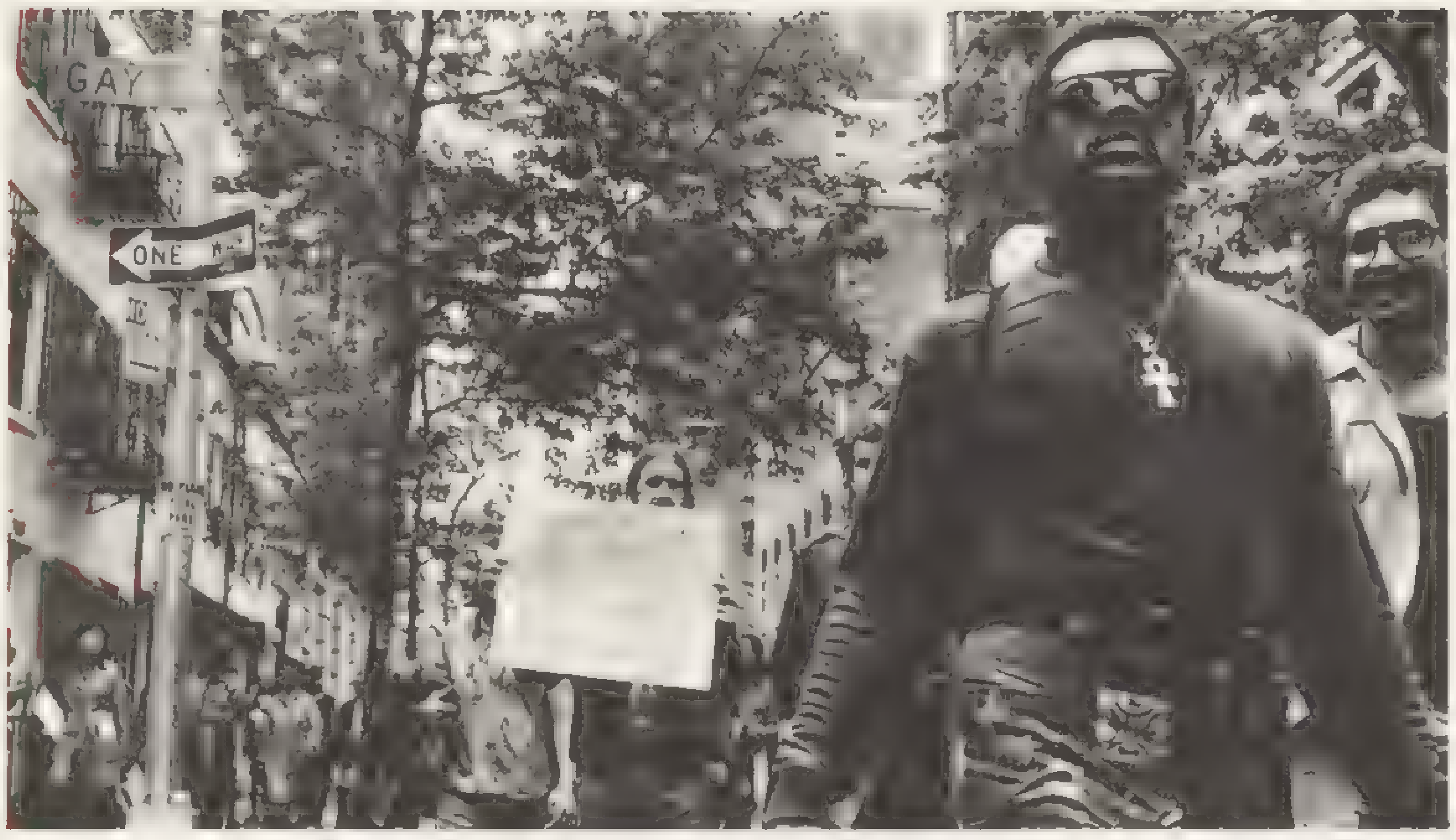
le Thiers-Etat.
L'ORDRE RÉGNAIT A PARIS... PARTOUT DES RUINES, DES MORTS... LA LUTTE TERMINÉE PLUSIEURS MILLIERS DE PERSONNES RAMASSÉES AUX ENVIRONS DU PÈRE-LACHAISE FURENT AMENÉES DANS LA PRISON DE LA ROQUETTE....
UN CHEF DE BATAILLON SE TENAIT A L'ENTRÉE, IL TOISAIT LES PRISONNIERS A SA FANTAISIE ET DISAIT : A DROITE ! OU : A GAUCHE !... CEUX DE GAUCHE ÉTAIENT FUSILLÉS....
DU DIMANCHE AU LUNDI MATIN, DANS LA SEULE ROQUETTE, ON MASSACRA DIX-NEUF CENTS PERSONNES. LE SANG COULAIT A FLOTS DANS LES RUISSEAUX DE LA PRISON ...LES GENDARMES TIRAIENT SANS GROUPER LES VICTIMES ... QUELQUES-UNES MAL TOUCHÉES, COURAIENT LE LONG DES MURS....

...L'ARMÉE N'AYANT NI POLICE NI RENSEIGNEMENT PRÉCIS, TUAIT A TORT ET A TRAVERS... LE PREMIER VENU QUI MARQUAIT UN PASSANT D'UN NOM RÉVOLUTIONNAIRE LE FAISAIT FUSILLER.
...PAR LES RUES ESCARPÉES DE MONTMARTRE, VARLIN QUI AVAIT RISQUÉ SA VIE POUR SAUVER LES OTAGES DE LA RUE HAXO, FUT TRAINÉ UNE GRANDE HEURE, SOUS LA GRÊLE DES COUPS, SA JEUNE TÊTE MÉDITATIVE QUI N'AVAIT EU QUE DES PENSÉES FRATERNELLES, DEVINT UN HACHIS DE CHAIRS...
...ON DUT L'ASSEOIR POUR LE FUSILLER ...LES SOLDATS CREVÈRENT SON CADAVRE A COUPS DE CROSSE... SICRE VOLA SA MONTRE ET S'EN FIT UNE PARURE...
ON NE CONNAITRA PAS LE NOMBRE EXACT DES VICTIMES DE LA SEMAINE SANGLANTE.... IL N'EST PAS EXAGÉRÉ DE DIRE VINGT MILLE, CHIFFRE ADMIS PAR LES OFFICIERS.. IL N'Y A RIEN DE PAREIL DANS L'HISTOIRE DE NOS GUERRES CIVILES... LES HÉCATOMBES ASIATIQUES PEUVENT SEULES DONNER UNE IDÉE DE CETTE BOUCHERIE DE PROLÉTAIRES...
A-bas les
galonnés!

Chantal Montellier_ Texte de P.O. Lissagaray : "Histoire de la Commune"_

DOSSIER

« L'homosexualité a été inventée par un monde bourgeois qui se débattait contre sa propre bisexualité. La trouvant difficile et préférant ne pas l'admettre, il a fabriqué un état de paria, une léproserie pour les incorrigibles dont l'existence même, quand on la tolérait ouvertement, était un avertissement pour tous ».



Manifestation homosexuelle dans les rues de New York

un peu d'histoire

Ni le mot et la répression ont été inventés par un monde bourgeois, la « chose » a existé de tout temps et présente un caractère universel. Sapho ne date pas d'hier. Elle a même vécu très exactement entre 630 et 560 avant J.C. Elle réunissait dans sa maison de l'île de Lesbos de jeunes muses qui passaient tout leur temps à danser, faire de la musique, et qui, entre deux occupations culturelles, apprenaient à connaître leur corps et à mieux en jouir.

Mais chacun sait que les Grecs avaient des mœurs un peu « spéciales » et passaient leur temps en banquets dont Platon ne nous a épargné aucun détail. Il est donc normal dans ces conditions, que les femmes délaissées se regroupent. Changeons donc d'époque, changeons donc de pays. A la fin du XVIIIe siècle, la France possédait une organisation homosexuelle qui répondait au doux nom des Vestales de Vénus. N'y étaient admises que les femmes qui juraient n'avoir jamais eu de rapports avec un homme et qui devaient connaître par cœur le règlement qui spécifiait : « Une lesbienne est une jeune fille qui n'a encore jamais eu de relation sexuelle avec un homme, qui est convaincue de la perfection de son propre sexe, qui trouve en lui l'amour pur et vrai, qui renie l'autre sexe parce qu'il est gâté et infidèle. » Si donc l'homosexualité tant féminine que masculine a de tout temps existé, la répression en France est relativement récente. C'est en 1942, qu'elle a été traitée par la loi de crime contre nature, et c'est le fameux amendement Miguet de 1960 qui l'assimile à un fléau social ! Mais la loi, qui punit d'emprisonnement ou d'amende est clémente, par rapport à ce que promet la Bible : elle punit de mort celui ou celle qui aura eu des rapports homosexuels. Ce châtiment suprême semble d'autant plus rigoureux qu'on ne sait sous quelle forme exacte il va se présenter.

Et pourtant 10 % des mouettes sont homosexuelles

Sans parler des pigeons, dont on sait aujourd'hui qu'ils osent faire des actes contre nature !

Mais les femmes n'ont pas droit au plaisir quand il n'est pas lié à l'idée de procréation, c'est un énorme gâchis d'enfants non nés. Voilà sans doute pourquoi le premier sens du mot « gouine » est prostituée. Comme la prostituée, la femme homosexuelle commet l'acte sans désir de procréation. Cela semble tellement incroyable, que les hommes n'en parlent jamais. L'homosexualité masculine est étudiée sous toutes ses coutures, l'homosexualité féminine vaut à peine une étude, parfois un renvoi (voir Homosexualité masculine), plus souvent un chapitre qui nous apprend que les psychanalystes ne se sont pas vraiment penchés sur le problème, et que plusieurs écoles s'affrontent pour tenter d'étudier d'où peut bien venir une telle perversion.

Dans le « Rapport sur la normalité », le FHAR résume en quelques lignes ce que l'on peut généralement lire sur la question : « Les lesbiennes ont volé le pénis-phallus du père et l'ont introduit en elles, au lieu de s'identifier à maman, elles se sont identifiées à papa. Comme elles craignent de tomber dans la fusion avec maman, elles se précipitent sur la première fille venue. » C'est clair, mon cher Watson !

Il faut tout de même reconnaître à la décharge de la société et des psychanalystes que l'homosexualité féminine

est, en général, mieux admise que l'homosexualité masculine.

Chacun sait que les femmes sont de petits êtres sensibles qui aiment se prodiguer des marques d'affection, de tendresse

Rien n'est plus agréable à voir, qu'un gycénée, où de grandes amies s'enlacent tendrement ! L'homme ne se sent pas exclu de ces gamineries, vu qu'il ne peut imaginer que le sexe puisse être présent dans les relations entre femmes. Le Docteur Caprio, l'un des rares à avoir étudié la question, reconnaît que c'est par le refus inconscient de l'homme d'admettre que la femme puisse obtenir la satisfaction sexuelle sans lui, que l'on peut expliquer en partie, l'absence de statuts spéciaux concernant l'homosexualité féminine. Lui qui sait (puisqu'il a fait des études !) qu'elles peuvent prendre du plaisir sans l'aide de son phallus, serait tout prêt à leur en fournir un de statut spécial. Il suffit de lire les titres des chapitres de son ouvrage. L'un s'intitule : confessions de lesbiennes (il se prend pour l'abbé Oraison !) et l'autre : Prévention et traitement. Une fois de plus, voilà l'idée de maladie qui pointe à l'horizon. Ce à quoi les lesbiennes répondent : L'homosexualité se trouve en chacun. Mais l'amour entre femmes ne se réfère à aucune idée de puissance, de domination d'un sexe sur l'autre, ce qui semble bien sûr contre nature, dans une société où le sexe de l'homme est porté comme un étendard. Il n'est donc pas étonnant que l'amour lesbien autorisé soit une des revendications des féministes. Comme la contraception ou l'avortement, c'est une façon de dire non à la domination de l'homme sur la femme et oui au plaisir sans l'idée de procréation. Les féministes ont pris la parole pour les autres, toutes les autres de condition modeste, qui n'ont pas le droit de vivre librement leur homosexualité. Elles sont devenues les boucs (chèvres ?) émissaires de tous les hétérosexuels phallocrates, qui ont profité de cette homosexualité affirmée pour rejeter en bloc tout le mouvement féministe.

Voilà le discours, à peine déformé, généralement tenu. C'est aussi une bonne façon de se rassurer en ne voyant l'homosexualité que dans le mouvement féministe. Il est là, on le cerne et on peut le combattre. Rejeter l'autre comme étant homosexuel, permet de se cacher sa propre bisexualité. Car, depuis le rapport Kinsey, et plus récemment le rapport Hite sur la sexualité féminine, il est clair que l'homosexualité ne doit plus être considérée comme un phénomène exceptionnel, mais qu'elle n'est « qu'une des formes de la sexualité, nullement exclusive ou monstrueuse. »

Kinsey et Kate Millett sont d'accord, mais la société n'est pas prête à admettre une telle affirmation, qui la fait trembler sur ses bases. « Si l'homosexualité recevait un semblant d'approbation, on arriverait vite à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille qui sont les bases de la société dans laquelle nous vivons. »

La majorité des homosexuelles vivent donc encore dans la peur et la honte, elles n'ont pas la chance de s'appeler Kate Millett et de pouvoir crier leur « différence » à la face du monde.

ALICE

témoignage

« J'ai toujours été convaincue que mon désir ne pouvait pas passer avec les femmes. J'adorais parler avec elles, avoir des gestes tendres, me sentir proche d'elles mais je ne pouvais imaginer faire l'amour avec elles. »

J'associais un peu, les femmes aux chats. J'adore les chats, mais je ne peux envisager de faire l'amour avec un chat.

J'ai longtemps milité dans le mouvement féministe et on m'a souvent reproché mon hétérosexualité. Mais je n'ai pas le sens de l'expérimentation. Je ne voulais pas faire l'amour avec une femme juste pour voir « comment ça fait ».

Et puis, un jour, le désir pour une femme m'est tombé dessus, comme ça, sans que je m'y attende, sans que j'aie eu l'impression de faire quoi que ce soit pour que ça arrive. J'ai eu très peur, peur de ne pas savoir comment m'y prendre, peur de ce monde qui s'ouvrait à moi. Avec les hommes, je connaissais le mode d'emploi, mais là je ne savais rien. J'ai même demandé à des copines de me dire ce que je devais faire ou ne pas faire, ce que je devais toucher ou ne pas toucher, comment il fallait s'y prendre, quoi ! Je n'avais jamais imaginé qu'il puisse y avoir de sexualisation possible avec une femme, et là je sentais que j'avais envie d'elle comme on peut avoir envie d'un homme.

Mais je me disais que je ne pourrais jamais laisser aller mon corps, j'étais sûre de ne pouvoir être satisfaite. Je me suis pourtant décidée, parce que mon désir était trop fort.

Ca a été le vertige tout de suite. Le sexe était présent comme jamais, l'organe je veux dire. C'était un tout, la sexualité pleine, comme des retrouvailles avec mon corps, ce que je n'avais jamais connu avec un homme. Pourtant je n'étais pas frigide, mais je me suis aperçue à ce moment-là, qu'avec les hommes, j'étais toujours pleine de peurs : peur de ne pas jouir, peur qu'il ne jouisse pas, peur qu'il n'aime pas mon corps, peur qu'il me fasse mal ... je ne me laissais jamais porter.

Avec elle, j'étais comme sur un radeau. Je n'avais pas peur puisqu'elle avait le même sexe, elle ne pouvait pas me faire mal, puisqu'elle avait le même corps. Je me voyais comme dans un miroir, c'était moi, et pas tout à fait moi. J'étais fascinée par son corps et par le mien, par les mouvements d'un sexe de femme, les vibrations internes. Je comprenais enfin ce que les hommes avaient entre les mains quand j'étais avec eux. Je me disais : « C'est ça une femme ? Mais qu'est-ce qu'ils en font ! comment se fait-il qu'aucun homme ne m'ait portée à ce point ? » Et pourtant j'avais aimé des hommes, des hommes m'avaient aimée ... en fait, l'omniprésence du sexe de l'homme nous fait oublier le nôtre. Et pourtant, avec cette femme, je découvrais que le nôtre aussi est puissant, il suffit de le laisser parler.

C'est à ce moment là que j'ai eu peur de devenir homosexuelle, de ne plus jamais pouvoir désirer un corps différent du mien. Je me disais : Voilà, je me suis toujours trompée de sexualité, en fait je suis homosexuelle.

Mais quand je l'ai quittée, quelques mois après, je me suis aperçue que je désirais toujours les hommes, que j'aimais aussi leur différence, mais que surtout j'avais appris avec une femme à aimer mon corps. Cet amour, cette connaissance, je pouvais la communiquer à l'autre, à l'homme. Maintenant, il y a en moi la place pour l'amour de la différence et pour l'amour de la ressemblance, une porte s'est ouverte, un monde s'est révélé et je veux en profiter, aussi bien avec les hommes qu'avec les femmes.

ANNE

Femmes qui préférez les femmes, hommes qui préférez les hommes, comment nous nommons-vous déjà : des « homos ». Ces plaisirs que l'on taxait naguère de contre-nature, que l'on nomme aujourd'hui, plus pudiquement, marginaux, ces plaisirs sont « vos » plaisirs. Recherche de votre propre image à travers l'autre, recherche de l'autre dans votre propre image ? Amour de la femme, amour de l'homme ... Nous supposons et vous nous répondez.

ces amants et ces amantes

ELULA PERRIN

Elula Perrin : « si j'étais un homme... »

A.N. - La première chose que l'on peut se demander, Elula Perrin, est si l'on naît lesbienne (vous préférez ce mot, n'est-ce-pas ?) ou si on le devient ?

E.P. - Si je vous disais on naît lesbienne, ce serait idiot ; on n'a pas un chromosome supplémentaire ! Je dis, moi, on est lesbienne, tout se déclenche très tôt, dans la prime enfance, et ensuite, selon les circonstances de la vie, ou bien on a la possibilité de laisser s'épanouir son homosexualité ou bien, au contraire, elle est muselée toute sa vie.

A.N. - Vous n'êtes pas tendre envers les homosexuels masculins, c'est un peu étonnant, non ?

E.P. - Non ! Ce n'est pas parce que nous sommes tous les deux dans des ghettos sexuels que nous devons sympathiser, d'une part ; d'un autre côté, les homosexuels hommes ont une démarche dans la sexualité qui est totalement différente de la nôtre.

A.N. - Vous ne croyez pas à l'amour, à la tendresse entre hommes ?

E.P. - Cela existe. Mais la majorité des garçons sortent pour chercher une aventure, beaucoup plus que pour chercher l'amour, tandis que les filles qui sortent ne le font jamais pour rechercher une aventure, elles sortent dans l'espoir de rencontrer « LE grand amour ». On est peut-être un peu rétrograde mais c'est comme ça !
Ensuite, je ne les aime pas ... en fait parce que je les envie. Ils réussissent à former une espèce de franc-maçonnerie dans la société que nous, nous n'avons pas encore réalisée.

A.N. - Vous pensez aussi qu'ils ont moins de problèmes sur le plan social, qu'ils sont mieux acceptés ; vous croyez vraiment cela ?

E.P. - Oh oui ! Regardez : ne serait-ce que dans la littérature, les Bory, les Navarre, les Gide, les Peyrefitte ...

A.N. - Est-ce que cela ne rejoint pas les problèmes des femmes qui sont moins bien acceptées que les hommes ?

E.P. - Exactement, et c'est pour ça que je dis toujours qu'on ne peut pas être lesbienne sans être féministe ; par contre, Dieu merci, on peut être féministe sans être obligatoirement lesbienne. Bien sûr, c'est le combat de toutes les femmes !

A.N. - Vous dites aussi que vous préférez les femmes ...

E.P. - Horizontalement, etc ... C'est un horrible malentendu. Ca aurait du être en réalité : je n'aime les hommes **que** verticalement mais ce n'est pas une coquille, c'est un lapsus inconscient.
La phrase en question a été très relevée mais il faut la remettre dans son contexte.
J'ai écrit ce livre d'une façon très linéaire puisqu'il s'agit de ma vie. A chaque fois je me remettais dans l'état d'esprit où je vivais les évènements.
Or, au moment de mon existence où j'écris ça je n'ai autour de moi que des idiotes tandis que je fréquente des Boris Vian etc ...
Il faut d'ailleurs reconnaître que depuis quatre, cinq ans, tout a prodigieusement changé ; il n'y a pas de comparaison entre les femmes de trente ans aujourd'hui et celles qui avaient cet âge-là quand moi j'avais trente ans !

A.N. - Elula Perrin, vous dites aussi que les femmes qui vivent entre elles partagent vraiment tout, y compris les corvées quotidiennes, n'est-ce pas un peu idyllique comme vision, n'y a-t-il pas finalement aussi une forte et une faible ?

E.P. - Oui, il peut y avoir une forte et une faible, mais au niveau des conditions matérielles, il existe incontestablement un partage.

A.N. - Comme dans un couple idéal !

E.P. - Oui, mais à ce point de vue là, c'est peut-être plus facile de former un couple idéal avec une fille qu'avec un homme. Toujours les idées acquises, le conditionnement !
Mais, si j'étais un homme, je crois que je serais pédéraste, j'irais vers mon propre sexe.

A.N. - C'est narcissique, ça !

E.P. - Totalement ! Je ne comprends pas le sexe opposé alors, si j'étais dans l'autre camp, je resterais aussi sur ma berge ...

A.N. - Mais, justement, la « démarche » de celui (ou celle) qui est, disons « hétérosexuel », ce qui lui plaît, c'est la différence, la non-connaissance, non ?

E.P. - Poussons même plus loin, l'homosexualité presque c'est la non-aventure ; je dis, moi : le sexe opposé je ne sais pas ce que c'est. Il est l'étranger et je n'ai pas envie de m'accoupler avec un Martien !!!

A.N. - L'âge, ça vous fait peur ?

E.P. - Oh, oui, très !

A.N. - Pourtant, vous avez choisi de ne pas avoir d'enfant, ne le regretterez-vous jamais ?

E.P. - Je regrette de ne pas avoir eu de **fille** (attention !) mais je ne regrette

pas d'avoir décidé de ne pas en avoir. Parce que, et ça je continue à le dire, un enfant qui n'aura pas de père, je trouve que, dès le départ, on ne met pas les chances de son côté ; ce n'est pas honnête !

A.N. - Les femmes ont souvent l'impression lorsqu'elles sont en compagnie d'une lesbienne, que celle-ci va leur sauter dessus, qu'il faut faire attention. Que pensez-vous de cette espèce de raisonnement ?

E.P. - Je crois que les femmes, quand nous sommes lesbiennes, nous considèrent comme des « mecs ». Alors, la drague. Mais justement pas ! Nous avons un très grand respect des autres femmes, de celles qui ne sont pas lesbiennes.
D'ailleurs moi, et même cela m'est peut-être particulier, je n'aime pas les filles qui ne sont pas déjà lesbiennes. Une fille hétéro, je peux la trouver divine, dans la mesure où elle a des hommes dans sa vie, je n'essaierai jamais de lui faire seulement la cour. De toutes façons, nous sommes aussi beaucoup moins agressives que les hommes.

A.N. - Vous donneriez à penser, en disant cela, que n'importe quelle femme peut devenir homosexuelle, si vous le souhaitez ?

E.P. - Elle peut avoir une aventure, elle ne deviendra pas lesbienne pour autant !!!

A.N. - Et la lesbienne-mec. Est-ce une légende ?

E.P. - Elle a existé en caricature, du temps de la garçonne. Elle n'existe guère plus que dans les « cabarets » féminins. Moi, je combats cette image de la lesbienne virile. C'est vraiment ridicule. Lorsque j'aime une femme, j'aime le reflet de moi-même !

A.N. - Ce n'est donc pas du tout l'envie de ressembler à un homme qui fait devenir lesbienne ?

E.P. - Ah non, pas du tout !!!

A.N. - Un monde sans homme, Elula Perrin, vous aimeriez ?

E.P. - Non, ce serait absurde. Je crois que c'est bien une société où il y a les deux. L'équilibre cela existe ; la nature a créé deux sexes. D'ailleurs, du moment qu'ils n'interfèrent pas dans ma vie, ils ne me dérangent pas, les hommes ! Je suis totalement libérée d'eux : financièrement, socialement, sexuellement, alors : « Laissez-les vivre » ! ...

Propos recueillis par Isabelle Sacuto

Elula Perrin « Les femmes préfèrent les femmes », aux Editions RAMSAY.

« La Maison Bonnadieu » ou le cinéma pseudo-innocent des années cinquante...

transe, transe, transe !

Aujourd'hui, les films de lesbiennes sont au cinéma ce que les journaux à sensations sont à la presse. Ces films, classés X pour la plupart, exploitent la fascination qu'exercent sur le public les ébats émoustillants d'homosexuelles mais on ne doit pas, surtout, y voir de femmes passionnées.

Si le cinéma d'auteur, ces dix dernières années, nous a permis d'entrevoir de réelles histoires « d'amour » et de passion entre femmes, depuis les débuts du cinéma, à Hollywood en particulier, la tendresse entre femmes est un moyen délicat de voiler que certaines d'entre elles se livrent même à l'acte sexuel. Images édulcorées de complicité féminine, de gestes gracieux (il va sans dire) de tendresse, apparaissaient subrepticement sur les écrans entourées d'un esthétisme à la manière hollywoodienne.
Dans les anées 20, Lillian Gish incarnait la pure et belle jeune fille. Irréprochable aux yeux de la censure, elle conservait son honneur dans tous les films qu'elle tourna à partir de 1917 avec Griffith. Puis 1921 mit fin à cette collaboration avec un merveilleux mélo « **Les deux orphelines** » joué par Lillian et sa sœur Dorothy. Des photos prises sur le plateau, pendant le tournage du film, montrèrent les sœurs Gish tendrement unies et enlacées.
Il est certain que ce film doit beaucoup à l'affection que se portaient les deux sœurs. Dans la scène finale, alors qu'Henriette (Lillian) est conduite à la guillotine, Louise (Dorothy) l'embrasse sur la bouche. Baiser innocent de désespoir, mais la presse à sensations dont les millions de lecteurs avides consommaient les gros titres chaque semaine, laissèrent entendre, photos de tendres enlacements à l'appui, que la relation entre les deux sœurs Gish avait un goût d'inceste.
Depuis 1921, à Hollywood, le ministre de la justice Will Hays, s'était donné pour tâche de sauvegarder la moralité du cinéma : pas de scène de séduction suggestive ou indécente ; pas de scènes d'amour passionnées indûment prolongées ; pas d'attouchements. Le sensationnel est fourni par la vie privée des vedettes, et de ceux qui travaillent à Hollywood, les journaux déversant dans leurs colonnes des histoires d'adultères, de prostitution, ou de relations sexuelles dites scandaleuses car homosexuelles, histoires visant directement les grands noms des compagnies majeures.
Dès les années 20, la romancière et scé-

nariste Elinor Glyn fut l'objet d'une campagne injurieuse, accusée de relations « trop intimes » avec la jeune Clara Bow pour qui elle écrivit le scénario de « **IT** ».

Sur les écrans, les signes de relations homosexuelles sont interdits, même suggérés. Pourtant, dans le « **Broadway Melody** » des années 1928, Anita Page et Bessie Love se frôlent parmi les « girls », se lançant de tendres œillades dans les froufrous des costumes vaporeux, pour capter l'attention des mâles. Dans « **Hoopla** » (1933), Clara Bow jouait les garçonnes espiègles. Sous la direction de Stenberg, Marlène Dietrich tournait en 1930 « **L'ange bleu** », habillée en homme, elle misait sur l'érotisme ambigu, puis dans **Marocco** (Cœurs brûlés) le même Sternberg lui fait embrasser sur la bouche une des clientes du cabaret.

Dans « **Sylvia Scarlett** », G. Cukor se laisse aller à ses fantasmes de metteur en scène en faisant passer pour un homme une Katharine Hepburn excessivement garçonnière.

Depuis tous ses films, depuis les années 1934, Mae West se fait régulièrement traiter par la presse de travestie. C'est peut-être cela qui l'a incitée à tourner, dans les années 65, ce chef-d'œuvre de mauvais goût que fut « **Hermaphrodite** » (1970).

En Europe, cependant, en 1921, sortait le fameux film de Pabst « **Loulou** » où le charme érotique de l'actrice Louise Brooks n'échappait à personne. Lors de la scène du bal mondain précédant le mariage de Loulou, Anna, plus masculine que jamais, entraîne Loulou parmi les couples distingués qui dansent. Puis elle la prend dans ses bras amoureusement, et toutes deux dansent, mains serrées joue contre joues. Cette danse amoureuse d'Alice Roberte et Louise Brooks avait été coupée dans la copie de « **Loulou** » présentée en France.

Puis, en 1931, une réalisatrice française, Léontine Sagan, scandalisait cette France bien pensante, en montrant dans « **Jeunes filles en uniformes** » une surveillante embrassant le ventre d'une élève. Par la suite, dans tous les films qui comportent des scènes de lesbianisme, ces scènes se passent entre l'héroïne farouchement homosexuelle et une femme qui l'aime en secret, prête à se sacrifier pour elle en faisant ce qui la dégoûte le plus, coucher avec un homme. Cette situation est fréquente dans les films allemands des années 40, et se rencontre parfois dans des films français, voir : Simone Renant, dans « **Quai des Orfèvres** » de G.H. Clouzot (1947).

A la même époque, la rivalité entre sœurs et surtout entre jumelles était une des rengaines favorites d'Hollywood. Il est intéressant de noter que si l'amitié entre hommes donnait souvent lieu à de superbes épopées, seuls les côtés négatifs des relations entre femmes étaient jugés dignes d'exploitation. Pourtant, le metteur en scène de «**Hands across the Table**» (1935) mise sur l'émouvante sensualité et amitié des femmes entre elles, surtout en mettant en présence deux vedettes, déjà par trop masculines, comme Marlène Dietrich (à nouveau ambigue) et Claudette Colbert. William Wyler est purement censuré lorsque, dans les années 40, il tente de porter à l'écran dans « **These Three** », la pièce de Lillian Hellman « The Children's hour ». Le sujet considéré comme scabreux, est considérablement amputé des scènes d'amour entre les deux héroïnes. Ce puritanisme exacerbé règne pendant vingt ans environ dans les studios d'Hollywood, c'est en 1961 que Wyler réussit à tourner « **La Rumeur** » comme il l'entend, sans rien dissimuler de la passion unissant les deux fondatrices d'un collège de jeunes filles de la bonne société. Dans ce film enfin, les deux héroïnes qui s'aiment ne sont pas

Et...
Dieu créa
les
Hommes

LE FILM DONT **PERSONNE N'OSE PARLER EN PUBLIC**
MAIS SEULEMENT DE **BOUCHE A OREILLE !**

grotesques, mais émouvantes (Shirley Mac Laine et Audrey Hepburn).

Il est étrange que le film typique de l'époque, «**Haunting**» de R. Wise (1963) montre deux femmes qui se lient parce que la terreur les a rapprochées. En effet, Claire Bloom et Julie Harris se consolent dans les bras l'une de l'autre de la peur que leur inspire une maison hantée par le diable ... femmes fragiles, femmes qui s'aiment, l'association est facile à faire.

Parmi les grands metteurs en scène d'Hollywood, certains sont inspirés par la psychanalyse, et la doctrine freudienne. C'est de tous, Jo Mankiewicz (qui, par ailleurs, sera en cure analytique pendant une longue période de sa vie) qui traite le plus ouvertement de l'inceste et de l'homosexualité (masculine) dans « **Suddenly Last Summer** » (1959). Pourtant, Mankiewicz n'ose aborder le thème de l'homosexualité féminine ; dans la comédie « **A Letter for Three Wives** », les femmes sont de charmantes amies certes, mais liguées contre une troisième femme qui est partie avec l'un de leur époux. A moins que dans cette troisième femme, qui n'apparaît d'ailleurs jamais à l'écran, chacun y voie un symbole d'une admiration inavouée pour un être féminin.

La créature de rêve qui règne à l'époque, c'est encore la femme sensuelle, amorale, libre de tout engagement (envers les hommes bien évidemment !).

En France, les héroïnes sont masculines bien innocemment, elles sont (encore) traitées de garçonnes dès qu'elles se libèrent du joug du mâle, mari ou amant. En 1957, Jacqueline Audry refait une version de la « garçonne » avec Andrée Debard, puis le « **Chevalier d'Eon** » en 1960.

L'érotisme est une production exclusivement suédoise mais raffinée et intelligente. Au moins les scènes très osées de « **L'heure du Désir** » (1957) de Egyl Holmsen sont empreintes de « naturalisme » : les deux sœurs amoureuses, se livrent à des jeux aquatiques dans une rivière. Le village jase, et l'une des sœurs se convertit à l'hétérosexualité, tandis que l'autre sombre dans un profond mysticisme.

Hollywood, au milieu des années soixante, se désintéresse complètement des femmes. Non seulement les vedettes sont reléguées dans de petits rôles féminins, mais encore les scénaristes se soucient peu de donner la moindre image du nouveau rôle social de la jeune femme. Cette insensibilité d'Hollywood à l'égard des femmes se traduit par la prolifération de minettes sexy, et de femmes-enfants passablement androgynes. Les producteurs gagnent plus d'argent avec des films de la « nouvelle culture », dont les héros sont tous garantis en provenance de la marginalité et contestataires : « **Easy Rider** » ; « **Macadam Cowboy** » ; « **Campus** » ; « **Alice's Restaurant** ».

Dans ces films, les hommes ne couchent avec des femmes que lorsqu'ils prennent un trip ! L'homosexualité féminine n'est plus qu'abordée avec une désinvolture navrante : « **Le Renard** » (1968), car la poule aux œufs d'or c'est plutôt la bisexualité («Bob,Carol, Ted and Alice», 1972).

En Europe, quelques rares films abordent franchement l'homosexualité, notamment le film tiré du roman de Violette Leduc « **Thérèse et Isabelle** » (1968) encore est-ce pour sublimer les amours d'adolescentes qui sont beaucoup acceptables (Cf. les photos et le film « **Bylitis** » de ce pauvre faux pervers qu'est David Hamilton).

S'il faut terminer sur une note optimiste, je conseille d'aller prendre un plaisir de l'œil et du corps, à la vision du « **Persona** » de Bergman, et un plaisir de cinéphile à celle de « **Je, Tu, Il, Elle** » de Chantal Ackerman, de loin le plus important.

Françoise Grassin

Quand Grizelda descend dans la rue, ou : En Mai, fais ce qui te plait. (photo Françoise Blondel)

Mes parents ont toujours refusé d'admettre mon hétérosexualité. A 12 ans, j'avais un très bon copain, grand, baraqué, qui adorait Dalida. On s'était fait remarquer au bal du « Sou des écoles » en venant déguisés, lui en gitane, moi en danseuse 1925.

homos

Un Parisien nous avait traités de tapettes, on ne savait pas ce que c'était. A 14 ans, j'avais couché avec tous les garçons du village, aujourd'hui ils sont mariés, c'est drôle.
Mon père voulait que je travaille la terre avec lui. Il était paysan, moi je trouvais que cela salissait les ongles ... Je suis parti, j'avais soif de la ville.
Vers 15 ans, je me souviens avoir pris le car à Aix en Provence pour descendre à Marseille en jupe plissée noire, mocassins plats et chaussettes blanches. Je suis allé danser dans un bouge le jour où la flotte américaine débarquait. Un adolescent déguisé en fille, cela passe très bien. Je n'avais pas de barbe. Plus tard, je me suis engagé à fond dans le militantisme : dans les années 66, j'étais aux Amitiés Franco Chinoises puis à la G.P. La politique cela refoule les gens, quand je balançais des cocktails molotov, je jouais au mec. J'ai dérivé après 1968. On a vraiment cru que les choses pouvaient changer. Les copains du Comité d'Action du 3e arrondissement ont commencé à flipper quand je me suis habillé en femme.
En fait, je ne m'étais jamais senti homosexuel, je n'ai jamais été dans des boîtes à pédés, j'ai rarement couché avec des homosexuels.

Un mec qui se sent pédé se sent solidaire d'un milieu, appartient à un ghetto, ce n'était pas mon cas.

Le FHAR c'était le flip. On était récupérés. Avec des copains, on a créé un groupe informel : « Les Gasolines » qui refusait de se rallier à l'homosexualité traditionnelle avec le schéma classique « enculeur-enculé ». On n'était pas sérieux, on était même plutôt bordéliques, la minorité délirante du mouvement des Beaux Arts. Pour nous, l'action politique consistait à se maquiller, à descendre à Barbès en maillot de bain, juchés sur des talons-aiguilles, avec du poil aux jambes. On courait dans les manifs du 1er mai avec des slogans différents « Prolétaires de tous les pays caressez-vous » ou « CRS serrez les fesses ». C'était très mal vécu par les gauchistes. Comme on avait tous un passé de militants, on connaissait bien le langage politique, la dialectique. On avait de sacrées répliques.
En 1972, on est allés en pleureuses à l'enterrement d'Overney. On a bien failli se faire lyncher par le service d'ordre. J'ai quitté les maos à cette époque, ils étaient vraiment trop rigides.
Le G.L.H-P.Q. aujourd'hui c'est dans la lignée des mouvements américains. Ils ont beau dire, leur structuration politique est similaire. Ils se présentent aux élections, ils veulent être un mouvement de masse. Ils n'en ont pas la force. Leur discours sur l'homosexualité est dépassé, même s'ils défendent l'homosexuel de chez Renault, ce dernier n'ira pas au GLH. C'est délirant. Nous, on n'en avait rien à faire d'être reconnus. Ce n'est pas une solution de s'inscrire à un bureau politique pour s'affirmer comme homosexuel ou comme homme tout court.
« Arcadie » c'est pire, c'est le rackett organisé de jeunes homos paumés de province qui arrivent à Paris pour être mis en main par de vieux messieurs chez qui ils feront des ménages.
Nous, les Gasolines, au début, on se choisissait des prénoms invraisemblables pour exprimer notre féminité. Desdémone, ou Marlène ... Marie-France copiait Marilyn ...

Très vite on en a eu assez de ressembler à des femmes objets

Grizelda c'est lourd à porter, moi je préfère Camille.
Evidemment, être travesti ou transexuel pose quelques problèmes. En cas de contrôle, je peux sortir une carte délivrée par une Association de Malades Hormonaux. « Malades » c'est tout dire ... La « présidente » de l'Association, est un ancien déporté qui a été soumis par les nazis aux hormones. En fait, il était ravi mais quand il est rentré, il est allé faire le tour de toutes les organisations d'anciens combattants en pleurant « Regardez ce qu'ils m'ont fait ». Du coup, il a eu le droit de créer cette association complètement réac.
Là-bas, ils ont failli s'évanouir quand ils m'ont vu maquillé, les ongles peints et les cheveux rouges.
En fait, ils aimeraient qu'on passe pour des gens respectables. Ils se vantent de trouver du travail à un travelo qui bosse maintenant dans un prisunic dans le Nord comme caissière. Je n'ai

pas décidé d'être travesti pour être une femme effacée. En cas de contrôle, je peux néanmoins sortir la carte qu'ils m'ont donnée. Cela se présente comme une carte d'identité. Sur un revers, ton pseudonyme féminin est inscrit. Le double est envoyé à la Préfecture de Police. Tu es donc fiché, mais grâce à cela j'ai pu ouvrir un compte en banque au nom de « Mademoiselle ».
Si tu as un gosse, cela devient impossible de le garder. Les assistantes sociales ont vite fait de te l'enlever.
Je me prostitue depuis trois ans. Il y a un truc à faire sur les hommes qui couchent avec des travestis. Je les plains. J'en vois beaucoup, la majorité sont des pères de famille. Je suis gentil en disant que 70 % d'entre eux sont incapables de coucher avec un garçon.

Avec moi, c'est rassurant, je ressemble à une fille

Mais si je n'avais pas une bite, je ne ferais pas un rond.
J'ai vécu plusieurs années avec un homme qui n'avait jamais eu auparavant de rapports homosexuels. Il faisait 1m98, à côté j'avais l'air d'une petite fille. Une fois je l'ai laissé à Pigalle le temps de faire une course. Pendant qu'il téléphonait, il s'est fait draguer par un mec. Il a bien failli lui casser la gueule.
Au début, en m'habillant en femme, je jouais sur l'ambiguité. Mais dès le moment où tu commences, tu as envie d'aller plus loin. Une copine m'a fait une piqure d'hormones. Quinze jours plus tard, mes seins poussaient. J'ai senti un frétillement c'était fabuleux. Ma voix n'a pas changé, même si on m'appelle « Monsieur » au téléphone, je n'ai pas envie de la trafiquer. J'ai supprimé les hormones, j'ai maintenant des seins en silicone. J'ai subi six anesthésies générales. Cela m'a couté 7 millions pour ressembler à ce que je suis. Arcades sourcillières, nez, paupières, maxilaires, j'ai tout fait modifier. C'est une envie de perfection. Je veux devenir transexuel, je compte aller au Colorado. Je me sens capable de prendre mon pied sans mon sexe d'homme. Les gens ne comprennent pas, vivent cela comme une mutilation. Mais j'ai envie de relations avec les hétéros, envie d'être pénétrée et peut-être d'avoir un vagin.

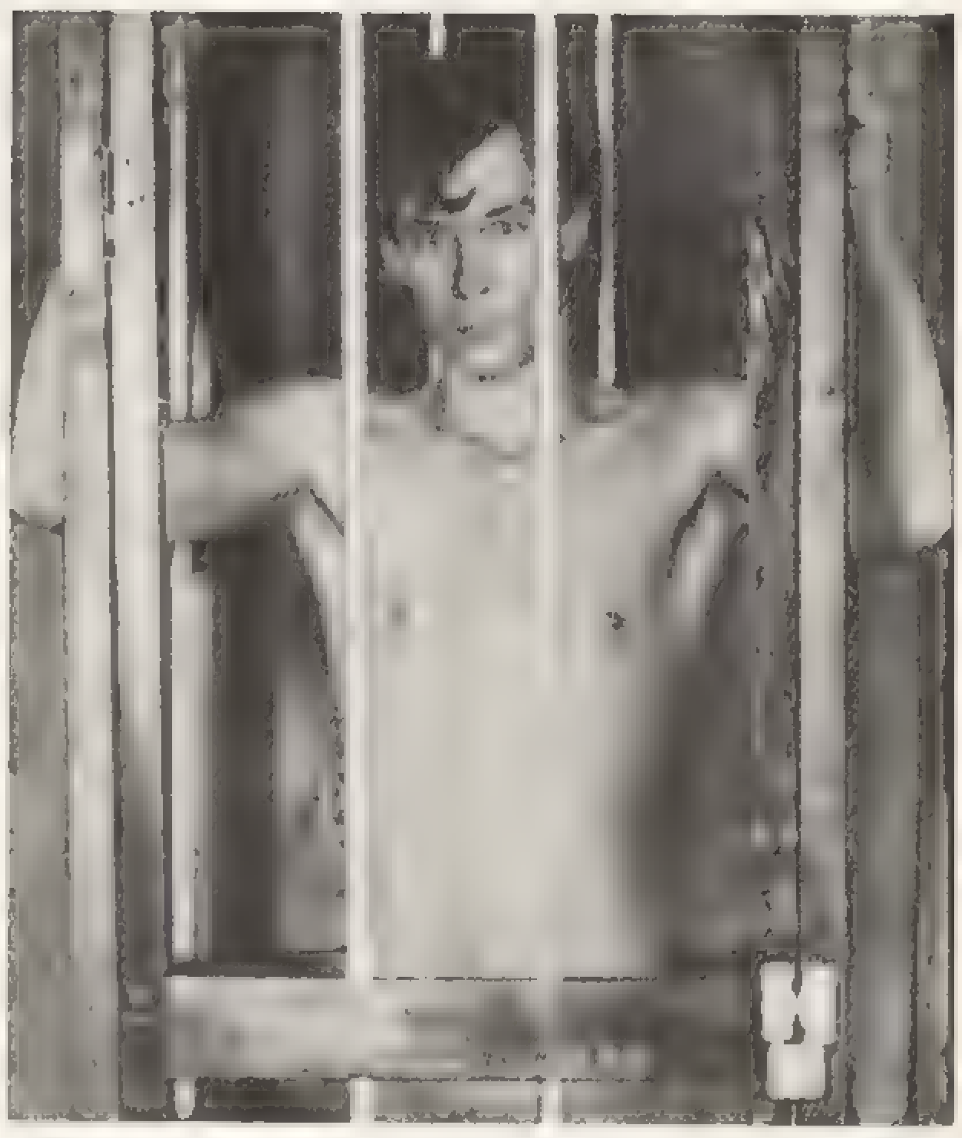
Carine Lenfant

ET VICE VERSA

Il y a deux ans exactement, les lecteurs du meilleur quotidien de Montréal (Canada) ont pu lire (édition du 13 avril 1976) :
« Los Angeles (AP). Les policiers en civil qui se sont infiltrés dans un club étrange où l'on vendait des « esclaves » homosexuels aux enchères ont arrêté 40 personnes au cours d'une descente effectuée samedi soir.
Le capitaine Jack Wilson, de la brigade mondaine de Los Angeles, a fait savoir que l'immeuble où se déroulaient les enchères était équipé de « donjons et de cellules ». Dans les « donjons » se trouvaient des chaînes et autres articles de contention. « C'était faiblement éclairé », a-t-il ajouté. Les « esclaves » étaient conduits sur une sorte d'estrade par un commissaire-priseur, et étaient alors « examinés par les éventuels acheteurs ». Le commissaire-priseur soulignait les attraits particuliers des sujets à vendre, et les enchères commençaient.
Plus de 200 personnes se trouvaient dans l'immeuble lors de la descente de police, déclenchée au terme d'une enquête de plusieurs semaines.
Les personnes arrêtées risquent de un à dix ans de prison.»

ESCLAVES AUX ENCHERES

Les transexuels diffèrent des homosexuels dans la mesure où les transexuels hommes ne se considèrent pas comme des hommes mais comme des femmes (et vice versa). Le transexualisme n'est pas un phénomène nouveau. La mythologie grecque et l'histoire romaine abondent de cas similaires.
Même si les opérations chirurgicales réussissent, les résultats ne sont pas toujours parfaits, esthétiquement parlant.
Côté hommes, l'opération consiste à couper le pénis et à utiliser la peau des testicules pour tapisser l'intérieur du nouveau vagin.
Côté femmes, des testicules sont transplantées et un pénis est fabriqué à l'aide des greffes de peau.
« L'opération semble nécessaire quand il n'existe aucun traitement susceptible d'aider les transexuels à s'assumer tels qu'ils sont » a déclaré le psychiatre Charles Stone de l'université de Californie à Los Angeles. « Ce ne sont pas des malades, ou des monstres.»
Mais, par ailleurs, d'autres médecins contestent le nombre d'opérations qui a tendance à augmenter dans des proportions impressionnantes. Les problèmes psychologiques ne sont pas réglés pour autant. Un homme qui devient femme, ou le contraire, doit faire face à la répugnance de son entourage ou de sa famille, et rien ne prouve qu'il soit mieux dans sa peau « après » l'opération. Jude Patton, 36 ans, a dépensé 6500 dollars pour être ce qu'elle est aujourd'hui : un homme. Elle affirme néanmoins « Je regrette de ne pas m'être faite opérer plus tôt. Je m'acceptais comme homosexuelle mais je me sentais différente. Je détestais mon corps de femme. Je détestais mes hanches, mes seins, je rêvais de posséder de longues cuisses. Mes héros favoris étaient Roy Rogers et Robin des bois. Après le lycée, je me suis habillée en garçon puis j'ai travaillé chez un vétérinaire. J'ai entendu parler du programme de l'université de Stanford. J'y suis allée. Grâce aux hormones mâles, ma voix est devenue grave, ma graisse a disparu. Mes muscles ont changé. Maintenant, je me sens bien.»



Carine Lenfant

ces amants et ces amantes (2)

GUY HOCQUENGHEM

A.N. - Guy Hocquenghem, on naît homosexuel ou on le devient ?

G.H. - Je pense que c'est une autocréation. On est homosexuel parce qu'on veut l'être, c'est tout ! Il n'y a pas d'éthiologie.

A.N. - On veut l'être pourquoi ?

G.H. - Il n'y a pas de pourquoi ! C'est un acte de la liberté humaine. J'ai, pour ma part, une forme de raisonnement très particulière. Je pense que toute explication de l'homosexualité est un danger terrible. On n'explique pas l'hétérosexualité, on n'a pas plus à expliquer l'homosexualité. La seule chose que l'on puisse affirmer, c'est qu'elle n'est due à aucune des explications qui ont été données, ni génétique, ni psychologique, ni même éducative ! ...

A.N. - Vous ressentez cette espèce de crainte des « hétéros » mâles face à des « homos » mâles également ?

G.H. - C'est vrai, lorsque quelqu'un dit qu'il est homosexuel, tous les hommes de l'assemblée ont immédiatement une sorte de trouille à l'idée qu'il va leur sauter dessus mais c'est absurde ! C'est nier le fait que des gens qui sont homosexuels peuvent choisir aussi ; ce n'est pas parce qu'ils sont homosexuels qu'ils désirent tout ce qui traîne !!!

A.N. - Pensez-vous que, socialement, l'homosexualité masculine soit mieux acceptée que l'homosexualité féminine ?

G.H. - Ca, c'est un peu compliqué, il faut faire la distinction entre le fait que, de toutes façons, on vit dans une société d'hommes. C'est un type d'analyse que j'ai pratiqué quand j'écrivais « le désir homosexuel » ou des livres de ce genre et qui consiste à dire : de toutes façons, c'est très simple, la société est en réalité homosexuelle homme, sans le savoir, mais c'est précisément pourquoi elle ne supporte pas l'homosexualité quand elle est dévoilée puisque cela revient à lui renvoyer son secret à la face. C'est très simplifié, bien sûr !
Le lesbianisme, au contraire, a toujours été à la fois accepté et passé sous silence par la société mâle. Une scène entre lesbiennes n'a rien de dégradant pour la société hétérosexuelle normale

Guy Hocquenghem : « C'est un peu compliqué... »

des mâles. C'est plutôt érotique et il n'y a pas de mobilisation de cette société mâle contre le lesbianisme.

A.N. - Parce qu'il ne porte pas atteinte à la virilité ?

G.H. - Exactement ! Alors qu'il y a de toute évidence une mobilisation au sens physique du terme contre la vie homosexuelle masculine. Cela dit, quant au mode de fonctionnement, le fait est que les homosexuels masculins ont à leur disposition tout un réseau qui est certes beaucoup plus ténu et léger en ce qui concerne les femmes.

A.N. - Pour des raisons pratiques ou biologiques ?

G.H. - Pratiques, c'est évident, sociales.

A.N. - La bisexualité ? A l'heure actuelle, on dit presque que cela devrait être la norme. Le pensez-vous aussi ?

G.H. - En réalité, et là est bien le fond de l'affaire, les gens veulent toujours fonder une nouvelle norme sexuelle ; celle-ci serait soi-disant la bisexualité en tant qu'elle ajouterait finalement l'homosexualité à l'hétérosexualité.
Je dirai plusieurs choses : la première c'est que ceux qui se proclament concrètement bisexuels sont en général tout simplement des hétérosexuels qui ajoutent de temps en temps un petit piment homosexuel à leurs aventures. Tous ceux que j'ai rencontrés étaient ainsi.
Je n'ai pas rencontré la démarche inverse. C'est extrêmement rare ; ils ne se considèrent jamais comme des bisexuels ! Alors, présenter la bisexualité comme un modèle ou une norme sexuelle de l'avenir, je trouve que c'est monstrueux ! En plus, ça suppose un écrasement de toute la société sur un modèle uniforme.
Ensuite, dire que tout le monde est homosexuel est un argument très mauvais. D'abord, c'est faux et puis c'est un argument totalitaire qui consiste à affirmer : chacun d'entre nous doit avouer son homosexualité !!!

A.N. - Etre homosexuel, c'est aussi accepter de ne pas avoir d'enfant ?

G.H. - Oui, encore qu'il y ait beaucoup d'homosexuels qui veulent adopter des enfants. De toutes façons, il y a là une absurdité actuelle, propre à notre société totalement occidentale et moderne, disons depuis deux siècles, qui est l'idée que les enfants appartiennent exclusivement à la famille nucléaire, à savoir aux parents qui les ont engendrés !
Dans la société française même du 18e, du 17e siècle, l'échange des enfants était systématique. L'enfant circulait. Dire : les homosexuels sont des gens qui ont choisi de ne pas avoir d'enfant est absurde ; c'est l'inverse. Le désir de relation avec les enfants est une impulsion très forte chez ceux qu'on nomme les homosexuels.

A.N. - C'est vrai, vous n'aimez pas ce mot, vous lui préférez celui de « folle ». Une « folle », c'est quoi ?

G.H. - C'est un terme qui désigne (moi, j'aime bien ce mot-là !) une personne qui est déraisonnable dans ses désirs ; qui n'est pas capable tout au moins de les limiter à ce que la société exige de lui.
Une folle, ce n'est pas particulièrement des gens qui ont l'allure de folles. Il est toutes sortes de folles ; des folles à moustaches aussi bien que des folles très féminines.
Une folle, c'est pour moi le meilleur terme actuellement qu'on puisse utiliser.

A.N. - C'est comme pédé ! J'ai trouvé très étonnant, en rencontrant des homosexuels masculins, de les entendre entre eux se traiter de « pédés » et trouver ça très drôle. Moi, j'avais l'impression que c'était une insulte ?

G.H. - Eh bien oui, c'est une insulte ; mais c'est une manière de revaloriser les insultes que de pratiquer ce « retournement », cette dérision, que de dire : nous sommes fiers d'être des folles ou des pédales !

Propos recueillis par Isabelle Sacuto

Guy Hocquenghem avec J.L. Bory « Comment nous appelez-vous déjà » chez Calmann-Lévy.

Le Désir homosexuel chez J.-Pierre DELARGE

La Dérive homosexuelle, chez J.-Pierre DELARGE.

« Come to Man's Country »
(Venez au pays des hommes).
L'invitation est claire,
le publicité affichée à l'entrée de Christopher Street
donne le ton. Ici, à New York,
au cœur de Greenwich Village on pénètre
de plain-pied dans un autre univers.

gay USA

Le sexe est « gay » sans équivoque. Dans la rue, les bars, des hommes draguent d'autres hommes ouvertement. On s'embrasse, on s'enlace au grand jour. De jeunes éphèbes tenant leur chien en laisse, se dandinent dans leurs jeans trop serrés. Plus « virils » un groupe de mecs gainés de cuir s'avance en roulant des mécaniques.

Centre de tous les regards, le sexe est mis en valeur, rembourré au besoin. Il faut bien tricher, on juge sur la marchandise.

Quelques trous savamment disposés au fond des pantalons permettent aux voyeurs de jeter un coup d'œil.

Pour éviter les malentendus, certains homosexuels affichent leurs préférences. La couleur d'un mouchoir accroché à la ceinture n'est pas neutre. Les initiés comprennent. Noir : l'homme est un adepte des relations sado-maso. Bleu : de la fellation. Jaune : il aime l'urine. Marron : la merde. Gris : les chaînes. Kaki : l'uniforme. Orange : tout, sans restriction.

Un trousseau de clés, selon qu'il est porté à droite — le sujet est « passif » — ou à gauche — il est « actif » — est tout aussi signifiant. Questions directes, réponses franches, l'affaire se conclut vite. Le nouveau couple part s'isoler quelques heures.

La communauté homosexuelle de New York se porte bien. Ses membres, facilement reconnaissables, se comptent par centaines de milliers. Car les temps ont changé, l'homosexualité honteuse n'a plus cours. Draguer en catimini dans les pissotières ou le métro c'était vraiment trop sordide. Aujourd'hui, on ose clamer très haut le droit à la différence. New York, San Francisco, Los Angeles, ont leurs quartiers réservés, leurs boutiques spécialisées, leurs plages (Paradise Cove près de Malibu, Fire Island à New York). L'Amérique découvre avec stupeur

Magnum

USA : 1969, homosexualité et slogans hippies se confondent.

que cinq millions de ses mâles, vingt millions selon certaines estimations, si l'on tient compte des « pédés honteux » sont homosexuels.

En 1948, le rapport Kinsey avait déjà fait l'effet d'une bombe : 37 % des Américains blancs de sexe mâle y reconnaissaient avoir vécu une expérience homosexuelle, poussée jusqu'à l'orgasme, au cours de leur vie adulte. 13 % avaient eu la tentation d'une aventure de ce type. 4 % s'avouaient exclusivement attirés par les hommes.

A la même époque, le premier groupe homophile était créé : la « Mattachine Society » qui allait essaimer un peu partout. Suivi bientôt de « One Inc ». Les femmes emboitaient le pas avec « Les filles de Billitis ». Mais pendant longtemps, les homosexuels ne demandent pas grand chose. Tout au plus qu'on les considère comme des citoyens « honnêtes » et respectables. Ils veulent la paix, se font discrets et ne remettent pour le moment aucune valeur en question.

En 1965, premiers remous : le Dr. Frank Namery, de la Mattachine Society de Washington critique la discrimination que subissent les homosexuels, il en rend responsable le gouvernement fédéral.

En 1966, les choses bougent en Californie. A Los Angeles, une manifestation est organisée pour protester contre l'exclusion des homosexuels des rangs de l'armée. La SIR (Society for Individual Rights) est créée. Cent cinquante groupes homophiles existent alors dans tous les Etats-Unis.

En juin 1969, une descente de police à New York met le feu aux poudres. Au « Stonewall Inn », bar dansant où les homosexuels sont nombreux, les rafles sont fréquentes. Un soir, au lieu de fuir, les homos s'organisent et ripostent violemment. Trois jours de bagarres dans les rues : les « gay people » ont relevé la tête. Ils réclament le droit d'exister.

Deux mouvements importants sont nés de là : « Gay Liberation Front » et « Gay Activist Alliance »

Plus d'un millier d'organisations militantes en découlent.

« Libération » scandent les homosexuels dans toutes les manifesta-

tions, les marches publiques où ils se battent pour l'égalité civique.
Ils affirment très haut que l'homosexualité est un droit, une sexualité comme une autre.
Minorité opprimée, ils se rangent tout naturellement au côté des féministes — le Women's lib vient de naître — qui réclament la libre disposition de leur corps.
Les slogans fleurissent : « Said it loud, we are gay and we are proud » (« disons-le très fort, nous sommes homosexuels et nous en sommes fiers ») « Out of the closets, into the streets » (Sortons des chiottes, descendons dans la rue »).
Après le « Black power », voici le « Gay power ».
Les Black Panthers sortent de leur réserve : « Le mouvement de libération des homosexuels est un mouvement authentique. Nul dans cette société reconnaît aux homosexuels le droit d'être libres. Ils sont peut-être la couche la plus opprimée de la société. Nous ne devons jamais dire qu'un mouvement est secondaire quand ses militants font tout pour changer radicalement la vie. Rien ne nous permet d'affirmer qu'un homosexuel ne peut pas, lui aussi, être un révolutionnaire. Bien au contraire, il y a de fortes chances pour qu'un homosexuel soit parmi les plus révolutionnaires des révolutionnaires. »
Jean Genet n'est pas étranger à cette prise de position.
Carl Whittman publie son « Manifeste homosexuel ».
« Depuis un an, nous parlons de libération et nous nous donnons les moyens d'y parvenir. Comment cela a-t-il commencé ? Je ne saurais le dire. Peut-être avec le mouvement noir, ou le mouvement hippie qui nous a appris à ne plus « faire semblant ». La condition de ghetto nous lève le cœur. Là où il n'y avait que frustration, aliénation ou cynisme, quelque chose de neuf apparaît. Nous sommes en colère contre ce qu'on nous a fait. »
Devenus puissants, les groupes commencent à faire pression pour que les choses changent.
Le 15 décembre 1973, l'Association Psychiatrique Américaine adopte une résolution : « L'homosexualité en elle-même et par elle-même n'implique aucune altération dans le jugement, la stabilité, l'honnêteté ou les capacités professionnelles. L'Association Psychiatrique Américaine déplore donc toutes les discriminations publiques et privées dont sont victimes les homosexuels dans les domaines tels que emploi, le logement ou l'habitation collective. »

L'homosexualité, enfin, n'est plus considérée comme un « trouble mental »

En 1974, certaines personnalités politiques défraient la chronique : Allan Spear, sénateur du Minessota, déclare ne plus vouloir se cacher. Elaine Noble affirme « Je suis lesbienne » et parvient néanmoins à se faire élire député du Massachussetts.
La revendication consiste essentiellement à « faire comme les autres ». Les féministes veulent avoir la possibilité de s'engager dans les Marines ou entrer à l'Académie militaire de West Point... les homosexuels de la même façon souhaitent s'enrôler dans l'armée ou dans la police. Leonard Matlovich est interviewé dans le « Times » parce qu'il intente un procès à l'US Air Force qui ne veut pas d'un homosexuel déclaré.
En quelques années, sous la pression des groupes activistes, 18 états abrogent leurs lois contre la sodomie. La notion de délit, d'acte contre nature, pour les actes sexuels commis entre adultes consentants, disparaît. 39 villes votent des mesures anti-discriminatoires.
Citoyens à part entière, les homosexuels ? Rien n'est encore acquis. L'Amérique silencieuse, puritaine, gardienne de la moralité, n'a pas dit son dernier mot.
La campagne déclenchée par Anita Bryant — ex-reine de beauté et vedette de films publicitaires vantant les mérites du jus d'orange — est à ce titre exemplaire.
Miami avait voté en janvier 1977 un décret interdisant à quiconque le droit de refuser un logement ou un emploi à une autre personne sous prétexte de ses relations affectives ou sexuelles.

Critiquer l'homosexualité, l'accuser de perversion ne suffit pas à ameuter les foules

Six mois durant, la campagne bat son plein. Radio, télévision, tout est bon. Les vieux démons du mac carthysme resurgissent. Des autocollants circulent. On n'y lit plus « Kill a commie for christ » (tuez un communiste pour l'amour du christ) mais « Kill a queer for christ » (tuez un pédé).
Le péril « gay » est à nos portes. L'homosexuel n'est pas seulement dangereux, il est diabolique. D'ailleurs, « C'est le diable qui parle par sa bouche ». « Savez-vous pourquoi Dieu hait les homosexuels : parce le mâle mange le sperme d'un autre homme, forme concentrée du sang. L'homosexuel mange la vie. » Cannibale, il suffisait d'y penser. Le monde est séparé en deux : d'un côté, les « bons » pour la Famille et la Religion, de l'autre les « méchants » contre elles.

Magnum

Et ça marche ! Les 60 000 signatures requises pour soumettre la loi, passée en janvier, à un référendum sont acquises.
Le vote a lieu : 202 000 personnes contre l'ordonnance libérale. 89 000 voix seulement favorables à la non-discrimination.
La majorité silencieuse, rebaptisée pour les besoins de la cause « majorité normale » a gagné.
En Floride, on pourra encore renvoyer un enseignant pour « crime contre nature », interdire à une lesbienne de louer un appartement.

Carter était allé plus loin. Pendant sa campagne présidentielle, il n'avait pas hésité à se déclarer en faveur de « l'amendement Bella Abzug ». Baptiste praticant, moraliste à souhait, il n'en était pas moins partisan de l'extension de la loi votée en 1964 contre toute discrimination raciale, à celle que subissent les homosexuels.
Madame Carter se montrait en public en 1976 avec le révérend Troy Perry, fondateur de l'église homosexuelle : Metropolitan Church Community (favorable aux mariages homophiles).
Le pays ne suit pas. Pas partout en tout cas. Les homosexuels que l'on repère, ceux qui vivent dans les grandes métropoles ne sont qu'une minorité privilégiée : New York, la Californie ne représentent pas l'Amérique tout entière.
Et même dans ces grandes villes, ils ont tendance à se regrouper, à vivre en vase clos, dans des quartiers réservés où ils peuvent évoluer sans craindre les représailles. Monde à part, nouveau ghetto « plus doré » qui ne doit pas faire oublier — dit Carl Whittman — que si « San Francisco (ou New York) est un camp de réfugiés pour homosexuels, c'est que nous avons quitté toutes les régions du pays. Que nous nous sommes sauvés loin de ces provinces où être nous-mêmes compromet toutes chances de travailler et de vivre correctement. Ici, nous n'avons pu trouver le paradis, mais ailleurs c'est l'enfer. »

Carine Lenfant

INTERVIEW D'UN HOMOSEXUEL TROP VRAISEMBLABLE POUR NE PAS AVOIR ETE INVENTE DE TOUTE PIECE PAR MADAME SOTHA...

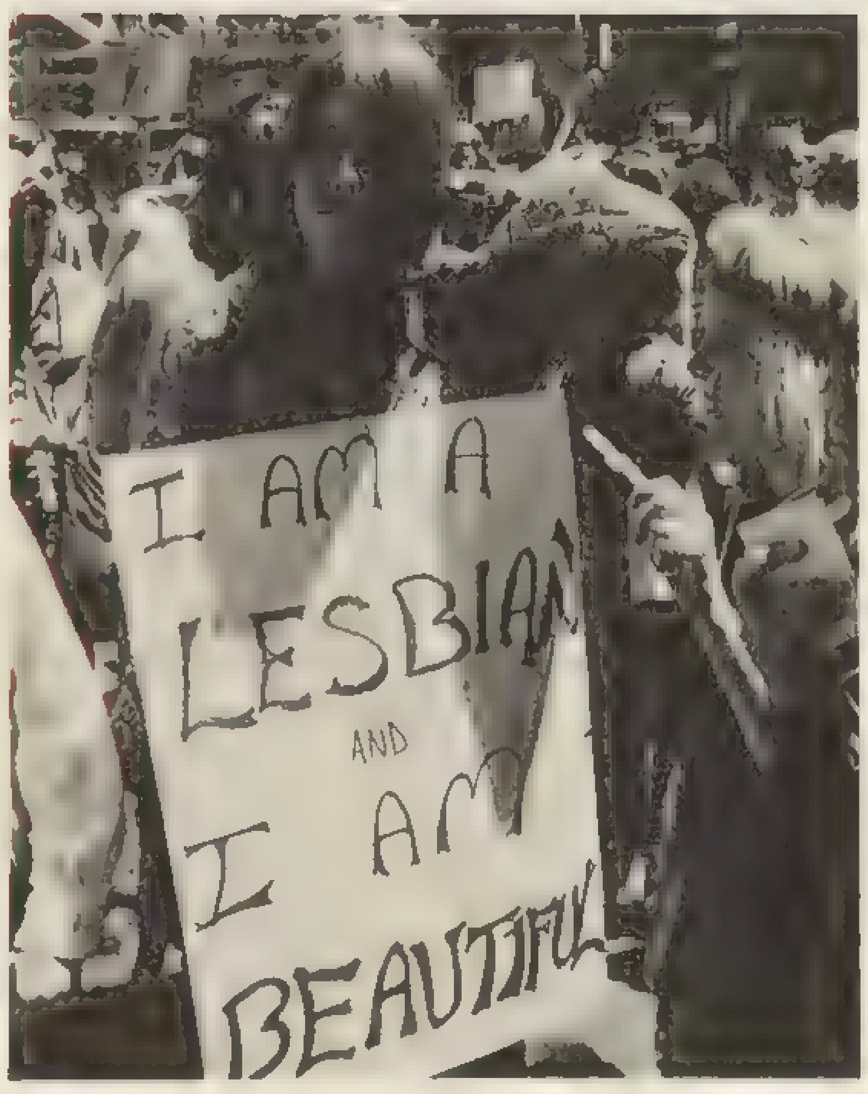
tous des pédés ?...

Patrice M... est assis devant moi. Calme, élégant, foulard de soie mauve, couleur qui s'imposait pour s'harmoniser avec son teint de lys et de roses. Il porte un pantalon à pinces, le même que celui que je me suis acheté hier, mais sur lui ça tombe beaucoup mieux. Je mets le magnéto en marche, il éteint sa cigarette.
— Bonjour. Je me présente : Sotha, je fais une enquête pour un journal qui s'appelle Ah ! Nana.
— Ah !
— Nana. Une enquête sur les homosexuels.
— ...
— Homo-sexuels et sexuelles, bien sûr.
— Bien sûr.
— Et justement on m'a dit que ... que vous ...
— Oui ?
— ... que vous en étiez, quoi, si on peut dire, comme on dit, ha ha !
— Ha.
— Alors je voudrais savoir si, euh ... si ... enfin si c'est vrai.
— Quoi ?
— Ben que vous en êtes.
— Bé voui.
Il sourit, rallume une cigarette, j'ai envie de rembobiner et de recommencer, mais je serais obligée de lui expliquer pourquoi et ça m'embête. Je respire à fond.
— Bon. Alors tant mieux. Tant pis. Je veux dire tant mieux pour moi, pour mon article.
— Et tant pis pour moi, n'est-ce pas ?
— Oh, bof, non.
— Alors ?
— Oui. Alors première question : depuis quand êtes-vous homosexuel ?
— Longtemps. Toujours.
— Et vous n'avez pas honte ? je ... je veux dire ça ne vous dérange pas, enfin vous n'avez pas de complexes ?
— Pas vraiment.
— Vous ne regrettez pas ? Vous n'avez pas l'impression d'avoir manqué quelque chose ?
— Non.
— Les femmes ne vous intéressent pas ?
— Les femmes intéressantes, si.
— Comment ça ?
— Les gens intéressants m'intéressent, c'est comme tout.
— Mais elles ne vous font pas bander ?
— Non.
— Alors pourquoi les homosexuels imitent-ils souvent les femmes ?
— Je ne sais pas.
— Et surtout, pourquoi les imitent-ils si mal ? On dirait qu'ils cherchent à les caricaturer.
— Ah ?
— Oui, et c'est pourquoi ils n'ont aucune chance de séduire les vrais hommes — ceux qui aiment les vraies femmes, quoi.
— Est-ce bien utile ?
— Et que pensez-vous des femmes homosexuelles ?
— Rien de particulier.
— A propos je pense qu'il ne faut pas confondre les homosexuels avec des gens ... disons normaux qui ont de temps en temps des amitiés particulières, et vous ?
— Moi quoi ?
— Qu'en pensez-vous ?
— Rien de particulier.
Il sourit et tourne le chaton de sa bague vers l'intérieur. Je me demande ce que je vais pouvoir fixer d'autre pour éviter son regard courtois.
— Ca ne vous fait pas de la peine qu'on vous traite de tapette, de tantouse, petite tante, grande folle, vieille pédale ...
— Je vous en prie ...
— Selon vous, pourquoi attirez-vous généralement la fureur du peuple alors que vous n'êtes pas spécialement agressifs ?
— Je ne sais pas ...
— Vous ne voyez pas ?
— Ben non.
— Mais vous ressentez cette agressivité ?
— Bé voui.
— « Bé voui, ben non, peut-être, je sais pas » ... Je vais vous dire pourquoi vous énervez le monde : vous êtes mou, vous ne faites pas d'effort, vous vous foutez du monde, regardez-moi ça, cette interview, c'est de la merde, je vais vous dire : vous êtes bien tous les pédés minables, voilà

SOTHA

Mon mari, quand il est pas là, si je vais avec des femmes, ça lui fait rien !

bobonettes



Magnum

« Je suis une lesbienne et je suis belle »

J'en ai entendu des bobonettes qui allaient se dévergonder pour un soir, sans risque et sans se troubler la conscience, avec l'autorisation tacite du mari ! En plus, qui attendaient que je lache mon volant pour leur fiche la main au jupon moiré, parce que se faire chateminer par une chauffeuse de taxi, ça c'est super-hip, ma sœur ! Ah non, plutôt les déverser dans le caniveau. Entre le mec bloqué violeur et la nana en désir de viol blanc, vous me dégoûtez du pareil au même. C'est le même mépris du féminin. Le féminin, c'est plus grave, ça compte pour du beurre ! Comme le disent et le font les distinguettes qu'on décharge à pleins taxis devant chez Régine, rue de Rennes, rue Princesse et compagnie ! La même sexualité en eau mousseuse qui risque pas de saouler.

Les mouvements des femmes ont permis à la bourgeoise de se divertir quand le mari est aux affaires sans plus se poser de problèmes. On l'a bien lu, sur des journaux très sérieux, que ces petits voyages, non plus en Suisse ou à Londres, mais à Lesbos, avaient été une cure salutaire (genre désintoxe, autoanalyse, « repenser son mariage »), pour les couples. Les vrais couples bien sûr. Les hétéros qui eux, peuvent reproduire selon l'Eglise, selon l'Etat et même selon une certaine Ecologie.

En 78, ne pas avoir eu d'expérience lesbienne, c'est aussi ridicule qu'être vierge dans les années 60 !

L'homosexualité pour suivre la mode ou par thérapeutique, c'est cracher sur l'homosexualité, en faire une sexualité d'appoint, qui sera toujours une chose anormale, mal vécue et déconsidérée, quand c'est pas combattue.

L'homosexualité n'est pas non plus un refuge. Ni le bonheur assuré. Beaucoup de couples homosexuels reproduisent la mentalité ambiante dominant-dominé. Mais dans le couple lesbien, par exemple, qui pratique la parthénogénèse (en Angleterre, certains hommes se sont déclarés donneurs de sperme exclusifs pour homosexuelles), c'est tantôt l'une tantôt l'autre fille qui peut avoir le bébé. Et si des couples homo masculins adoptent des enfants, peut-être des femmes voudront être donneuses de rejeton à ceux-là exclusivement. Admettre aussi que des femmes veulent concevoir et accoucher, mais pas élever le gosse. D'autres, l'inverse : porter, mais pas élever. Lorsque toutes ces solutions, cet amour croisé, existeront, ce sera un autre monde.

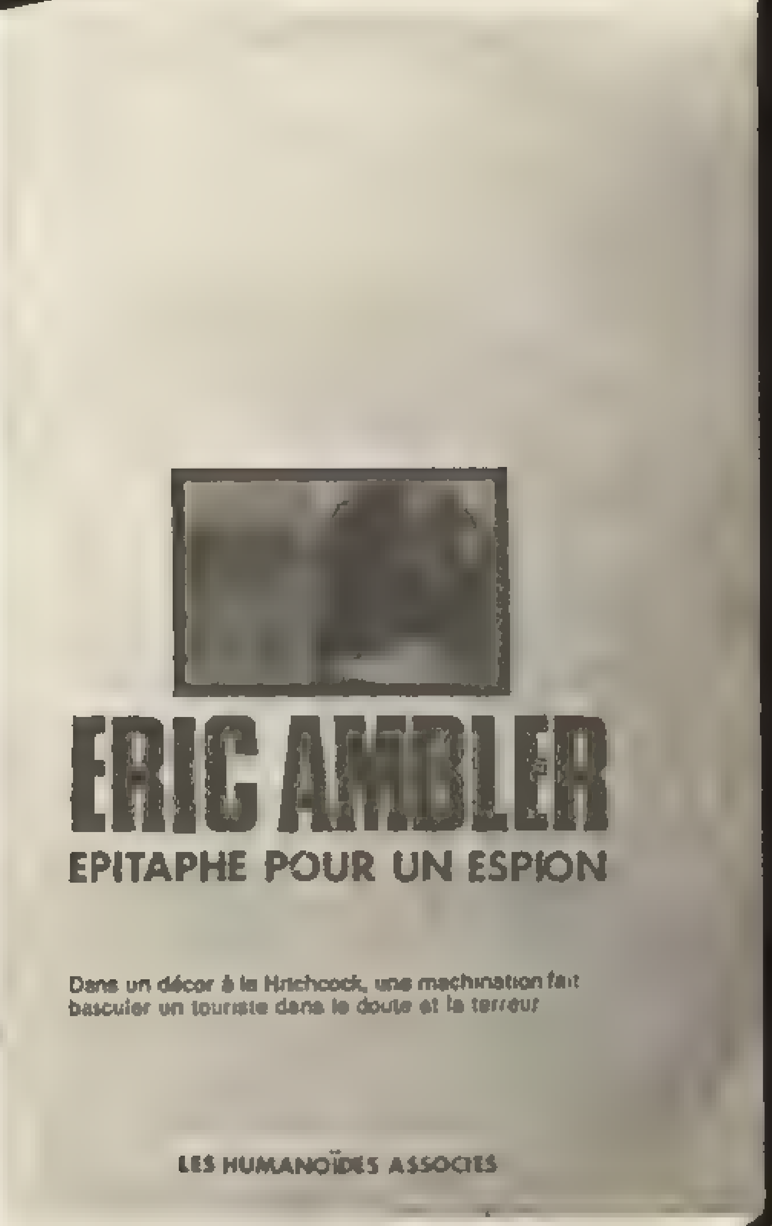
Il me semble aussi qu'il y a dans l'homosexualité, le refus de l'autre sexe, c'est-à-dire le refus de la mort. L'autre sexe étant là, pour faire plaisir à certains, je veux bien, mais surtout pour reproduire. Reproduire, c'est-à-dire nous remplacer. L'autre sexe est donc la preuve de notre mortalité. D'où toutes les angoisses et névroses diverses dues au sexe. L'homosexualité serait, à mon humble avis, le rejet le plus total, même si absurde, de la mort.

Victoria Thérame

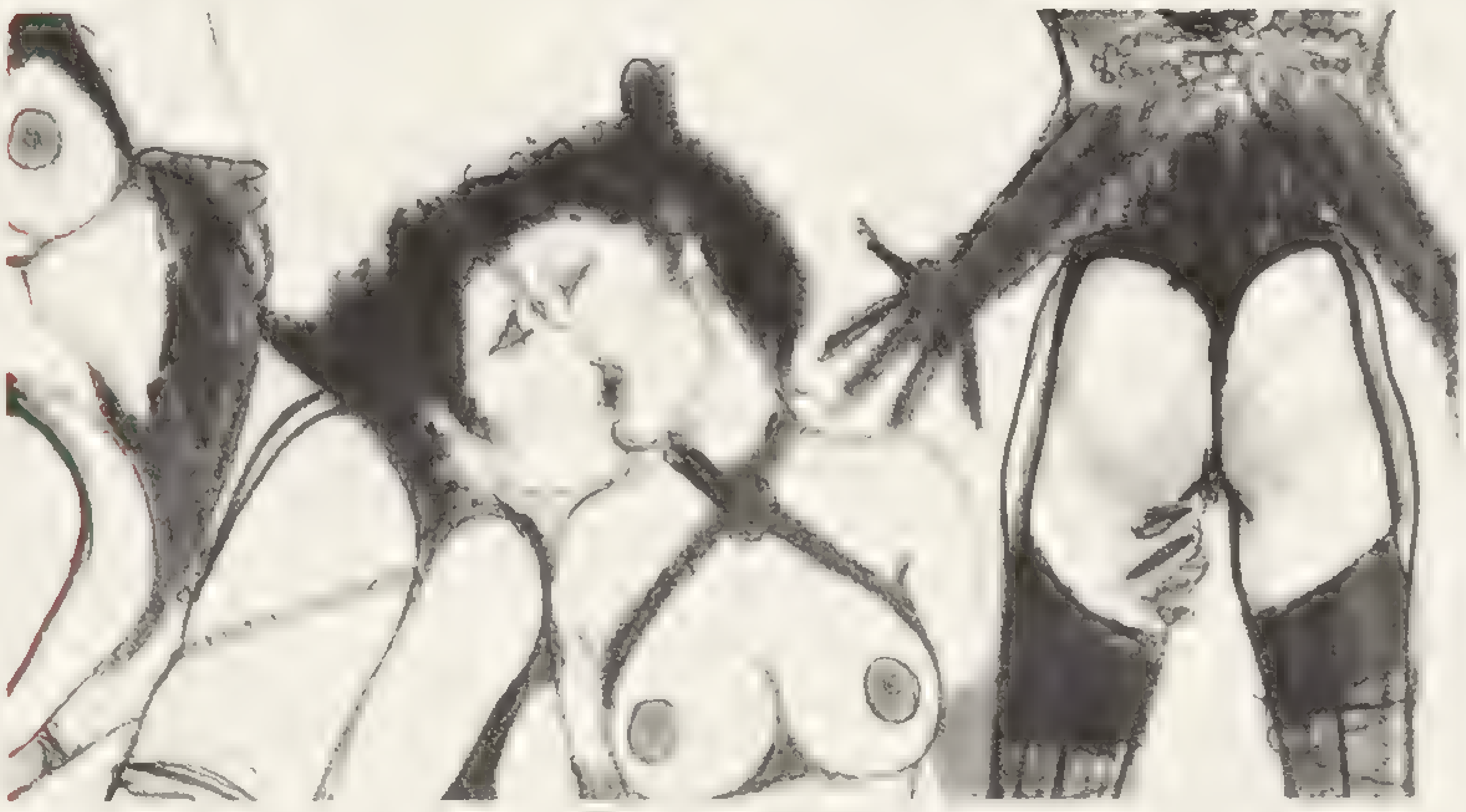
AMBLER
EPITAPHE POUR UN ESPION

Après le succès du « Masque de Dimitrios » et de « N'Envoyez Plus de Roses », les HUMANOS récidivent : voici un nouveau roman de Ambler dans lequel un homme, accusé d'espionnage à la veille de la seconde guerre mondiale bascule dans un univers de terreur ! Un volume argenté de 160 pages. 30 F.

ERIC AMBLER



« Je ne suis pas lesbienne, je suis bisexuelle, c'est tout-à-fait différent. Je veux dire que j'ai autant besoin d'avoir des relations sexuelles avec les femmes que j'aime qu'avec les hommes que j'aime »



glissements progressifs du désir

Propos recueillis par CHRIS

Ni laide, ni jolie, des yeux immenses, sérieux, un ton doux et tranquille, Aline a longtemps hésité avant de répondre à mes questions. Elle avait peur que je trahisse sa pensée. J'ai promis de ne pas changer une ligne à ses réponses.

— Disons qu'avec les hommes, j'ai toujours ressenti l'impossibilité de supprimer totalement le rapport de force. La sensation qu'on veut toujours me placer dans une situation de dominée. C'est une situation que je n'aime pas. Et pourtant j'aime les hommes. Je veux dire que je les désire, normalement, spontanément, sans hésitation. Mais j'ai toujours l'impression d'être avec eux dans une relation incomplète. Il me manque quelque chose. J'ai compris doucement, un peu par hasard, que c'était les femmes qui me manquaient.

— Par hasard, ça veut dire quoi ?

— Ca veut dire que l'homosexualité féminine est très différente de l'homosexualité masculine. Il n'y a pas de marge claire et nette entre l'amitié féminine et l'homosexualité féminine. Toutes les femmes, à cause de leur passé de harem et de gynécée, ont appris à vivre entre elles, sans crainte de se toucher, de se caresser. Toutes les femmes dorment ensemble sans la moindre gêne, se voient nues, s'occupent de leurs corps et de celui de leurs amies. Ca commence par une caresse dans les cheveux, un brushing entre « nanas », une nuit blanche à se parler, à être complices, à se caresser l'épaule, à se prendre les mains, et puis un jour ça dévie. Il s'agit plus d'un glissement presqu'insensible, que d'un pas à franchir, brutal comme pour l'homosexualité masculine. Il n'y a aucune agression dans mes relations avec les femmes. On ne risque pas de se faire mal.

Au début, on n'avait même pas l'impression de faire quelque chose de sexuel

On se caressait un peu plus, c'est tout. On ne cherchait pas à avoir d'orgasmes. On n'y pensait pas. C'était presqu'un jeu, totalement innocent, sans angoisse. Simple. Et puis, on se trouvait belles, on apprenait un peu mieux à aimer notre propre corps en apprenant à aimer le corps de l'autre. On ne pensait pas qu'on était lesbiennes. C'était les autres, l'environnement qui nous le faisait remarquer, moi j'avais juste l'impression d'aller au bout de l'amitié.

— L'amitié, l'amour ? Où voyez-vous une frontière exacte ?

— Je ne sais pas ... peut être que je suis amoureuse de Sylvie. Seulement avec un homme, il entre toujours une notion de possessivité, d'exclusivité, avec Sylvie c'est différent. Elle fait ce qu'elle veut, je fais ce que je veux. On ne se voit pas plus qu'avant.

— Vous avez l'air de dire qu'il n'y a aucun rapport de force entre deux femmes.

— Je ne dis pas que c'est comme ça pour toutes les femmes. Je crois que les lesbiennes traditionnelles ont les mêmes relations entre elles que dans un couple traditionnel. Il y a toujours une des deux qui prend le dessus, dans un rapport dominant par rapport à l'autre. Même pour moi ce n'est pas aussi simple que j'ai l'air de le dire. Il m'arrive d'avoir envie de dominer, de « prendre » ma copine ...

— Tu ne dis pas « ma maîtresse » ?

— Non (elle rit). Non, ça ne m'est jamais venu à l'esprit. Je veux dire qu'on n'est pas complètement égales. Qu'on a tendance à vouloir dominer, mais pour l'instant, ça s'équilibre quand même. Dans les moments les plus agressifs, les plus difficiles (on n'est pas toujours d'accord), on n'en arrive jamais à des excès que j'ai toujours connu avec les hommes. C'est plus doux, plus tendre.

C'est une relation de tendresse, pas une relation de passion

— Et les hommes là-dedans ?

— Y a pas « les hommes ». Pour l'instant, y a « un » homme. Sylvie avait un amant. Petit à petit, il s'est mêlé à notre relation.

— Vous le souhaitiez ?

— Moi pas tellement. Mais elle ... Vous savez quand vous avez une amie, une « meilleure amie », et puis que vous voulez la faire connaître à votre Jules, ça vous semble naturel. Là c'est pareil, mais elle avait besoin qu'il me connaisse mieux. Je vous choque ?

— Vous aimeriez ?

— Pourquoi pas ? *(elle rit)*. C'est peut-être aussi pour être différente que je fais tout ça. Un tout petit peu. Je veux dire que vivre autrement, essayer autre chose, c'est toujours mieux. Enfin, pour en revenir à ma vie, maintenant on est trois. Pas toujours, pas systématiquement. Mais souvent. Seulement il ne faut pas croire qu'on fait l'amour en

rond, qu'X donne à Y qui donne à Z qui donne à X et ainsi de suite. Finalement, c'est toujours deux vers un ... Ce n'est pas une multiplication de l'amour. C'est un autre amour.
— Aucun problème entre vous trois ?
— Si ... Bien sûr ... D'abord la hargne du monde extérieur. Ce que nous vivons correspond à un fantasme tellement répandu qu'on a l'impression que les gens nous en veulent. C'est une agressivité furieuse. Alors, bien sûr, on le ressent. On ne peut pas vivre complètement coupés du monde extérieur. On a perdu des amis, et puis, pour d'autres, on est « une curiosité » ... Et puis aussi entre nous trois, tout n'est pas équilibré. Par exemple, Sylvie m'aime, elle est amoureuse de son Jules. Mais lui, rien ne prouve que lui et moi on aurait choisi de coucher ensemble s'il n'y avait pas eu Sylvie. Même en faisant l'amour ensemble lui et moi, on reste étrangers. Un peu. Faudrait être amoureux tous les trois. Sexuellement en revanche, c'est un épanouissement complet. Avec les femmes c'est le comble de la douceur, du partage, du jeu aussi, c'est très enfantin comme relation. Je ne sais pas si les hommes comprennent quelle joie naïve il y a à faire du shopping entre nanas. C'est le même esprit. La même complicité, accrue. Une relation sans violence, de connivence.

GLOSSAIRE D'APRES « LES HOMOSEXUELS » [Casterman]

HOMOSEXUALITE, racine grecque Homo : semblable + racine latine sexus, signifie étymologiquement « sexualité s'exerçant sur une personne semblable ».

HOMOPHILIE, racines grecques : homo et philein : aimer, signifie donc « attirance affective entre son semblable ».

PEDERASTIE, racines grecques Pais : adolescent, Erastès : amant, désigne donc clairement les relations sexuelles avec les adolescents (qualifier de pédéraste un homme adulte qui a des relations sexuelles avec un adulte est donc une absurdité).

PEDOPHILIE, homo et pais : devrait donc s'appliquer aux relations affectives avec des adolescents. En fait, il a pris dans l'usage le sens très précis de relations amoureuses avec les très jeunes garçons - avant la puberté.

TRANVESTISME ou TRAVESTISME : fait de se vêtir comme les représentants du sexe opposé.

TRANSEXUALISME : Changement de sexe.

BISEXUALITE : Attirance simultanée ou successive pour les deux sexes.

QUELQUES REVUES

On se souvient du numéro 12 de Tout en mars 71, qui avait tant fait hurler Royer, et qui avait valu à son directeur Jean Paul Sartre une inculpation pour incitation à la débauche : la double page « Lesbiennes, pédés, arrêtons de raser les murs », avait brisé dès le début du FHAR un silence lourd de pudiques décennies. Les deux journaux du FHAR, l'Antinorm et le Fléau Social, dans la lignée de Tout, ne survécurent pas davantage au FHAR, et il manque depuis un journal homosexuel fait pour les homosexuels en lutte. Le GLH a bien sûr des diffusions de bulletins locaux (Rennes, Mulhouse) et nationaux (dont le bulletin n°3 qui vient de sortir). Mais ceux-ci ne sont pas accordés à un circuit de diffusion externe.

BIBLIOGRAPHIE

Denis Altmann : Homosexuel(le), oppression et libération (Fayard, 1976)
Bory et Hocquenghem : Comment vous appelez-vous déjà ? (Calmann Lévy 77)
Courouve : Les homosexuels et les autres (Athanor 1977)
Duvert : Journal d'un innocent (Editions de Minuit, 1976)
FHAR : Rapport contre la normalité (Champ Libre, 1971)
D. Klaich : Femme et femme (Editions des Femmes, 1976)
Guy Hocquenghem : Le désir homosexuel, la dérive homosexuelle (Delarge)
L'après-mai des faunes (Grasset, 1974)
Lapassade et Scherrer : Le corps interdit (ESF, 1977)
Sartre : St Genêt comédien et martyr (NRF, 1952)
Jacques Durandeaux : Du renoncement homosexuel (Stock, 1978)
George Michel Sarotte : Comme un père, comme un amant (Flammarion).

PRIERE D'UN COUPLE HOMOPHILE

Seigneur, tu nous as appelés
A vivre ensemble
mon ami et moi.
Tu nous a appelés
à partager ensemble
tout ce que la vie nous apporte.
Merci de nous avoir donné l'un à l'autre.
Garde-nous en ton nom.
Que notre amour ne connaisse pas de rides,
que notre fidélité ressemble à la tienne.
Donne-nous la force de marcher toujours ensemble,
main dans la main.
Aide-nous à vaincre nos déceptions.
Apprends-nous à dire pardon, à oublier.
Que nous ne soyons jamais las
de chercher le bonheur de l'autre.
Donne-nous un cœur ouvert pour les gens qui nous entourent
et pour le monde qui est le nôtre.
Fais que nous suivions toujours
celui qui nous a précédés pour nous apprendre
ce qu'est aimer :
Jésus, ton Fils.

Bernard et Freddy

FAITS DIVERS

En 1977, le journal anglais « Gay news » a été condamné .pour « blasphème envers le Christ ».
A l'origine de l'affaire : un poème intitulé « L'amour qui ne craint pas de dire son nom » où l'on décrivait les sentiments d'un soldat romain devant le Christ crucifié.
Echange de propos savoureux entre l'accusation et la défense. « Il s'agit de savoir s'il va rester quoique ce soit de sacré dans ce pays » déclare le procureur qui s'adresse ensuite aux jurés : « Ne vous y trompez pas, ce n'est pas d'amour qu'il s'agit mais de sodomie.»
Geoffrey Robertson, avocat de la défense, proteste : « Le poème a été mal lu, mal interprété. Il ne s'agit pas de graffiti obscènes mais de l'expression authentique de la manière dont un homme est arrivé à l'amour de Dieu.»
Verdict : neuf mois de prison avec sursis, mille livres d'amende.
Mrs. Mary Whitehouse, qui dirige le mouvement anti-pornographique à l'origine de la plainte exulte : « Je ne peux que remercier Dieu.»

Adresses :
ALEPH : Association pour la Liberté d'Expression des Pédérastes et des Homosexuels, 71 rue de Bagnolet 75020 Paris - Tél. : 370.69.14.

PRESSE

Par des arrêtés publiés au « Journal Officiel » les 30-31 janvier et 11 mars 1978, quatre revues homosexuelles sont désormais interdites de vente aux mineurs, ainsi que d'exposition et de publicité par voie d'affiches. Il s'agit de *Gaie Presse, Incognito Magazine et Dialogues homophiles*, parutions mensuelles, et de *In Magazine*, parution bimestrielle. Dans un communiqué, le Centre international d'information et de documentation sur l'homosexualité s'émeut de ces « *interdictions* ».

AH!NANA

ENSEMBLE, POSONS NOS FESSES SUR LE VISAGE DE LA CENSURE.

Par Camille Aumont Carnel.

J'écris ces mots en chialant de rire sur mon clavier après m'être réveillée mi-excitée, mi-fière, au beau milieu d'un rêve pendant lequel nous présentions le hors-série *Métal Hurlant* « octobre 2056 *Ah!Nana* » : une projection sur l'arc de Triomphe de la couverture sur laquelle on voyait une jeune femme noire, assise sur le visage d'un homme blanc de 55 ans qui brandissait sa carte d'identité. Son prénom : « Censure » et son nom de famille : « Patriarcat ». Cette femme, nous regardait d'un air malicieux qui semblait nous chuchoter à l'oreille « T'inquiète, j'ai un plan… », elle tirait la langue, portait une double créole sur l'oreille gauche et en zoomant on apercevrait à son poignet un jonc sur lequel était gravé : « 5 000 ans de patriarcat à réparer : pas votre *time*. »

Cette position s'appelle le *face-sitting*, de l'anglais *face* qui signifie « visage » et *sitting* qui signifie « assis·e ou assiégé·e ». Le *face-sitting* est une pratique sexuelle qui consiste, pour les personnes possédant une vulve, à s'asseoir sur le visage de leur partenaire. Cette position permet de contrôler la façon dont on reçoit un cunnilingus : on contrôle la pression exercée et, surtout, on orchestre le tout. Nous ne sommes plus la personne qui reçoit uniquement le cunni, nous maîtrisons aussi la façon dont il est fait.

Dans ce rêve, en 2056 et contre toute attente, une campagne contre le harcèlement dans l'espace public est lancée par plusieurs collectifs féministes. Cette campagne présente, dans son premier volet, le *face-sitting* comme arme qui permettrait de neutraliser un agresseur dans l'espace intime. Face aux viols conjugaux, aux violences sexuelles, aux féminicides – qui ne font qu'augmenter de façon exponentielle – et à un système judiciaire toujours aussi dysfonctionnel et patriarcal : place à l'efficacité. « *C'est un acte de violence auquel certaines femmes ont recours en cas d'extrême urgence : pour ne pas y rester !* » s'exprime l'une d'elle, indignée. On observe que la campagne prend de l'envergure sur les réseaux sociaux, notamment Tiktok avec le #sitonhisfacenotforpleasure. On y voit des femmes qui explosent les stats avec des tutos très pédagogues, d'autres qui témoignent à visage découvert : « *J'ai porté plainte huit fois, j'ai appelé la police plus de vingt fois et alerté les autorités, maintenant je suis passée à l'action.* » Une sociologue allemande, spécialisée dans les réseaux sociaux et les initiatives violentes, a publié une étude brillante sur le sujet à peine un an après, et je cite ses mots : « *Historiquement nous nous situons aux prémices de la cinquième vague féministe en France. On voit des femmes qui, face à la banalisation de la violence et sa légalisation, s'emparent de cet outil pour répondre et se défendre. Il serait injuste de juger cet acte par sa nature sexuelle quand le corps des femmes, leurs pensées et leurs vêtements sont sur-sexualisés à longueur de journée. La question n'étant pas de savoir si elles ont le droit d'utiliser une pratique sexuelle si symbolique pour se défendre, mais plutôt quel est le poids de la responsabilité sociétale qui fait que nous en arrivons là ? En d'autres termes : à quel point on a merdé en tant que système pour que ce soit une solution envisageable, et que l'on se retrouve face à des milliers de femmes qui s'organisent pour non seulement faire peur, mais surtout être en paix. Quel est le prix de la liberté et de la considération ? Pouvons-nous aujourd'hui et enfin, laissez place à la notion de "féminisme compensatoire" ?* »

bell hooks, dans son ouvrage *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, écrit ces lignes : « *Le patriarcat est un système politique ou social qui affirme que les hommes sont intrinsèquement dominants, supérieurs à tout ce qui est considéré comme faible, en particulier les femmes, dotés du droit de dominer et de régner sur les faibles et de maintenir cette domination par diverses formes de terrorisme psychologique et de violence.* » Dans un système qui opprime et fait taire, dans un système où 1 % des plaintes pour violences sexuelles aboutissent, j'ai rêvé d'un monde dans lequel on puisse nous autoriser à dominer et régler les violences à coups de fesses et d'asphyxie sur celleux qui oppriment, violentent et maltraitent.

Le *face-sitting* est-il la prochaine arme de destruction massive anti-patriarcale ?

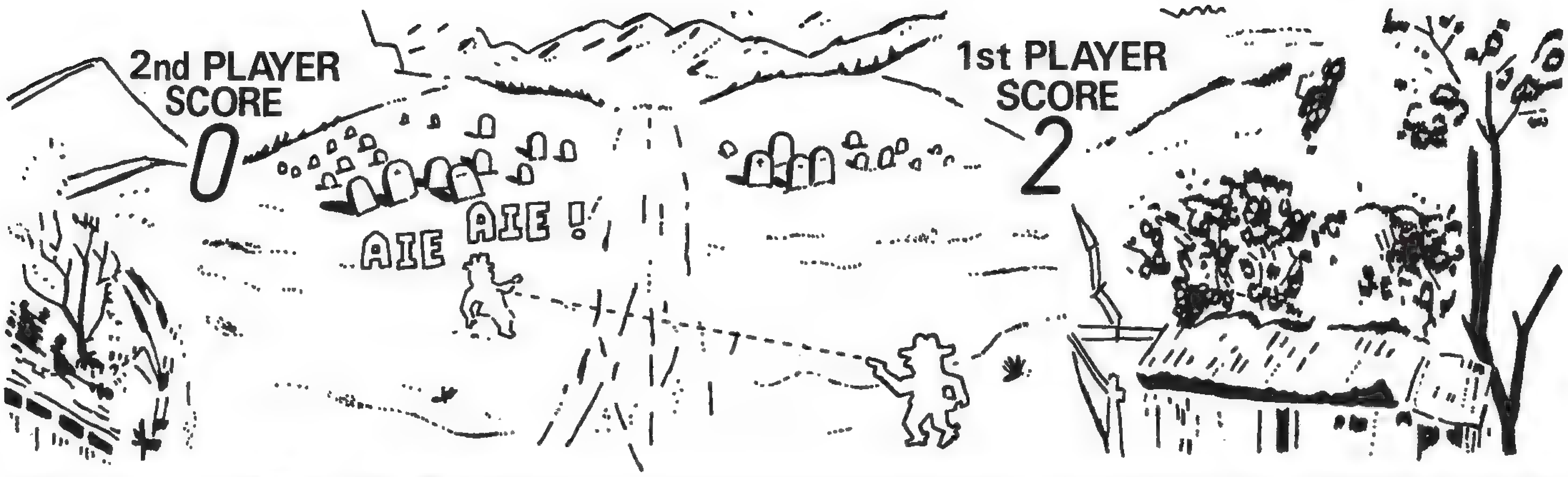
Bordel, le rêve. Je retourne me coucher.

PS : je me permettrai de vous tenir au courant de l'état respiratoire de cet homme, qui aurait mieux fait de tourner sa langue 7 fois dans sa bouche.

Retrouvez Camille Aumont Carnel sur son compte Instagram @jemenbatsleclito.

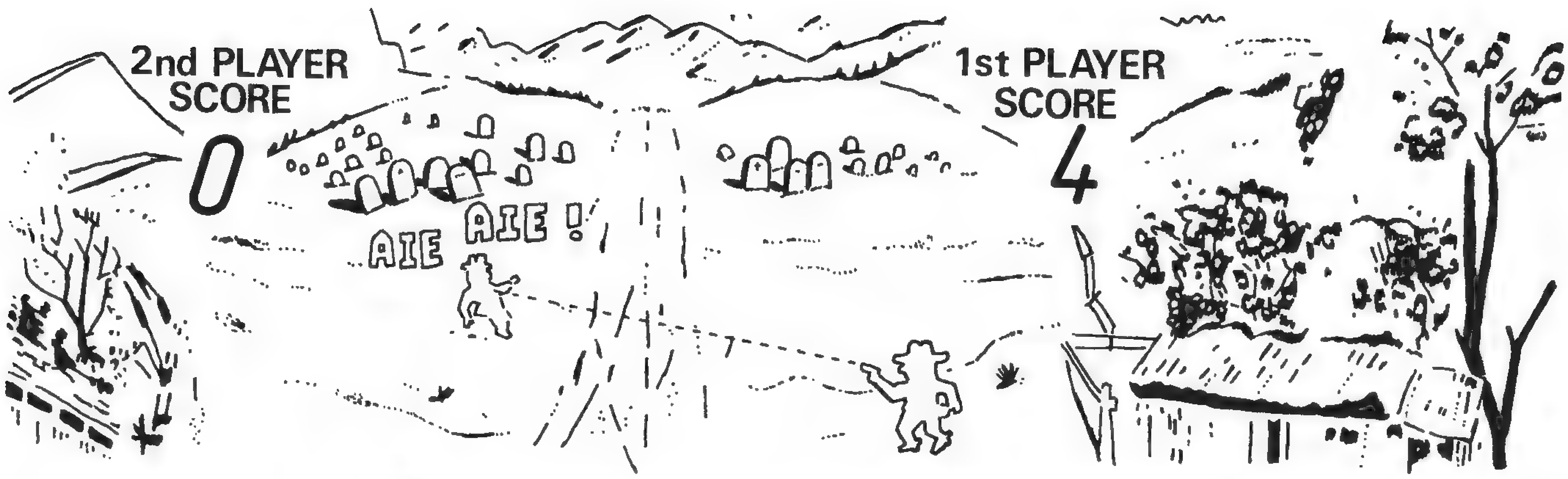
Le 5 octobre 2023 paraîtra *Les mots du Q*, de Camille Aumont Carnel, chez Le Robert.

2nd PLAYER SCORE
0
1st PLAYER SCORE
1
AIE AIE !
CLIC! CLANG! CLIC!
ENCORE UNE NUIT A NE RIEN GAGNER... IL VA FALLOIR QUE JE FASSE LE JOUR SI JE VEUX PAS CREVER... APRÈS DIX ANS DE TAXI DE NUIT... JE ME DEMANDE SI JE POURRAI TENIR LE COUP...
J'AI VISITÉ L'ATELIER... TU SAIS?.. CELUI DE JEAN-LOUIS !..
AH?.. ALORS COMMENT EST-CE?
12 MINUTES QU'IL N'A PAS PRONONCÉ UN MOT... AU FOND IL N'ATTEND QU'UNE OCCASE POUR SE TIRER... S'IL N'AVAIT PAS CES PROBLÈMES DE FRIC JE ME DEMANDE...
...IL PLEUT ENCORE !.. QUEL ÉTÉ POURRI !.. COMBIEN DE TEMPS ON VA ÊTRE COINCÉ ICI... C'EST UN VRAI DÉLUGE !.. ET ELLE QUI NE DIT PAS UN MOT... TOUJOURS LES YEUX SUR SA MONTRE !.


2nd PLAYER SCORE
0
1st PLAYER SCORE
2
AIE AIE !

CLONG! CLING!
TRÈS CHOUETTE!... 300 M² ... DUPLEX, MOQUETTE VIOLETTE, BOISERIES VERNISSÉES, BOW-WINDOW, ACACIAS SOUS DES FENÊTRES IMMENSES... UN VRAI PARADIS!..
AH!.. ET LA FILLE.. ON A ENLEVÉ SES AFFAIRES ?
HEU..NON, PAS COMPLÈTEMENT...
...JE NE CROIS PAS QU'IL RESTERAIT AVEC MOI... SEULEMENT LA IL EST COINCÉ SI AU MOINS IL FAISAIT BEAU MAIS CETTE PLUIE! DEPUIS DES SEMAINES...
...IL FAUT QUE JE ME DÉBROUILLE POUR AVOIR MON VISA...ME TIRER! VITE!.. SI AU MOINS ELLE ACCEPTAIT DE S'EN OCCUPER... APRÈS ÇA JE CROIS QUE JE NE LUI DEMANDERAIS PLUS RIEN...

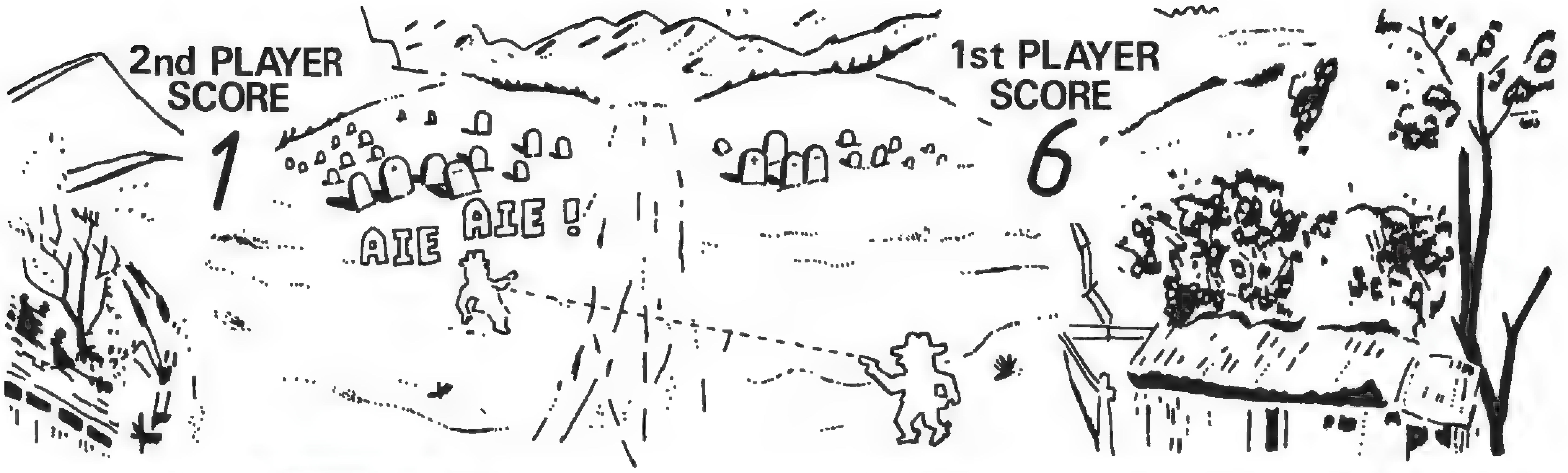
2nd PLAYER SCORE
0
1st PLAYER SCORE
3
AIE AIE !
...J'AI TROUVÉ UNE PILE DE LETTRES QU'ELLE A ÉCRITES A JEAN-LOUIS ET QU'ELLE N'A JAMAIS EXPÉDIÉES, ET AUSSI DES SERINGUES... UN NOMBRE INCALCULABLE DE SERINGUES !.. DANS LES TIROIRS, DANS LES PLACARDS, DERRIÈRE LES RADIATEURS, PARTOUT...
ELLE SE SHOOTAIT ?
UN PEU ! OUI !
...UNE FOIS LA-BAS JE LOUERAI UN ATELIER... PEUT-ÊTRE QU'AU DÉBUT JE RESTERAI UN PEU CHEZ DUANE... EN TOUT CAS JE ME REMETTRAI A LA PEINTURE !..
...IL FAUDRAIT QUE JE TROUVE QUELQU'UN POUR M'AVANCER DU FRIC...
SCRRR...



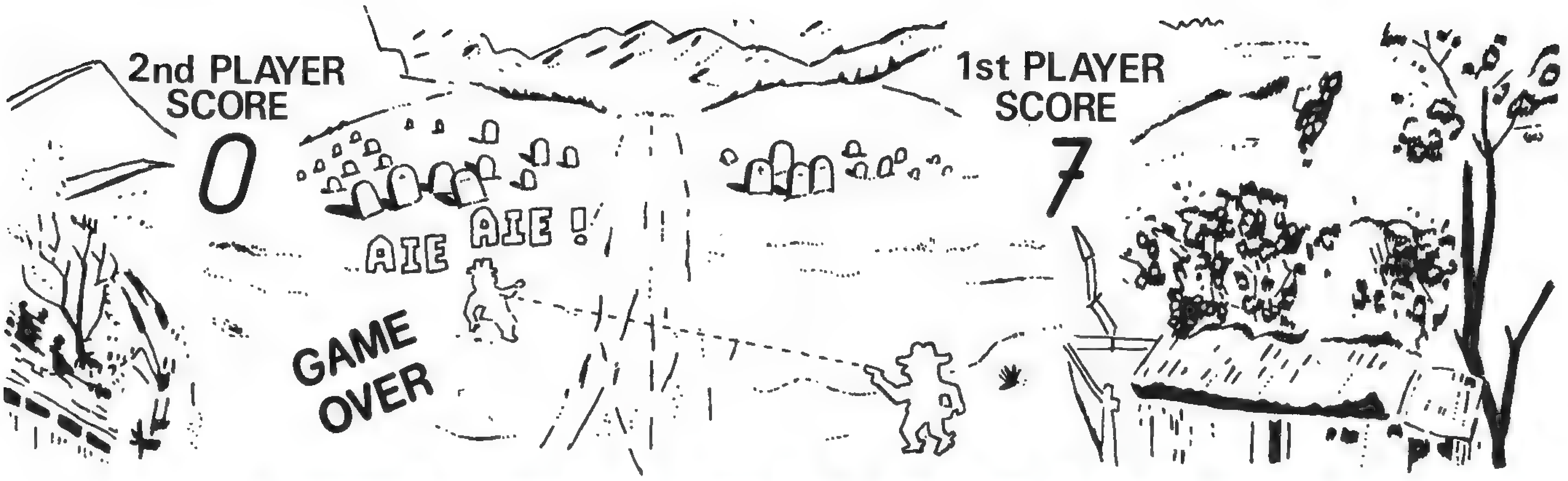
2nd PLAYER SCORE
0
1st PLAYER SCORE
4
AIE
AIE !

CLING !
TENIR LE COUP !
ELLE EST MORTE D'UNE OVER-DOSE ?
POUR AINSI DIRE... DROGUE PLUS ALCOOL...PLUS MÉDICAMENTS..PLUS LE DÉPART DE JEAN-LOUIS...LE COEUR A LACHÉ...
...IL FAUDRAIT QUE J'AIE LE COURAGE DE LE VIRER...
QUELQU'UN... MAIS QUI ?

2nd PLAYER SCORE
0
1st PLAYER SCORE
5
AIE AIE AIE !
TENIR !
TILT !
...MOI J'AURAIS DU MAL A M'INSTALLER DANS UN APPARTEMENT APRÈS UNE HISTOIRE PAREILLE !
TU LA CONNAISSAIS BIEN ?..
HUM...NON ! EN FAIT ELLE N'A JAMAIS VOULU ME RENCONTRER...ELLE ÉTAIT DINGUE !
LA PLUIE S'EST PRESQUE ARRÊTÉE.. ON Y VA ?


2nd PLAYER SCORE
1
AIE AIE !
1st PLAYER SCORE
6

SPIN OUT
QU'EST-CE QUE TU FAIS?..TU RENTRES AVEC MOI ?
HEU..NON...JE CROIS QUE JE VAIS ALLER FAIRE UN TOUR... ON SE RETROUVE TOUT À L'HEURE ?
OUI...COMME TU VEUX...
NUTS
ON DIRAIT QU'IL PLEUT MOINS FORT...
ON Y VA ?
OUI !


2nd PLAYER
SCORE
0
1st PLAYER
SCORE
7
AIE
AIE !
GAME
OVER

SPIN OUT
Nuts

CONTRIBUTRICES ET CONTRIBUTEURS

MYRIAM ATTIA

« Period, point final », le média qu'on aurait aimé avoir à l'adolescence. Engagé, jeune et inclusif, *Period.* donne la parole à celles et ceux qui font bouger les lignes, et qui luttent au quotidien pour améliorer la vie des femmes et des minorités de genre. À travers des speechs inspirants, des interviews de personnalités bienveillantes, et du contenu pédagogique, *Period.* donne les clés pour mieux comprendre, et mieux appréhender cette société post #metoo, où tout reste encore à construire.

BABA (CÉLINE DESCAMPS)

Céline Descamps (alias le Baba) est basée à Paris avec une expérience internationale. Elle travaille comme directrice artistique et illustratrice pour un large éventail de clients. Avec un sens aigu du détail et un humour d'autodérision, elle partage sur sa page Instagram, @le_baba_au_rhum, des petites chroniques de vie dans un langage graphique léger et ludique.

BROUETTE HURLANTE

Brouette Hurlante est la parfaite image de ce que produirait un magazine tel qu'*Ah!Nana* s'il sortait aujourd'hui. Brouette aime s'exprimer à travers une pluralité de médiums. Son goût pour le changement la pousse sans cesse vers l'expérimentation et l'exploration de nouveaux horizons : elle s'aventure tour à tour du magazine au fanzine, sans oublier quelques escales pour de l'animation et de l'illustration. Toutes ces activités témoignent d'un objectif aussi simple que clair : la liberté artistique et idéologique.

CAMILLE AUMONT CARNEL

Camille Aumont Carnel est leadeuse d'opinion, autrice et entrepreneuse. Avec son compte et média @jemenbatsleclito, elle s'inscrit dans le mouvement de révolution sexuelle post #metoo en France. À coups de punchs elle décomplexe les discours sur les sexualités et lutte contre les violences sexuelles, sexistes et les tabous liés à l'intime.

COCO

Née 1982 à Annemasse, Coco est dessinatrice de presse à *Libération* et *Charlie Hebdo*, ainsi que pour *28 Minutes*, l'émission d'Arte. L'actualité est son support de travail et son moyen d'interroger le monde qui nous entoure, par le dessin. Elle publie en 2021 un récit-témoignage, *Dessiner encore*, qui raconte son cheminement après l´attentat du 7 Janvier 2015.

BLANCHE DELABORDE

Les recherches de Blanche Delaborde (il/elle) portent sur la bande dessinée et les mangas. Après une maîtrise d'histoire consacrée à *Ah!Nana*, il a soutenu un master d'études japonaises consacré à l'enfance dans les mangas de Matsumoto Taiyō, puis un doctorat d'études japonaises consacré à la poétique des impressifs graphiques dans les mangas. Parallèlement à ses recherches, elle multiplie les métiers : traduction, jury, enseignement… Il vit au Japon depuis 2010.

ÉMILIE GLEASON

Née en 1992, Émilie est une autrice Belgo-Mexicaine. En sortant de ses études à la Haute École d'Arts de Strasbourg, elle intègre les éditions Çà et Là en tant qu'attachée de Presse. En parallèle, elle dessine pour la presse adulte et jeunesse. En 2019, Émilie remporte le prix révélation du FIBD d'Angoulême avec sa première BD : *Ted drôle de Coco*. En 2023, après onze ouvrages, elle livre un docu-fiction au dessin pop et indé sur une addiction mondialement répandue : *Junk Food*.

AMANDINE LACH

Ancienne directrice de publication du média de cinéma féministe *Sorociné*, journaliste cinéma spécialisée dans les représentations de genre à l'écran, avec une passion très (trop) prononcée pour *Neon Genesis Evangelion*, le cinéma gothique et les films franchement bizarres.

STELLA LORY

Stella Lory est une autrice franco-égyptienne. Elle fait des études en sociologie, psychologie et art plastique avant de se lancer dans la BD d'humour. Elle a fait ses armes chez Fluide Glacial et dessine aujourd'hui une série mensuelle, *Sacha*, dans le magazine *Géo ado*. Elle vient de sortir son 4e album, *Éloge de la surface* (Dargaud, 2023) qui explore la télé-réalité sous l'angle de la psycho-sociologie et de l'étude des genres.

CAROLE MAUREL

Carole Maurel est arrivée à la bande dessinée après avoir effectué un passage par l'animation. Profondément féministe, elle privilégie les récits de jeunes femmes indépendantes ancrées dans leur époque, avec un trait empli de sincérité. Elle reçoit en 2019 un Harvey Award pour son roman graphique *Écumes* (avec Ingrid Chabbert), et remporte le prix d'investigation Artémisia 2022 aux côtés de Virginie Ollagnier pour *Nellie Bly*. Ses deux dernières contributions au monde de la bande dessinée paraissent en 2022, où elle s'associe respectivement avec Yves Lavandier et Loïc Clément pour dessiner *L'Institutrice* et *Merlin*.

DELPHINE PANIQUE

Delphine Panique naît à l'automne 1981 d'un brasier déclenché par la foudre dans la campagne montpelliéraine. Pendant son apprentissage du neuvième art et des sortilèges qui l'accompagne, elle entend parler de la confrérie Misma qui pratique l'édition avec le soutien des forces ésotériques. Avec eux, elle publie en 2013 son premier livre, *Orlando*, librement adapté de Virginia Woolf, suivi en 2015 du bien nommé *En temps de guerre*. Avec *L'Odyssée du vice* (Les Requins Marteaux), elle assoie sa réputation montante et peut enfin pratiquer le sabbat librement.

CHRISTELLE PÉCOUT

Sud-Coréenne de naissance, Christelle Pécout est adoptée par des parents français et passe son enfance à Marseille, ville où elle garde ses attaches. Après un passage par le stylisme modélisme durant ses études, elle décide finalement de mettre ses talents graphiques au service de la bande dessinée. Après avoir obtenu

son diplôme à l'école des Beaux-Arts ESI d'Angoulême en 1999, Christelle vit dans le 13e où elle a dessiné entre autres la série *Lune d'ombre* pour les Humanoïdes Associés.

ELIZABETH PICH

Elizabeth Pich est une dessinatrice germano-américaine qui a grandi aux États-Unis et s'est installée en Allemagne à l'adolescence. Elle est l'autrice de *Fungirl* et coautrice de *War and Peas*, qui est lu par plus d'un million de lecteurs hebdomadaires dans le monde entier.
Pich aime travailler dans l'interstice où se rencontrent la sottise et la solitude. Elle essaie d'entremêler l'humour visuel et l'humour de dialogue, catapultant souvent son héroïne au cœur pur dans des aventures absurdes. Elle a déjà mis le feu à un cadavre par accident.

JEANNE PUCHOL

Grâce à une adolescence bercée par *Pilote*, Jeanne Puchol publie son premier album en 1983, chez Futuropolis. Elle signe en 1985 le pamphlet « Navrant » aux côtés de Florence Cestac, Nicole Claveloux et Chantal Montellier, trois autrices qu'elle a découvertes pendant ses études, grâce à *Ah!Nana*. Quarante ans et une trentaine d'albums après son premier opus, Jeanne Puchol persiste et signe, comme en témoignent ses derniers titres : *Malik Oussekine – Contrecoups* (avec LF Bollée), *Mitterrand et ses ombres* (avec Patrick Rotman) et *Le Genre du capital* (avec les sociologues Céline Bessière et Sibylle Gollac).

CHRISTOPHE QUILLIEN

Si Obélix est tombé dans une marmite pleine de potion magique, Christophe Quillien, lui, est tombé dans une caisse remplie de numéros de *Métal Hurlant* quand il était tout petit. C'est cet héritage qui lui a donné la force nécessaire pour travailler sur l'autobiographie de Jean-Pierre Dionnet, *Mes Moires*. Il écrit sur la bande dessinée pour des magazines (*The Good Life*, *Geo/Tintin, c'est l'aventure*, *Métal Hurlant*) ou des ouvrages comme *L'Encyclopédie des mondes d'Aldébaran*, *Art et BD* ou encore *Méchants, crapules et autres vilains de la bande dessinée*. Il prépare une biographie de Mœbius, à paraître en 2024.

DARIA SCHMITT

Après des études d'histoire puis d'architecture, Daria Schmitt travaille pour différentes entreprises du spectacle, pour lesquelles elle réalise décors, storyboards et visuels d'événements. En 2018 elle reçoit le prix Artémisia mention dessin pour son album, *Ornithomaniacs*. En 2022, *Le Bestiaire du crépuscule*, est publié dans la prestigieuse collection Aire Libre… Daria Schmitt se consacre désormais pleinement à la bande dessinée, à l'illustration, et au concept art.

NATACHA SICAUD

Natacha Sicaud est autrice de bande dessinée, illustratrice jeunesse, dessinatrice. Depuis 2001, elle contribue à des collectifs de bande dessinée indépendants (lapis-lazuli, café-creed…), des magazines de presse (*Voici*, *Pandora*), illustre et réalise des albums pour l'édition et la presse jeunesse (GlénatJ, Bayard, l'Élan Vert, les éditions du Rouergue…), et deux albums de bande dessinée (Diantre !, Delcourt).

CAMILLE DE SINGLY

Camille de Singly fait partie de ces personnes aussi polyvalentes qu'insatiables. Docteure en histoire de l'art contemporain et diplômée en muséologie de l'École du Louvre, Camille de Singly enseigne l'histoire du design et de la bande dessinée à l'École supérieure des beaux-arts de Bordeaux. Son sens de l'analyse et son œil aiguisé la prédestinent également aux activités de critique d'art et commissaire d'exposition, elle monte d'ailleurs « Fabcaro sur la colline », exposition visible au musée de la bande dessinée d'Angoulême.

ELENE USDIN

Elene Usdin, artiste pluridisciplinaire, est diplômée des Arts décos de Paris en 1998. Elle débute comme peintre et illustratrice, pour le cinéma et la presse. Lauréate du Prix Picto de la photographie de mode en 2006, son approche transversale se traduit par une grande liberté et une forte inventivité. Son lien avec l'Amérique du Nord lui inspire un premier roman graphique, *René.e aux bois dormants*, publié aux Éditions Sarbacane en 2021. Il évoque la rafle des années 60, durant laquelle les premières nations du Canada ont été victimes d'adoption forcée.

CHRISTINE VAN GEEN

Née aux Pays-Bas, arrivée en France enfant, Christine van Geen a fait des études de philosophie à Paris. Elle a a enseigné cette discipline tout en faisant des embardées dans un CAP cuisine. Elle a créé et géré pendant sept ans un tiers-lieu à Rennes, dans un lavoir, entre les bras de la Vilaine (le fleuve). Depuis trois ans, elle est journaliste pigiste et autrice.

ILLUSTRATION DE LIZ BIJL.

SOUSCRIPTEURS

Esgar Acelerado • Manfred Ackermann • Christian Aebi • Brice Aidaoui • Jean Marc Alcaino • Marin Alexandre • Moulta • Vincent Allaire • Franck Allegatiere • Michel Alonso • Patrick Alves • Arthur Alves De Souza • Pleyoka • Thomas Amouroux • Orue Ana • Thomas Annes • Lilian Antonelli • Emmanuel Antunes • Kam arg • Gilles Arlaud • Clément Armand • Pierre Arquier • Sébastien Arsac • Marie Artifoni • Léo Arurault • Mongrelcaramel • Aelindel • Florian Aubin • Franck Aubrée • Catherine Auclaire • Jean Michel Audegond • Caroline Audeguin • MarcusV • Clément Auffray • Gautier A. • Arnaud Aunac • Three Mothers Films • Oavaro • Clément Azan • Jérôme Azé • Martine Azoulai • Loris Azoyan • Bizarre Biavax • Bluelephant • Clément Bailly • Matth Matth • Damien Ballaguy • Phil Bancon • Papa Yaga • Christelle Barassi • S. Bardiau • Kuz • Louis Baron • Philippe Barret • Nibor • Sandra Bassand • Emile Batrel Genin • Christophe Baudot • Alain Baudry • Philbaud • Mickaël Bauer • Arthur D • Riko • BeBoP • Nathalie Beauguerlange • Denis Beaujean • David Beaumont • Mel Beauvais • PBeauverd • Oli Becker • Matteo Beguiristain • Hadrien Bejuy • Julien Bellue • Sébastien Benard • Ibon Bengoechea Moron • Matteo Benmhad • Guillaume B. • Benoit Beraha • Ugo Berliat • Marc Berlier • Ghislaine Bernard • Bric • Pierre Berthelot • Marc Berthelot • Eddy Berthier • Cyrille Berthonneau • EvilFloBert • Cath B • NicoBe • Pierre Besnainou • Frédéric Besse • Bebesse • Sebastien Betremieux • Olivier Bette • Victoria Beurier • Arnaud Bichon • Caroline Bidot • Jonathan Bienaimé • Fabian Biermé • Absurd Element • Loïc Bigot • Melodiam • Laurent Birembaux • David Birot • Antoine Bisch • Nicolas Bitaudeau • AmAnshA • Sno Ake • Winny Taniguchi • Nicolas Blanco • Coupendeux • Mushussu • Cyrille Blyweert • Hulk • Francois Bogaert • Cam Bdrn • Romuald Boissard • Thomas Boisselet • Bernard Bolz • Le Fregator • Ana Bo • François Bonnaud • Donovann Bonnet • Frederic Bonnin • Sebastien Bordenave • Willbord • Jules Bordes • Dominique Bordier • Arthur Bosquet • Jean Michel Bossini • Remi Both • Pedro Bouça • Paul Emile Boucher • Miche Boudant • Michel Boudier • Remy Bouffier • Manou Boug • Patrick Bouillard • Davidobouillon • Frederic Bouju • Leo boulanger • Cyril Boulé • Gael Boulet • Roxane Boullard • Aurelie Bouquet • Mathieu Bource • Lorelei Bourcheix • Zegemma Beach • Bernard Bourguignon • Herve Bournoville • Olaf le Bou • Jean Bousson • Yves Bouteiller • Julien Bouvier • Melanie Bxn • Le Chat qui Fume • Jean Pascal Bovey • Malysone Bovorasmy • Baptiste Boyer • Nicolas Boz • Louve des steppes • Frederique Bozon • Sylvain Brachet Flutet • Marion Bracq • Jérémy Brandli • Pierre Bravo • Ronan Bregardis • Thalie Brehaut • Projectra • Pascale Brenaut • Joris Bressan • Seyni • Sophie Bresson • Guillaume Breteau • Margot Briatte • StefBroc • Myriam Brossard Roche • Mr K. • Jean Yves Brot • Lionel Bruchet • Anudar • Scruffy • a b 4 • Jimmy du Benky • Amaury Buhler • Jean Georges Bur • Frederique Burglen • Capucine Burtschell • Jean Michel et Michèle Bussiere • Polomatt • Marc Cabane • Jean Marc Cadudal • Thomas Caffier • Bastien Cailly • Kaly • Cyril Calmeau • DBZ • Laurianne Campant • Mamie Jo • Fabien Campillo • Gilles Campion • Valentine Camy • Clément Canard • Alexis Cangy • Philippe Capdevielle • Christian Capon • Florian Cardinale • Pierre Carmelez • Alain Caron • Julien Caron • Hélène Carre • Jean Baptiste Carriere • Michel Casabianca • Louise Roussel • Ludivine Castelle Bruxelle • Michel Castillon • Mathieu Cathalifaud • Manutivee • Grome • Martine Cauhape • Flora Cellier Holzem • Marc Ceprani • Thierry Cerf • Cédric Chabalier • Nicolas Chabeaudy • Benjamin Chabod • Julien Chabraud • SCX • Thomas Chaix • Chally • Laurent Challet • Teo Chambonniere • Simon Chansard • Thierry Chapignac • Jean Christophe Chapotot • Jean Raoul Chappuis • Patrick Chappuis • Renifer • Hélène Charles • Marc Charonnat • Christophe Charrier • Émilie Charruau • Michocolou • Mchateauvieux • Pece • Camille Chatelain • Pierre Yves Chatelier • Géraud Chaumeil • Yann Chauvel • Damien Chauvet • Serge Chauvigne • Billy Chazee • Sam C • Yves Ch • Michel Chenebault • Guillaume Cherel • Ludovic Cheron • Anne Cherre • François Chevalier • Andy Chiamberlando • Amelie Chimenes • Felix Choqueuse • Alexandre Chrétien • Christian Schuck • Antoine Christin • Claude Christophe • Gciment • Cingui • Pascal Ciosi • Jason Clair • Philippe C. • Matthieu Clerjaud • Marcel Clervoy • Pierre Cochelin • Adrien Cochet • Pascale Cognard • Mathieu Cohen • Thibaud Colbach • Christophe Colette • François Colin • ThyCool • Vincent Collet • Natha Collin • Laureline Colson • ManuMc • Daniel Combes • Comcha • Laurinho • Oconseil • Lsky • Elessar • Sylvain Constant • Céline Constantin • Mathieu Coquerelle • Fanny Corbin • Damien Cornet • Cocoroboss • Stanislas Corporeau • Kevin Corre • Roger Cortey • Antoine Cosentino • Gwenaelle Cosquer • Christophe Coste • Clément Cottet • Tangi Couapel • Jean Luc Couchot • Philippe Couder • Arnaud Couffin • Francesco • Paul Coulaud • Joffrey Couronne • Frédéric Coursol • Fanny Courtin • Fabienne Pitchu • Arnaud Coustilieres • Chantal Crochet • Melanie Crohen • MG CR • Lucien Cube • Arnaud Cuidet • Giuseppe Cunsolo • Letizia Cure • Matteo Cypriani • Pauz Kafe • Sonia Da Rocha • Louis Daeffler • Victor Da • Jean Luc Daleirac • Didier Fuentes • Brigitte Daniel • Maëlle Dty • Philippe Dastroy • Jonathan Daudey • Martial Daumas • Zappabucar Zappasoif • Sylvain Dauphin • Jean Vincent Daurelle • Maxime David • Luka Davignon • C2M • D2faie • Evguénia de Fleury • Caroline de Fougières • Axel De Lazzer • Bois Jaure • Camille de Singly • Mae De Sloover • Isabelle de Susanne • Bougl • Maurice Debons • Romain D. • Yorick Dechenoix Joly • Nrd • Emilie Decosterd • Delphine Decourbe • Emmanuel Decoux • Xavier Decrouy • Julien Degreef • Matde • Pierre Dehombreux • Lionel Dekanel • Livhatzfeld • Alexandre Delahaye • Alexandre Delavanne • Aleth Delcenserie • Bernard Delchevalerie • Marc Delcourt • Mikden • Marc Delerue • Yves Deleurence • Pdelges • Jean Jacques Delmas • Pierre Déloye • Vincent Delporte • Rodrigue Delroisse • Mikhaïl • Philippe Demoulin • Florent Denef • Michel Denieulle • Thierry Denis • Jules Edouard Denis • Kate • Jm Deprez • Arthur Deram • Eric Dérian •

Loic Derouault • Vincent Derouet • Ikabelle • Gilles Desbaudard • Frédéric Deslias • Serge Desmarais • Frédéric Dessaivre • Antoine Dessus • Zaibattsu • Mizuki • Diasjos • Eric Diaz • Roland Dinner • Jean François Dinon • Faty Diverger • Guillaume Docher • Pedro Pedro • Fabrice Domens • Caterina Donato • Mats Dorph • Emmanuel Doser • Jean Noel Douls • Joanne Dourbias • Mumudou • Jonathan Drai • Anna Dreveton • Annelaurencev • Simonedrlhl • Alex Drx • Philippe Dubard Farcy • Jean Louis Dubois • Raphael Dubois • Mari Dubos • Yves Dubos • Bernard Dubost • Mathis Ducasse • Celine Ducatez • Thomas Duchesne • El Corbaco • Hugin • Jean Tanguy Duhil De Bénazé • Christophe Dulieu • Léo Dumas • Guillaume Dumoulin • Harold Duncan • Marina Duport • Bee.Bee • Julien Dupuis • Vincent Duque • Thierry Duranceau • Arnaud Durand • Jonas Durand • Fanny Dureysseix • Simon Durning • Xavier Durussel • Stephane Dutertre • Chocomix • Michel Duverdier • Lucifershalo • Sebetdedy • Bernard Elbin • Christophe Elmi • Jean Antoine Engel • Antoine Engelen • Chloé Hendrickx • Jean Estrach • Protocolt • Rodolphe Eugene • Malik Fadel • Yannou • Amandine Farcy • Nathan Fardin • Farzad Farid • Pipi Fafa • Leonard Favre • Sylvaine Favrot • Jeanne Favrot • Melanie Favrot • Francis Feaugas • Olivier Fejard • Armand Kazek • Anthony Féraré • Frédéric Feron • Arnaud Ferraris • Popcorn Sel • Romain Ferrier • Rabah Fettih • Adrien Feuillet • Jérémie Feutry • Jerome Adm • Pascal Filiot • Emmanuel Fivet • Hugues Flamand • Julien Flatres • Guillaume Fleuriat • Thomas Floderer • Gerard Floener • Thierry Florac • Nicolas Florean • Maxime Flores • Benjamin F • François Fontaine • Michel Forin • Vincent Forquet • Maxime Foucher • Yasmine Fouin • Clément Foulon • Indi59 • Sylvie Fournier • Wetischek Franck • Sean Frat • Julian Frederic • Sébastien Camille Freudenthal • Fré • Philippe Frouin • Mellowbf • Julie Fusco • Rv Aw • Tisra • Theo Gal • Audrey Galibert • Shivali Galland • Jean Charles Galline • Jean Hubert Gallouët • Cyprien Ganassali • Vonx • Azet • Waldo Garcia • Luc Garcia • Panz • Emmanuelle Garcia • Fabien Gauchet • Eric Gaudet • Guigu14 • Jules Gauducheau • Thibault Gauje • Glenn Gaulier • Gilles92 • Potonta • AGM20 • Javier Gay Lorente • Nicolas Gazut • Fredged • Jaak Geerts • Arnaud Gélard • Bernard Gendrot • Pascal Geneau • Tàzio Gennuso • Fred Geo • Jrmy George • Riwal Georgelin • Daniel Gerber • Remi Germon • Olivier Gesny • Fanie Gest • Jean Baptiste Gibier • Tom Gibson • Sabrina Gil • Baptiste Gilbert • David Gimenez • Estelle Giner • Emeric Gioan • Marion Giovannoni • Eliane Girard • Milena Girard • Mattgrd • Durito • Clara Girault • Loïc Girault • Manulle • Christian Gitton • Fabiola Giuli • Philippe Gless • Elodie Godard • Jonathan Godin • Pierre Jean Godin • Jogopa • Nicolas Gomond • Laurent Gonel • Marie Gorce • Pierre Gorecki • Christophe Goret Dit Kris • Ptilait • Fabrice Goulle • Claude Gourlet • Gourmux • Bruno Graff • Mathéo Graillot • Damien Granat • Anthony Grandin • Ugo G. • Didier Grange • Alain Granier • The Cgr • Clarisse Gratecap • Paul Gravett • Marie Gregoire • Arnaud Grelaud • Laura Crutch • Corinne Grima • Louis Grivot Brunhes • Daniel Gros • Gael Grouwels • Jean Gschwind • Florent Gueniffet • Bruno Guerin • Anne Guesdon • Sarah Melanie Guibert • Christine Guidecoq • Vincent Guider • Bruce • L'Oeil Curieux • Is@ • Thibault Guillaume • Laurence G. • Elise Guillaume • Galleo • Dridrisansan • Eric Christophe et Bruno • Vincent Guillorel • Pierre Guillot • Sylvie Guillot • Francois Guillotin • Bertrand Guillou • Bruno Guimaraes • Hicks • Evence Guinet Dannonay • Janique Guiramand • Aurelien Guitard • Philippe Guttin • Laurent Guy • Fred De Lens • Yann Habermann • Heinz Georg Haendl • Alpha1 • Yann Halgand • Patrice Hamonnet • Laurent Hansen • Bertrand Hardy • Hardy Kevin • Thdiaco • Sha2001 • Arnaud Haushalter • Roland Haxaire • Michaël Hayat • Nico H • Brieuc Hemez • Brieuc Henri • Gregory Henrion • Valentin Herrebaut • Marys Renné Hertiman • Martin Heurion • Geoffrey Hibon • Blaise Hillaire • Blakph • Cyril Hory • Wandrille Hucy • Pierre Hurtevent • Sebu • Sinople • Julien Hutteau • Marie Ange Ippolito • Thomas Irribarria • Neron Isabelle • Loulaitue • Sheon • Julie Jacqueline • Helene Jacquenet • Deguello1 • Aude Jacques • Marino Jalabert • Philip Janin • Oscar Janin • Kelly Jankielewicz • Laurent Jaricot • Laurent Jaricot • Azerty101 • Alexandre Jaunay • Vianney Jaunet • Philippe Jauze • Olivier Jay • Philippe Jean Dit Bailleul • Helena Jeannel • Renaud Jeannel • Florian Jeannot • Matthieu Jego • Gregorgatj • Arnaud Joly • Cimleak • Cecile Jorda Perez • Marion Jourdain • Sarah Jousset • Constance Juilliard • Pauline Julia • Quentin Joussain • Philippe Jutel • Michael Kaczmar • Doriane Kada • Corbeau Reporter • Antoine Karouge • Yidhra • Emiken • Antoine Képéklian • Guillaume Kervevan • Jean François Kervinio • Gwendoline Kervran • Dom Klr • Nina Kirmann • Jack Kissenberg • Nathalie Knopp • Julien Kolopp • Logic Lfo • André Koszo • Romain Kotarba • Patricia Kovacs • Martin Kraemer • Zachary Krepa • Alenka Krizenecky • Pascal Krone • Gabor Toulouse • Fabrice Kuntz • Asyoudo • Thierry Kwasny • Muriel L. • Bruno Labre • Mathieu Lacrabère • Simon Ladason • Jean No • Tristan Lafont • Stela Lahso • Laurent Lallemand • Bernard Laloux Morris • Thibault Lamidel • Arnaud Lamotte • Nicolamoule • Marko Paulo • Mathieu Langevin • Gouls • Ludovicl • Jean Michel Laporte • Aude Larche • Yannick Larher • Laurence Launay • Georges • Furax • Emery Laurent • Lapoulou • Emile Lavaut • Julien Laverdure • Pierre Lavieville • Marine Lavigne • Trickbox • Fabrice Le Bras • Francois Le Chapelain • Pascal Le Clerc • Klc • Florent Le Demazel • Gaetan Le Floch • Remi Le Gall • Lucien Le Gallo • Jean Pierre Le Goff • Anne Le Guen • Maud Le Hay • Eliott Le Henaff • Anne Laure Le Luyer • Zoufasse • Muet Modesto • Pafnouti • Sebastien Le Roquais • Pascal Le Stanc • Gaulthier Le Thous • Gabrielle Leau • Loic Lebot • M95 • Marc Lebrun • Corentin Lecaplain • Athoune • Pierre Leclerc • Franck Leclercq • Jean Lecohue • Kévin Lecompte • Djibz.Le • Ptraoch • Pitou • Serge Lefaure • Maxime Laloux • Jean Noël Lefebvre • Julef • Richard Lefranc • Françoise Leymarie • RPL1966 • Antoine Legrand • Thierry Lejarre • Yannick Lejeune • Christine Leleu • Tomtom • Roland Leloup • Pierre Hoel Lemaire • Charles F Lemaitre • Miltiade • Olivier Lenne • Thomas Leonetti • Alice Lepee • Daniel Leplat • Antoine Lpx • Augustin Lesage • Clemcouet • Jacky Leseignoux • Galise • Yvan Leveque • Benjamin Leveque • Jacques Leyers • Thomas Lhossein • Jam Dunk • Bruno Comicsvore • Andréa Lihoreau • Flavien Liottier • Eric Litot • Raphaël Lizé • Mixaloa • Damien Lockner • Antoine Loehrmann • Richard Londero • Marc Lopez • Mekaprods • EL X • Janine Lorente • Phil81 • Frasca Luca • Sanjaa Peace • Valerian M • Patrick Macias • Candy Maddox • François Magain • Laurent Maggiori • Alexis Magnen • Guillaume Magnien • Léonard Mahiet • Sidonie Mahoudeau • Matthieumai • Jean Baptiste Maillet • Camille Maitrasse • Rodrigo Maiz Caceres • M.Virginie • Michel Malard • Valentin Malavaux • Eric Maldonado • Valentin Maldonado • Dr Gonzo •

Fenyx • Milla Malguy • Bertrand Malidor • Nicolas Malinge • Jb Manchon • Vincent Mangel • Marie M • Steak • Bambam • Lionel Mantovan • Nanette • Marc Noel • Marie M. • Blues • Targazh • Franckmarchet • Pierre Marfoure • Shuten • Didier Marin • Elastik Jack • Loic Marot • Hervé Marotte • Marqs • Marc Marruedo • Philippe Marti • Rémi Martin • Stephane Martin • Nicolas Martin • Yann Martineau • Jean Michel Martinet • Guillaume Martinet • Alexandre Martinez • Heliotrope • Gerard Martinez • Antoine Marucco • Thierry Mary • Alexandre Mas • Laurent Masclet • Delphine Masset • Raoul • Domelisa • Barthélémy Maurau • Aurelien Maureille • David Maurry • Pirart Maxime • Mazda • Cdemazuet • Maarten Meeuwes • Jean Marie Meriau • Anthracite • Fanny • Pierre Mesple • Clement Metzger • Gerard Metzger • La Costumerie De Thuir • Lucas Meurillon • Régis Meyer • Bastien Miaille • FanchON • Benjamin Mialot • Arthur Michalland • Bertrand Michel • Hugo Milan • Luc Milland • Margaux Milleret • Sabine Millet • Olivier Millon • Eli Mills • Minchak • Thomas Minguy • Samuel Minne • Nicolas Minor • Sylvain Mio • Stef • Colette Mo • Flavien Moiraud • Bruno Molia • Joel Molinas • Cedric Molines • Rémi Molinier • Maria Molis Gutierrez • Andreas Molter • Narwenn • Mathildemondan • Nicolas Mondou • Paul Mongreville • Florent Montaclair • Alexandre Morales • Nicolas Moreau • Jordan Zigomar Moreau • Benjamin Morel • Brigitte Morel • Hugues Morelle • Guido Mori • Hervé Morichon • Julie Morin Rivat • Corélie Morvillez Bonneau • Thibeault Moser • Olivier Mottaz • Pierre Moulès • Thomaswm • Fabior Denullepart • Clementine Mozer • Bmuesser • Stephane Munck • Manon • Fabian Mutzbauer • Victor Nador • Adnan Nalic • Lefevre Nastasia • Fliber • Kolua • Henri Nicolet • Sarah Nicolle • Lucile Nivelle • Jean Marc Noel • Boumbh • Thierry Noiroux • Emmanuel Nonnet • Jeremie Nonorgue • Benjamin Nossin • Duckmole • Ivan Nov • Thierry Opillard • Loic Orjebin • Elio Orlando • Stéphane Orluc • Olivier Ory • Sébastien Oudin • Nasser Oudjit • Jérémy Outters • M P W • Julien Pabst • Olivier Pagano • Sébastien Palacin • Mamico • Fabien Panchout • Cyril Papon • Aldeas Tylsanas • Gerard Paris • Sergiooo • Joel Pasquay • Georges Pastoret • Hervé Pastorino • Alain Patreau • Frederic Paumier • Jean Marc Pavillet • Nicolas Pawlak • Simon Péard Woronin • Alain Pecqueur • Thomas Pepin • Elea Perea • Jonathan Perret • Jonathan Perrier • Stefek • Eric Perrot • Luc Avery • Felval • Remi Perroux • Fingal Persoud • Branwen Peru • Claude Petit • Jean Michel Petit • Nathalie Petriacq • Denis Petrovic • Cyrille Pettolino • Petz • Gerard Peyrot • Maxime Peyrot • Mylene Phelpin • Laurent P • Christine Picard Davy • Catherine Pieret • Michel Pierret • Poinsel Pierrot • Frederic Pierson • Laurent Pietri • Bibi Pihan • Guillaume Pin • Philippe Pinel • Espilacopa • Jorge Pereirinha Pires • Fabienne Piscart • Nicolas P • The Trooper • Georges Abitbol • Koko Pls • Stephinde • Isabelle Poidevin • Lionel Poinsot • Ben's • Nikki Pmo • Olivier Poli • Manuel Pomar • Patrice Poncelet • Alvaropons • Dominique Ponton • Baptiste Pot • Sandrine Poulette • Nemesys • Patfan • Clement Pounchou • Frederic Poupelin • Marc Poupet • Didier Poutet • Laurent Poyard • Philippe Pragnere • Guillaume Pron • Gilles Provost • Christophe Prunet • Mauro Pusceddu • Robert Puxeddu • Quentin Quadrat • Pierre Yves Quemener • Pierre Quesada • Losport • Stephane Quintard • William Quisfix • Marine Rabier • Vincent Rabiller • Frédéric Rabot • Rabourd • Nicolas Radin • Jonathan Raes • Maxence Rafin • Florian Ramillien • Édouard Ramstein • Rudy Randuineau • Pascal Rapeau • Pascal Raulet • Julien Rauly • Emmanuelle Ravot • Raphaël Reberga • Kevin Reby • Ugo Redolfi • Jeremy Redon • Guillaume Regnier • Syletjo • Sébastien Reigneau • Bryan Reisenleiter • Misspop • Mae Retra • Amélie Rey • Claude Reynaud • Nicolas Reynes • Julien Richard • Gagathe • Laurent Richard • Hélène Richards • Mathieu Richaud • Vincent Richou • Louis Rieu • Fred Rigaud • Maxou Picsou • Jordane Riou • Nathalie Ripoll • Rod38 • Mistercreek • Romain Rivière • Edouard Robart • Stephaix • Florian Robert • LN2604 • Robin Robin • Jacques Robin • Nolan Robin • Aurélien Rochard • Vincent Roche • Xehon Xii • Nicolas Roger • Philippe Rohee • Marianne Rohmer • Arnaud Rohmer • Jean Baptiste Rolland • Gar Rom • Andezit • Vincent Ropars • Jessica Rosensveig • Denis Roth • Toumou • Drfrag • Juline Rousseau • John Ross Ewing • Camille Rouvroy • Eric Roy • Olivier Royer • Joel Ryser • Tsab • Yannick Sage Glarner • Laurent Saillot • Prysme • Kisskissjulia • Aude Sales • Helene Salinas • Samuel • Rémi Samyn • Calcifer • Asanchez • Théophile Sanchez • Georges Thierry Santana • Clement Santangelo • Mattiourock • Julien Savès • Perrine Moret • Rafael Sayous • Aurelien Schaffar • Raphael Scheer • Mathias Schlegel • Julien Schmitt Laroche • Catherine Schmittbiel • Alexis Schmitz • Christophe Schneider • Oriane Schneider • Pierres • Vincent Seguin • Guy Seine • Xav Ress • Philippe Semecas • Thefilmbuster • Christophe Seraudie • Matthieu Serrat • Eric Sgro • Georgy Sibilev • Jonathan Sicard • Nhawk • Thomas S • Paloma Blanca • Coline Sipma • Fabian Sipp • Sylvie Slattery • Croissant Pl • Francois Solignac • Jésus Solis • Markus • Gaëtan Sorel • Yan Sotron • Marie Soubré Lanabère • Nathalie Sougnoux • Clemence Souid • Axel Soyer • Francois Spezia • Rémi Stanislawski • Raymond Stoppele • Gerard Streiff • Grish • Maxime Sudrie • Ompyohann • Gregory Suisse • Caro • Alexandre Suquet • Fanny Surzur • Simon Tabourin • Nykolas • Jean-Jacques Tachdjian • Anthony Taillard • Sophia Tangui • Robert Tanner • Remi Pingenot • Isabelle Taylor • Lionel Tchang • Philippe Tempe • Guillaume Ternoy • Gilles Terrier • Laurent Terschluse • Jean Teske • Gilles Testard • Mathieu Marche • Christophe Thomas • Piti • Rebouillat Thomas • Fabien Thomas • Christianft • Gnomon Manchot • Pépito • Julien Tissier • Nicolas Tissot • Franck Tombini • Gilles Tondini • Colline Toraille • Estelle Tosan • Gilles Touja • Michel Touja • Eloise Tournebize • Gaël Tournemolle • Vincent Tourraine • Mikel Toyos • Vincent Tuloup • Josephine Tuquoi • Pacodelaluna • Thibaut Turc • Gotharic • Aurelie Utille • Kolya • Vo • Luca Valenti • Véronique Valentino • Bruno Vallespir • Lemnear • Constantin Vandenbroucke • Cacaofamily • Jordan Vannitsen • Léa Velle • Richard Verdier • Mathias Vergier • Baptiste Veuillez Mainard • Damien Vezant • Dimitri Vezyroglou • Matthieu Vialatte • Bérenger Vidal • Olivier Vidil • Antonino Vieni • Alexandre Vignaud • Jordan Vigneron • TV42 • Guillaume Vincent • Werbrouck Vincent • Thierry Vincent • Le Nevé Vincent • Pommier Vincent • Nicolas Vittori • Jefvivier • Thibault Voisin • Axel Von Hueck • Júlia Hurbaničová • Marc Olivier Waintraub • Alexandre Walther • Pascal Weber • Gerald Weibel • Anaelle Weiss • Bernard Wernimont • Xavier Wieseler • Juliette Wind • Jean Francois Youf • Philippe Seran • Joëlle Yvanoff Limant • Orelzan • Rzara • Juliette Zeys • Julien Zoubian.

1. CHOIX DE L'OFFRE

MÉTAL HURLANT LIBERTÉ	MÉTAL HURLANT DÉCOUVERTE	MÉTAL HURLANT FIDÉLITÉ
Sans engagement de durée Prélèvement trimestriel	1 an 4 numéros	2 ans 8 numéros
17 €	**69 €**	**129 €**
le numéro, au lieu de ~~19,95 €~~ (1), soit	au lieu de ~~79,80 €~~ (1), soit	au lieu de ~~159,60 €~~ (1), soit
15 % de réduction	**14 % de réduction**	**19 % de réduction**

2. COORDONNÉES *en capitales*

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CP | VILLE

PAYS

MAIL

N° TÉL. | DATE DE NAISSANCE

À renvoyer avec le règlement à: Axiome – Métal Hurlant - 13 boulevard Gambetta 06000 Nice
abonnement@metalhurlant.com – 04 93 44 06 96

Offres valables trois mois, exclusivement réservées aux nouveaux abonnés de France métropolitaine.
(1) Prix de vente au numéro.
L'abonnement débutera avec le numéro qui suit la réception de votre souscription. Si vous résidez hors métropole ou à l'étranger, les frais de port sont de 5 € par numéro, soit pour les offres :
• **Liberté**, le prélèvement sera de 22 € • **Découverte** (1 an), réglez 89 € • **Fidélité** (2 ans), réglez 169 €.

En retournant ce document, vous acceptez que Métal Hurlant utilise vos données personnelles à des fins de traitement de votre abonnement. Vous disposez d'un délai de 14 jours suivant la réception de votre produit/magazine pour exercer votre droit de rétractation en notifiant clairement votre décision à notre service client. Informatique et Libertés : en application de l'article L27 de la loi du 06/01/1978, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données en vous adressant à notre siège social.

3. MODE DE PAIEMENT

☐ Carte bancaire

Validité | Cryptogramme

Date et signature (obligatoires)

À

Le / /

☐ Chèque à l'ordre de *Axiome*

☐ Mandat de prélèvement SEPA

En signant ce formulaire, vous autorisez Axiome à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte et vous autorisez votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Axiome. Toute demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte.

Titulaire du compte à débiter

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL | VILLE

Établissement teneur du compte à débiter
(recopiez votre RIB et n'oubliez pas de le joindre)

- **IBAN**

- **BIC** (8 ou 11 caractères)

DOMICILIATION :

Date et signature (obligatoires)

À

Le / /

Créancier : Axiome – Métal Hurlant
13 boulevard Gambetta
06000 Nice - France

IL TE MANQUE UN NUMÉRO DE MÉTAL ?

ON TE REGARDE DANS LA RUE ? ON SE MOQUE DE TOI ? TU AS HONTE ?
C'EST NORMAL, MAIS RASSURE-TOI, TON CALVAIRE EST TERMINÉ :
LES ANCIENS NUMÉROS SONT DISPONIBLES CHEZ TON LIBRAIRE.

METAL HURLANT

À TES CÔTÉS, POUR TOUJOURS

FRANÇOISE ALTOBIANCHI
BROUETTE HURLANTE
CECILIA CAPUANA
FLORENCE CESTAC
OLIVIA CLAVEL
NICOLE CLAVELOUX
COCO
PATRICK COTHIAS
BLANCHE DELABORDE
ÉMILIE GLEASON
JANIC GUILLEREZ
ELIZABETH HOLLEVILLE
KELECK
AMANDINE LACH
LE BABA
MARIE-ANGE LE ROCHAIS
STELLA LORY
CAROLE MAUREL
CHANTAL MONTELLIER
DELPHINE PANIQUE
CHRISTELLE PÉCOUT
PIXEL VENGEUR
ELIZABETH PICH
JEANNE PUCHOL
CHRISTOPHE QUILLIEN
TRINA ROBBINS
DARIA SCHMITT
NATACHA SICAUD
CAMILLE DE SINGLY
ELENE USDIN
CHRISTINE VAN GEEN
AGNÈS VARDA

HS MÉTAL HURLANT

AH!NANA

19,95€
8315866
9 782731 642537